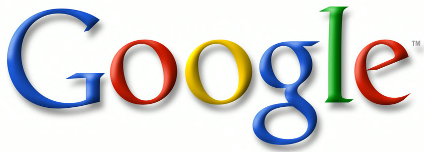
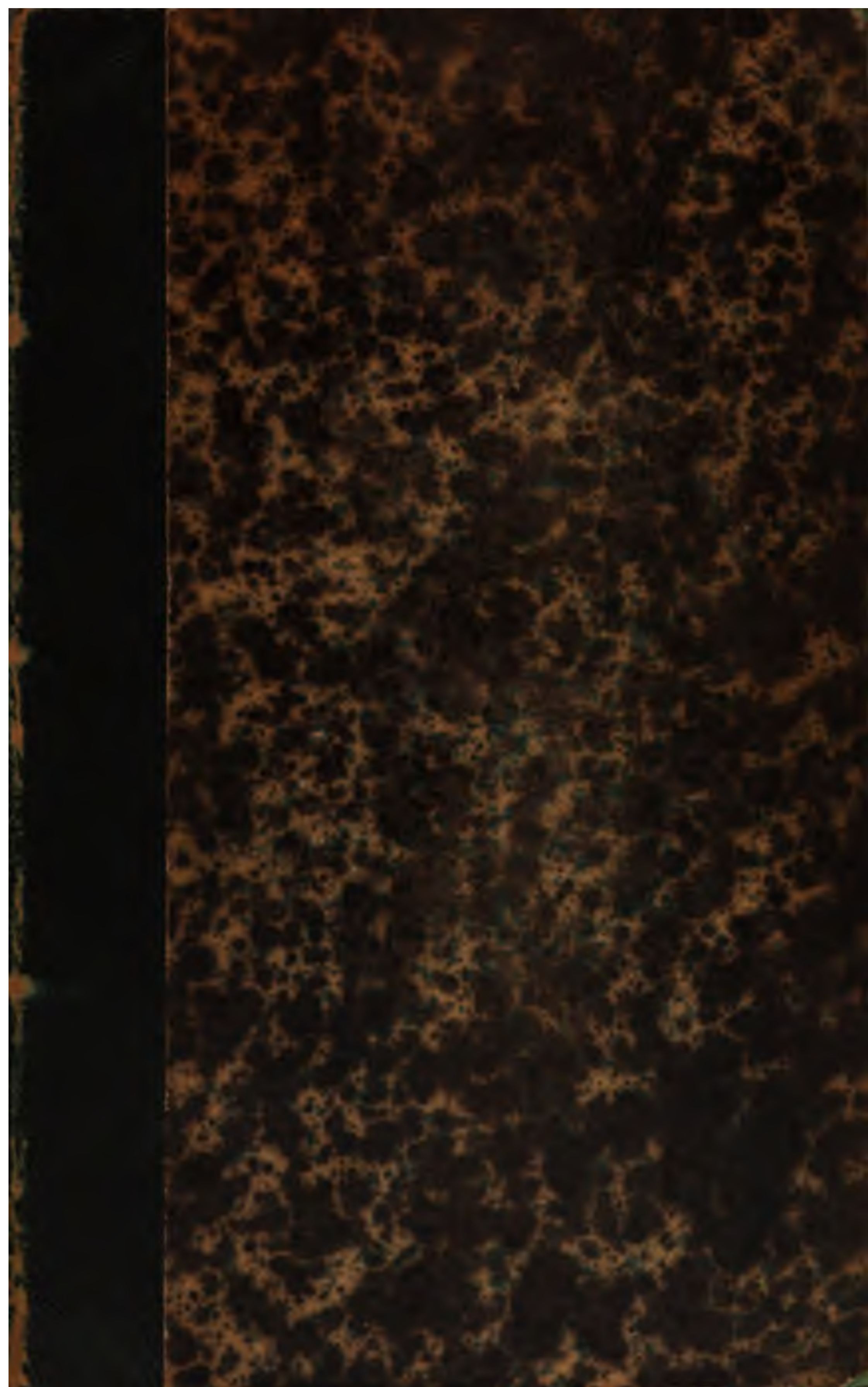
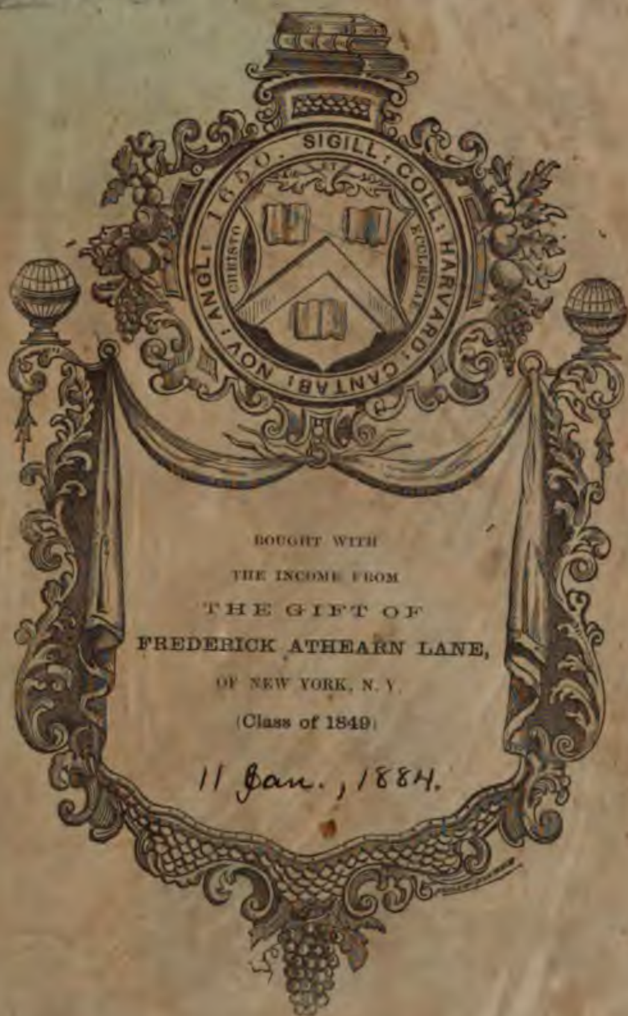





SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



LES

ÉCRIVAINS MILITAIRES

DE LA FRANCE.

Bruxelles. — Typ. Bruylant-Christophe & Cie.

LES

ÉCRIVAINS MILITAIRES

DE LA FRANCE

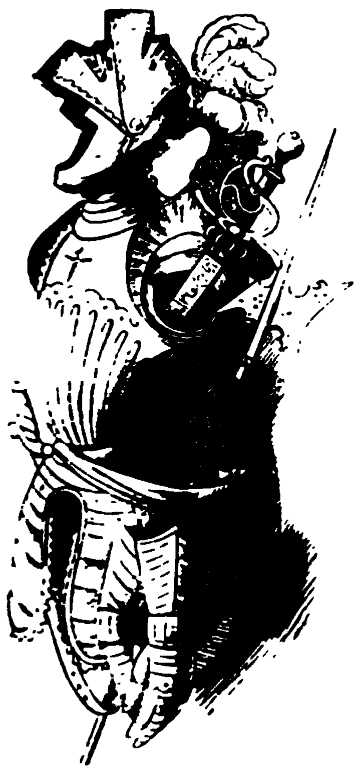
PAR

THÉODORE KARCHER,
Professeur à l'Académie royale militaire de Woolwich,
Examinateur de l'Université de Londres, à l'École royale navale, à *Christ's Hospital*,
et pour le service civil des Indes.



PARIS
C. REINWALD & Cie, ÉDITEURS,
15, RUE DES SAINTS-PÈRES.
1872

AU LECTEUR.



J'essaye de résumer ici les travaux historiques et les théories qui, fort souvent, ont utilement occupé les heures de loisir des généraux illustres. La même main qui porta l'épée avec tant de fière hardiesse sut parfois manier la plume avec une merveilleuse habileté. On en trouvera les preuves en abondance dans les pages empruntées aux Turenne, aux Saxe, aux Dumas, aux Gouvion-Saint-Cyr, aux Foy, aux Soult, aux Suchet, aux Marmont, aux Bugeaud, aux Charras.

Notre littérature militaire est vraiment riche et belle. Les matériaux sont inépuisables, et l'on reste stupéfait de voir que tant d'officiers de tout grade ont trouvé le temps de rédiger des travaux remarquables, qui résument de la manière la plus concise leur expérience et leurs idées sur l'art de la guerre. Nos archives nationales fourmillent de manuscrits de ce genre, et ces écrits in-

connus contiennent souvent le germe de mainte découverte scientifique dont nous sommes bien fiers aujourd'hui.

J'ai tenté d'écrire un précis court mais exact de cette littérature spéciale, depuis les jours sombres du moyen âge jusqu'à notre temps. Le lecteur pourra suivre les phases laborieuses que la science des évolutions et des batailles a dû parcourir, comme toute autre manifestation de l'intelligence humaine. Pour les époques plus éloignées de nous, une analyse succincte m'a paru suffisante. Les extraits que je donne appartiennent presque tous à la période qu'on peut appeler *contemporaine*. Les noms de Marengo, d'Austerlitz, de Salamanque, de la Moskowa, de Leipzig, de Waterloo, sont familiers à tous : tous aimeront à lire ce que des témoins oculaires, des acteurs et des juges autorisés ont écrit sur ces journées décisives.



Trophée d'armes grecques.

TABLE DES MATIÈRES.



Guerriers grecs du siècle d'Alexandre.

PREMIÈRE PARTIE.

LA LITTÉRATURE MILITAIRE DE LA FRANCE.



Trophée d'armes romaines.

I

INTRODUCTION.

On pourrait prétendre, sans crainte d'être contredit, que la France seule possède une littérature militaire complète. Tous les pays ont, il est vrai, pu se glorifier de grands capitaines ; mais la science révélée par les Nassau, les Gustave-Adolphe, les Eugène, les Marlborough, les Frédéric II, fut formulée et consacrée par les infatigables théoriciens français. Nous n'hésitons pas à l'affirmer : cette littérature n'est inférieure, ni en richesse ni en éclat, aux autres branches qui font la gloire de notre pays. Si, depuis la renaissance et le siècle resplendissant de Louis XIV,

nos penseurs et nos poëtes, nos philosophes et nos historiens ont souvent servi d'aiguillon et parfois de modèle aux écrivains du reste de l'Europe, les mémoires et les traités de stratégie, légués à la postérité par quelques-uns de nos grands guerriers, n'ont pas moins marqué dans les annales des campagnes mémorables. Les ouvrages essentiellement dogmatiques abondent dans les catalogues de nos bibliothèques et dans les archives publiques, à côté des récits authentiques publiés par des témoins oculaires, qui furent souvent les principaux acteurs dans ces drames gigantesques où se jouaient les destinées des nations.

Néanmoins, en dehors des officiers studieux qui sont avides de rechercher, dans les livres des vieux maîtres, les principes et la théorie de leur noble profession, on ne se soucie guère, en France, de cette mine féconde et presque inépuisable. Les ouvrages les plus remarquables, révélations curieuses des faits et gestes de toute une époque, restent ensevelis sur les rayons poudreux, tandis que les annalistes fouillent à tour de rôle les compilations, plus amusantes qu'instructives, où fourmillent les anecdotes scandaleuses et les récits scabreux. C'est tout au plus si les mémoires d'un général contemporain réveillent les échos endormis de la publicité, parce qu'ils excitent l'avide curiosité de lecteurs blasés, toujours à l'affût des accusations dirigées contre des adversaires qui vivent encore ou qui viennent à peine de quitter la scène du monde. Nos splendides trésors historiques et stratégiques demeurent enfouis.

Serait-ce parce que le rôle actif joué par un grand général est tellement important, qu'on tient peu de compte du beau talent littéraire qu'il a pu déployer, de la science profonde dont il lui fut donné d'éparpiller les traces dans ses descriptions de campagnes? En effet, qui se soucierait de fonder la gloire de Turenne sur ses excellents Mémoires, lorsque tant de batailles gagnées et tant de provinces conquises rendent son nom illustre et populaire à jamais? Qui songe aux *Rêveries* du maréchal de Saxe, tandis que le nom seul de Fontenoi suffit pour rappeler le vaillant étranger qui, sous le règne ignoble de Louis XV, a

momentanément relevé la France de la triste décadence dans laquelle elle était tombée? Quelques-uns des plus célèbres parmi les maréchaux de l'empire ont écrit leurs souvenirs, tantôt pour se défendre contre les attaques personnelles et les insinuations perfides, tantôt dans le but plus noble d'instruire et d'éclairer leurs contemporains. Mais lorsqu'un nom s'est trouvé répercuté dans tous les coins de l'Europe par la voix sonore du canon, la plume, même la plus habile, ne peut rien ajouter à la réputation justement acquise sur le champ de bataille. Ainsi, ce n'est point d'ingratitude envers l'homme qu'il convient de nous taxer, c'est plutôt d'indifférence pour la matière, que nous abandonnons volontiers aux études spéciales des gens du métier.

Cependant, que de gerbes dorées il y aurait à glaner dans ce champ fertile mais négligé de la littérature militaire! Qu'ils sont nombreux, les mémoires écrits par des hommes de guerre clairvoyants, depuis Villehardouin et le sire de Joinville, en passant par Biron, Montluc, du Bellay, Turenne, Feuquières, Folard, Puységur, Guibert et Dumouriez, jusqu'aux maréchaux Gouvion-Saint-Cyr et Marmont, et au général Foy! Si, conformément à la maxime profonde du maréchal de Biron, « *prévoir* et *pourvoir* sont deux mots que le général doit avoir présents pendant tout le temps de son commandement, » — la lecture de ces ouvrages précieux démontre suffisamment que, dans les loisirs de la paix, nos grands guerriers ont pu s'appliquer deux autres mots tout aussi remarquables : *savoir* et *pouvoir*. Un volume restreint ne nous permet que d'effleurer cette liste éclatante et d'appeler l'attention sur les publications de ces illustres champions de la France, dont on pourrait dire, à plus juste titre peut-être que de Jules César et du cardinal de Retz, « qu'ils ont écrit avec autant de force qu'ils en ont mis à se battre. »

L'histoire militaire d'un pays n'est pas toujours l'histoire du peuple, car trop souvent, en célébrant les hauts faits des classes auxquelles il fut donné de s'illustrer par des actions, on a tenu peu de compte de la masse qui travaille et qui souffre.

Tout ici-bas n'est point, comme on l'a prétendu hardiment, le moyen, le but ou le prix de la guerre. Le maintenir, ce serait méconnaître la vocation de l'humanité, ce serait insulter à la civilisation et au progrès de la science économique. Toutes les vertus ne sont pas tributaires de la vertu guerrière; mais, sans la vertu guerrière, une race s'endort aisément dans une lâche mollesse; son activité languit, ses élans se paralysent, son génie s'étiole. Chaque fois qu'il fut permis à d'arrogants prétoriens de tyranniser une nation, c'est que cette nation elle-même avait remis à des étrangers, ou bien à de vils mercenaires, le soin de la défendre; c'est qu'elle s'était elle-même abandonnée. Les peuples libres ont toujours été belliqueux et, du jour où leur ardeur guerrière a fait place à la soif exclusive du lucre, la liberté perdit bientôt son prix et fut engloutie dans la ruine commune. Sous ce rapport seul, on peut proclamer que les traits généraux de l'histoire militaire d'un pays constituent la partie la plus importante de ses annales politiques, et c'est à la France surtout que s'applique cette maxime.



Jules César.



Charlemagne.

II

LA GUERRE AU MOYEN AGE.

Les grandes leçons militaires léguées par les Grecs et les Romains étaient tombées dans l'oubli. Au moyen âge, la guerre s'était pour ainsi dire rétrécie et individualisée, et le succès de la bataille dépendait plus de la fermeté des bandes couvertes de boucliers et hérissées de piques que de la légèreté et de l'élan de phalanges disciplinées. L'habileté du commandant avait moins d'importance encore. Un nouveau système de

fortification fut introduit. Il ne s'agissait plus, en effet, de défendre un pays contre l'invasion étrangère. Les barons féodaux de France et d'Allemagne s'évertuaient avant tout à maintenir l'odieuse organisation du servage indirect, l'esclavage de la glèbe, aussi tyrannique et plus dur que la servitude ancienne. Aussi tendaient-ils à fortifier des points militaires qui leur permissent de dominer un territoire restreint, avec le moins de soldats possible.



Croisés.

Ils y réussirent. La terre fut frappée de stérilité; le cultivateur affamé ne put jamais recueillir lui-même les moissons fécondées par la sueur de son front, tandis que le seigneur bardé de fer l'écrasait vigoureusement sous les pieds de ses chevaux caparaçonnés. Une soldatesque vénale vint se grouper autour des grands et des petits vassaux, et les milices nationales qui, dans l'antiquité, avaient arrêté les irruptions des barbares de l'Asie, ne furent plus même connues de nom.

Les troupes françaises portent des noms tudesques : les reîtres et les lansquenets sont restés, dans les traditions som-

bres du paysan, des pillards étrangers, des *reiter* allemands, des *landsknechte* suisses. A cette époque néfaste, il ne pouvait exister de littérature militaire; les chroniques du manoir féodal, qui racontent les luttes féroces contre le châtelain du voisinage, ne sauraient aspirer à cette dignité.

Trois grandes découvertes vinrent sauver le monde et la civilisation : la poudre à canon, la boussole et l'imprimerie. Nous devons à celle-ci toutes les lumières qui contribuent aux progrès rapides de notre race; mais il faut bien l'avouer : c'est à l'invention des armes à feu que l'humanité est redevable de l'affranchissement des faibles, de la liberté, qui seule peut asseoir la société sur des bases inébranlables.

Les armes défensives et le cheval, ces éléments de puissance du formidable baron et de ses affidés, ne prévalaient plus contre les nouveaux engins qui lançaient des projectiles au loin avec la rapidité de la foudre. Déjà les croisades avaient appris que l'enthousiasme jouait un rôle important dans les entreprises militaires, qu'un véritable chef devait pouvoir enflammer ses soldats de l'esprit qui l'animait lui-même, et que le dévouement à une cause juste et sainte produisait le mépris de la mort. Dans ces expéditions lointaines, la tourbe des laboureurs et des pauvres serfs avait presque autant de valeur que la bande armée, ramassée dans les bas-fonds de tous les pays.

Il fallut du temps, néanmoins, pour amener les nobles seigneurs à regarder leurs vassaux comme quelque chose de supérieur à de la chair humaine, de la chair à sabre et à lance. A la bataille de Bouvines encore, le comte de Boulogne avait formé ses serfs demi-nus en un rond dans lequel il se réfugiait pour réparer ses forces. Le lendemain de la funeste défaite de Crécy, près de cent mille miliciens, qui venaient en confusion rejoindre l'armée française, furent taillés en pièces par six cents hallebardiers et deux mille archers anglais. Les institutions libres et un bien-être relatif rendaient les paysans de l'Angleterre vaillants à la guerre. Les serfs français allaient forcément au combat; s'ils retrouvèrent la tradition belliqueuse

de leurs ancêtres, ce fut lorsque l'enthousiasme national avait été réveillé par Jeanne Darc.

Le mal était devenu tellement flagrant que Philippe-Auguste, le vainqueur de Bouvinès, imagina d'organiser un service *soldé* : le mot de *soldat* fut alors introduit dans la langue. Le madré connétable du Guesclin forma les bandes mercenaires en troupes quelque peu régulières, dans le but patriotique de débarrasser le pays d'une horde de pillards et de meurtriers. Charles VII, enfin, recruta des francs-archers à pied et des arbalétriers à cheval. Les communes étaient chargées de lever et d'armer ces hommes qui, à l'appel du souverain, se réunissaient autour des capitaines-généraux désignés à l'avance.



Suisses.

Louis XI, pour se rendre indépendant des grands feudataires, organisa quatre mille de ces francs-archers en quatre divisions. Les gens d'armes, dont chacun avait au début une suite de cinq personnes, furent enrôlés en corps réguliers. Le roi Charles V avait déjà réprimé bien des abus en ordonnant que chaque *lance fournie* (nom qu'on donnait à l'homme d'armes

accompagné de ses écuyers, archers et varlets) serait payée directement par le trésorier du monarque.

L'effet des armes à feu produisit une révolution radicale dans les armures et les équipements. Les troupes françaises avaient, au temps de Charles Martel, emprunté aux Sarrasins, à la bataille de Tours, la cotte rembourrée qui resta leur principal objet d'habillement. Il s'agissait alors de se garantir principalement des coups de lance; mais, sous Charles VII, l'infanterie des communes adopta la *jacque*, justaucorps recouvert d'une vingtaine de toiles appliquées sur un cuir de cerf. Un casque sans crête et sans visière, appelé *salade*, servait de coiffure, et l'armure était complétée par un corselet, des brassards et des couvre-cuisses.

Sous Henri III, les cavaliers mêmes ne conservaient que la cuirasse, les gantelets et la salade. L'infanterie française fut, sous bien des rapports, calquée sur les infanteries suisse et espagnole, alors fort renommées. Elle adopta la pique et l'arquebuse, apprit à former des bataillons serrés et à revenir individuellement à la charge.

Les canons ou bombardes, pièces fort petites composées de douves et de cercles de fer, parurent pour la première fois en 1330, sous le règne de Philippe de Valois. Au commencement du siècle suivant, les armées étaient accompagnées de quelques mille coulevrines. Enfin, vers 1470, on se mit à fabriquer des canons d'un calibre remarquable, et l'on fit usage des boulets de fer. - La plus longue pièce d'artillerie qui ait existé en France est la coulevrine de Nancy, fondue en 1598, de vingt-deux pieds de long; on remarquait qu'elle ne portait pas plus loin qu'une pièce ordinaire (1). »

Paolo Giovio, évêque de Nocera, donne une description détaillée de l'armée de Charles VIII, telle qu'elle entra dans Rome en 1494. Rien n'est plus pittoresque, et l'auteur, corroboré par Mézeray et par de Thou, explique non-seulement la

1 *Essai sur l'histoire générale de l'art militaire*, par le colonel Carrion-Nisas.

distinction entre les différentes armes, mais même la différence entre les *canons*, longs de huit pieds au plus, les *coulevrines*, plus allongées et plus étroites, et les *fauconneaux* de dimensions inégales.



Chevalier accompagné de son écuyer.



Cavalcade sortant du château fort.

III

LES VIEUX ÉCRIVAINS MILITAIRES.

Pour étudier la situation militaire dans les siècles dont nous venons de donner une brève esquisse, il faut se reporter aux ouvrages classiques des vieux historiens français.

Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, qui naquit vers le milieu du XIIe siècle et mourut en Thessalie en 1213, décrivit les événements merveilleux dont il fut le témoin. Il raconte les campagnes lointaines qu'il fit en véritable major général des temps modernes, pour répéter une expression de Rocquancourt. On sortait à peine de l'époque chevaleresque du cycle de Charlemagne et des romans de la *Table ronde*. Villehardouin écrit avec la naïveté héroïque qui distinguo ces poëmes primitifs, et cependant il n'a dépeint que ce qu'il a vu lui-même, *la conquête de Constantinople* par les Latins.

Le sire de Joinville, qui vécut un siècle plus tard, peut passer pour l'inventeur du genre historique dans lequel notre littérature est plus riche que celle d'aucun autre pays : nous voulons parler des *Mémoires*. Les grands faits de nos annales nationales s'y mêlent d'une façon toute naturelle aux impressions personnelles du narrateur. C'est ainsi que Joinville raconte, avec autant de bonhomie que d'intelligence et de gaieté, la vie de saint Louis et l'histoire de ses croisades; mais le récit se borne à ses propres observations. Le pieux et vaillant roi était digne de devenir l'âme du grand ouvrage de Joinville.

Nulle part, cependant, on ne trouve une peinture plus fidèle de l'époque féodale que dans la *Chronique* de Jehan Froissart, du verbeux chanoine, qui, sans être lui-même guerrier comme ses prédécesseurs, a su décrire avec une exactitude minutieuse les étonnantes aventures du Prince Noir. Cette *Chronique* restera comme un monument des mœurs et des idées du moyen âge, comme un tableau plein de vie, éclatant de tons chauds et animés. Voyageur intrépide, clerc mondain au service des grands seigneurs, chroniqueur aventureux attaché à la cour de la reine Philippe de Hainaut, compagnon de voyage de Boccace et de Chaucer, Froissart raconte tout ce qu'il a vu, selon l'inspiration du moment. Son récit est un commérage, si l'on veut, commérage décousu, mais exact. Il est l'historien improvisateur, et ce n'est pas sans raison qu'un critique éminent ose l'appeler *le Walter Scott du moyen âge* (1).

A la même époque (1364-1421), un élève de du Guesclin, Boucicaut, qui fut maréchal à vingt-huit ans, laissa des Mémoires fort intéressants sur une vie bien agitée. Boucicaut avait guerroyé contre les Polonais avec l'ordre Teutonique, contre les Anglais avec le roi de France, contre les Turcs avec le souverain de Hongrie, et contre les Vénitiens comme gouverneur de Gênes.

De même que Froissart représente la fin du belliqueux XIVe siècle, Philippe de Commines, sieur d'Argenton, est le

(1) *Histoire de la Littérature française*, par J. Démogeot.

fidèle écho de la politique cauteleuse qui caractérisa la seconde moitié du xve siècle. Ses *Mémoires* se rapportent aux règnes de Louis XI et de Charles VIII. Il est homme d'État, comme son deuxième maître, le roi de France, et nullement homme de guerre, comme le premier, le téméraire et brutal Charles, duc de Bourgogne. Aussi décrit-il avec une brièveté presque dédaigneuse les grandes batailles qui cependant ont contribué fortement à la consolidation de la monarchie française. Néanmoins, ses *Mémoires* abondent en observations curieuses, non-seulement sur l'art militaire de l'époque, mais aussi sur l'artillerie et les armes à feu portatives. Louis XI lui-même est parfois considéré comme l'auteur du *Rosier de la guerre*.



Soldats bourguignons.

Le xvie siècle est fertile en historiens qu'on peut qualifier de militaires. Brantôme, chambellan de Charles IX et de Henri III, fit deux campagnes, l'une en Italie, l'autre contre les Turcs, sans compter plusieurs expéditions contre les huguenots français. Son célèbre ouvrage, *Vie des grands capitaines français et étrangers*, est écrit sans ordre et sans précision chronologique; mais on y trouve la peinture fidèle des habitudes de l'époque. D'Aubigné, le valeureux champion protestant, le digne confident de Henri IV, est la source la plus importante pour l'étude des guerres religieuses qui désolèrent la France. Enfin de Thou, l'historien diplomate, a, dans les dix-huit livres de l'histoire de son temps, retracé, sans les juger, tous les évé-

nements qui se passèrent dans sa patrie, et les épisodes guerriers n'y sont pas omis.

Fleurange, qui mourut en 1537, est une véritable célébrité militaire, car il partagea la gloire et les malheurs de François Ier, conduisit l'avant-garde à la bataille de Marignan, et fut fait prisonnier devant Pavie avec son souverain. Pendant sa détention, il écrivit des Mémoires qui n'ont paru que deux siècles plus tard, mais qui sont un résumé parfait de l'histoire des guerres, de 1499 à 1521. Un an avant sa mort, Fleurange se distingua par la défense de Péronne.

Guillaume du Bellay, appelé *Langey*, servit dans les campagnes d'Italie et décrivit l'époque remarquable qui comprend les dernières années du règne de Louis XII et le règne entier de François Ier. On n'a conservé que trois livres de ses *Mémoires*.

Montluc, le fougueux maréchal de Henri III, l'impitoyable ennemi des protestants français, se forma, malgré sa cruauté, à l'école de Bayard et eut une grande autorité sur ses soldats. Les *Commentaires* qu'il écrivit dans la retraite, pendant les dernières années de sa vie, sont tellement remarquables et portent à ce point l'empreinte d'un véritable soldat que Henri IV appelait ce livre *le Bréviaire des gens de guerre*.

Du côté des protestants, un homme de tête et de cœur, la Noue, appelé par ses contemporains le *Père des généraux*, décrivit de main de maître, dans un style nerveux et concis, la période orageuse pendant laquelle il vécut. Son livre est l'ouvrage d'un capitaine philosophe. Pour démontrer jusqu'à quel degré il intéresse l'historien et le militaire, il suffira de rappeler que la Noue combattit à Saint-Quentin, à Jarnac et à Moncontour, qu'il perdit le bras gauche au siége de Fontenay-le-Comte, qu'il fut connu sous le nom de *Bras de fer*, et qu'il mourut d'une blessure reçue sous les murs de Lamballe. Henri IV, qui le connaissait bien, le regardait comme « grand homme de guerre et plus grand homme de bien. »

Sully, l'illustre ministre de Henri IV, dont il fut le grand maître d'artillerie, occupe une place distinguée dans l'histoire

militaire de la France. Il sut opérer une véritable révolution dans les corps de l'artillerie et du génie, et créer une armée permanente très-considérable pour l'époque. L'infanterie se composait de la garde française et de quinze régiments dont quatre formaient le « vieux corps. » La cavalerie régulière ne consistait qu'en gendarmes; il y avait en outre quelques corps de troupes légères.

L'artillerie constituait une espèce de corporation, et les artilleurs, nommés *canonniers maîtres*, étaient installés par le grand maître. Les *ingénieurs*, comme on les appelait alors, ne comptaient pas non plus parmi les régiments strictement militaires. Nous avons de Sully les *Économies royales*, mémoires sur le règne de Henri IV. Les connaissances profondes qu'il possédait dans toutes les matières qui touchent à l'artillerie et à la fortification, nous font d'autant plus regretter la perte de ses ouvrages théoriques, tels que le *Traité de la guerre*, le *Maréchal de camp*, et les *Instructions de milice et de police*.

Un fils naturel de Charles IX, le duc d'Angoulême, qui fut chargé d'ouvrir le siége de la Rochelle, peut également être consulté avec fruit sur l'époque des trois Henri.

Le maréchal de Biron, dont les Commentaires, amèrement regrettés par de Thou, ont été retrouvés depuis, avait des idées avancées sur la théorie et la pratique de la guerre. Ses maximes sont applicables à tous les pays et à tous les âges. Biron avait succédé à Montluc dans la charge de maréchal. Nous avons à mentionner encore les Mémoires de Tavannes et de Castelnau, et les Commentaires de Le Laboureur.

Henri IV, le disciple du grand Coligny, de ce capitaine intègre resté fameux, quoiqu'il fût toujours défait, devint à son tour le maître du duc de Rohan, de l'illustre chef du parti protestant. Le duc est remarquable, non-seulement comme le général qui projeta la campagne de la Valteline, mais aussi comme l'auteur auquel on doit *Le parfait Capitaine* et *l'Art de la Guerre*. De même que Machiavel, qu'on pourrait appeler le plus grand écrivain militaire de son siècle tout comme il en fut le politique le plus profond, il proclame que l'étude de

la tactique des anciens est indispensable. Son *Traité sur la Guerre des montagnes* renferme des conceptions admirables; il y soutient le principe adopté plus tard par Napoléon, « que la défense des montagnes doit se faire dans les vallées (1). » On trouve dans ses Mémoires des révélations intéressantes sur cette période qui, on le voit, fut si féconde en annalistes militaires.

Les théoriciens apparaissent également à cette époque.

En 1545, Lanay avait publié ses *Instructions sur le fait de la guerre*. Cinquante ans plus tard, le secrétaire du duc de Nevers et de Henri III, Blaise de Vigenère, écrit *l'Art militaire*, ouvrage remarquable dédié à Sully lui-même. Boillot traite de l'art des *modelles et artifices de feu*. Dans les premières années du XVII[e] siècle, devaient paraître successivement : les *Éléments de l'Artillerie*, de Davelourt; les *Instructions militaires*, de Billon; l'*Académie de l'épéc et du maniement des armes à pied et à cheval*, de Thibault. Enfin Gabriel Naudæus (Naudé) donne au monde un curieux petit compendium de littérature militaire rédigé en latin sous le titre de *Bibliographia militaris*. Naudé, qui pendant quelque temps avait été médecin du roi de France, fut appelé à la cour de la reine Christine de Suède, en qualité de bibliothécaire. Son livre, très-concis et nourri de faits, contient, entre autres sujets intéressants, l'énumération des écrivains militaires de l'antiquité dont le nom fut emporté par les orages de l'histoire, la liste des auteurs grecs, romains et arabes, dont les œuvres sont enfouies dans les bibliothèques, une critique raisonnée des tacticiens anciens et modernes, enfin un catalogue annoté des auteurs les plus distingués, disposés dans l'ordre le plus convenable pour être étudiés avec fruit.

La question importante des fortifications commence également à être traitée à fond. Veril de la Treille publie, en 1557, ses *Manières de fortifier les villes et châteaux*. Errard, de Bar-le-Duc, était un membre distingué du corps formé par Sully et appelé *les ingénieurs ordinaires du roi* : il fut surnommé

(1) *Vorlesungen über Kriegsgeschichte* von J. v. H. Zweiter Theil. Stuttgart.

le *Père de la fortification française*, et publia le fameux livre de *la Fortification démontrée et réduite en art* (1594), livre qui fut traduit en allemand dès 1640. De Ville suivit Errard dans l'ouvrage *les Fortifications*, qui parut en 1629.

Les matériaux étaient prêts pour une nouvelle organisation des sciences militaires : l'un des plus grands héros que l'Europe ait jamais produits allait révéler la méthode moderne. Déjà un homme qui n'était pas soldat, qui vivait à l'époque intermédiaire entre les institutions de l'antiquité et celles de notre temps, qui, pour ainsi dire, assistait aux tâtonnements de l'artillerie, qui voyait la France de Louis XII et l'Italie de Borgia, le profond politique Machiavel avait pressenti, par un sublime effort de génie et comme par inspiration, le système de l'avenir. Il s'était approché du foyer incandescent légué par les peuples classiques du monde ancien, et il y avait allumé le flambeau de la science. Gustave-Adolphe, le grand roi de Suède, était destiné à démontrer par la pratique les principes qui désormais allaient guider les entreprises belliqueuses.



Gustave-Adolphe.



Soldats suédois.

IV

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Dans l'ère plus moderne de l'art militaire, les fortifications ont complétement changé d'aspect : les forteresses sont devenues des masses gigantesques, flanquées de bastions, de redoutes et d'ouvrages avancés. Un énorme matériel d'artillerie ajoute à leur importance; de nombreux canons à dimensions colossales vomissent le fer et la flamme du haut des remparts crénelés. Et néanmoins, ces savantes et formidables constructions finissent toujours par tomber au pouvoir des petits bataillons épars qui creusent des tranchées, alignent des parallèles, ouvrent des mines. Comme l'a dit, en termes éloquents, un savant tacticien français (1), « l'homme peut vouloir ré-

(1) Le colonel Carrion-Nisas.

sister : nul autre élément de guerre ne peut *vouloir*. »

Cependant, jusque-là, les généraux avaient tenu peu de compte de ce puissant élément humain.

Les soldats, et même les officiers subalternes, étaient considérés comme de simples machines, des lignes vivantes tirées au cordeau et destinées à donner et à recevoir des coups de massue et des coups de fusil. L'affranchissement de notre race au XVI[e] siècle, l'ébranlement de la tyrannie féodale et religieuse, rendirent à l'homme sa valeur réelle, sur le champ de bataille aussi bien que dans les sillons et au sanctuaire. La société moderne recrute les armées dans des couches bien différentes de celles où le moyen âge ramassait ses mercenaires, et presque partout le service militaire est devenu une des obligations les plus sacrées du citoyen.

Les guerres religieuses qui désolèrent la France et l'Allemagne virent, au milieu d'horreurs indicibles, éclore un nouveau système. A côté des gens de sac et de corde, qui s'enrôlaient volontiers sous la bannière où les occasions de piller promettaient d'être nombreuses et faciles, surgit une troupe de vaillants soldats qui combattent pour la pureté de la foi et la liberté de conscience. Les guerriers français, les Coligny, les La Noue, les Henri IV, donnèrent la première impulsion; Maurice de Nassau et l'illustre Gustave-Adolphe, auquel son précepteur gascon révéla les tentatives nouvelles, surent tirer parti des idées prédominantes. Ils organisèrent l'école moderne, l'école des grands capitaines et des hommes supérieurs, l'école qui compta les masses et l'enthousiasme des combattants parmi les éléments indispensables au succès. Le roi de Suède fut leur maître à tous. « Turenne, l'illustre stratégiste, Condé, qui par moments eut l'illumination des batailles, le pénétrant et judicieux Mercy, le froid et habile Marlborough, le brillant prince Eugène, auraient cru qu'on se moquait d'eux si on les eût comparés au grand Gustave. Au nom du roi de Suède, ils ôtaient leur chapeau (1). » Un prince

(1) *Richelieu et la Fronde*, par J. Michelet.

contemporain a pu l'appeler « le fondateur de la science moderne des batailles (1). »

Cet homme éminent, qui fait honneur à l'humanité, n'avait que trente-huit ans quand il fut mortellement frappé dans les champs ensanglantés de Lützen. Les opérations militaires qu'il exécuta n'avaient pas eu leurs pareilles depuis César, et la science de la guerre lui doit l'artillerie mobile et l'efficacité des feux d'infanterie.

De Maurice de Nassau, on a pu dire que sa vie « fut une chaîne rarement interrompue de combats, de siéges et de victoires (2), » et lui reconnaître toutes les nobles qualités qui dans la suite distinguèrent Montecuculli, Vauban, Eugène, Condé, Charles XII et Turenne. Il avait employé les arquebusiers en ligne, et ébauché la réforme que Gustave-Adolphe accomplit après lui. Rohan, dont nous avons déjà parlé, développa en France la méthode des Nassau. Condé, Créqui, Catinat, Luxembourg, Villeroi, Noailles, Boufflers, Villars, Berwick, Contades, d'Estrées, Belle-Isle, le comte de Saxe, Broglie, et surtout les deux grands maîtres, Turenne et Vauban, ont, durant l'espace de deux siècles, porté cet art au plus haut degré de perfection. La littérature militaire du pays s'enrichit dans la même proportion ; les théoriciens abondent, non moins que les annalistes.

Pour l'étude des événements militaires du règne de Louis XIV, l'ouvrage du marquis de Quincy est le plus important et le plus complet.

Les opérations de Turenne sont traitées à fond dans les *Mémoires des deux dernières campagnes de M. de Turenne en Allemagne*, par Deschamps, et dans *l'Histoire des quatre dernières campagnes du maréchal de Turenne*, par Grimoard. La *Biographie du vicomte de Turenne*, par Ramsay, est remarquable, parce que le deuxième volume contient, au nombre des pièces à l'appui, les *Mémoires rédigés par Turenne lui-même, sur*

1. *Revue des Deux-Mondes. Les Chasseurs à pied* (étude attribuée au duc d'Aumale).

2. Raynal.

les événements qui se sont passés de 1643 *à* 1658. Dans ces pages simples et claires, le plus grand homme de guerre de son siècle, le savant tacticien qui fit de la stratégie une science mathématique, le général heureux dont la mort subite arrêta du coup l'ascendant militaire de la France, a donné un exemple de modestie que les capitaines, auteurs de commentaires sur leurs propres campagnes, n'ont pas toujours suivi. Turenne veut s'effacer, mais le lecteur devine aisément la part immense, presque exclusive, qu'il eut au succès.

Cet illustre capitaine avait compris la féconde idée de Gustave-Adolphe, et tendait à déployer l'intelligence et l'activité individuelle des officiers et des soldats. Il sentait que, dans la guerre, l'homme doit être au-dessus de la machine, et, mieux qu'aucun autre général, il savait en tirer parti sur le champ de manœuvres comme sur le champ de bataille. Turenne était assez grand pour avouer ses fautes : il le faisait avec sincérité, sans la fausse modestie, qui, trop souvent, n'est que la plus insupportable affectation de l'orgueil vaniteux. Voltaire, qui d'instinct reconnaissait toujours la véritable grandeur, a prononcé sur lui un jugement dont personne ne s'est avisé d'interjeter appel, ni les contemporains ni la postérité : « Ayant toujours réparé ses défaites et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. »

Ses Mémoires, et ceux de son illustre adversaire Montecuculli, sont de précieux documents historiques. Puységur ne craint pas de comparer les Commentaires de Turenne aux Commentaires de César.

Après lui, la décadence commence : Luxembourg, Catinat et Villars ne font que retarder la chute. C'était naturel : à force de génie, Turenne suppléait, par l'influence d'une autorité acceptée de tous, à l'absence de principes reconnus. « Turenne, » dit le colonel Carrion-Nisas, « nom unique dans les fastes militaires. Il nous a paru grand pendant sa vie, à cause de ce qu'il a fait ; il va nous paraître plus grand après sa mort, à cause de ce qu'on cessera de faire. »

Le duc de Villars, un des principaux généraux français pendant la guerre de succession en Espagne, avait beaucoup de vivacité, d'entrain et d'imagination. On possède de lui des *Mémoires*, en trois volumes, dont le premier seul passe pour être véritablement l'œuvre de sa plume; les deux autres ne sont, en fin de compte, qu'une compilation des plus médiocres.

Jacques Fitz-James, duc de Berwick, maréchal de France, était fils du roi Jacques II et d'une sœur du duc de Marlborough. Anglais de naissance, il se mit au service de la France, se distingua auprès de Luxembourg et de Villeroi, commanda en Italie et en Espagne, prit Barcelone et gagna la bataille d'Almanza. Le maréchal de Berwick écrivit des *Mémoires*, qui furent publiés en 1778 par son petit-fils.

Sébastien Leprestre de Vauban est la plus haute illustration scientifique du siècle. Cet homme remarquable à plus d'un titre naquit en 1633, et fut élevé à la campagne jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Entré comme cadet dans l'armée de Condé, il devint bientôt officier. A l'âge de vingt ans, il reçut le brevet d'ingénieur, et entreprit de diriger les siéges de Landrecies, de Condé et de Saint-Ghislain. Comme récompense, on lui donna une compagnie dans le régiment la Ferté. En 1658, il put déployer son génie dans des siéges plus importants. Quatre ans plus tard, il construisit sa première forteresse, celle de Dunkerque. Les citadelles de Lille, d'Ath, de Charleroi et la place forte de Cherbourg furent tracées successivement.

Blessé d'un coup de feu à la joue sous les murs de Dunkerque, il reçut du ministre Louvois l'ordre d'inspecter les forteresses du midi de la France. C'est aussi sous l'impulsion de cet homme d'État qu'il publia son premier ouvrage : *Mémoires pour servir d'instruction dans la conduite des siéges*. Il opéra, par ses préceptes, une véritable révolution dans la science des fortifications, changea la distribution des tranchées, régla l'emploi des feux croisés, et recommanda la formation d'un corps spécial du génie.

En 1673, Vauban suivit l'armée française aux Pays-Bas, et

put, au siége de Maestricht, appliquer le système des parallèles qu'il avait inventé : cette place forte fut obligée de capituler au bout de treize jours. En 1674 et 1675, il eut à se mêler de l'attaque et de la défense d'une demi-douzaine de forteresses, et se vit nommer maréchal de camp. Enfin, à la mort du commissaire général Clerville (1677), il obtint ce poste important, dans les attributions duquel entrait tout ce qui se rapporte à la fortification. Il décida Louis XIV à favoriser l'introduction du fusil à la baïonnette. Pendant la paix, l'infatigable ingénieur s'occupait à réparer les brèches des vieilles places, à en ériger de nouvelles, à les flanquer de citadelles et d'ouvrages avancés, et à construire Fort-Louis. Pendant la guerre, il est toujours à l'œuvre, invente des moyens d'attaque et de défense imprévus, aide puissamment à la prise de Courtrai et de Luxembourg. Il crée toute une science, et son souverain reconnaissant le nomme lieutenant général (1688), et maréchal de France (1703). Il meurt enfin, à l'âge de 74 ans (1707), après avoir bâti trente forteresses nouvelles, perfectionné ou plutôt transformé trois cent six villes délabrées, dirigé cinquante-trois siéges et assisté à cent quarante engagements, tant simples combats que grandes batailles. Pour répéter la belle phrase de Fontenelle : « C'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la république. »

Jamais vie ne fut mieux remplie. Il ne nous appartient pas de prononcer un jugement sur les trois systèmes de fortifications qui portent son nom, sur ses bastions, ses parallèles et ses feux à ricochets. Mais nous pouvons le juger comme écrivain, comme économiste politique, et, sous ce rapport, il a laissé son empreinte glorieuse dans les annales de son pays. Ses traités purement militaires ne sont pas moins remarquables ; il en écrivit treize qui valent maints gros volumes, et dont la plupart, notamment le *Traité de l'attaque des places*, le *Traité de la défense des places*, un *Traité des mines*, un *Traité des fortifications de campagne*, le *Livre de guerre ou des cinq principales actions militaires*, les *Mémoires sur les mineurs et sapeurs*, font encore autorité.

Pour avoir une idée exacte de l'activité et des immenses travaux de Vauban, il faut lire l'ouvrage d'un éminent officier, Allent, la belle *Histoire du corps du génie*. Nous donnons dans la suite de ce livre une appréciation de ce grand caractère, écrite par un illustre patriote bien digne de le comprendre. Nous pourrions multiplier les citations élogieuses, mais nous nous bornerons à traduire quelques lignes d'un général allemand : « Tout ce que Vauban a pensé, écrit, exécuté, porte la marque « du génie. Comme homme pratique dans le domaine de la « guerre de siéges, il fut aussi distingué que comme théoricien « dans toutes les branches de l'art militaire dont il trouva « l'occasion de s'occuper (1). »

Enfin, et ce n'est pas le moindre éloge, il fut homme de bien, bon citoyen, dévoué à ses amis, plein de ménagements et d'indulgence pour ses rivaux, car il n'eut jamais d'ennemis.

Les historiens militaires du règne de Louis XIV sont naturellement assez nombreux. Le marquis de Quincy, déjà cité, excellent officier d'artillerie devenu plus tard lieutenant général, et qui se distingua à la bataille de Hochstett (Blenheim), est l'écrivain principal dans les rangs de l'armée. Il a composé une œuvre consciencieuse et décrit, en sept volumes, toutes les guerres, toutes les batailles, tous les siéges de cette époque mémorable. Comme le fait remarquer Voltaire, « il entre dans de grands détails, utiles pour ceux qui veulent suivre dans leur lecture les opérations d'une campagne. » Pendant la même période, Malthus fit paraître la *Pratique de la guerre*; Saint-Remy, les *Mémoires d'artillerie*; l'ingénieur Bernard, la *Nouvelle manière de fortifier les places*; Giffart, l'*Art militaire français*; Naudin, l'*Ingénieur français*; Lostelnau, le *Maréchal de bataille*, pendant que Blondel enseignait l'*Art de jeter les bombes*.

Charlet de la Rozière, aide de camp du duc de Broglie, décrivit les campagnes des maréchaux Villars, Villeroi, Créqui, Marchin et Tallart. Le géographe du roi, Jean de

(1) *Vorlesungen über Kriegsgeschichte*, von J. v. H.

Beaurain, composa les cartes pour le grand ouvrage de Zanthier, l'*Histoire militaire de Flandre*, et raconta la campagne du prince de Condé. Son fils est l'auteur des plans topographiques annexés aux campagnes décrites par Grimoard et d'Aguesseau.

Parmi les annalistes non militaires, il faut citer La Brune, auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de Condé*, et Anquetil, qui composa la *Vie du maréchal Villars*. Jean Dumont relata les batailles gagnées par le prince Eugène, l'histoire militaire du même grand capitaine, et celles de Marlborough et du prince de Nassau.

Le père Daniel, le laborieux chroniqueur qui publia l'*Histoire de la milice française*, avait des goûts fort belliqueux ; car, dans sa volumineuse *Histoire de France*, la partie militaire est incontestablement la plus claire et la plus succincte. Il se borne, du reste, à ramasser, à rassembler, sans les coordonner, tous les faits curieux qui le frappent, à donner de longs et intéressants détails sur la création des légions et des régiments de toutes les époques. On ne trouve pas, dans l'*Histoire de la milice*, la critique de l'art, l'essence de la théorie, et d'ailleurs, on ne devrait pas les y chercher.



Piquiers et arquebusiers.






Uniformes du XVIIIe siècle.

V

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Turenne était mort, et Louvois seul se réjouit de cette perte, s'il faut en croire Voltaire. Le ministre, homme de génie, du reste, put alors gaspiller impunément les ressources de la France et pousser la monarchie à la banqueroute, par un système de grandes armées, de grands magasins, de grandes fortifications et surtout de grands abus. Le *grand* roi s'éteint au milieu des malédictions publiques, après avoir épuisé la France par des guerres ruineuses et des expéditions folles, par la construction de palais splendides et par la persécution sauvage des protestants.

Sous le règne honteux de Louis XV, le prince de Soubise, vrai général de ruelle, perd la bataille de Rossbach ; le marquis de Contades, celle de Minden. L'initiative militaire passe à l'Allemagne, et Frédéric II devient le créateur de la méthode nouvelle, qui se base principalement sur la discipline exacte, rigoureuse et réglée, sur les évolutions de stratégie exécutées avec la précision mathématique du champ de manœuvres.

La France cependant eut une page glorieuse à insérer même dans ces tristes annales : la victoire de Fontenoy, remportée par le maréchal de Saxe, Allemand de naissance, il est vrai, mais dévoué de cœur et d'âme à sa nouvelle patrie. Maurice était né soldat, et déploya, à douze ans, le courage froid d'un vieux grenadier. Il mourut en disant à son médecin et ami Sénac : *J'ai fait un beau rêve,* et certes il était beau, le rêve brillant qui pouvait rappeler tant de champs de bataille et les victoires éclatantes de Fontenoy, de Rocour et de Lawfeld.

C'est la même pensée qui l'a poussé, sans doute, à donner le nom étrange de : ***Mes rêveries,*** à l'ouvrage savant qui traite du recrutement, de la cavalerie, de la discipline, des marches, des manœuvres et des fortifications de campagne. On a de plus de ce grand tacticien un traité sur l'ordre des camps. Le comte de Saxe est parfois appelé le *Turenne de Louis XV* ; d'autres vont jusqu'à le comparer à Frédéric, et même à le mettre au-dessus de lui, en fait d'innovations et de rapidité de conception.

Ces prétentions nous semblent exagérées, de même qu'il est, d'un autre côté, injuste d'attribuer à l'influence du chevalier Folard les améliorations et les innovations introduites par Maurice. Le disciple de Schulenbourg, de Marlborough et d'Eugène avait une incontestable originalité. Sa maxime favorite, « toute la tactique est dans les jambes, » et sa conviction souvent exprimée que l'ordre français était trop mince, à une époque où les carrés et les colonnes d'attaque n'étaient pas encore organisés, démontrent suffisamment qu'il s'écartait des idées de ses devanciers. Frédéric, qui maintenait une correspondance active avec lui, l'estimait fort et il

en parle dans ses écrits comme d'un très-grand général.

Maurice de Saxe, dont les mœurs dissolues portaient l'empreinte du XVIIIe siècle, révèle également dans ses œuvres militaires le cachet de cette époque philosophique. On dirait qu'il pressentait les jours rapprochés où les peuples se lèveraient eux-mêmes en masse pour livrer leurs grandes batailles et défendre l'indépendance et la liberté. Ce beau métier de soldat qu'il aimait tant, il le voyait, *en rêve*, rehaussé par le patriotisme et sanctifié par le dévouement, tandis que, de son temps, il n'était recherché que par les coureurs d'aventures. Qu'on lise le passage suivant, plein de philanthropie et d'amers regrets!

« Quel spectacle nous présentent aujourd'hui les nations! « On voit quelques hommes riches, oisifs et voluptueux, qui « font leur bonheur aux dépens d'une multitude qui flatte leurs « passions et qui ne peut subsister qu'en leur préparant sans « cesse de nouvelles voluptés. Cet assemblage d'hommes op- « presseurs et opprimés forme ce qu'on appelle la société; et « cette société rassemble ce qu'elle a de plus vil et de plus « méprisable, et en fait des soldats. Ce n'est pas avec de pa- « reilles mœurs, ni avec de pareils bras, que les Romains ont « vaincu l'univers. »

Le maréchal de Saxe méritait de relever la bannière dégradée de la France, de réorganiser ses armées avilies, et de préparer ainsi les voies à l'ère nouvelle que les dernières années de ce siècle allaient voir éclore.

Sous le point de vue strictement militaire, il est également neuf et original. Ce n'était pas un général de caserne, un de ces généraux-caporaux, comme on les a qualifiés, qui sont plus militaires que belliqueux. Voici l'ébauche satirique, mais trop vraie hélas! qu'il trace de ces héros de parade et de routine.

« Bien des généraux en chef ne sont occupés, un jour « d'affaire, que de faire marcher les troupes bien droites, de « voir si elles conservent bien leurs distances, de répondre aux « questions que leurs aides de camp leur viennent faire, d'en

« envoyer partout et de courir eux-mêmes sans cesse, enfin « de vouloir tout faire, moyennant quoi ils ne font rien. Je les « regarde comme des gens à qui la tête tourne et qui ne voient « plus rien, qui ne savent faire que ce qu'ils ont fait toute leur « vie, je veux dire mener des troupes méthodiquement. D'où « vient cela? C'est que fort peu de gens s'occupent des grandes « parties de la guerre, que les officiers passent leur vie à faire « exercer des troupes, et croient que l'art militaire consiste « dans cette seule partie. Lorsqu'ils parviennent au comman- « dement des armées, ils y sont tout neufs, et, faute de savoir « faire ce qu'il faut, ils font ce qu'ils savent. »

La leçon était sévère, mais méritée. Celui qui la donnait avec tant de franchise sut montrer par son exemple quelle conduite devait tenir le général en chef, témoin la bataille de Fontenoy, qu'il gagna, malgré l'abattement produit par une maladie cruelle, l'hydropisie (1). Ce n'est donc pas sans justice que Frédéric le Grand lui écrivit, quelques semaines plus tard : « Agitant, il y a quelques jours, la question de savoir quelle « était la bataille du siècle qui faisait le plus d'honneur au « général, les uns avaient proposé celle d'Almanza, les autres « celle de Turin; mais enfin tout le monde tomba d'accord que « c'était celle où le général était mourant quand elle se « donna. »

C'était le siècle des grands stratégistes : Marlborough, Eugène et, après eux, Frédéric, Charles XII, Sobieski, suffisent à la gloire des nations auxquelles ils appartiennent. C'était également le siècle des grands théoriciens, et la France peut en montrer une liste fameuse par le nombre autant que par le talent. Nous ne ferons que mentionner les annalistes médiocres, tels que le baron d'Espagnac, adjudant du comte de Saxe, auteur d'une *Histoire du maréchal de Saxe,* d'un *Journal*

(1) « Il était parti de Paris, très-malade, pour l'armée. L'auteur de cette histoire l'ayant même rencontré avant son départ, et n'ayant pu s'empêcher de lui demander comment il pourrait faire dans cet état de faiblesse, le maréchal lui répondit : *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.* » VOLTAIRE. *Précis du siècle de Louis XV.*

historique des campagnes et de quelques *Essais sur la science et les grandes opérations de la guerre;* Grimarest, qui décrivit les *Campagnes de Charles XII;* l'abbé Manuet, qui donna la vie du prince Eugène de Savoie dans une *Histoire de la dernière guerre ;* Desormeaux et le marquis d'Aguesseau, qui s'occupèrent de Condé, et l'abbé Coyer, qui composa l'*Histoire de Jean Sobieski.* Nous avons hâte d'arriver aux grands auteurs didactiques qui font époque dans la littérature militaire de la France.

Antoine de Pas, marquis de Feuquières, naquit à Paris en 1648 et fit sa première campagne en qualité d'enseigne au régiment du Roi (1667). Plus tard, il devint adjudant de son parent, le maréchal de Luxembourg. Après avoir passé par les grades de brigadier et de maréchal de camp, nous le trouvons lieutenant général à la bataille de Neerwinden. Sa franchise toute militaire l'avait fait tomber en disgrâce pendant la guerre de succession : Louis XIV ne favorisait que les courtisans serviles. Feuquières employa ses heures de loisir à rédiger ses impressions, qui ne parurent pour la première fois que vingt ans après sa mort, sous le titre : *Mémoires de M. le marquis de Feuquières, lieutenant général des armées du roi, contenant les maximes sur la guerre et l'application des exemples aux maximes.* Ce titre décrit le contenu du livre fort exactement : c'est un ouvrage dogmatique, relevé par l'application des faits historiques, tels que les batailles de Ramillies, de Spire, de Neerwinden, aux principes énoncés.

Feuquières est un écrivain passionné, un général capable; sa compilation est fort précieuse comme critique des événements militaires de son temps; il juge, ou plutôt il accuse, sans réserve et sans réticence. Son esprit pratique se complaît dans les détails dont il reconnaît la haute importance, et il sait frapper juste. Voici deux extraits, cités par Carrion-Nisas, dans lesquels il stigmatisait ouvertement, il y a deux cents ans, des abus qui, nous le craignons fort, ne sont pas encore complétement abolis. En se plaignant de voir des officiers d'état-major jeunes obtenir, par la faveur, des postes qu'ils étaient incapables de remplir, il ose dire :

« Autrefois, les aides de camp avaient des fonctions et « même des commandements : c'étaient des officiers d'expé- « rience et des porteurs d'ordres, en qui les officiers généraux « sous lesquels ils servaient pouvaient avoir confiance. A pré- « sent, et cela n'en est pas mieux, ce ne sont que des jeunes « gens, sans aucune expérience, souvent incapables de rendre « compte à leur général de ce qu'il les aura chargés de « voir. »

Dans un autre passage, il critique amèrement la manie d'alourdir les uniformes et les objets d'équipement, afin de rehausser l'éclat des régiments.

« L'habillement du fantassin doit être bon, mais simple et « sans ornements, et qui ne l'embarrasse dans aucune de ses « fonctions : à quoi bon le charger d'un poids inutile et du soin « de porter continuellement des choses qui ne servent qu'à le « parer un jour de revue? L'homme a-t-il tant de force de reste « qu'il ne faille pas le ménager? Et quand on dirait que ces « ornements ne pèsent pas beaucoup, je répondrai qu'au moins « ils tiennent une place qui serait occupée plus utilement par « le soldat. Ne saurait-on se défaire, en France, de ce qu'on « appelle le *bon air* dans un habit de soldat? Lui faut-il autre « chose qu'une bonne étoffe et un habit commode, qui « ménage ses forces en ne le surchargeant pas d'un poids « inutile? »

On voit que Feuquières ne gardait pas assez de ménagements pour être bien en cour.

Jacques-François de Chastenet, marquis de Puységur, entra, à l'âge de dix-huit ans, dans le régiment d'infanterie du Roi, en 1677, et y passa par tous les grades jusqu'à ce qu'il devînt lieutenant-colonel. Il fut nommé lieutenant général (1704), et jouit de la confiance de Louis XIV, qui le consultait sur tous les plans de campagne. Il reçut le bâton de maréchal en 1731, et mourut à l'âge avancé de quatre-vingt-huit ans. Dans les dernières années de sa vie, il réunit les différents traités militaires qu'il avait composés, en un seul ouvrage qui parut sous le titre : *Art de la guerre,* en 1748, cinq ans après

sa mort. Il fut, de plus, l'auteur d'un règlement pour les troupes espagnoles, règlement connu sous le nom d'*Ordonnance de Philippe*.

Puységur est moins passionné, moins adonné à la dialectique et au paradoxe que Feuquières; mais il possède incontestablement plus d'honnêteté et plus de bon sens. Il sait être pliant et se taire, tout en apercevant les bévues et les méprises qui sont pour ainsi dire générales. Peut-être même de nos jours, maint officier, si la peur ne lui fermait la bouche ou ne brisait sa plume, dirait avec Puységur :

« J'aurais pu dès longtemps développer mes principes; mais, « quand on est dans les emplois inférieurs et qu'on veut mettre « au jour les connaissances qu'on a acquises avec bien du « travail, on trouve, parmi ses supérieurs, nombre de gens « qui s'en offensent. La modestie alors et les égards qu'on doit « aux personnes de mérite, d'ailleurs élevées en dignité, im- « posent silence, ceux qui voudraient le rompre ne s'en trou- « vant pas bien : c'est ce que plusieurs ont éprouvé et ce qui « dégoûte les autres de communiquer des lumières qui pour- « raient être utiles. Il en résulte que les anciens usages sub- « sistent toujours. »

On ne saurait indiquer plus nettement les causes qui prolongent l'empire de la routine. Puységur se plaint, avec une égale amertume, de l'insuffisance de l'instruction donnée, de son temps, aux soldats et même aux officiers :

« Toute l'école, soit de théorie soit de pratique, de ce grand « art de la guerre ne consiste, encore aujourd'hui, qu'en ce « qu'on appelle *l'exercice*, tel que tout le monde le voit faire à « toutes les revues. Le peu de choses qu'on y enseigne se fait « sans principes : les unes étant impraticables pour tous les « mouvements qui se font en présence de l'ennemi et dans les « combats, et les autres même absolument nuisibles, ainsi que « l'expérience ne nous l'a fait que trop connaître.

« On en convient; mais, comme on ne sait que mettre à la « place, on se contente de dire : *Cela dénoue le soldat*.

« L'officier n'est pas plus instruit; on ne lui enseigne à lui-

« méme rien autre chose; il ne trouve pas même de livre
« qui puisse seulement lui donner les premiers éléments de
« l'art.

« Si le grand nombre des campagnes qu'on a faites, des
« combats où l'on s'est trouvé, étaient des moyens par eux-
« mêmes suffisants pour rendre un homme capable des pre-
« miers emplois de la guerre, il s'ensuivrait que les caporaux
« dans l'infanterie, les brigadiers dans la cavalerie, qui, par
« leur ancienneté, sont parvenus à la tête des compagnies,
« seraient capables de les remplir, — ce qui n'est pas. Avec la
« seule pratique, sans théorie qui soit fondée sur des principes,
« on aura beau monter des tranchées, on ne saura pas pour
« cela conduire une attaque devant une place. »

On a reconnu, depuis, que les connaissances théoriques préalables et la pratique sont toutes deux nécessaires pour former de bons officiers, et tous les pays qui tiennent à posséder une excellente armée se sont appliqués à créer des écoles militaires. Mais à Puységur revient l'honneur d'avoir le premier hautement proclamé cette nécessité.

Puységur est grand partisan de la colonne d'infanterie à deux rangs et des ordres de bataille *les plus simples et les plus tôt formés*. Il prouve que la bataille de Ramillies a été perdue par suite de l'ordre de revue maintenu pendant le combat et pose la maxime suivante, si souvent méconnue, quoiqu'elle ait presque l'air d'un lieu commun :

« Le bataillon qui conserve le mieux son ordre et qui, quand
« il ne peut s'empêcher de se rompre, sait se reformer le plus
« promptement, a un grand avantage sur ceux qu'il a à com-
« battre. »

Les officiers de tous les temps et de tous les pays consulteront toujours avec fruit l'*Art de la guerre,* du marquis de Puységur.

Le chevalier Jean-Charles de Folard (1669-1752) était issu d'une famille noble, mais appauvrie. Il se passionna, dès l'âge de quinze ans, pour les *Commentaires de César*, et fit sa première campagne en 1688. Le duc de Vendôme le nomma

capitaine et se l'attacha comme adjudant. Folard, qui avait conscience de son talent, s'attirait bon nombre d'ennemis par ses propos indiscrets et un ton quelque peu tranchant. Grièvement blessé à la bataille de Cassano, ce fut sur son lit de douleur qu'il inventa son système de colonnes. Le duc d'Orléans lui donnait sa confiance, et de fait Folard remplissait presque, auprès des généraux en chef, les fonctions de major-général, par les conseils qu'il leur donnait. Il employa les années de paix à la rédaction de ses *Commentaires*. Plus tard, il se rendit au siége de Rhodes et auprès du roi de Suède, Charles XII, qui lui fit un excellent accueil. De retour en France, après la mort de ce grand batailleur, Folard fut nommé mestre de camp au régiment de Picardie et fit une dernière campagne en Espagne (1719). Il consacra le reste de ses jours à finir ses *Commentaires sur l'histoire de Polybe*, en six volumes, dont le premier contient son *Traité sur le système des colonnes*, et à publier ses *Nouvelles découvertes sur la guerre* et ses *Fonctions et devoirs d'un officier de cavalerie*.

Le temps n'était pas favorable aux manifestations libres : il fut formellement défendu à Folard d'écrire sur la guerre, et il n'acheva jamais ses *Commentaires sur Polybe*. Du reste, il ne faut pas trop s'en étonner : le savant mais vaniteux chevalier, qui s'évertue à prouver pourquoi Varron a perdu la bataille de Cannes, à suggérer ce que Régulus aurait dû faire à Tunis et Wallenstein à Lutzen, n'avait pas le moindre scrupule de prendre à partie les généraux de son temps. Il connaît les hommes ; il déchire impitoyablement tous les voiles et dédaigne les hypocrisies qui ont cours partout, à la guerre comme ailleurs. Au lieu de répéter les rodomontades sur le courage invincible, il dit froidement :

« Il faut aller à la conviction et faire connaître aux soldats « et aux officiers que leurs avantages sont si grands qu'il n'est « pas possible qu'ils puissent être forcés dans leur poste sans « une lâcheté manifeste et sans une honte éternelle. »

Un recueil de morceaux choisis, extraits de Folard et publiés en un seul volume, sous le titre : *Esprit de Folard*, est

attribué au roi Frédéric II. Le chevalier restera fameux dans les annales de la guerre par ses avis judicieux sur l'emploi de la cavalerie et par son célèbre *système de la colonne*.

Le comte François de Pagan, qui mérite d'être cité pour son *Traité de fortification*, publié en 1645, quelques années avant l'*Art de jeter les bombes* et la *Nouvelle manière de fortifier les places*, de l'architecte Blondel, se distingua pendant une série de siéges. Il perdit un œil devant Montauban et devint complétement aveugle dans la suite; mais il n'en continua pas moins ses études comme mathématicien et comme ingénieur. Ses thèses furent reprises au siècle suivant par un professeur, Guillaume Leblond, qui publia des traités en grand nombre sur les éléments de fortification, l'attaque et la défense des places, l'artillerie raisonnée, la castramétation et la tactique.

Les deux marquis de Vallière, père et fils, commandants de l'artillerie, contribuèrent, à la même époque, à l'organisation définitive de ce corps royal. Le fils est l'auteur d'un excellent mémoire sur les *canons longs et courts*, et il se prononce hautement en faveur des premiers.

Après Vauban, Cormontaigne, qui mourut en 1752, fut l'officier le plus distingué du génie français. Il passa par tous les grades, fut présent aux siéges de Landau, de Fribourg, de Philippsbourg, de Menin, d'Ath et de six autres places fortes, et fut chargé, sous le règne de Louis XV, de construire quelques forteresses importantes, entre autres celle de Thionville et la citadelle de Metz.

La troisième manière de Vauban a toujours été considérée comme sa meilleure. Elle se distingue surtout par deux enceintes principales : l'une intérieure, composée de tours à bastions reliées par des courtines doubles; l'autre extérieure, formée par des bastions détachés. Devant la courtine se trouve le ravelin, et le tout est entouré d'un glacis ou d'un chemin couvert. Vauban n'avait pas précisément inventé tout seul ces principes; cela n'arrive d'ailleurs que rarement dans

un domaine quelconque des sciences ou des lettres. Il avait appliqué, combiné, avec l'intuition du génie, les découvertes et les calculs accomplis par ses prédécesseurs, et à leurs immenses travaux il avait ajouté ses propres innovations, telles que les feux à ricochets et une méthode exacte de reconnaissances.

A l'étranger, Coehorn, Rimpler et Landsberg, — en France, Cormontaigne, Montalembert et quelques autres, essayèrent, non sans succès, de notables améliorations. Élève heureux et habile de Vauban, Cormontaigne sut perfectionner le système du maître. Son plan diffère de celui du grand ingénieur par l'agrandissement des flancs et l'amoindrissement de la courtine, par un ravelin en saillie et l'introduction de places d'armes dans le chemin couvert. Ces changements contribuèrent certainement à rehausser l'élément défensif, quoique, peut-être, au détriment de l'élément offensif. Cormontaigne a laissé son empreinte dans l'histoire de l'art de la guerre. La littérature militaire lui doit un *Mémorial pour l'attaque des places*, un autre *pour la défense des places*, et un troisième *pour les fortifications permanentes et passagères*.

Ce que Cormontaigne fit pour le génie, Jean de Gribeauval, qui mourut en 1789, essaya de le faire pour l'artillerie. Il entra comme volontaire dans le régiment *Royal artillerie*, et fut nommé officier pointeur au bout de six ans. Il quitta son corps pour entrer, avec le grade de capitaine, dans celui des sapeurs-mineurs, et fut envoyé en Prusse par le ministre de la guerre. Plus tard, il abandonna le service de la France pour celui de l'Autriche, pays dans lequel on le mit à la tête de l'artillerie et du génie.

A la prise de Glatz, il devint prisonnier du roi de Prusse, et fut bientôt après nommé feld-maréchal par l'impératrice Marie-Thérèse. A la fin de la guerre, il revint en France, où le gouvernement fit de lui le premier inspecteur général de l'artillerie. En cette qualité, il s'occupa fort activement de l'organisation des écoles, de la création de fonderies et d'arsenaux, de la construction de batteries de côtes avec des affûts

de son invention, et de la formation d'un corps de mineurs. Un ouvrier fort habile, nommé Blanc, l'assista dans ses constructions. Nous avons cru devoir citer ici Gribeauval, quoique, malheureusement, il n'ait pas publié sa pensée sur les nombreuses innovations qu'il introduisit dans son arme spéciale. On l'a nommé le *Vauban de l'artillerie ;* mais, si l'on ne peut pas dire de lui qu'il a, comme l'illustre maréchal, créé une branche importante du service, on doit admettre qu'il a donné au noble corps des canonniers un immense développement.

A Glatz, Gribeauval avait essayé son nouveau système de mines contre Frédéric II, qui s'était déclaré partisan des idées de Bélidor. Bélidor, fils d'un officier de dragons, fut nommé professeur à la Fère, lors de la création de cette école d'artillerie. Ses innovations attirèrent sur lui l'inimitié des officiers du corps, et il perdit son emploi. Alors il entra dans l'armée, fit plusieurs campagnes, devint colonel, puis directeur des arsenaux et inspecteur général du corps du génie.

Le gouvernement français supprima plusieurs de ses ouvrages, afin de celer ses importantes découvertes aux pays étrangers. On a conservé cependant son *Cours de mathématiques*, sa *Science des ingénieurs* et son *Bombardier français*. Bélidor mourut en 1761.

A cette époque, M. de Clairac publia l'*Ingénieur de campagne* ou *Traité de la fortification passagère*, et Jean Lemichaud d'Arçon, qui ne mourut qu'en 1800, se fit l'interprète des théories de l'école de Mézières, dont il était un des élèves les plus distingués. Il fut présent à quelques siéges, pendant la guerre de sept ans, et fit dresser une carte des montagnes du Jura et de celles des Vosges. Militaire passionné, il prit une part active à la grande querelle de *l'ordre profond* et de *l'ordre mince*, qui, dans ce temps, était devenue universelle, et publia ses idées dans une *Correspondance sur l'art militaire*. Le siége de Gibraltar l'induisit à s'occuper des batteries flottantes qui portent son nom. Dans les premières guerres de la révolution, il fut présent au siége de Breda et composa son

principal ouvrage, les *Considérations militaires et politiques sur les fortifications.* Après le coup d'État du général Bonaparte, il fut nommé membre de l'Institut et sénateur. La liste de ses œuvres est longue et importante ; elle comprend, entre autres, les *Réflexions d'un ingénieur en réponse à un tacticien,* les *Mémoires pour servir à l'histoire du siége de Gibraltar,* des *Considérations sur l'influence du génie de Vauban dans la balance des forces de l'État,* et une *Réponse aux mémoires de M. de Montalembert sur la fortification dite « perpendiculaire. »*

Le marquis de Montalembert, le digne rival de d'Arçon, mourut un an après lui (1801). On lui attribue le cri hautain qu'il aurait poussé dans sa jeunesse : *Et moi aussi, je serai Vauban !* Quoi qu'il en soit, il se fit remarquer, à l'âge de dix-neuf ans, au siége de Philippsbourg, et fut présent à plusieurs autres. Cependant son génie, car il en eut réellement, ne se développa qu'à l'âge mûr de quarante ans. Ce fut alors qu'il conçut l'idée de la *Fortification perpendiculaire,* et qu'il publia son célèbre et volumineux livre qui porte le sous-titre : *Essai sur plusieurs manières de fortifier la ligne droite, le triangle, le carré et tous les polygones, de quelque étendue qu'en soient les côtés, en donnant a leur défense une direction perpendiculaire.* Le major du génie, Grenier, et ce corps tout entier critiquèrent ses idées avec beaucoup de vivacité ; il répondit avec amertume, et la discussion prit des proportions inouïes, quoique Montalembert eût trouvé dans le savant Carnot un défenseur éclairé et résolu. Le onzième volume de la *Fortification perpendiculaire* ne parut qu'en 1796. Les théories de cet audacieux ingénieur furent mises en pratique aux fortifications de l'île d'Oléron et de l'île d'Aix.

Le major Kéralio, professeur de tactique et commandant en second de l'école militaire de Paris, puis inspecteur des douze écoles militaires, fut un des adversaires de Montalembert, qui lui consacra, comme réplique, une portion de son huitième volume. Il est l'auteur des *Recherches sur les principes généraux de la tactique,* de l'*Histoire de la guerre des Russes et des Turcs,* en 1756-1759, et d'une autre relation de la campagne de 1759,

avec des notes du prince Galitzin. Son écrit le plus remarquable est peut-être cette brillante ébauche, le discours préliminaire, pour la partie militaire, dans l'*Encyclopédie par ordre des matières*.

Nous avons épuisé, sans vouloir l'interrompre, la liste des ingénieurs dont les ouvrages ont porté coup au XVIIIe siècle. Nous allons reprendre la critique des écrivains qui, après les trois grands maîtres, Feuquières, Puységur et Folard, se sont occupés de stratégie générale, et surtout de la grande question de l'*ordre profond* ou français et de l'*ordre mince* ou prussien. Le chevalier Folard, regardé comme l'apôtre du premier, eut pour disciples les conservateurs de la routine, qui parlaient sans cesse de la chaîne continue de l'art militaire : l'ordre de colonne et d'attaque avec l'arme blanche était pour eux l'idéal inviolable. Frédéric le Grand, l'habile inventeur des fronts déployés et de l'ordre de bataille le plus favorable aux feux continus, représentait le second système qui, en France, eut pour adeptes les jeunes généraux et les colonels d'avenir, tous ceux que leurs antagonistes cherchaient à flétrir par le nom de *faiseurs*. Le savant Guibert était l'interprète des *Prussiens*, tandis que M. de Ménil-Durand donnait corps aux doléances et aux invectives des *Français*.

A l'âge précoce de treize ans, le comte de Guibert accompagna, dans les campagnes d'Allemagne, son père, qui était le chef d'état-major du maréchal de Broglie. Il se distingua, pendant la guerre de sept ans, par sa bravoure aussi bien que par son talent. Nommé colonel de la légion corse en 1772, il publia, l'année suivante, son célèbre ouvrage : *Essai général de tactique*. Après avoir successivement passé par les grades de brigadier et de maréchal de camp, il devint inspecteur de division de l'infanterie et membre du comité chargé d'introduire des réformes dans l'armée. Sa veuve publia ses *OEuvres militaires*, en 1803, et nous avons, en outre, de lui, une *Défense du système de guerre moderne* et un *Traité de la force publique*.

Les ouvrages de Guibert peuvent être considérés comme

l'explication du système de Frédéric. Toutes les théories mises en avant par l'écrivain français sont fondées sur les pratiques du grand roi de Prusse. En fait de style, de brillant et de chaleur, Guibert dépasse tous les auteurs militaires qui l'ont précédé. Comme les théoriciens qui maintiennent leur place dans nos annales, il est philosophe et recherche un point d'uniformité, de fixité. Il fait ressortir les détails importants de la stratégie moderne et démontre jusqu'à l'évidence que Frédéric a simplifié les mouvements en divisant les masses et en déployant les colonnes, qu'il a su manier les soldats et tendre avant tout au succès définitif sans se préoccuper de la perte d'un canon ou d'un drapeau. Il prouve que le vainqueur de Leuthen et de Prague a réussi chaque fois que l'issue de la bataille dépendait de la rapidité des mouvements et de l'intelligence des manœuvres. La *mobilité* est le point principal du système de Frédéric et de celui de Guibert.

« Dès que l'*Essai sur la tactique* avait paru, l'éclat du style, « la teinte philosophique et même un peu déclamatoire, la « hardiesse, la nouveauté, tout avait concouru à donner une « grande vogue à cet ouvrage. Cette vogue, à son tour, avait « contribué à piquer et à réveiller l'attachement naturel que la « plupart des hommes portent aux traditions qu'ils ont reçues « dans leur jeunesse, quand un autre intérêt d'amour-propre « ne détruit pas celui-ci. Ce fut alors que les partis commen- « cèrent à se former (1). »

Le parti conservateur, rétrograde, routinier, ou *français*, comme les adhérents du vieux système le désignèrent, non sans habileté, eut pour principal interprète M. de Ménil-Durand et pour chef le maréchal de Broglie.

Le théoricien n'est pas, comme autorité, à comparer au praticien, car Ménil-Durand, pédant militaire en fait d'idées et de langue, est bien inférieur à Guibert. Il invente des plésions, des pentacosiarchies et des phalanges, et les gros volumes, farcis de ces mots sonores, se succèdent avec une

1 Carrion-Nisas. *Essai sur l'histoire générale de l'art militaire.*

effrayante fécondité. Non pas que cet écrivain ait manqué d'honnêteté ni même de sagacité; mais il ne possède malheureusement pas le don si précieux et si rare de savoir exprimer en termes convenables et clairs tout ce qu'il sent, tout ce qu'il observe.

M. Paul de Maizeroy, qui prit part aux batailles de Rocour et de Lawfeld, gagnées par le maréchal de Saxe, fut une autre autorité acceptée par les partisans du vieil ordre. Il tira des anciens tous ses principes de tactique, et fut élu membre de l'Académie pour avoir traduit les *Institutions militaires* de l'empereur Léon. On a de lui des traités fort nombreux sur les armes défensives, sur les stratagèmes permis à la guerre, sur l'art des siéges et les machines des anciens; des essais militaires traduits en anglais, des cours de tactique, un tableau général de la cavalerie grecque, et des mélanges qui s'occupent de Xénophon et de Polybe, de la bataille d'Arbèles et de celle de Pharsale.

Sous le rapport de l'érudition et du zèle, M. de Maizeroy ne laisse rien à désirer : il connaît les tactiques grecque et romaine, il possède de la science et même de la raison; mais il n'a ni force, ni chaleur, ni lumière, excepté quand il se passionne pour un système suranné, pour son bel ordre profond. Il n'avait, du reste, fait la grande guerre qu'en qualité de lieutenant-colonel; car, après la campagne de 1756, il s'adonna complétement à l'élaboration des principes qu'il dérivait de l'étude des anciens et de ses propres observations sur les luttes contemporaines. Néanmoins, même de nos jours, on peut encore consulter avec fruit son *Cours de tactique, théorique, pratique et historique*, et le *Traité de tactique* pour servir de supplément.

Le baron de Rohan a rendu compte, avec beaucoup de sang-froid et d'impartialité, de la fameuse controverse, dans l'*Examen critique du militaire français*.

Les traductions des ouvrages remarquables publiés par le Prussien Guischard et l'Anglais Lloyd exercèrent une influence qui ne fut nullement inférieure à celle que produisit Guibert.

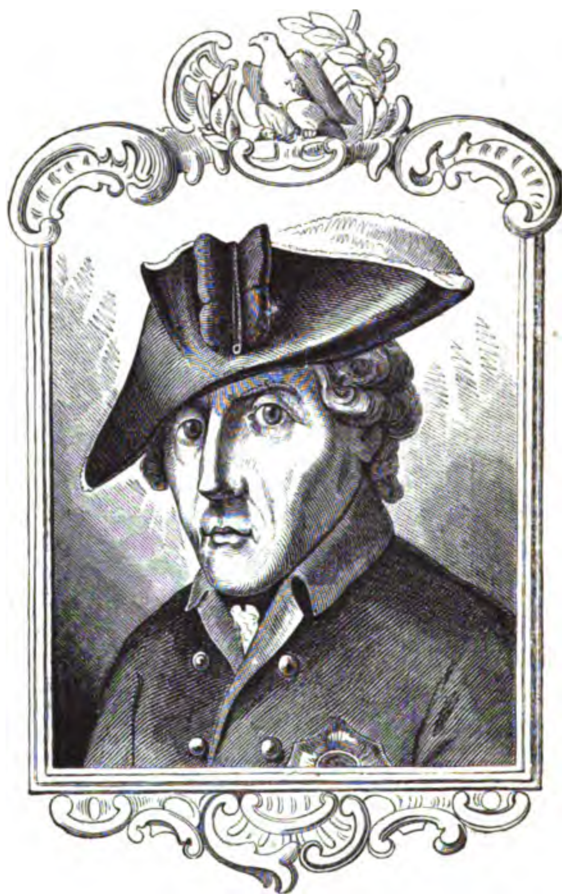
Nous n'avons plus qu'à citer le comte Turpin de Crissé, auteur de l'*Essai sur l'art de la guerre*, des *Commentaires sur les Mémoires de Montecuculli*, *sur les Institutions de Végèce* et *sur César*, et nous aurons fini l'énumération des écrivains militaires dont les ouvrages ont eu du retentissement dans ce siècle.

Mentionnons encore cependant l'*Histoire de la guerre des Alpes*, par le marquis de Saint-Simon, les *Institutions militaires* de Bonneville, le *Code militaire* de Briquet, la *Bibliothèque militaire* et l'*Encyclopédie militaire*, les *Détails militaires* de Chennevières, le *Traité des évolutions* de Bombelles, *l'Artillerie nouvelle* de Tronson du Coudray, l'*Essai sur la tactique* de Bigot de Morrogues, les *OEuvres militaires* de Sionville, les *Éléments de l'art militaire* de d'Héricourt, le *Traité des légions* de d'Hérouville, les *Mémoires sur les anciens* de Maubert, le *Cours de la science militaire* de Bardet de Villeneuve, et nous aurons à peu près épuisé le sujet.

Les guerres de cette période ont rarement été des guerres nationales : c'étaient des luttes de cabinet, des manifestes diplomatiques envoyés par la bouche des canons et discutés à la pointe des baïonnettes. Il s'agit de conquérir des provinces, d'annexer des villes, d'arrondir des frontières, et nullement de se battre pour des idées ou pour la liberté de l'Europe. Le sentiment de nationalité s'est endormi dans certains pays; dans d'autres, il n'est pas encore éveillé. Le maréchal de Saxe combat sous les drapeaux français, Gribeauval entre sans vergogne au service de l'Autriche, Lloyd fait ses premières armes dans les rangs hollandais; Münnich, Schwérin et bien d'autres ont eu des brevets dans presque toutes les armées de l'Europe. Les généraux aventuriers sont à la mode : on recherche la profession des armes par amour de l'art, et non pour défendre les intérêts sacrés de la patrie.

L'insurrection des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord éclate au nom de l'indépendance et devient le premier exemple d'une lutte vraiment nationale. La grande révolution française est à la veille d'éclore : sous ses pas jailliront les questions de principe et les soulèvements de peuples.

Les masses vont faire irruption sur les champs de bataille, et les tacticiens pédants céderont la place aux généraux enthousiastes, aux soldats pleins d'élan et d'entrain qui décident par les armes les destinées des nations.



Frédéric II.



Soldats allemands.

VI

LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE.

Un historien allemand fort accrédité, Rotteck, dit quelque part que les dix années de la révolution française sont aussi riches en événements féconds que dix siècles de l'histoire de tout autre peuple européen et dix mille ans des annales de la Chine. Si cette parole frappe juste lorsqu'il s'agit de questions politiques, elle est bien plus vraie encore sous le point de vue militaire. Jamais époque n'avait été si fertile en leçons instructives, en résultats frappants, en combinaisons imprévues; jamais le monde n'avait vu surgir, comme par miracle, tant de généraux improvisés, tant de stratégistes par inspiration, tant d'armées intrépides. De 1790 à 1815, les mois, les jours même sont marqués par des combats acharnés ou des batailles importantes, et l'on pourrait presque composer des éphémérides continues avec les noms des victoires et des défaites.

L'élan irrésistible qui fait lever des nations entières pour la défense de l'autonomie et de la liberté, passe d'un peuple à l'autre.

La France, seule contre l'Europe en armes, prend l'initiative. Elle reste victorieuse tant qu'elle demeure fidèle aux principes modernes. Mais lorsqu'un soldat de génie, auquel elle confie ses destinées dans une heure néfaste, se sert de sa puissance et de son prestige pour asservir les nations voisines et pour aspirer à la domination de tout un continent, la fougue patriotique se communique successivement à l'Espagne, à la Russie, à l'Allemagne, et le torrent populaire entraîne l'audacieux conquérant. Spectacle unique, enseignement salutaire! C'est du sein d'un pays en décadence que part la première résistance à l'oppression, c'est l'agression injuste et impolitique de l'Espagne qui précipite la chute de l'empereur Napoléon.

L'Angleterre joue également un grand rôle dans ce drame émouvant. Elle donne au monde l'exemple d'une infatigable persévérance et produit un général qui, à force de talent, de sang-froid et de prévoyance, ne perd jamais de bataille et finit par l'emporter sur le génie.

La campagne de la Péninsule est, elle aussi, une nouvelle révélation militaire. Le gouvernement anglais sut découvrir que l'Espagne était la grande pierre d'achoppement pour l'empire français. Le duc de Wellington, avec l'opiniâtre persistance qui lui fut propre, agrandit d'année en année le terrain de la lutte, et enfin rejeta les envahisseurs au delà des Pyrénées (1814). L'année suivante, il porta le coup décisif à Waterloo.

Dans cette brillante épopée, cette sanglante et héroïque tragédie, à laquelle tous les peuples de l'Europe vinrent ajouter des scènes pathétiques, nous n'avons à nous occuper ici que de la France. Notre cadre restreint nous empêche de retracer les grandes victoires de l'époque, depuis Valmy et Jemmapes jusqu'à Bautzen et Montereau, de redire les noms éclatants inscrits en lettres d'or dans nos annales, depuis Kellermann jusqu'à Cambronne. Néanmoins, la plupart de ces guerriers illustres se retrouveront sous notre plume; car

beaucoup d'entre eux comptent parmi les meilleurs écrivains militaires de la France.

Au moment où la révolution éclata, l'ancienne armée française fut littéralement désorganisée. Les officiers, appartenant presque tous à l'aristocratie, avaient généralement émigré. Quelques-uns des plus illustres, cependant, restèrent attachés au drapeau du pays. Les soldats suivaient tantôt l'impulsion réactionnaire des chefs, tantôt massacraient les ennemis du nouveau régime. Mais à peine quelques mois s'étaient-ils écoulés que des capitaines, des généraux habiles et dévoués sortirent pour ainsi dire du sol, et les troupes demeurèrent pendant vingt ans des modèles de discipline et de courage. Les jeunes lieutenants et les sous-officiers des vieux régiments, hommes expérimentés qui voyaient une noble carrière s'ouvrir devant eux, amalgamèrent aisément ce qui restait de leurs anciens bataillons avec les corps de volontaires que le cri *la patrie est en danger!* arracha spontanément à leurs champs et à leurs foyers. L'armée se fondit dans la garde nationale, et la fusion produisit ces légions héroïques qui parcoururent l'Europe l'arme au bras et inondèrent tous les champs de bataille de leur sang généreux.

Le ressort individuel eut une part immense dans les armées de la révolution. Ce fut l'amour du pays qui poussa la jeunesse intrépide à s'enrôler sous la bannière républicaine. Autrefois, l'écume et la lie de la population complétaient les rangs des compagnies que des officiers d'une classe plus élevée commandaient exclusivement. Après 1789, une impulsion patriotique amena dans les camps et les bivacs les hommes les plus recommandables, les plus fiers et les plus vertueux. Ils avaient le droit d'élire leurs officiers; ils s'effaçaient avec modestie et tiraient honneur du simple titre de volontaires, choisissant pour chefs les sergents instruits des vieux cadres, les Lefebvre, les Lecourbe, les Soult, les Ney, les Hoche, les Souham, les Moncey, les Masséna, les Victor, les Bernadotte, qui devinrent dans la suite généraux, maréchaux et parfois même rois.

Un citoyen de grand caractère, officier du génie fort dis-

4

tingué, Carnot, assisté d'un savant frère d'armes, Prieur, remontant aux véritables principes de la guerre, sut adapter les circonstances nouvelles à la tactique des maîtres illustres, tant anciens que modernes. Le dicton populaire *Carnot organise la victoire!* est littéralement vrai au point de vue militaire. Des généraux de talent, les uns d'un patriotisme plus que suspect et d'une honnêteté douteuse, comme Dumouriez, Pichegru et Custine, les autres, républicains passionnés et fougueux, tels que Jourdan, Hoche et Kléber, profitèrent de l'élan impétueux des volontaires pour les jeter en masses profondes contre les régiments disciplinés, mais lents et immobiles, des monarques européens.

Les phalanges révolutionnaires se faisaient plutôt remarquer par leur valeur que par une stratégie méthodique. Les comités de la Convention reconnurent l'aptitude de ces troupes enthousiastes pour les attaques de tirailleurs et les charges spontanées qui demandent de l'intelligence et du courage. En conséquence, ils formèrent des demi-brigades d'infanterie légère, dont chacune renfermait des compagnies de carabiniers.

Bouleversée à l'intérieur, assaillie par l'Europe tout entière, la France, dans sa bouillante effervescence, résista à l'Europe et faillit la conquérir. Les campagnes de 1793 et des années qui suivent sont uniques dans l'histoire. Les mémoires explicatfs, les relations détaillées, les critiques des campagnes se multiplient avec autant de rapidité que les batailles. En même temps, une éloquence passionnée, digne des grands modèles que nous a légués l'antiquité classique, prit son merveilleux essor.

La république française vit renaître cette branche de la littérature militaire qui s'était évanouie, en même temps que la liberté, sous les Césars de Rome. Il est à la fois impossible et oiseux de faire un appel aux passions nobles quand les âmes sont viles, et les adjurations belliqueuses n'eurent plus d'objet après l'invasion des barbares. Les Romains avaient l'habitude d'être harangués par leurs généraux comme par leurs consuls, dans les camps lointains comme du haut des rostres. La tribune de gazon s'élevait dans chaque enceinte retranchée, et de cette chaire improvisée descendaient des paroles tout aussi brûlantes

que celles qui faisaient tressaillir le peuple au milieu du forum. Tacite, à l'époque impériale, Machiavel, au sortir du moyen âge, se plaignent avec amertume de l'oubli dans lequel est tombée l'éloquence militaire. Henri IV, cependant, doué de toutes les qualités comme de tous les défauts des Gascons, avait su lancer à ses soldats, ou plutôt à ses partisans, des paroles qui portent le cachet de la verve méridionale. Chez ce roi belliqueux, la saillie prime-sautière s'alliait heureusement à l'esprit d'à-propos.

Après lui, des mots plus ou moins heureux, des boutades plus ou moins spirituelles, prononcées au milieu d'un cercle d'officiers aimables et viveurs, voilà toute la rhétorique que les généraux nobles de Louis XIV et de Louis XV étaient capables d'appliquer.

La jeunesse révolutionnaire était avide d'entendre des discours de feu. Elle s'enflammait au contact de harangues passionnées, elle applaudissait avec chaleur les phrases sonores qui répétaient les grands mots de liberté, de patrie et d'honneur. Les capitaines français apprirent à parler, à la suite des représentants du peuple, ou plutôt ils trouvaient des paroles ardentes dans leur cœur débordant d'un amour intense pour tout ce que les hommes ont de plus sacré sur terre. Plus tard, quand leur voix ne pouvait plus se faire entendre au milieu de ces vastes agglomérations de troupes, ils se mirent à rédiger des bulletins qui sont autant de discours flamboyants.

Il ne nous sied pas, à nous tristes pygmées, fils de ces géants, de rire de leur ton déclamatoire et de leurs périodes retentissantes. Notre époque froide et calculatrice a beau se moquer avec grâce de ces mots pompeux, de ces promesses solennelles de mourir pour la France et pour la liberté : ces hommes sont morts pour la liberté et pour la France. Ils ont scellé de leur sang l'indépendance nationale ; ils ont cru ce qu'ils disaient, et c'est là tout le secret de la véritable éloquence. Les allocutions entraînantes, les bulletins *burinés avec la pointe de l'épée*, resteront dans notre littérature, en dépit de leur style ampoulé. Bonaparte fut parfois sublime dans ce genre, comme ses prédécesseurs et ses émules : il tombe dans

le boursouflage lorsqu'il a ceint le diadème, lorsqu'il se sert de sa parole magique pour publier des mensonges; car la véracité est essentielle à l'art oratoire.

Comment le despotisme impérial put-il suivre de si près le magnifique élan de la révolution? Les considérations politiques qui expliquent cette transition fatale ne sont pas ici de notre domaine. Quant aux motifs militaires, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les observations d'un homme indépendant et réfléchi, le brave et éloquent général Foy : « Les proscriptions avaient moissonné ou éloigné la plupart « des généraux qui avaient commandé les premières armées « de la république; d'autres étaient tombés sur les champs de « bataille. Il n'était plus, ce Hoche à l'âme de feu, au caractère « indomptable, qui n'eût jamais ployé sous un maître et dont « les talents attestaient à la France combien de véritable no- « blesse elle cachait dans les rangs de ses plus simples ci- « toyens. Kléber avait été frappé par un assassin; Kléber, « dont la tête s'élevait comme un drapeau au-dessus des ba- « taillons, et qu'on n'a pas apprécié ce qu'il eût pu valoir, « parce qu'il obéissait mal et ne voulait pas commander. Le « morose et taciturne Pichegru était mort pour la France, en « se mettant aux gages des Anglais. Moreau vivait; sa vie « était pure alors, et sa gloire entière. Général d'inspiration, « il fut le premier de l'époque dans l'art de faire combattre une « quantité limitée de troupes sur un terrain donné. Mais son « caractère n'était pas au niveau de son talent. On l'avait vu, « confiant jusqu'à la faiblesse, aider au 18 brumaire; peu de « temps après, son nom servait de ralliement aux ennemis de « cette journée. Parmi ces derniers, mais marchant seul dans « des voies patriotiques et modestes, était signalé le vainqueur « de Fleurus. Les principaux chefs de l'armée d'Italie ne « dissimulaient pas leur mécontentement : les uns, indignés du « dictateur superbe qui avait relégué ses camarades si loin de « lui en attendant qu'il les traitât en sujets; les autres, gémis- « sant de ce que tant de périls et de travaux n'aboutissaient « qu'à renverser la république.

« Napoléon frappa Moreau. Les frondeurs de l'autorité » tremblèrent; quelques-uns se tinrent à l'écart pendant un » temps plus ou moins long. Le plus grand nombre entra bon » gré mal gré dans le nouveau système; il y avait place pour » tout le monde.

» Soult, Davoust, Ney et d'autres hommes habiles, choisis » sur un second plan, se dévouèrent sans réserve : le champ » illimité de l'espérance s'ouvrait devant eux. Tout en désap- » prenant aux soldats les souvenirs de la république, ils s'em- » ployèrent à donner une activité nouvelle à leurs passions » guerrières. L'influence des chefs et la différence des positions » avaient introduit dans les armées, à travers la valeur et le » patriotisme communs à tous, les nuances d'opinion dis- » tinctes, surtout parmi les officiers. Elles s'effacèrent dans » les baraques de Boulogne, d'Ostende et de Montreuil (1). »

Les strophes de la *Marseillaise* sur les lèvres, l'enthousiasme au cœur et des principes révolutionnaires en tête, les phalanges improvisées de la république firent face à la coalition européenne et périrent fièrement pour la patrie. Les régiments disciplinés de l'empire, qui certes n'avaient pas désappris à mourir sur le champ de bataille, succombèrent et ne purent empêcher les légions ennemies d'envahir la France. Le cri de *vive l'empereur !* sortait toujours de leurs mâles poitrines, mais ce n'était plus un de ces cris d'espoir qui soulèvent et passionnent les nations.

La foi seule fait des miracles, et la foi dans une cause juste et sainte ne saurait être remplacée par le dévouement à un homme, même s'il porte au front l'auréole du génie. Le problème a souvent été posé : « — N'avons-nous pas vu la France, alors même qu'elle se trouvait pour ainsi dire sans gouvernement et déchirée par la guerre intestine la plus affreuse, rendre vains pendant dix ans tous les efforts de l'Europe, c'est-à-dire de ces mêmes puissances sous les coups desquelles le gouvernement

(1) *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*, par le général Foy. Livre Ier.

impérial, quoique si fortement constitué, s'est écroulé (1)? »

Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, un Romain *frappé à l'antique marque,* comme disait Montaigne, savant général autant qu'honnête homme, a franchement répondu à cette question : « On ne peut disconvenir, » dit-il, « si l'on compare les armées françaises de 1812 ou 1813 à celles qui existaient avant l'avénement de Napoléon à la puissance suprême, que l'avantage ne soit en entier du côté de ces dernières. En effet, lorsqu'il voulut se faire empereur, il fut obligé, — pour se les attacher et détourner sur sa personne l'amour de la patrie auquel elles devaient leurs succès, — de corrompre leur esprit et de substituer un luxe effréné à la noble simplicité dans laquelle elles s'étaient tenues jusqu'alors. » En un mot, les soldats avaient cessé d'être enthousiastes, les officiers n'étaient plus désintéressés : l'ère de la décadence était venue.

Napoléon, on ne saurait trop le redire, avait hérité des grandes choses accomplies par la république, dans la guerre non moins que sur le domaine politique. De même que ses codes et son administration ne sont que le reflet des innovations introduites par les assemblées nationales, de même ses batailles les plus fameuses furent gagnées par l'élément révolutionnaire qui donnait l'impulsion aux masses armées. Lorsque cet enthousiasme indicible se fut refroidi, lorsque les intérêts de la France furent sacrifiés aux préoccupations dynastiques, lorsque l'éminent général se fut fait empereur, l'inspiration du champ de bataille devint à son tour un simple talent de combinaison, et la science stratégique fut bornée à une succession de coups d'audace. Qu'on lise ce que les principaux lieutenants de Napoléon ont écrit sur les campagnes de 1812, 1813, 1814 et 1815 : leurs ouvrages consciencieux ne sont qu'une longue liste de fautes et d'erreurs. *Il n'est plus le même !* s'écriait Van Damme à Waterloo. Il avait baissé, toujours baissé, depuis 1804. Le maréchal Marmont dit crûment que, dans les der-

(1) Conclusion des *Mémoires pour servir à l'Histoire militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire*, par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

nières années, il avait perdu la *volonté* et était tombé dans une mobilité qui ressemblait à la faiblesse. Il est certain que dans les campagnes d'Espagne, de Russie, d'Allemagne et de Belgique, il négligeait les règles les plus élémentaires de la prudence, ne se fiant qu'à l'inspiration de son génie, à cet instinct qui lui fit défaut, lorsqu'il fut aveuglé par le pouvoir.

Les hommes formés à cette grande école de guerre, digne des temps antiques, devaient facilement apprendre à manier la plume. Beaucoup d'entre eux ont senti le besoin de publier des *Mémoires*, tantôt pour se défendre contre les attaques et les incriminations personnelles, tantôt pour jeter une lumière nouvelle sur les événements contestés. Ces guerres gigantesques et prolongées ont trouvé des commentateurs pour leur moindre phase.

Le travail général, qui pourrait résumer tant d'ouvrages particuliers et disséminés, n'est pas encore fait. Jomini, Suisse de naissance, quoique formé dans le service français qu'il abandonna volontairement aux jours de désastre, est un stratégiste des plus exacts, mais il reste froid et compassé. Il n'a pas profité des nombreux éclaircissements fournis depuis lors par bon nombre d'acteurs dans les grandes scènes qu'il raconte ou plutôt qu'il explique en tacticien consommé. Ses ouvrages sont fort précieux pour l'étude de la stratégie moderne; mais ils ne suffisent pas pour donner une idée parfaite de ces campagnes remarquables. M. Thiers, l'historien politique de *la Révolution, du Consulat et de l'Empire*, sait analyser les batailles avec une facilité merveilleuse pour un écrivain étranger à la profession. Mais il serait peu sûr de le prendre pour guide quand il s'agit des batailles livrées par son homme-idéal, le premier Napoléon.

Les circonstances de leur vie et l'insouciance bien pardonnable aux hommes d'action ont empêché bon nombre de généraux éminents de décrire les événements dont ils furent les témoins intéressés. Le maréchal Kellermann, duc de Valmy; son fils, le héros de Marengo et de Waterloo; Westermann,

Luckner, Dugommier, Houchard, Lecourbe, Pichegru, Moreau, Desaix, Hoche, Joubert, Souham; le maréchal Sérurier; le maréchal Moncey, duc de Conegliano; le maréchal Augereau, duc de Castiglione; le maréchal Masséna, duc de Rivoli et prince d'Essling; le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig; le maréchal Oudinot, duc de Reggio; le maréchal Bessières, duc d'Istrie; le maréchal Victor, duc de Bellune; le maréchal Macdonald, duc de Tarente; le maréchal Mortier, duc de Trévise; le maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo et, plus tard, roi de Suède; le maréchal Davoust, duc d'Auerstædt et prince d'Eckmühl; le maréchal Lannes, duc de Montebello; Murat, roi de Naples; le maréchal Junot, duc d'Abrantès; le maréchal Duroc, duc de Frioul; les généraux Montbrun, Richepanse, Van Damme, Reille, Lassalle; les maréchaux Perignon, Lauriston, Molitor, Maison, Lobau, Drouet d'Erlon, — n'ont rien publié qui leur donne le droit d'être rangés parmi les écrivains militaires de la France.

De ceux qui nous ont laissé des ouvrages importants, nous nous réservons Dumouriez, Carnot, Berthier, Matthieu Dumas, Gouvion-Saint-Cyr, Suchet, Soult, Jourdan, Marmont, Foy, Ségur; nous raconterons leur vie dans la *deuxième partie* de cet ouvrage, en y joignant deux hommes qui appartiennent à la période contemporaine, Bugeaud et Charras, et nous donnerons des extraits qui permettront aux lecteurs de se prononcer eux-mêmes. Nous allons brièvement appeler l'attention sur les autres, en suivant autant que possible l'ordre chronologique.

Les premiers en date sont les *citoyens de deux mondes*, Rochambeau et la Fayette. Le comte Rochambeau débuta dans la carrière militaire, en 1742, et se distingua en Allemagne. Plus tard, il commanda les six mille auxiliaires que le gouvernement de Louis XVI envoya dans l'Amérique septentrionale. Les services qu'il y rendit à la cause libérale lui valurent les sympathies des patriotes français. En 1791, il fut nommé maréchal et général en chef de l'armée du Nord. Mais il n'était nullement révolutionnaire et se retira du service

l'année suivante. Dès lors, il vécut dans une obscurité relative et mourut en 1807. Ses Mémoires, qui sont fort intéressants, furent publiés, deux ans après sa mort, par Luce de Lancival.

Le général la Fayette, lui aussi, n'appartient à la littérature militaire que par ses *Mémoires, correspondances et écrits*. Le rôle fort influent qu'il a joué dans le monde est plutôt politique que guerrier. Quoique faible et vacillant dans les détails, la Fayette sut toujours rester ferme dans les principes. Son intelligence n'était pas des plus vives, mais il y suppléa en quelque sorte par le cœur et l'honnêteté, et, chose rare dans les annales de l'humanité, deux fois il lui fut donné de voir son nom servir de drapeau aux libéraux modérés de son pays. Vénéré par les Américains comme un des héros les plus désintéressés, il fut presque adoré par les Français de 1789 et de 1830, comme le patriote le plus pur et le plus dévoué. Né dans la classe des courtisans, gendre du duc de Noailles, son âme chevaleresque le jeta dans les rangs des adversaires de l'aristocratie. Ami de Washington, la *Déclaration des droits de l'homme* devint son bréviaire. De retour en France, il fut nommé commandant de la garde nationale et arbora la cocarde tricolore, qui devait faire victorieusement le tour du continent européen. La Fayette crut follement qu'il lui serait permis d'exécuter ce qu'il n'était donné à personne d'accomplir : arrêter le torrent de la révolution et l'endiguer dans le ruisseau tranquille de la monarchie constitutionnelle. Dès lors son influence s'évanouit comme par enchantement. Danton, dans son langage cynique mais expressif, l'appelait *l'Eunuque de la révolution*. Un auteur contemporain, dont la plume habile a tracé du politique bourgeois un portrait frappant, se demande : *Que manquait-il à la Fayette?* — et répond avec une brièveté lapidaire : *Du génie, et, plus que cela, du vouloir* (1)!

Accusé d'avoir favorisé le projet de fuite du roi, la Fayette dut se réfugier en Flandre (1792). Les Autrichiens l'arrêterent et le retinrent prisonnier jusqu'en 1797, lorsqu'il fut mis

1 *Histoire de dix ans*, par M. Louis Blanc. Premier volume.

en liberté sur la demande de Bonaparte. Fidèle à ses opinions, il vécut dans la retraite pendant le consulat et l'empire, regrettant les grands jours d'agitation populaire et ne désespérant pas de l'avenir. Ses convictions étaient plus que des illusions généreuses. Le despotisme impérial s'écroula dans les défaites de 1814 et de 1815, et la Fayette rentra dans la vie politique. Membre de l'opposition avancée sous le règne des Bourbons, les gardes nationaux de 1830 le mirent une seconde fois à leur tête, et il contribua fortement à l'élection du roi Louis-Philippe, qu'il appelait *la meilleure des républiques!*

Il se sépara bientôt du gouvernement qui lui semblait renier son origine révolutionnaire. Il mourut en 1834, à l'âge de 73 ans, toujours animé des mêmes aspirations qui, dans sa jeunesse, l'avaient poussé à devenir le champion des opprimés de tous les pays. La France le pleura et Paris lui fit des funérailles comme aucun roi n'en eut jamais, des funérailles telles que le général Foy, le général Lamarque, les grands citoyens Garnier-Pagès et Laffitte ont seuls méritées dans ce siècle.

Un troisième guerrier de l'insurrection américaine, le comte de Custine, fit, comme général français, la première conquête accomplie par la république, dans son entreprise heureuse contre Spire et Mayence. Il avait servi pendant la guerre de sept ans et s'entendait à manier une armée.

En pleine révolution et sous le gouvernement du comité de salut public, l'attitude de Custine devint suspecte. Son inaction prolongée et injustifiable à l'armée du Nord, les ovations que les Girondins lui firent à Paris, la dénonciation du général Houchard, et surtout la perte de Condé et de Valenciennes, le firent décréter d'accusation par la Convention nationale, sur le rapport de Barère. Ce n'est pas à tort qu'on a reproché à Custine son incroyable *indifférence!* En 1792, les révolutionnaires allemands venaient à lui, *le front rayonnant d'enthousiasme et le cœur plein d'amour pour la France* (1). Il refuse d'avancer, malgré les prières de ses amis et de son état-major,

(1) *Histoire de la révolution française*, par M. Louis Blanc. Tome IX.

malgré l'ordre formel du ministre de la guerre. Francfort est perdu et Jomini lui-même dit avec une gravité de juge : *Il prit toutes ses mesures comme s'il avait voulu sacrifier la garnison* (1)! Son fils, intrigant madré, offrit secrètement la couronne de Louis XVI au duc de Brunswick, qui vint envahir la France. Custine abandonne Mayence et se fait battre; il commet des fautes que Jomini qualifie d'*incompréhensibles;* il laisse la frontière du Nord découverte. La patrie était en danger : la Convention nationale ne pouvait permettre à ses généraux d'être *malheureux* et *indifférents,* quand un effort suprême pouvait seul sauver le pays. En admettant même qu'il n'y eût que *malheur* et *indifférence* de la part de Custine, son procès et son exécution ne doivent pas nous surprendre. Les troupes l'aimaient; il les avait habituées à murmurer contre la subordination du pouvoir militaire au pouvoir civil : il y eut des mouvements séditieux. Carnot, qui savait faire face à tout, envoya *un seul* homme, le montagnard Levasseur, au milieu de l'armée du Nord, et seul ce député dompta la sédition. Le procès de Custine dura deux semaines. Condamné à mort, il dit simplement : — *Ma conscience ne me reproche rien : je meurs innocent et calme!* Il passa la nuit en prières, assisté d'un prêtre, s'agenouilla, les yeux pleins de larmes, sur les premiers degrés de la guillotine, se releva et subit la mort avec fermeté (2). On s'attendrit sur le sort de cet homme qui fut soldat dès l'âge de sept ans et dont le talent et le courage ne sauraient être révoqués en doute. Sa fin tragique efface presque les fautes qu'il commit. Mais il ne faut pas perdre de vue, d'un autre côté, que la république française, qui devait finir par tomber devant une aventure et une trahison militaires, n'avait que trop raison de se défier des généraux ambitieux. En faisant tomber la tête de Custine, l'assemblée nationale avertissait les soldats que la hache était levée, prête à trancher la main qui tenait une épée menaçante.

1 *Histoire critique et militaire des guerres de la révolution.* Tome II.

2 *Histoire parlementaire de la révolution,* par Buchez et Roux. Louis Blanc, *ubi supra.*

Nous nous sommes étendus sur le procès du général Custine, dans le but de laver le gouvernement de la république du reproche, si facilement lancé, d'avoir été sanguinaire, soupçonneux, ingrat. Pour juger une époque, il ne faut pas se dégager des impressions, des idées, des périls qui la remuaient; il ne faut pas oublier qu'il s'agissait de la ruine, du partage de la France, non moins que du retour à tous les abus criants de l'ancien régime.

Custine, deux heures avant sa mort violente, écrivit à son fils « de se rappeler sa mémoire dans les beaux jours de la république » : ses vœux furent accomplis. Les *Mémoires posthumes* parurent en 1794; ils contiennent une description pittoresque des campagnes de 1792 et 1793 sur les bords du Rhin et dans les Flandres.

Le général Kléber, dont nous avons raconté ailleurs (1) la vie courte et brillante, appartient aux écrivains militaires par quelques documents officiels, entre autres par son magnifique rapport à Aubert-Dubayet, que Savary cite dans ses *Guerres des Vendéens et des Chouans*. C'est le récit le plus frappant et le plus vrai qu'on ait publié sur cette terrible campagne; les péripéties dramatiques de cette horrible lutte civile y sont racontées avec une simplicité remarquable et dans un style fort original.

Issu d'une famille noble, Dampierre entra de bonne heure dans l'armée, qu'il quitta plus tard, colonel de dragons, ne voulant pas servir en temps de paix. Au début de la révolution, il fut élu président du département de l'Aube. Quand le bruit des armes vint à retentir, il offrit son bras pour la défense du territoire, dêvint adjudant de Rochambeau et prit part à la malheureuse expédition contre Mons, à la tête d'un régiment de dragons. Nommé général de division, il se battit à Jemmapes, à Liége, à Tirlemont, à Malines, et mit ses talents militaires au grand jour. A la bataille de Neerwinden, il commanda le centre, sous la direction suprême de Dumouriez, et eut pour

(1) *Biographies militaires.*

collègue le duc de Chartres qui devint, trente-huit ans plus tard, Louis-Philippe Ier, roi des Français. Après la fuite de Dumouriez, Dampierre fit prêter aux troupes le serment de ne jamais abandonner la cause de la liberté, et arrêta les progrès de la désertion et du désordre. Dans la fameuse séance du 4 avril 1793, la Convention nationale le chargea du commandement de l'armée du Nord. Doué d'un courage à toute épreuve et d'une vivacité d'autant plus remarquable qu'il était fort gros, le général Dampierre ne savait pas combiner ses manœuvres. Il avait plus de dévouement que son prédécesseur, mais il n'était pas doué du même coup d'œil militaire. Il sut rétablir la discipline, completer les cadres, et se rendit maître du camp de Famars. Le 6 mai 1793, pendant le combat meurtrier livré près de Saint-Amand, un boulet de canon termina sa carrière. La Convention nationale décréta les honneurs du Panthéon à sa memoire. Il s'occupait beaucoup des approvisionnements et publia, en 1777, des *Lettres d'un ancien munitionnaire des vivres des troupes du roi* et, en 1779, un *Mémoire sur une question relative aux vivres des troupes de terre.*

Le général Championnet, au sortir d'une jeunesse fort orageuse, entra dans les armées révolutionnaires et servit sous Hoche. A l'assaut des lignes de Wissembourg, il déploya un courage tellement brillant, qu'il fut nommé général de division avant la fin de l'année 1793. Pour reconnaître les services qu'il rendit à l'armée du Rhin pendant les nombreuses campagnes de 1793-1797, le Directoire lui adressa des remercîments publics et le nomma général en chef de l'armée destinée à protéger Rome contre les Napolitains. En moins de trois mois, Championnet se rendit maître de Naples. Son armée entra victorieuse dans cette grande ville, après un effroyable carnage et des combats sanglants. Les Français prirent plus de soixante pièces d'artillerie, mises successivement en batterie. On cite de lui un trait fort original. Il avait appris, de bonne source, que les prêtres voulaient empêcher le miracle annuel de saint Janvier, afin d'ameuter la population superstitieuse. Le général français annonça au chapitre de la cathédrale qu'il

se rendrait à l'église et que les chanoines répondraient sur leur tête de l'exactitude du saint. On ne sait quel fut l'effet de cette menace; toujours est-il que le sang du reliquaire fut liquéfié à point nommé et que la populace devint frénétique d'enthousiasme.

Championnet était général en chef de l'armée des Alpes, lorsqu'il mourut d'une maladie épidémique à Antibes, le 10 décembre 1799, à l'âge de trente-sept ans. Sa mort fut une perte irréparable pour la république. Ses *Mémoires* sont une source précieuse de renseignements pour l'histoire du temps.

Le général Guillaume-Philibert Duhesme naquit en 1766, près de Châlons-sur-Saône. Il était fils d'un notaire, et vint assister son père, dans l'exercice de sa charge, après avoir reçu une éducation solide. L'âme du jeune homme fut électrisée lorsque le grand mot de liberté retentit en France. La jeunesse de son canton le nomma commandant de la garde nationale. Quand, en 1791, la guerre fut déclarée à l'Autriche, le notaire quitta son étude, le commandant enleva ses épaulettes et s'enrôla comme simple soldat. Ses camarades l'élirent capitaine; et il rejoignit enfin l'armée de Dumouriez, avec deux cents hommes qu'il avait lui-même levés, instruits et équipés. Arrivée à Valenciennes, sa compagnie franche fut réunie à plusieurs autres pour former un bataillon, dont il obtint le commandement avec le titre de lieutenant-colonel. Il ne fut, à cette époque, engagé que dans quelques affaires d'avant-poste.

Après la bataille de Neerwinden, qui décida la retraite de l'armée française, Duhesme fut chargé de brûler un pont sur la Loo. Il sut vigoureusement maintenir la discipline parmi les soldats découragés et expulsa du corps quelques pillards, après les avoir fait raser et dégrader. Ces hommes murmurèrent. Duhesme dit froidement : — *Soldats, je serai inflexible; mon devoir est de braver la mort dans toutes les occasions où elle sera glorieuse pour moi. Vous, officiers, l'honneur vous crie de suivre mon exemple : présentez la pointe de vos épées*

et percez le premier qui sortira des rangs (1). L'ordre fut rétabli sur-le-champ.

En 1793, à l'affaire du bois de Villeneuve, Duhesme, quoique blessé de deux coups de feu, fit faire volte-face aux grenadiers qui se retiraient en désordre et finit par repousser les Autrichiens. Nommé général de brigade, il se distingua par son sang-froid et sa présence d'esprit dans tous les combats livrés sur les bords de la Sambre. Il fut blessé plusieurs fois, mais ne quitta jamais son poste et sut toujours réparer des échecs partiels. Au passage de cette rivière, Duhesme commandait l'infanterie de la division d'avant-garde confiée au général Marceau. Les grenadiers hésitent à déboucher d'un bois dans une plaine battue par la mitraille ; le général descend de cheval, empoigne le fusil d'un soldat, se met en ligne dans le premier peloton et mène son bataillon à travers une nuée de tirailleurs et une grêle de balles et de boulets.

La veille même de la bataille de Fleurus, Duhesme battit l'aile droite des Autrichiens par une manœuvre qu'il fit exécuter au chef de brigade Bernadotte. Ce fut alors qu'il distingua cet officier et qu'il demanda pour lui le grade de général. Après la capitulation de Maestricht, Jourdan et Kléber firent élever Duhesme au rang de général de division.

Plus tard, il fut envoyé à l'armée du Rhin et se fit remarquer dans plusieurs affaires, notamment à la bataille de Nordlingen. Le général Moreau le chargea d'effectuer le passage du fleuve ; il y réussit, quoiqu'il eût la main percée d'une balle en ralliant ses soldats. Le même jour, au moment où il ordonnait à un tambour de battre la charge, l'homme tomba mort à ses pieds : saisissant la caisse, il se mit à la frapper lui-même avec le pommeau de son épée, et marcha résolûment en avant, appelant à grands cris ses soldats, qui le suivirent sans broncher. Duhesme devint très-malade des suites de sa blessure, qu'il avait trop longtemps négligée. Il fut obligé de porter son bras en écharpe, à l'époque même où son collègue Desaix, blessé à

(1) *Galerie militaire* de Babié et Beaumont.

la cuisse, ne pouvait faire un pas. Desaix, qui lui écrivait souvent, mettait comme adresse sur ses lettres : *Le général boiteux au général manchot.*

Chargé, de concert avec Macdonald, d'offrir au Directoire les drapeaux enlevés à l'ennemi, Duhesme reçut des félicitations publiques. Il prononça devant le gouvernement un discours fort remarquable, quoiqu'il porte naturellement l'empreinte de l'emphase déclamatoire de l'époque.

Le général Duhesme fit ensuite la campagne de Naples avec Championnet (1800). Il fut de nouveau blessé et joua un rôle distingué : son général en chef, qui, dans un rapport officiel, lui attribue une bonne partie de la gloire, le chargea de dompter le soulèvement de la Pouille. Jusqu'à la paix de Lunéville, Duhesme fut constamment sur les champs de bataille d'Italie et d'Allemagne, sous les ordres supérieurs de Championnet, de Berthier, de Moncey et d'Augereau. En 1805, il mena les grenadiers et les voltigeurs réunis à la victoire, à Caldiero. En 1808, il se battait en Espagne.

Soldat intrépide, général savant et cultivé, homme de tact et de goût, caractère antique, Duhesme, quoique Napoléon l'ait appelé plus tard *un général parfait, le même dans le bonheur et le malheur,* ne fut pas favorisé sous l'empire. Il était libéral, et ce crime ne se pardonnait pas. Aussi voulut-il quitter le service. Il vécut depuis lors dans la retraite et ne reparut plus qu'à la bataille de Waterloo, où il vint finir sa belle vie à la tête de deux divisions de la jeune garde. Les Prussiens le trouvèrent blessé mortellement, dans un village, pendant la retraite, et le massacrèrent lâchement.

Le résultat de quinze ans d'expérience se trouve déposé dans deux ouvrages : le *Traité des petites opérations de la guerre* et celui sur *l'Infanterie légère*. Les écrits de Duhesme jouissent du même respect que l'auteur.

Le général Schérer, fils d'un boucher de Béfort, entra fort jeune dans l'artillerie autrichienne, et revint comme déserteur en France, où son frère, maître d'hôtel du duc de Richelieu, parvint à le faire nommer officier. Sa belle physionomie, son

incontestable talent et son esprit d'intrigue lui procurèrent un avancement rapide. En 1794, il était général de division et prit part aux siéges de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes, de Condé, et à la bataille d'Aldenhoven. L'année suivante, il fut nommé commandant de l'armée des Alpes, qu'il quitta pour celle des Pyrénées. Il fit quelques opérations heureuses contre les Autrichiens. Ministre de la guerre en 1799, il devint, bientôt après, général en chef de l'armée d'Italie. Il éprouva des revers et fut repoussé par Kray, de défaite en défaite, jusqu'à Milan. Taxé d'impéritie et d'incapacité notoire, il céda le commandement à Moreau, se retira dans une terre qu'il possédait à Chauny, et publia une justification de sa conduite dans un livre intitulé : *Précis des opérations militaires de l'armée d'Italie en* 1799.

Le maréchal Brune était, comme Moreau, étudiant en droit, lorsque la révolution vint l'arracher à ses études et faire de lui un général. Il combattit, sous les ordres de Houchard, à Hondschoote et, sous ceux de Bonaparte, à Rivoli. En 1798, après avoir commandé en Italie, il battit, à Bergues, les Anglais et les Russes, et en 1800, il conduisit victorieusement l'armée d'Italie jusqu'à Vicence. Républicain sincère et convaincu, il refusa d'accepter un titre de noblesse sous l'empire et fut employé dans la diplomatie jusqu'en 1815. L'empereur n'aimait pas les lieutenants au caractère indépendant. Pendant le régime éphémère des cent jours, Brune prit le commandement de l'armée d'observation sur les bords du Var. A la nouvelle du désastre national de Waterloo, la populace fanatique d'Avignon, tourbe royaliste et catholique jusqu'au délire, assassina le vaillant guerrier. Le maréchal Brune appartient aux lettres par quelques opuscules, parmi lesquels on cite un *Voyage pittoresque et sentimental dans quelques provinces de France*, publié un an avant la révolution, lorsque les bergeries et le sentimentalisme avaient encore la vogue.

Le maréchal Ney, dont la carrière éblouissante, riche en épisodes dramatiques, nous a fourni l'objet d'une biographie

détaillée (1), compte dans la littérature militaire par les *Mémoires* que sa famille fit publier après son exécution.

Le maréchal Grouchy était capitaine des gardes du corps, en 1789. Il entra dans la cavalerie et fit toutes les campagnes de la révolution et de l'empire. De 1792 jusqu'en 1815, sa vie tout entière ne fut qu'un long tissu d'actions courageuses. Lors de la première invasion des alliés, il fut grièvement blessé, et dans les champs ensanglantés de Waterloo il se montra toujours prêt à se sacrifier à l'empereur Napoléon, auquel il s'était rallié. Ce dernier, cependant, a trouvé convenable de rejeter tout l'odieux de la défaite sur le malheureux Grouchy, laissé dans l'ignorance et sans ordres à Wavre, pendant que Blücher, qu'il devait poursuivre, arrivait, d'un autre côté, au secours de Wellington. Grouchy, qui rentra en France avec son corps afin de conserver la couronne aux Bonaparte et qui fut, pour ce fait, exilé par les Bourbons, a été stigmatisé avec une injustice flagrante, pour servir l'ambition égoïste du grand prisonnier de Sainte-Hélène, qui ne voulut jamais convenir des fautes qu'il avait commises lui-même. Ney aussi s'était battu comme un lion et avait eu neuf chevaux blessés ou tués sous lui dans cette fatale journée : il *s'était conduit comme un insensé*, selon l'empereur, qui revint en chaise de poste (2).

Grouchy avait su ramener une division entière, dont Napoléon, pressé d'aller conserver sa couronne à Paris, ne se soucia nullement : il fut accusé explicitement d'ineptie et implicitement de lâcheté, dans l'apologie mensongère appelée le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Voilà ce qu'on peut attendre de la reconnaissance des conquérants.

Grouchy avait été blessé dix-neuf fois sur les champs de bataille, et avait été présent dans plus de soixante combats. Ceux de ses frères d'armes que le préjugé n'aveuglait pas, l'entourèrent de respect et le regrettèrent amèrement, lorsqu'il mourut, à l'âge avancé de quatre-vingt-un ans, marquis,

(1) *Biographies militaires*.

(2) Paroles de Napoléon au général Caulaincourt, rapportées par M. Villemain, dans ses *Souvenirs contemporains*.

maréchal et pair de France. Sa défense, énergique et concluante, selon nous, parut sous le titre : *Observations sur la relation de la campagne en* 1815. Son fils, officier distingué, a noblement vengé sa mémoire.

Le général Reynier est un autre exemple de l'injustice de Napoléon. Depuis 1798, ce soldat éminent, qui naquit à Lausanne, en Suisse, resta général de division, quoique la plupart des maréchaux de l'empire eussent servi sous ses ordres. Républicain sincère et ami dévoué de Moreau, Reynier, malgré sa science reconnue et son expérience prolongée sous les ordres de Dumouriez et de Pichegru, ne fut jamais employé que dans des postes faciles. Il avait accompagné le général Bonaparte dans l'expédition d'Égypte, et là le futur violateur des libertés publiques avait reconnu que Reynier n'était pas plus disposé que ses collègues Desaix, Alexandre Davy Dumas et Kléber, à se faire le courtisan du pouvoir.

En 1805, Reynier reçut la première division dans l'armée de Joseph Bonaparte et devint ministre de la guerre du roi Murat. Il commanda le deuxième corps en Portugal, sous la direction de Masséna (1810), et, pendant la campagne de Russie, il fut mis à la tête du 7ᵉ, composé en grande partie de troupes alliées. En 1813, il conduisit la même division dans les affaires malheureuses de Gross-Beeren et de Dennewitz. Chargé de défendre la ville de Leipzig, pendant la funeste bataille qui porte ce nom, il fut fait prisonnier. Il revint malade à Paris, où il mourut au mois de février 1814. Homme de tête, de cœur, et écrivain de talent, le général comte Reynier a contribué à la création de la science nouvelle qu'on appelle *Égyptologie*. On possède de lui des *Mémoires de l'Égypte après la bataille d'Héliopolis et Considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays*, des *Conjectures sur les anciens habitants de l'Égypte*, un ouvrage sur les *Sphinx qui accompagnent les pyramides de l'Égypte*, enfin des *Mémoires sur l'Égypte*, publiés par ses héritiers (1827).

Le général Rapp, aide de camp de Napoléon Iᵉʳ, est un enfant de l'Alsace, province qui donna tant d'illustres guerriers

à la France. C'était un soldat modèle, d'une bravoure qui tenait de la témérité. Il avait son franc parler auprès de l'empereur, qui croyait à son dévouement absolu. Adjudant de Desaix à l'armée du Rhin et pendant l'expédition d'Égypte, Rapp fit toutes les campagnes de l'empire. Il laissa des *Mémoires*, plus intéressants qu'instructifs, et mourut dans une maison de campagne située sur les bords du Rhin (1821).

Alphonse de Beauchamp, né à Monaco, fit son début dans l'armée sarde. Il vint en France dans les premiers jours de la révolution et y resta jusqu'à l'époque de sa mort (1832). Sa patrie d'adoption lui doit trois magnifiques ouvrages d'annales militaires : l'*Histoire de la Vendée et des Chouans*, l'*Histoire de la campagne de* 1814-1815 et celle de la *Révolution du Piémont*.

Comme livres qui peuvent être consultés avec fruit, nous citerons le *Tableau historique de la guerre de la révolution de France, jusqu'à la fin de* 1794, par Grimoard et Servan. Au général Servan seul, qui fut ministre de la guerre pendant la période révolutionnaire, on doit une *Histoire des guerres des Français en Italie*. Louis de Marcillac écrivit une *Relation de la guerre entre la France et l'Espagne* (1793-1795). Le maréchal de camp Money nous a donné une *Histoire de la campagne de* 1792 ; le général Foissac-Latour, un *Précis historique des opérations militaires dans Mantoue* ; enfin Musset-Pathay a réuni les *Relations des principaux siéges depuis* 1792, relations écrites par les officiers supérieurs du génie. Le *citoyen* David nous a légué une *Histoire chronologique des opérations de l'armée du Nord et de celle de Sambre-et-Meuse* (1794-1795). Dedon, chef de brigade d'artillerie, a publié un *Précis historique de la campagne de l'armée de Rhin-et-Moselle* et une *Relation détaillée des passages de la Limat et du Rhin* (1800). Tous ces mémoires, aujourd'hui presque oubliés, ont eu leur importance : ils ont contribué tous à l'élucidation de la science contemporaine.

Le *Mémorial de Sainte-Hélène* et les ouvrages supplémentaires qui se rattachent à la captivité de l'empereur Napoléon occupent

une place à part dans la littérature militaire. Depuis 1821 jusqu'en 1848, la jeunesse française et peut-être celle de toute l'Europe vinrent puiser à cette source, quelque peu trouble, le récit des plus grandes campagnes des temps modernes. Aujourd'hui, l'on est revenu à des appréciations plus justes et plus saines. On ne voit plus le grand prisonnier à travers le prisme de sa gloire et de ses malheurs : à la magie du style on préfère la vérité du récit et la justesse de la pensée. Pour le dire sans ambages, on apprit, un peu trop tard, il est vrai, à se défier de l'écrivain qui n'employa ses loisirs forcés qu'à sa propre glorification, qui n'a pas craint d'altérer la vérité et de dénaturer les faits dans le but d'élever un monument gigantesque à sa mémoire. Les Anglais et les Allemands, qui, eux aussi, se sont laissé entraîner à l'adoration du *héros*, ont depuis longtemps remplacé le roman épique par l'histoire pure et simple. Quant à nous, Français libéraux, ce n'est plus dans le *Mémorial* que nous étudions la campagne de la Péninsule et l'expédition de Russie, les victoires d'Austerlitz et de Iéna, les défaites de Leipzig et de Waterloo : nous recherchons et nous trouvons la vérité dans les œuvres de Gouvion-Saint-Cyr, de Marmont, de Foy, de Mathieu Dumas et de Charras. Chaque fois, au contraire, que sa personne n'est pas en jeu, Napoléon sait s'élever aux plus hautes considérations ; ses aperçus sur les systèmes des grands capitaines de tous les temps, ses jugements sur les généraux illustres, resteront comme des modèles de critique militaire.

Le comte de Las Cases, qui fut le compagnon de l'empereur jusqu'en 1816, écrivit les huit volumes du *Mémorial*, inspirés par Napoléon. Il avait été maître des requêtes au conseil d'État et s'était attiré la bienveillance du souverain par son *Atlas historique*. Il mourut à Paris (1842).

Le général Gourgaud, officier d'ordonnance de l'empereur, écrivit, sous sa dictée, à Sainte-Hélène, de concert avec le général Montholon, les huit volumes de *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*. Le général rentra au service (1830) et devint commandant de l'artillerie de Paris. On lui doit, en

outre, un *Récit de la campagne de* 1815 et un *Examen critique de l'ouvrage de Ségur*.

Les théoriciens de cette époque, si féconde en événements, disparaissent devant l'éclat jeté par les combattants. Ils furent nombreux néanmoins. Nous consacrerons une place séparée à Carnot. Le comte de Chasseloup-Laubat s'occupa avec distinction de travaux du génie : il publia, en 1811, son *Essai sur quelques parties de l'artillerie et des fortifications*, par le général comte C***.

Le général Sarrazin écrivit, en 1793, une *Instruction pour les troupes en campagne*. Il avait servi dans la cavalerie, à l'âge de seize ans, avait été professeur de mathématiques au collége militaire de Sorèze et à l'école d'artillerie de Châlons, puis secrétaire des généraux Marceau et Kléber. Plus tard, il devint aide de camp de Jourdan et chef d'état-major de Bernadotte. Après avoir fait les campagnes de 1805 et 1806, en Allemagne, comme général de brigade, il déserta et partit pour l'Angleterre. Il suivit l'armée anglaise dans la Péninsule et ne revint en France qu'en 1814. Sa trahison ne peut être révoquée en doute, car il reçut une récompense pécuniaire pour avoir livré des plans militaires aux ennemis de sa patrie. Les arriérés de sa pension furent, comme nous l'apprenons d'une personne bien informée, remis à ses héritiers, en 1852. Un historien militaire allemand raconte que le général Sarrazin termina sa triste carrière au bagne, où l'avait amené une condamnation honteuse pour double bigamie. Ce renseignement est inexact. Il subit, il est vrai, un arrêt flétrissant de ce chef; mais on prétend que le procès fut l'effet de la vengeance ou d'une intrigue ourdie contre lui. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas envoyé aux galères, mais renfermé dans une maison de santé, sur l'intervention de Bernadotte. Il n'y resta pas longtemps et vint chercher un refuge en Belgique. Caractère énergique, mais homme dévoré par la jalousie et les basses passions, Sarrazin vécut à Bruxelles jusqu'en 1852. Il se donna la mort en prenant du laudanum à forte dose, après avoir tenté, à plusieurs reprises, de se laisser mourir de faim : — exemple ter-

rible, qui démontre combien l'homme le mieux doué peut tomber bas lorsqu'il perd le sentiment de l'honneur. Sarrazin est l'auteur d'une *Histoire de la guerre d'Espagne et de Portugal*, et de *Mémoires sur les guerres de Russie et d'Espagne*.

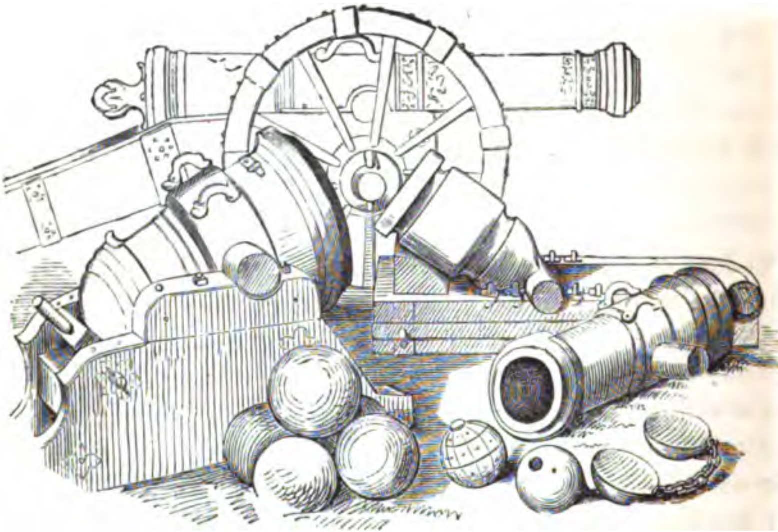
Nous avons déjà parlé de Jomini, qui n'appartient qu'en partie à la France, puisqu'il naquit dans le pays de Vaud et qu'il finit par être adjudant général de l'empereur de Russie. Il fut Français, cependant, par son enthousiasme chaleureux pour la révolution et par ses services brillants à l'état-major général de l'armée. Comme description de campagnes et de batailles, ses ouvrages n'ont pas encore d'égaux. D'un autre côté, ils sont bien volumineux, et l'intérêt littéraire y fait défaut. Ses *Histoires critiques et militaires des campagnes de Frédéric le Grand et des guerres de la révolution française* remplissent dix-huit volumes. Ses autres travaux, *Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric; Principes de la stratégie* (traduits de l'allemand de l'archiduc Charles et accompagnés des *Mémoires du maréchal Jourdan*), ainsi que son *Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre et de leurs rapports avec la politique des États, pour servir d'Introduction au Traité des grandes opérations militaires*, et la brochure sur la *Formation des troupes au combat* (qui ne parut qu'en 1853), ne sont pas strictement historiques. Les militaires de tous les pays regardent son récit des campagnes de la révolution comme une irréfutable autorité.

Parmi les ouvrages de théorie pure, nous avons à citer les suivants :

Berriat, *Législation militaire;* Damesme et Varinot, *Cours d'administration militaire;* comte de la Martillière, *Recherches sur les meilleurs effets à obtenir dans l'artillerie;* Morin, *Théorie de l'administration militaire;* Guillet, *État actuel de la législation sur l'administration des troupes;* le général Évain, *Cours théorique d'artillerie;* Mouzé, *Traité sur la fortification souterraine;* le général Dedon, *Tableau synoptique de l'instruction spéciale sur le service du corps royal de l'artillerie;* Meunier, *Évolutions*

par brigades; le général Cotty, *Dictionnaire de l'artillerie;* enfin, il nous reste à mentionner la belle *Histoire du corps du génie*, par Allent.

Les matériaux sont nombreux; on peut en juger par la liste des livres remarquables que nous venons d'analyser. Nous emprunterons des extraits aux auteurs les plus distingués, mais les autres ne manquent ni d'intérêt ni de profondeur. Vienne l'historien militaire de cette époque de grandes batailles, le soldat à la fois versé dans la théorie de sa belle profession et formé par l'expérience, l'écrivain consciencieux et impartial auquel l'épée n'aura pas désappris à manier la plume, et nous aurons enfin une des œuvres les plus importantes de ce siècle. et peut-être de tous les siècles, l'histoire militaire de l'Europe de 1790 à 1815.



Trophée d'artillerie.



Alexandre.

VII

LES ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS, DE 1815 JUSQU'A NOS JOURS.

Pendant de longues années de paix et de prospérité, il n'y a plus de batailles à décrire, plus de campagnes à critiquer. La France avait enfin succombé sous l'Europe réunie, et à son tour elle souffrait les angoisses de l'invasion étrangère qu'elle avait si souvent fait subir aux nations qui forment le centre de l'Europe. Tantôt pour chercher des consolations dans le souvenir des gloires passées, tantôt pour ne pas laisser perdre le fruit des leçons enseignées par vingt années de guerre, les généraux les plus distingués de l'empire se mirent à raconter ce qu'ils avaient observé. La plupart des Mémoires que nous avons mentionnés parurent pendant les quinze années de la restauration. Nous aurons de plus à citer, dans ce paragraphe, bon nombre d'autres écrivains, lesquels, tout en s'occupant

spécialement des campagnes précédentes, appartiennent néanmoins à l'époque qui s'est écoulée depuis 1815 jusqu'à nos jours. Les ouvrages de théorie abondent, résultat ordinaire des périodes de tranquillité. Les nations militaires profitent des transitions pacifiques pour améliorer l'état et l'armement de leurs troupes. Malheur à celles qui s'endorment! Elles ont à passer par de véritables désastres avant de se mettre au niveau des armées qu'on a su tenir en haleine.

De 1815 à 1830, la royauté des Bourbons n'eut pas de lutte extérieure à supporter. On ne saurait donner le nom de campagne à la promenade militaire que l'armée française fit en Espagne (1823), sous la conduite du duc d'Angoulême, assisté des maréchaux Lauriston, Molitor et Moncey. C'était l'époque des guerres de police : la France s'en chargeait dans la Péninsule ibérique, l'Autriche au nord et au sud de l'Italie, la Russie dans les provinces turques. L'insurrection grecque mérite seule d'être regardée comme une entreprise nationale.

Les Bourbons ne surent jamais se concilier l'armée. Revenus dans les fourgons des cosaques et à la suite des troupes étrangères, ils ne parvinrent pas à faire oublier leur origine. On dirait, au contraire, qu'ils s'appliquèrent à la rappeler : leur premier ministre de la guerre fut le général Dupont, au nom duquel se rattache la honteuse capitulation de Baylen; leur dernier, le maréchal Bourmont, le transfuge de Waterloo marqué au fer rouge dans la tradition des soldats. Entre les deux extrémités, Louis XVIII avait eu le bonheur de trouver un capitaine savant et honnête homme, un administrateur intelligent et intègre, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, dont nous aurons à parler avec plus de détails. La France lui doit, entre autres perfectionnements, les lois d'avancement, la formation des régiments d'infanterie légère, la création du corps d'état-major et la fondation de l'école de cavalerie de Saumur. Aussi, lorsque Charles X, dans l'espoir de détourner l'attention du pays de ses velléités de coup d'État par une entreprise belliqueuse, fit la conquête d'Alger, les troupes étaient-elles

en fort bonne condition. Mais cette entreprise aventureuse n'empêcha pas la révolution de juillet 1830 d'éclater.

Le maréchal Soult, chargé par Louis-Philippe de compléter l'organisation de l'armée, se montra également à la hauteur de cette tâche importante. La courte expédition en Belgique et le siége d'Anvers furent un enseignement précieux. Les campagnes d'Afrique, cette excellente école du soldat français, se succédèrent presque sans interruption jusqu'en 1847. Elles donnèrent lieu à des améliorations fort intéressantes et, pour ainsi dire, à une tactique spéciale. De nouveaux corps furent créés : les spahis et les chasseurs d'Afrique, qui surent lutter de vitesse et d'élan avec les fameux cavaliers arabes, les zouaves et les chasseurs à pied que l'Europe a vus à l'œuvre depuis lors dans la Crimée et en Italie. Une véritable révolution s'opéra dans l'infanterie par l'introduction de la carabine. En 1840, lorsque la question d'Orient menaça de mettre l'Europe en feu, le matériel de l'armée française fut complété, le nombre de ses régiments fut augmenté de seize, sans compter les dix bataillons d'élite de chasseurs à pied, et les fortifications de Paris donnèrent au corps du génie l'occasion de prouver qu'il avait fait des progrès tout aussi marqués que les autres armes.

Toute une phalange de vaillants généraux sortit de la guerre d'Afrique. Les noms des maréchaux Clauzel, Valée, Bugeaud, des généraux Damrémont, Bedeau, Cavaignac, Changarnier, Lamoricière, devinrent familiers à chaque foyer. La mort des uns, la proscription des autres, ont privé la France de leurs services. Ils devaient être bien éminents, puisque leurs inférieurs d'alors, ceux qu'on appelait la *petite Afrique* par opposition à ces *grands* hommes de guerre, les Pélissier, les Bosquet, les Mac-Mahon, les Ladmirault, les Niel, ont maintenu l'éclat militaire du pays sur les champs de bataille de Crimée et d'Italie. Il en est que nous tenons à passer sous silence.

De 1815 à 1854, il n'y eut plus de guerre européenne. Depuis lors, l'armée française a fait deux campagnes. L'expédition contre la Russie et le siége de Sébastopol sont fort impor-

tants dans l'histoire militaire de ce siècle, d'abord par l'alliance étroite entre la France et l'Angleterre; ensuite, et surtout, par les expériences curieuses accomplies dans les sciences de la fortification et de l'artillerie, comme dans les théories de l'approvisionnement et de l'intendance générale.

Du côté des Français, il s'agissait de voir si le système africain, et surtout l'addition d'un corps d'élite à chaque division, répondaient aux exigences de la grande stratégie.

L'épreuve a parfaitement réussi : les zouaves et les chasseurs ont démontré que le maniement de la carabine rayée ne portait aucun détriment à l'élan individuel, et que les hommes qui, pendant des années, avaient pourchassé des Arabes agiles savaient aussi monter à l'assaut du Malakoff. Les hésitations et le manque d'énergie de quelques généraux ne sont que des taches passagères : les maréchaux Pélissier et Bosquet, morts tous deux depuis la campagne de 1854, ont amplement racheté les méprises des uns et les lenteurs des autres. Les batailles de l'Alma, de Balaklava, d'Inkermann, de la Tchernaïa, et la prise de Sébastopol, honorent les deux grandes nations qui, pendant vingt ans, s'étaient fait la guerre avec tant d'acharnement.

La campagne d'Italie, en 1859, ajouta les noms de Bazaine, de Mac-Mahon, de Mellinet, de Bourbaki, de Vaillant, de Forey, de Trochu, de Cler et de beaucoup d'autres, à la liste des généraux distingués. Tous ces hommes, sans exception, s'étaient formés en Afrique : les batailles de Solférino et de Magenta disent assez haut qu'ils avaient été à bonne école. Au point de vue théorique, l'introduction des canons rayés est l'événement le plus remarquable. Le succès complet des innovations modernes a démontré de quelle haute importance est la justesse du tir, pour les armes à feu portatives comme pour les canons de gros calibre. Les améliorations introduites par le capitaine Tamisier dans la fabrication des pièces d'ordonnance, par M. Delvigne, par les capitaines Minié et Nessler dans celle des fusils, ont été d'une immense portée dans la conduite des guerres modernes. Sur les bords

du Mincio, les canons-obusiers des Français l'emportèrent décidément sur les pièces unies des Autrichiens, et leur effet sur les réserves allemandes fort éloignées fut prodigieux.

Les pertes parmi les officiers, qui sont comparativement fort nombreuses, démontrent, sous un autre point de vue, l'efficacité des armes de précision. Chose à remarquer, du reste : dans les guerres récentes, c'est toujours la direction suprême qui fit défaut, et l'Europe n'a plus de général en chef supérieur à montrer.

L'histoire militaire des dernières campagnes n'est pas encore faite, du moins en ce qui concerne la France. Les documents et les publications spéciales qui traitent des expéditions d'Afrique, de Crimée et d'Italie, sont fort nombreux : ils attendent un commentateur du métier, un militaire intelligent et consciencieux. Ici nous devons nous borner à l'énumération des ouvrages les plus importants qui ont paru depuis 1815 jusqu'à 1860.

Dans l'ordre chronologique des événements, nous trouvons d'abord les livres qui s'occupent à retracer les batailles de l'empire. Le général vicomte de Rogniat, qui s'était montré fort utile dans les siéges et qui fut nommé général de division après celui de Tarragone, où Suchet se loue beaucoup de lui, devint, sous la restauration, pair de France et inspecteur général du génie. La plupart des ouvrages qu'il a publiés traitent de sa spécialité; cependant, il en est qui touchent à la question historique. Nous possédons de lui une *Relation des siéges de Saragosse et de Tortose*, des *Considérations sur l'Art de la guerre*, une *Réponse aux notes critiques de Napoléon* et un *Mémoire sur l'emploi des petites armes dans la défense des places*. Le général Rogniat mourut en 1840. Le colonel Marbot réfuta les principes qu'il avait posés dans ses *Considérations sur l'Art de la guerre* : Napoléon parle, dans ses Mémoires, de ce partisan de son propre système et de son volume intitulé *Remarques critiques sur l'ouvrage de Rogniat*.

La guerre d'Espagne est racontée par deux auteurs, Suchet et Foy, dont nous nous occuperons en détail. Nous avons à

mentionner ici les *Mémoires de Laffaille sur la Campagne du corps d'armée des Pyrénées orientales*, mémoires qui sont suivis d'un *Précis des campagnes de Catalogne de* 1808 *à* 1813. La *Relation de l'expédition du Portugal en* 1807 *et* 1808, par le lieutenant général baron Thiébault, est fort importante, de même que plusieurs récits anonymes.

La campagne de Russie fut décrite de main de maître par le marquis de Chambray, dans sa magnifique *Histoire de l'expédition de Russie* : on peut consciencieusement recommander ce livre, remarquable par une haute impartialité et par une précision attrayante. Nous donnerons un extrait de l'ouvrage de Ségur. Il faut encore citer la *Relation circonstanciée de la campagne de Russie en* 1812, par M. Eugène Labaume, officier d'état-major, à qui l'on doit également un *Manuel*; *l'Histoire militaire de la campagne de Russie*, par le colonel Boutourlin, et une intéressante monographie de Vaudoncourt, la *Relation impartiale du passage de la Bérésina*.

Les campagnes de 1809 ont été traitées par le général Pelet, que la conscription avait donné, en 1800, au corps des ingénieurs géographes. Général de brigade à la fin de l'empire, il fit partie de l'état-major royal sous la restauration et devint général de division sous la monarchie de juillet. Ce fut en cette dernière qualité qu'il dirigea la levée de la carte topographique de la France. En 1837, il fut nommé pair, en reconnaissance de ses services, et, sous le second empire, il fut créé sénateur. Outre les quatre volumes de ses *Mémoires sur la guerre de* 1809, on a de lui les *Opérations de la campagne de* 1813, les *Lettres historiques et politiques sur le Portugal* et une *Dissertation sur la tactique de l'infanterie*.

Le général Alexandre de Laborde est l'auteur d'un *Précis historique de la guerre entre la France et l'Autriche, en* 1809, et le capitaine du génie Dartois a donné une *Relation de la défense de Dantzig*.

Les campagnes de 1813 et 1814 ont été racontées par Vaudoncourt et par le colonel Koch, mort général en 1861. Né en 1782, à Nancy, Koch entra dans les guides du premier

consul, fit la campagne d'Espagne et celle de 1813, comme officier d'état-major. L'année suivante, Napoléon l'attacha à sa personne. Nommé, en 1819, professeur de tactique, à l'École d'application, Koch fut, de 1824 à 1830, le rédacteur en chef du *Bulletin des sciences militaires*. Il est auteur des *Mémoires sur la Campagne de* 1814, de l'*Histoire des guerres de la révolution*, d'un *Traité de tactique*, et d'une traduction des *Principes de la stratégie*, de l'archiduc Charles.

M. Lapène a décrit en détail les *Événements militaires devant Toulouse*, et M. Pellot a publié un *Mémoire sur la campagne de l'armée française, dite des Pyrénées, en* 1813 *et* 1814. Le lieutenant général duc de Fezensac a récemment fait paraître de charmants *Souvenirs militaires*, qui contiennent des commérages pleins d'intérêt et d'esprit sur toutes les campagnes de l'empire et qui fourmillent d'épisodes frappants tirés de la funeste retraite de Russie.

Le général Guillaume de Vaudoncourt naquit à Vienne, en Autriche (1772). A l'âge de dix-neuf ans, il entra dans l'armée française, où l'année 1809 le trouva général de brigade. Ses états de service sont magnifiques. Pendant la campagne de Russie, il fut fait prisonnier et ne revint à Paris qu'en 1814. Il s'attacha aux Bourbons durant la première restauration, mais accourut sous les drapeaux de Napoléon pendant les cent jours. Il dut s'exiler après la défaite de Waterloo et ne fut gracié qu'en 1825. Vaudoncourt est un écrivain fort estimé et des plus féconds. Ses trois principaux ouvrages sont les *Histoires des campagnes d'Italie, d'Allemagne et de France, en* 1813, 1814 *et* 1815 : aucun autre écrivain n'a donné des détails aussi complets et aussi précis sur les derniers actes du drame impérial. Il est également l'auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la campagne de Russie en* 1812, de l'*Histoire des campagnes d'Annibal*, d'une *Histoire politique et militaire du prince Eugène Beauharnais*, et publia des *Lettres politiques sur l'Espagne*, ainsi que *Quinze années d'un proscrit*. En 1825, il fonda le *Journal des sciences militaires des armées de terre et de mer*, recueil aussi remarquable par le fond que par la forme. Les

œuvres du général Vaudoncourt occupent, à juste titre, une place distinguée dans la littérature militaire.

La bataille de Waterloo a rencontré de nombreux historiens. Outre Napoléon, Gourgaud, Vaudoncourt, Jomini et Beauchamp, dont nous avons déjà parlé, il faut citer les *Fragments historiques* du marquis de Grouchy; les observations de son fils sur la relation de Gourgaud et sa réfutation d'autres écrits; les *Documents* du général Gérard; la *Campagne de Waterloo* du colonel Jannin; la *Notice historique* du lieutenant général Reille; la *Relation de la campagne de* 1815, *pour servir à l'Histoire du maréchal Ney*, par le colonel Heymès, son aide de camp; les *Batailles de Ligny et de Belle-Alliance* et le *Précis historique et critique des batailles de Fleurus et de Waterloo*, par Berton; enfin un livre remarquable dont nous parlerons plus loin, l'*Histoire de la campagne de* 1815, *Waterloo*, par le lieutenant-colonel Charras. Cet écrivain, pour citer les paroles d'un critique allemand, « réfute les erreurs et les contradictions qui sont contenues dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, et qui de là ont passé dans les ouvrages des autres auteurs (1). »

Nous devons placer ici une œuvre du plus grand mérite, qui résume, pour ainsi dire, toutes les théories de la guerre: l'*Essai sur l'Histoire générale de l'Art militaire*, par le colonel Carrion-Nisas. Officier de cavalerie au moment où la révolution éclata, Carrion-Nisas fit toutes les campagnes et fut attaché à l'état-major général. En 1815, il était secrétaire général du ministère de la guerre. C'est un écrivain des plus féconds; outre plusieurs drames assez médiocres, on lui doit un *Discours sur le concordat*, un autre sur *l'Hérédité de la souveraineté en France*, et un *Traité sur l'organisation de la force armée*. Son *Histoire de l'Art militaire* est un livre que tout jeune officier devrait étudier : le système de tous les grands maîtres s'y trouve analysé, depuis l'antiquité jusqu'à Napoléon. Le colonel apporte à cet examen historique un esprit philosophique et cultivé qui le met à même de démêler les points

(1) *Vorlesungen über Kriegsgeschichte*, von J. v. H.

essentiels et de laisser de côté les superfétations fastidieuses.

Le général Fabvier se rattache également à l'histoire de cette époque, par son *Journal des opérations du sixième corps pendant la campagne de France, en* 1814. Fabvier mena une vie des plus agitées. Il quitta l'armée française sous l'empire, et se rendit en Perse, comme officier instructeur d'artillerie. A son retour, il entra d'abord dans l'armée polonaise et revint ensuite sous les drapeaux français. Il fit la campagne de 1811 en Espagne, celle de 1812 en Russie et celle de 1814 en France. Attaché au maréchal Marmont, il ne put empêcher la défection de son chef à Essonne. Licencié sous la restauration, son ardeur militaire fut réveillée par l'insurrection grecque : il alla combattre contre les Turcs. Après la révolution de juillet, il rentra dans l'armée française avec le grade de colonel. Plus tard, il devint général et siégea dans les assemblées de 1848-1851, comme représentant du peuple. Il mourut en 1855, sans qu'on puisse exactement dire de lui qu'il ait gaspillé sa vie, car il sut rester honnête et pur.

Le lieutenant général comte de la Roche-Aymon, émigré français, servit dans l'armée prussienne jusqu'en 1814. A la restauration, il rentra sous les drapeaux français et commanda une brigade de cavalerie, dans l'expédition de 1823, en Espagne. Il avait vraiment le talent de l'organisation, et écrivit beaucoup d'ouvrages, entre autres une *Introduction à l'étude de l'art de la guerre;* un *Manuel du service de la cavalerie légère en campagne*, des traités sur les *Troupes légères* et sur *la Cavalerie*.

Le général Maximilien Lamarque (1773-1833) fut, de même que son ami Foy, plus remarquable comme patriote que comme homme de guerre. Issu d'une famille riche, il s'engagea dans les armées de la république, et le jeune adolescent, à peine âgé de vingt ans, fut cité partout comme un modèle de bravoure et de dévouement. Il devint général de division pendant les guerres de l'empire, et commanda l'armée de la Vendée en 1815. Sous la restauration, il vécut dans la retraite, s'occupant de travaux littéraires. La révolution de

1830 l'en tira, et il fut de nouveau mis à la tête des troupes dans la Vendée. Comme député, Lamarque appartint toujours à l'opposition républicaine et se signala parmi les orateurs populaires de son temps. Son enterrement, en 1833, devint presque le signal d'une insurrection du peuple de Paris contre le roi Louis-Philippe. Jamais homme ne fut plus regretté par toute une nation. Le général compte comme littérateur par deux brochures : *Lettres du général Lamarque au général Canuel*, et *Nécessité d'une armée permanente*. Mais ses discours, remarquables par leur pureté classique et leur chaleur accentuée, constituent ses meilleurs titres littéraires.

Le maréchal comte Valée appartient à la littérature militaire par deux ouvrages techniques fort utiles, le *Traité de la géométrie descriptive* et le *Traité de la science du dessin*. Comme général d'artillerie, il rendit de grands services dans les guerres de Napoléon, notamment en Espagne, et, lors du rétablissement des Bourbons, il fut nommé inspecteur général de cette arme. Valée avait accompagné le général Damrémont en Algérie, et fut présent au siége de Constantine, le plus beau fleuron de la couronne militaire de l'armée d'Afrique. Il y fit établir les batteries avec une science consommée, et remplaça Damrémont au commandement suprême, lorsque ce vaillant capitaine tomba sur le champ d'honneur. Le traité de la Tafna conclu, le maréchal Valée créa des établissements de colons et organisa la société arabe « avec la sagacité et la persévérance qu'il apportait aux travaux de la paix comme à ceux de la guerre (1). » Le maréchal, qui s'était engagé dans l'armée du Nord, en 1792, à l'âge de dix-neuf ans, mourut en 1846.

Le maréchal Dode de la Brunerie, un des meilleurs généraux du génie de notre siècle, naquit en 1772. Il était déjà ingénieur militaire en 1792, fit l'expédition d'Égypte comme capitaine et chef de bataillon, et se trouva colonel devant Saragosse (1805). Il dirigea les travaux du génie pendant ce

(1) Le duc d'Aumale.

siége remarquable. On lui doit une relation de l'expédition d'Espagne en 1823. Nommé lieutenant général et pair de France, sous le règne de Louis-Philippe, il se chargea, en 1843, de la direction suprême des travaux de défense exécutés à Paris. Comme récompense, il reçut le bâton de maréchal en 1847.

Le général Oudinot, fils du maréchal comte de Reggio, naquit à Bar-le-Duc (1791), fit sa première campagne comme page (1809), et devint aide de camp de Masséna. En 1811, il entra dans la garde impériale et prit part aux guerres de 1812, 1813 et 1814. Nommé colonel par Louis XVIII, il fut chargé d'organiser l'École de cavalerie de Saumur. En 1833, il passa en Afrique, et conduisit, comme commandant de la première brigade du corps expéditionnaire, les opérations contre Mascara. Grièvement blessé, il se vit obligé de retourner en France, avec le grade de général de division. En 1849, Louis-Napoléon, alors président de la république française, lui confia le commandement de l'expédition envoyée contre la république romaine. Le général Oudinot entra dans Rome, après la défense héroïque dirigée par Garibaldi. En décembre 1851, il accepta, dans la première journée du coup d'État, le commandement que lui déféra l'assemblée nationale pour défendre la Constitution; mais il fut arrêté, avant d'avoir pu prendre la moindre disposition. Le général Oudinot était fort savant dans toutes les matières qui touchent à son arme de prédilection, la cavalerie. Il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous devons citer un *Aperçu historique sur la dignité de maréchal de France; De l'Italie et de ses forces militaires; Considérations sur l'emploi des troupes aux grands travaux d'utilité publique; des Remontes de l'armée, de leurs rapports avec l'administration des haras.*

Pendant la période dont nous nous occupons, il a paru des ouvrages très-intéressants sur les armes savantes. Les fortes études qu'on fait à l'École polytechnique et à l'École d'application de l'artillerie et du génie amènent naturellement les hommes distingués qui sont élevés dans ces institutions, à s'occuper des branches scientifiques de l'art de la guerre. S'il

est vrai, comme on l'a répété tant de fois, que depuis Vauban la fortification n'a pu faire de grands progrès, parce que ce maître en a posé les principes immuables, il faut reconnaître néanmoins que l'érection des retranchements a largement profité, comme le reste, des progrès immenses accomplis dans les sciences mathématiques et dans la construction des machines. Vauban et Cormontaigne n'étaient pas plus infaillibles que d'autres initiateurs : l'infaillibilité n'est pas de ce monde. C'est ce que Théodore Choumara, chef de bataillon du génie, a parfaitement démontré dans un ouvrage qui tient ce que promet le titre : *Mémoires sur la fortification ou Examen raisonné des propriétés et des défauts des fortifications existantes, indiquant de nouveaux moyens très-simples pour améliorer, à peu de frais, les places actuelles et augmenter considérablement la durée des siéges*. Cet ouvrage parut en 1827 et attira l'attention du corps savant auquel il s'adressait. Le commandant Choumara, l'inventeur des fours économiques, est également l'auteur des *Considérations militaires sur les Mémoires du maréchal Suchet et sur la bataille de Toulouse*.

Le général Marescot fut peut-être l'officier du génie le plus distingué pendant la révolution et l'empire. Fils d'un exempt des gardes du corps, il fut élevé aux écoles militaires de la Flèche et de Paris. Capitaine en 1789, il prit part à la campagne du Nord, fut nommé chef de bataillon par Pichegru et envoyé à Toulon, pour diriger les travaux du siége. Il y connut Bonaparte, dont son frère, officier d'artillerie, avait été le camarade à la Fère. Plus tard (1794), il défendit Maubeuge et prit Charleroi, après avoir essuyé un échec devant cette ville. Pendant les opérations, Saint-Just, qui trouvait que la reddition des places tardait trop, donna l'ordre de faire juger les généraux Hatry et Bollemont, ainsi que Marescot. Le général en chef Jourdan s'y refusa, et Marescot fut chargé d'autres siéges, entre autres ceux de Condé et de Valenciennes. Il s'empara du Quesnoi par surprise et reçut les épaulettes de général. Mis à la tête du corps du génie devant Maestricht, il fut nommé général de division dans l'armée de

Kléber. On le trouve dans toutes les places importantes, soit pour les attaquer, soit pour les défendre; à Landau, en 1795; à Mayence, en 1799. Après le 18 brumaire, Bonaparte créa pour Marescot la place d'inspecteur général des fortifications. En cette qualité, il fit les préparatifs pour le passage des Alpes et rendit de grands services. Malheureusement il fut présent à Baylen, et eut à signer la déplorable capitulation du général Dupont. Dès ce moment, il encourut la disgrâce de Napoléon, qui le fit même incarcérer. Il ne recouvra ses titres que sous Louis XVIII, qui le nomma comte et inspecteur général du génie. On a de lui un grand nombre de mémoires manuscrits, qui circulent dans le corps; deux seulement ont été publiés : 1° *Mémoire sur l'emploi des bouches à feu pour lancer les grenades en grande quantité*, et 2° *Mémoire sur la fortification souterraine.*

Parmi les premiers ingénieurs du temps, se trouve aussi le général Haxo, président du comité des fortifications à l'époque de sa mort (1838). Après avoir servi sous Chasseloup-Laubat en Italie, il assista aux siéges de Saragosse et de Lerida, et dirigea ceux de Mequinenza et de Tarragone, sous les ordres du maréchal Suchet. Il fit la campagne de Russie, comme aide de camp de Napoléon et commanda, en 1813, le corps du génie de la garde, avec le grade de général de division.

Il ne manqua pas non plus à la catastrophe finale, la terrible bataille de Waterloo. La restauration le plaça à la tête du comité des fortifications; en cette qualité, il dirigea les travaux entrepris à Béfort, à Grenoble, à l'Écluse, et notamment à Sedan, petite place de guerre dont il étendit le rayon au loin, sur les deux rives de la Meuse, en y faisant entrer deux villages par des moyens fort ingénieux. Après la révolution de 1830, le général Haxo fut chargé de diriger le siége d'Anvers. Malheureusement, ce savant officier n'a rien écrit sur l'art des fortifications; mais, en 1826, il fit graver sa méthode pour la distribuer aux officiers de l'arme; son plan est reproduit dans le *Mémorial de l'ingénieur militaire,* de Maurice, année 1849. En 1821, Haxo avait publié un *Mémoire sur le figuré du terrain dans les cartes topographiques*. Il mourut à l'âge de soixante-

quatre ans, emportant les regrets du pays et de ses frères d'armes.

Gay de Vernon a laissé des ***Mémoires sur les opérations militaires de Custine et de Houchard***, et un ***Traité élémentaire de l'art militaire et de la fortification.***

Louis-Alexandre Cessart, que la France perdit en 1806, s'est rendu à jamais illustre par les travaux remarquables qu'il entreprit dans le port de Cherbourg : M. Dubois d'Arnouville publia, après sa mort, une ***Description des travaux hydrauliques de L.-A. de C******.

Le général de division Saint-Paul Noizet, né en 1792, fut professeur de fortification à l'École d'application de Metz. Il est connu dans son corps pour avoir inventé le ***tracé Noizet***, système de bastions qui ne s'éloigne pas beaucoup de celui de Cormontaigne et qui se trouve décrit dans le ***Mémorial de l'ingénieur militaire***, de Maurice. Le général Noizet a publié les ***Éléments de fortification*** et le ***Traité complet de fortification***, ouvrages méthodiques dont on se sert avec avantage dans les institutions militaires de la France.

Le baron Maurice lui-même est un ancien élève de l'École polytechnique et officier du génie. Il s'est principalement donné pour tâche d'étudier le système allemand et de le comparer à la méthode française, à laquelle il accorde la préférence. Son ouvrage ***Essai sur la fortification moderne ou Analyse comparée des systèmes modernes français et allemands***, contient une description détaillée des places de Coblence et de Lintz. En 1850, il fit paraître le ***Plan et description de la citadelle fédérale de Rastadt d'après des documents authentiques***, et en 1852, des ***Études sur les places de Mayence et d'Ulm, accompagnées de plans exacts et détaillés.***

Le capitaine Madeleine suit la même impulsion dans un ouvrage intitulé ***Fortifications de Coblence, observations sur cette place importante***. Le capitaine Mangin complète la tâche dans son ***Mémoire sur la fortification polygonale construite en Allemagne depuis*** 1815. Il y critique les forts de Coblence, de Germersheim, de Cologne, de Lintz et de Vérone. Il avait déjà

décrit le fort Alexandre, à Coblence, dans son *Mémorial de l'ingénieur militaire ou Analyse abrégée des tracés de fortification permanente des principaux ingénieurs depuis Vauban jusqu'à nos jours.*

M. de la Barre-Duparcq, ancien élève de l'École polytechnique, depuis 1849 professeur d'art militaire à l'École de Saint-Cyr et capitaine du génie, est à bon droit regardé comme un des meilleurs ingénieurs de l'époque, quoiqu'il n'ait que quarante-sept ans. Avant l'âge de trente ans, il s'était distingué aux constructions hydrauliques de Dunkerque et aux travaux de défense élevés près de Joigny. Un grand nombre d'articles publiés dans le *Spectateur militaire*, le *Journal des sciences militaires* et même dans la *Revista militar* espagnole, sortent de sa plume. On lui doit également treize grands ouvrages, dont quelques-uns ont été traduits en allemand. Nous citerons ses *Portraits militaires*, *De la fortification à l'usage des gens du monde*, *Biographie et maximes de Blaise de Montluc*, *Le plus grand homme de guerre*, *Considérations sur l'art militaire antique*, *Biographie et maximes de Maurice de Saxe*, *Histoire sommaire de l'infanterie*, *Études historiques militaires sur la Prusse*, etc., etc. Ce fécond écrivain a traduit, en outre, sept ou huit ouvrages militaires, tant de l'allemand que de l'espagnol.

L'armée doit à M. Laisné l'*Aide-Mémoire portatif à l'usage des officiers du génie.*

Dans l'artillerie, le général Paixhans est une des illustrations modernes, sous le point de vue théorique comme dans l'application. Il naquit à Metz en 1783, fit ses études à l'École polytechnique et à l'École d'application de sa ville natale, entra dans l'artillerie de la marine et passa par tous les grades jusqu'à celui de lieutenant général. Pendant une trentaine d'années, Paixhans, qui mourut en 1854, s'était occupé d'améliorer son arme spéciale, l'artillerie de la marine, et avait publié : *Considérations sur l'artillerie*, *Nouvelle force maritime*, *Force et faiblesse militaire de la France*. Il donna son nom à une invention qui fut mise en œuvre au siége d'Anvers et qui

depuis a été introduite dans la fortification des côtes. Nous voulons parler du canon Paixhans, mortier de 80 avec une chambre conique.

On doit l'*Aide-Mémoire à l'usage des officiers de l'artillerie de France* au comte Gassendi, qui fut successivement chef de division au ministère de la guerre et sénateur sous Napoléon, puis pair de France sous Louis XVIII. Le capitaine Piobert publia un *Cours d'artillerie*, un *Traité sur la fabrication de la poudre*, et, en 1836, un *Traité d'artillerie théorique et pratique*; le chef d'escadron Thiroux, une *Instruction théorique et pratique d'artillerie*. Enfin, le capitaine Favé écrivit sur le nouveau système d'artillerie de Louis-Napoléon Bonaparte et sur les essais faits en 1850. Louis-Napoléon lui-même est l'auteur du *Manuel d'artillerie à l'usage des officiers d'artillerie de la république helvétique*, des *Études sur le passé et l'avenir de l'artillerie*, du *Canon obusier de* 12, *système de Napoléon III*, et de l'*Histoire du canon*. Nous n'avons pas à nous occuper des ouvrages politiques de cet auteur.

Contrairement à ce qui se fait en Angleterre, c'est l'artillerie qui, en France, est chargée de la construction des pontons. Le général Drieu a publié le *Guide du pontonnier*, l'*Aide-Mémoire à l'usage des officiers, sous-officiers et caporaux des pontonniers* et des *Notices générales sur le passage et la défense des rivières*. Il attaque le système autrichien qui porte le nom de Birago, tandis que le général Haillot en est un partisan enthousiaste, comme cela résulte du livre qu'il a fait paraître sur le passage des fleuves.

Voici la nomenclature de quelques autres ouvrages de théorie :

Müller, *Mémoires sur les armes de la cavalerie; Traité sur l'escrime à cheval;* Doisy, *Essai de bibliologie militaire;* le baron de Férussac, *Bulletin des sciences militaires;* Gasnier, *De la guerre offensive et défensive;* le marquis de Ternay, *De la défense des États par les positions fortifiées;* le baron Thiebault, *Manuel général du service des états-majors;* le général Allix, *Observations sur le nouveau système d'artillerie française;* Lavarenne, *Mémorial de l'officier d'état-major en campagne;* le

capitaine Brunet, *Histoire générale de l'artillerie;* Hulot, *Instruction sur le service de l'artillerie.*

Les ouvrages de Cornibert, de Cossigny et de Cotty, sur la fabrication de la poudre et la manufacture des armes, rentrent dans la même catégorie. Chaque année voit éclore de nouvelles inventions et surgir des brochures et des volumes qui les expliquent, les critiquent ou les approuvent. Il serait trop long de les énumérer; il suffira de faire remarquer que, dans toutes les branches, les principaux points litigieux sont éclaircis.

Les campagnes d'Afrique, comme celles de Crimée et d'Italie, n'ont pas encore trouvé d'historien classique. Les *Annales algériennes* de M. Pelissier, les *Études* du général Daumas et la collection du *Spectateur militaire* sont les principales sources où l'on peut puiser les détails. Les événements militaires sont noyés dans le fatras de brochures et de pamphlets qui ont vu le jour. La *Revue des Deux Mondes* a publié des esquisses remarquables sur l'origine et la constitution des corps spéciaux créés sous le gouvernement de Louis-Philippe. Le comte de Noë, mort en 1865, a fait, avec une verve digne d'un officier de cavalerie, l'historique des spahis et des chasseurs d'Afrique. Un écrivain anonyme, qu'on sait être le duc d'Aumale, a rendu le même service aux armes de l'infanterie, aux zouaves et aux chasseurs à pied. Ces quatre études, qui ont été réunies en petits volumes, sont en réalité un abrégé de l'histoire militaire de 1830 à 1848; mais ce n'est qu'un abrégé, et le grand ouvrage reste encore à faire.

Nous avons le même regret à exprimer au sujet de la campagne de Crimée. L'Angleterre possède des documents en masse, écrits par les acteurs dans les divers épisodes, et de plus des histoires complétées ou qui sont en voie de publication. Nous n'avons, pour ainsi dire, que les journaux des armes spéciales, et comme il serait dangereux de dire toute la vérité, elle ne sera pas connue de longtemps. Les feuilletons historiques rédigés par les correspondants des journaux et les élucubrations ampoulées des *écrivains en mission* ne sauraient constituer un récit militaire.

Le meilleur ouvrage spécial sur les incidents du siége de Sébastopol est le ***Journal des opérations du génie, publié avec l'autorisation du ministre de la guerre,*** par le général Niel. L'***autorisation*** fait bien naître quelques doutes sur la stricte exactitude des détails.

Niel, aujourd'hui maréchal de France, naquit en Gascogne (1802). A l'âge de dix-neuf ans, il fut admis à l'École polytechnique et passa, deux ans plus tard, à l'École d'application. Nommé sous-lieutenant du génie (1825), il était capitaine en premier en 1836 et fut employé au dépôt des fortifications. L'année suivante, il commandait une des colonnes d'assaut à Constantine, et reçut, comme récompense de sa belle conduite, l'emploi de commandant du génie de cette place et la croix de la Légion d'honneur. En 1839, il revint au 3e régiment de son arme, à Metz, et fut plus tard nommé colonel. Lors de l'expédition contre Rome (1849), il fut chef de l'état-major général; en 1850, il fut appelé à la direction du département du génie au ministère de la guerre; puis, s'étant rallié aux événements de décembre 1851, il devint conseiller d'État. Élevé au grade de général de division, il conduisit le siége de Bomarsund (1854) et fut envoyé dans la Crimée, comme aide de camp de l'empereur, pour aider le général en chef de ses conseils.

Après la mort de Bizot, Niel fut mis à la tête du corps du génie, pendant la campagne. Dans le livre dont nous parlons, « il décrit la marche du siége sous forme de journal, racontant les événements jour par jour et ajoutant ses observations quand il le trouve nécessaire. Cet ouvrage est regardé comme la description la plus véridique, la plus complète et la plus instructive qu'on ait jamais donnée, sur un grand siége, au point de vue de l'ingénieur assiégeant (1). » Nommé maréchal, Niel commandait le 4e corps à la bataille de Solferino, où « sa persévérance et sa ténacité remédièrent à l'irrésolution de Canrobert (2). » Voici le portrait qu'on a tracé de lui : « L'exté-

(1) *Vorlesungen über Kriegsgeschichte*, von J. v. H., fortgesetzt von M. B.
(2) Le même.

rieur de Niel annonce le penseur réfléchi : les traits scrutateurs, les yeux à demi fermés et pleins d'anxiété, les sourcils élevés qui se rapprochent à la naissance du nez, sont des symptômes de méditation continue. Sa taille est haute et mince »

Le colonel Auger, mort depuis lors, en Italie, avec le grade de général, fit pour l'artillerie ce que Niel accomplit pour le génie. On lui doit l'ouvrage intitulé *Siége de Sébastopol : Historique du service de l'artillerie,* publié par ordre de son Excellence le ministre de la guerre, par le colonel C. Auger, chef d'état-major d'artillerie de l'armée d'Orient, et les capitaines adjoints au général commandant de l'artillerie de l'armée d'Orient, L. Voillard et Pelé. Le livre est complet et s'étend jusqu'au moment où les armées alliées évacuèrent la Crimée. Le général belge Renard donne des aperçus fort intéressants sur les batailles de cette campagne dans le beau livre qu'il a publié sur la *Tactique de l'infanterie.*

Un chirurgien militaire des plus distingués, le docteur Baudens, inspecteur de santé de l'armée d'Orient, écrivit un véritable trésor d'observations hygiéniques : *La guerre de Crimée, les campements, les abris, les ambulances, les hôpitaux.*

Enfin, les articles détaillés publiés par le chef d'escadron Du Casse, dans le *Spectateur militaire,* contiennent un exposé très-intéressant des opérations les plus importantes, notamment du débarquement, des batailles de l'Alma, de Balaklava, d'Inkermann et de Traktir. Le commandant Du Casse a, plus tard, publié son *Précis historique de la guerre.* L'*Atlas de la guerre d'Orient* contient, plus que les autres publications, les idées des officiers français sur la campagne. L'*Expédition de Crimée,* par le baron de Bazancourt, *envoyé en mission* par le ministre de l'instruction publique, n'est pas une histoire militaire, mais un ramassis d'anecdotes, de commérages et de forfanteries. La lecture en est assez intéressante, mais ce n'est pas là qu'il faut chercher la pensée de l'armée française.

Nous dirons la même chose de sa *Campagne de* 1859 *en Italie.* Tout le monde est héros aux yeux de M. de Bazancourt, même

et surtout les valets de chambre. Les feuilletons descriptifs publiés par MM. Émile de la Bédollière, Amédée Achard, Théophile Gautier fils et autres, ne donnent naturellement qu'une pauvre idée des véritables opérations militaires. *C'est magnifique, mais ce n'est pas la guerre*. Seules, les relations publiées par des Belges et des Suisses et les *Documents officiels sur la campagne d'Italie, en* 1859, peuvent être consultés avec confiance.

Le journalisme militaire est représenté non sans éclat dans la presse française. Nous ne parlons pas ici du *Moniteur de l'armée*, feuille officielle, ni de la *Sentinelle de l'armée* et d'autres publications apocryphes, qui se font volontiers l'écho de misérables médiocrités ambitieuses. Mais les revues sérieuses, telles que le *Spectateur militaire*, la *Gazette militaire*, le *Journal des sciences militaires*, la *Revue bibliographique militaire*, le *Journal des armes spéciales* et quelques autres, méritent d'être lues par les hommes du métier, qu'elles tiendront au courant des innovations et des réformes qui, de nos jours, sont introduites avec tant de rapidité. Un correspondant assidu de *la Sentinelle*, Joachim Ambert, officier de dragons, a réuni ses articles sous le titre ambitieux : *Esquisses historiques des différents corps qui composent l'armée française*. Le lecteur ne trouvera guère dans ce volume ce que promet le titre; mais les gravures et les vignettes annexées à l'édition de luxe reproduisent les divers uniformes avec une certaine fidélité.

Cette longue énumération des écrivains militaires de la France est peut-être fastidieuse. Cependant, il est bien des noms que nous avons omis, bien des ouvrages que nous avons passés sous silence. Nous n'avons pas voulu faire un catalogue de librairie : nous avons cherché à suivre l'histoire de l'art de la guerre dans toutes ses phases, à démontrer que, sur le terrain littéraire comme sur les champs de bataille, nos grands guerriers ont toujours maintenu la vieille réputation du pays.

Notre titre nous restreint aux écrivains appartenant à la France. Il serait injuste, néanmoins, de passer complétement sous silence les auteurs militaires d'un pays qui parle et écrit

notre langue. Depuis 1830, il a paru, en Belgique, quelques livres fort remarquables relatifs à l'art et à l'histoire de la guerre. Sans rappeler les ouvrages de théorie, nous citerons l'*Histoire de Wellington*, par le major Brialmont, histoire traduite dans plusieurs langues et dont les Anglais, plus intéressés dans la matière que toute autre nation, font beaucoup de cas. Cet officier est aussi l'auteur des *Considérations politiques et militaires sur la Belgique*, d'un *Précis d'art militaire* et d'*Études sur la défense des États et sur la fortification*. Nous mentionnerons également le *Précis historique et critique de la guerre en Italie* (1859), par le major Vandevelde, brochure claire et logique, tirée du *Journal de l'armée belge*, dont le savant officier est le directeur. Cette revue a publié d'excellents articles sur les guerres récentes, y compris celle du Schleswig-Holstein. On doit à M. Vandevelde une brochure sur la *Défense de la Belgique*, des *Études sur la défense des États* et un *Manuel des reconnaissances, d'art et de sciences militaires*. La *Campagne d'Italie* (1859), par Ch. Poplimont, est aussi regardée comme une bonne autorité par les hommes du métier.

La même expédition a trouvé un commentateur lucide dans un autre étranger, le capitaine d'état-major suisse, Ferdinand Lecomte, auteur de la *Relation historique et critique de la campagne d'Italie en* 1859.

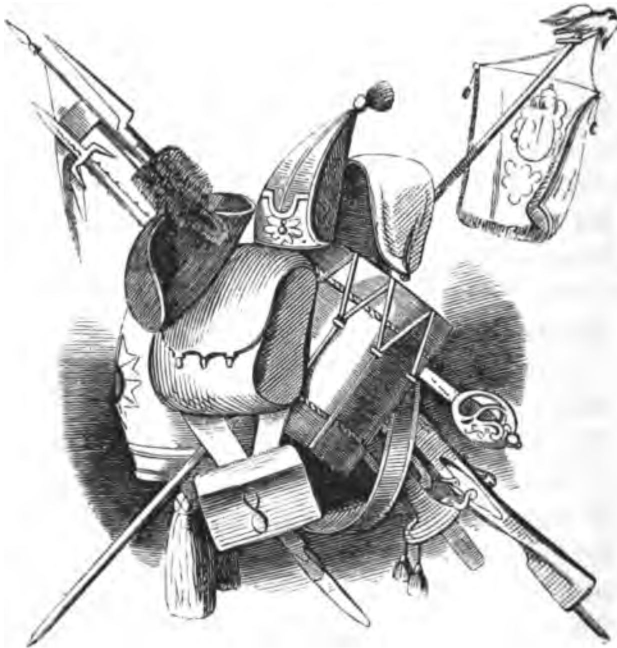
Le général Renard, dont nous avons déjà cité un ouvrage, a publié de plus un *Manuel des reconnaissances militaires* et une *Histoire politique et militaire de la Belgique*.

Enfin, le général Guillaume, a, depuis 1850, fait paraître trois volumes fort remarquables : 1° *Essai sur l'organisation d'une armée de volontaires*; 2° *Histoire des régiments nationaux belges pendant les guerres de la révolution française*; 3° *Histoire des gardes wallonnes au service d'Espagne*.

S'il nous appartient de tirer une conclusion de cette courte et sans doute imparfaite esquisse de la littérature militaire de notre pays, nous dirons que ce sujet d'étude, comme tous les autres, confirme les grandes leçons de la politique et de l'histoire générale. Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos

jours, les peuples n'ont été vraiment forts, vraiment illustres, que sous le régime de la liberté et l'inspiration du patriotisme. La Grèce, pauvre mais indépendante, rejette Xerxès sur le rivage de l'Asie : énervée par les jouissances matérielles, elle est soumise par Alexandre et conquise par les Romains. La Rome républicaine triomphe de ses ennemis et rase les murs de la vieille Carthage : la Rome impériale est envahie par les Barbares. La république française résiste à l'Europe coalisée et poursuit ses antagonistes jusqu'au cœur du continent : l'empire voit deux fois la capitale tomber au pouvoir des alliés.

Les systèmes, qui marquent dans l'histoire de la guerre, ont toujours été tracés par les héros de l'humanité. Les conquérants de toutes les époques et de tous les pays finissent l'âge de la véritable grandeur et inaugurent l'ère de décadence.



Trophée XVIII siècle.

SUPPLÉMENT.

Pour bien comprendre l'histoire militaire de la France et apprécier, à leur juste valeur, les extraits tirés des auteurs contemporains, il est essentiel d'avoir une idée exacte de la constitution actuelle de l'armée française. Au moment même où je m'occupais à rassembler les matériaux nécessaires pour traiter ce sujet, j'ai trouvé, dans un livre remarquable (1) que j'ai déjà plusieurs fois eu l'occasion de citer, une description qui réunit le double mérite de la concision et de la clarté. C'est un officier allemand qui traça ces lignes, et l'on ne pourra me taxer d'avoir jugé les troupes de mon pays avec trop de partialité. Pour cette raison, j'ai préféré traduire les quelques pages qu'on va lire, et qui donnent des détails fort précis sur la composition de l'armée française pendant la dernière campagne d'Italie, la veille de la bataille de Solferino.

1 *Vorlesungen über Kriegsgeschichte*, von J. v. H. Fortgesetzt, mit Einwilligung des Verfassers, von M. B. Darmstadt und Leipzig, 1862. 3ter Band.

L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1859.

Parmi les conditions dont dépend la capacité d'une armée pour la guerre, l'enchaînement de l'organisation joue un des rôles les plus importants. Sous ce rapport, l'armée française mérite d'être donnée pour modèle aux nations de l'Europe. Elle se compose de la garde impériale, de la ligne et des troupes qui sont plus spécialement destinées au service en Algérie. Selon les besoins, on forme des armées grandes ou petites : les grandes contiennent quatre ou cinq corps, les petites quatre ou cinq divisions.

Un corps d'armée compte habituellement trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie, sept ou huit batteries, les compagnies requises du génie et du train, des soldats d'administration, une artillerie de réserve et un train de pontonniers.

La garde, composée de deux divisions d'infanterie, d'une division de cavalerie contenant trois brigades, et d'une brigade d'artillerie qui compte douze batteries, sert de réserve principale; mais elle est en même temps destinée à secourir, au besoin, les corps isolés.

Les divisions se composent généralement de deux brigades, dont la première contient sept et la seconde six bataillons. Les six bataillons sont formés par deux régiments d'infanterie à trois bataillons; à la première brigade on ajoute un bataillon de chasseurs à pied. Lorsque ce bataillon est remplacé par un régiment de zouaves ou de turcos, la brigade compte neuf bataillons.

Au commencement de la campagne d'Italie, les brigades de cavalerie se composaient de deux régiments, comptant chacun quatre escadrons à cent cinquante chevaux.

Les états-majors des corps d'armée et des divisions sont fort nombreux; mais ils ne manquent pas d'unité : les ordres du

commandant en chef n'ont qu'un seul organe pour l'exécution, et tous les froissements sont évités soigneusement. L'artillerie, le génie et l'intendance sont dirigés par des chefs appartenant aux divisions de ces états-majors. En outre, chaque brigade compte quatre officiers supérieurs mis à la disposition du général qui la commande.

L'infanterie se compose des régiments de la garde, des bataillons de chasseurs à pied, des zouaves, des turcos et des régiments de ligne.

L'infanterie de la garde renferme un régiment de gendarmerie à trois bataillons, trois régiments de grenadiers à quatre bataillons, un bataillon de chasseurs à pied, quatre régiments de voltigeurs à quatre bataillons, un régiment de zouaves à deux bataillons : en tout, trente-quatre bataillons.

Les chasseurs à pied comprennent vingt bataillons, les zouaves trois régiments à trois bataillons, les turcos trois régiments à deux bataillons.

L'infanterie de ligne se compose de cent régiments, ayant deux bataillons de guerre et un bataillon de dépôt. Si l'on ajoute les deux régiments de la légion étrangère, à trois bataillons chacun, et trois bataillons d'infanterie légère africaine, on arrive, pour l'infanterie, au total de trois cent soixante-dix-huit bataillons.

Les bataillons de ligne, forts de sept cent seize hommes, sont alignés sur deux rangs et divisés en six compagnies de guerre et en pelotons, dont chacun est partagé en deux sections ou quatre demi-sections. Les caporaux se trouvent au premier rang des demi-sections, comme chefs de file. Par suite de la formation sur deux rangs, un régiment français de deux mille deux cents hommes est à même de faire face à un régiment ennemi de même force et de lui présenter un front égal, avec deux bataillons, pendant qu'un troisième peut être employé comme réserve, ou pour des attaques de flanc. Ainsi, l'efficacité d'un régiment français aligné sur deux rangs est augmentée d'un tiers vis-à-vis d'une troupe ennemie placée sur trois rangs, et cela sans que la force d'impulsion soit diminuée, puisque la

profondeur de la colonne importe peu sous ce rapport. Les compagnies d'élite ont leur place aux ailes des bataillons.

L'équipement du fantassin français est simple et conforme au but qu'on veut atteindre. Dans la dernière campagne, il ne pesait que trente-cinq livres. Partant du principe que, pour le militaire, *le beau c'est l'utile*, on habille le soldat d'infanterie, non pas d'un uniforme élégant, mais d'une tunique qui laisse le cou et la poitrine libres, non de pantalons collants, mais de vêtements d'une ampleur commode, et avant tout on tient à une chaussure convenable et à une coiffure légère. Les baudriers noirs du fantassin sont combinés de façon à diviser le poids entre les courroies du sac et le ceinturon, et la petite giberne, qu'on peut glisser en avant, permet de charger le fusil avec plus d'aisance. Il faut ajouter à l'équipement d'un homme la moitié d'une *tente-abri*, tente qui s'ajuste facilement, et qui, dans les bivacs, le protége contre l'intempérie des saisons.

L'infanterie de la garde et celle de la ligne portent la carabine rayée de Minié. Les chasseurs à pied sont armés de la carabine Delvigne avec yatagan au bout; les zouaves ont la même arme, munie d'une baïonnette, et les turcos portent le fusil Minié. L'arme nouvelle, *système de* 1859, se distingue par une cannelure prismatico-conique. A l'époque de la guerre d'Italie, la garde seule la possédait.

En dehors des cent-gardes, qui ne sont qu'une troupe de palais, la cavalerie se compose : 1° de la grosse cavalerie ou cavalerie de réserve, comprenant deux régiments de carabiniers et dix régiments de cuirassiers; 2° de la cavalerie de ligne, comptant douze régiments de dragons et huit régiments de lanciers; 3° de la cavalerie légère, qui consiste en douze régiments de chasseurs à cheval, neuf régiments de hussards et trois régiments de chasseurs d'Afrique. Il faut y ajouter la cavalerie de la garde, qui compte deux régiments de cuirassiers, un régiment de dragons, un régiment de lanciers, un régiment de chasseurs à cheval et le régiment des guides.

(L'auteur allemand omet, dans cette énumération, le corps de cavalerie africaine, les *spahis*.)

Les cuirassiers portent des cuirasses d'acier et des casques à crinière, des sabres presque droits (lattes) et le pistolet. Les carabiniers ont des cuirasses bronzées, des casques, des sabres droits, des mousquetons et des pistolets. Les lanciers sont armés de la lance, du sabre courbé et du pistolet; les chasseurs, les hussards et les guides, du sabre garni de la sabretache, du mousqueton et du pistolet. Les spahis portent un sabre attaché à la selle, un yatagan, un pistolet à la ceinture, et une longue carabine sur le dos. Les chasseurs d'Afrique sont munis du sabre, du pistolet et d'un mousqueton rayé.

L'artillerie est divisée en artillerie légère ou à cheval, en artillerie de ligne ou montée, et en artillerie à pied ou de réserve. Il faut y ajouter la brigade d'artillerie de la garde, les pontonniers et les compagnies d'ouvriers.

En 1859, l'artillerie française fut augmentée de trois régiments : elle formait alors, en tout, vingt régiments, dont cinq régiments à pied, comptant douze batteries à pied, six batteries de parc et un dépôt de chevaux; sept régiments d'artillerie montée, à quinze batteries; trois régiments d'artillerie à cheval, à huit batteries; deux régiments d'artillerie de la garde, et trois régiments, nouvellement créés, d'artillerie de campagne.

Cette artillerie de campagne se composait, au début de la guerre, de batteries à pied menant quatre pièces de douze et deux obusiers de seize centimètres de diamètre; de batteries montées, munies de six pièces de douze, canons-obusiers; et enfin, de batteries de montagne avec des obusiers de six et de huit centimètres.

Les batteries à pied et une petite portion des batteries montées et à cheval constituent la réserve. Le reste de l'artillerie à cheval est destiné à manœuvrer de concert avec les divisions de cavalerie; les batteries montées sont attachées aux divisions d'infanterie.

Pendant la guerre de Crimée, on a changé plusieurs batteries à pied en batteries montées, par l'adjonction d'une demi-batterie de parc, et, dans la dernière campagne d'Italie, une

combinaison du même genre eut lieu, surtout dans la garde, par l'union de l'artillerie à cheval et de l'artillerie à pied.

La garde et quelques divisions de la ligne étaient munies de canons rayés, d'après le système La Hitte.

Ces armes étaient incontestablement supérieures aux canons unis des Autrichiens, en portée, en justesse de tir et en force de percussion. Les pièces ont six rainures larges et plates, à angles pointus; on les charge par la bouche, et ils lancent des projectiles creux d'une forme cylindro-conique.

. . . .

Sous le rapport de la formation stratégique, l'armée française pourrait bien prétendre au premier rang parmi les troupes européennes.

Les chefs avaient su remédier au danger qui résulte du manque d'expérience chez les troupes recrutées par la conscription annuelle, en créant la garde et les corps d'élite, composés de soldats qui n'ont d'autre but dans la vie que de se distinguer par des faits d'armes, qui sont enthousiastes de leur profession, et, de plus, attachés au drapeau qu'ils servent par l'attrait d'une paye élevée. Les généraux français ont appris par une longue expérience qu'un corps d'élite, appuyé sur une armée nombreuse, quoique comparativement moins efficace, promet de plus grands succès qu'une force armée exclusivement formée de troupes de ligne. En effet, la garde, les chasseurs et les zouaves constituent la principale puissance de l'armée française. Les zouaves, les chasseurs à pied, les turcos et les voltigeurs livrent les combats de tirailleurs, dans lesquels les troupes françaises surpassent toutes les autres. Pour ces luttes d'escarmouches, le système introduit, celui des groupes, donne aux détachements dispersés une grande liberté d'action et d'allure, sans les isoler ni les soustraire à la conduite générale. Les mouvements sont dirigés par des signaux de clairon. Afin de maintenir la connexion dans l'obscurité ou sur des terrains couverts, les officiers et les sergents portent de petits sifflets dont les sons aigus se font entendre au loin. La plupart des manœuvres s'exécutent au pas gymnastique, et l'infatigable persévérance

de ces soldats fait des combats de tirailleurs une lutte de coups de main, de débordements et d'attaques imprévues.

En bataille rangée aussi, l'armée française répond à toutes les exigences. Ses généraux emploient les troupes avec une résolution absolue, sans considération et sans réserve, n'ayant en vue que la victoire. Ils cherchent le succès dans l'attaque par l'efficacité de l'artillerie, l'agilité, la souplesse et la ténacité des éclaireurs, et surtout par le choc puissant et rapide des masses qu'ils savent jeter sur l'adversaire, de concert et toujours en se concentrant. Quant à la défense, s'ils ne la demandent pas à l'agression, ils essayent constamment de prendre l'assaillant à la fois de flanc et de front. Ainsi, dans l'attaque comme dans la défense, règne la tendance d'amener l'antagoniste sous un feu croisé, en combinant les combats de tirailleurs avec la secousse des masses. C'est là le principe fondamental de la tactique, et tout s'y rapporte, depuis la grande manœuvre jusqu'à l'escarmouche d'un seul bataillon. Les différents corps d'armée sont parfaitement instruits dans ce genre de bataille.

L'armée française a renoncé à l'attaque en colonnes profondes, dont le poids est imaginaire en fin de compte. Dans la campagne de Crimée et dans la guerre d'Italie, les brigades se sont toujours présentées isolées. Lorsque les colonnes de bataillons étaient arrangées par régiments, l'une derrière l'autre, cette formation n'était maintenue dans la bataille que quand il s'agissait d'enlever un point important. Mais, même dans ce cas, la tête de colonne seule marchait à l'attaque, et les autres suivaient à distances espacées.

On employait de préférence, pour l'attaque de front, la colonne de division échelonnée en bataillons; elle était précédée d'une forte ligne de tirailleurs, composée de deux compagnies. Les attaques de l'infanterie française furent marquées, dans la dernière guerre, par une grande rapidité et un élan énergique. Les bataillons y déployèrent une remarquable adresse à se précipiter sur l'ennemi, les rangs serrés et alignés, au pas gymnastique; puis, arrivés tout près, ils se déployaient rapi-

dement, faisaient feu et passaient avec fougue à la charge à la baïonnette. Cette tactique doit nécessairement exercer une forte pression sur toute troupe que son armement empêche de redoubler la rapidité du feu à mesure que les assaillants redoublent la rapidité de leur marche. Cependant, il reste à savoir si l'élan de l'attaque française ne se briserait pas, à l'occasion, contre le feu vif du fusil à aiguille (prussien).

Le corps du génie français est divisé en trois régiments. Généralement, les sapeurs sont détachés par compagnies ajoutées aux brigades ou par bataillons annexés aux divisions. Il en est de même du corps des ouvriers d'administration. L'armée compte, en outre, deux troupes chargées des transports et divisées en escadrons : le train des parcs d'artillerie et le train des équipages. Les infirmiers attachés aux hôpitaux et aux ambulances et les officiers d'administration dépendent des intendants militaires.

Depuis la création de l'École de cavalerie de Saumur et l'introduction du système d'équitation hessois, la cavalerie française s'est sensiblement améliorée. Néanmoins, les véritables éléments du bon cavalier font toujours défaut aux Français : c'est-à-dire, l'amour du cheval, l'intelligence du pansage et des soins indispensables (1), l'assiette tranquille et ferme, et la sûreté de la direction. Par contre, il faut reconnaître chez eux la hardiesse de l'homme monté, sa souplesse, sa dextérité dans le maniement de l'arme blanche. Même pendant le choc, les masses restent serrées, sous la main de chefs agiles de corps et d'esprit, qui sont habitués à s'en servir avec promptitude et énergie.

La plupart du temps la cavalerie se porte en avant, massée et reliée à une nombreuse artillerie. Les trois régiments de

(1) Cette assertion est erronée. Les Lorrains, les Alsaciens et les autres Français nés dans les départements du Nord, constituent la majeure partie de la cavalerie ; or, on sait que ces hommes aiment beaucoup les chevaux. Jusqu'ici l'armée française n'a jamais manqué que de bonnes montures, et cette lacune disparaît de jour en jour davantage.

(*Note du traducteur.*)

chasseurs d'Afrique forment l'élite de l'arme; l'audace des cavaliers et la qualité de leurs étalons arabes en font une cavalerie légère supérieure pour le service d'éclaireurs et de vedettes.



Trophée d'armes du XVIIe siècle.

DEUXIÈME PARTIE.

AUTEURS MODERNES.

BIOGRAPHIES ET EXTRAITS.



Trophée d'armes anciennes.

I

CARNOT.

(1753-1823.)

Lazare-Nicolas-Marguerite Carnot naquit à Nolay, dans la Côte-d'Or, le 13 mai 1753. Il avait dix-sept frères et sœurs. Après avoir fait ses premières études dans la maison paternelle et au collége d'Autun, il fut admis, à l'âge de seize ans, à l'École spéciale de Paris, qu'il quitta, dix-huit mois plus tard, après un brillant examen, pour l'École du génie, à Mézières. Il s'y distingua par une aptitude remarquable pour les sciences abstraites et naturelles, et son professeur, l'illustre Monge, fut émerveillé de ses progrès rapides dans l'étude des hautes mathématiques. A sa sortie de cette institution, il fut envoyé à Calais, pour suivre les travaux hydrauliques et militaires exécutés dans ce port fortifié.

Depuis Vauban, le corps du génie français se regardait comme le plus instruit de l'Europe : critiquer les principes ou

même les détails adoptés par le célèbre ingénieur, c'était toucher à l'arche sainte. Comme Montalembert, à la même époque, et Chasseloup-Laubat, plus tard, Carnot était d'avis qu'aucun art ne saurait rester stationnaire. Selon lui, le système de Vauban rendait l'attaque tellement supérieure à la défense, que la prise des places n'était qu'une question de temps, temps dont un général habile pouvait calculer la durée exacte. Or, c'est la défense qui devrait être le grand but des fortifications, et pour l'atteindre, Carnot rechercha de nouvelles combinaisons. Mais les innovations ne sont pas en faveur dans un corps organisé hiérarchiquement, et le jeune officier éprouva bien des désagréments de la part de quelques-uns de ses chefs.

L'Académie de Dijon avait mis au concours, en 1784, avec un double prix, l'éloge du maréchal Vauban. Carnot, alors capitaine du génie, concourut, et son travail, dont nous donnons un extrait plus loin, fut couronné. Il porte l'empreinte du style déclamatoire et de la phrase enchevêtrée de l'époque, mais tel qu'il est, il reçut les suffrages des académiciens et l'approbation de Buffon. Le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, qui se trouvait par hasard à Dijon, fit des offres séduisantes à ce jeune officier lettré pour l'attirer au service allemand. Carnot, qui dès lors avait pris pour règle de conduite qu'un citoyen se doit à sa propre patrie, refusa nettement.

L'année précédente, il avait fait paraître son premier ouvrage de mathématiques intitulé : *Essai sur les machines en général*, ouvrage qui fut traduit dans plusieurs langues. A cette époque, les sciences abstraites avaient plus d'attrait pour lui que la politique. Néanmoins, il avait de profondes et sincères aspirations pour la liberté, et lorsque éclata le mouvement de 1789, il se déclara franchement pour la cause du tiers état. En 1791, le département du Pas-de-Calais envoya le patriotique capitaine du génie à l'assemblée législative. La constitution était attaquée par l'émigration au dehors et par le parti de la cour au dedans. Carnot, fidèle au mandat qu'il avait reçu des électeurs, fut de ceux qui voulurent la maintenir à tout prix. Le 9 juin 1792, il dit, dans un rapport fait à l'as-

semblée : « La nation est là qui veut la liberté, qui veut l'égalité, qui veut la constitution tout entière, et qui ne souffrira pas que, ni par la force des armes, ni par les voies obliques d'une politique tortueuse, un seul mot en soit effacé. »

Carnot fut également élu député à la Convention, et après la suspension du roi (10 août 1792), il fit partie de la commission de douze membres chargés de proposer les mesures exigées par les circonstances. Bientôt après, il se trouva comme commissaire à l'armée du Rhin, qui prêta entre ses mains le serment de fidélité et d'obéissance aux décrets de l'assemblée. De retour à Paris, il proposa l'armement du peuple, et la fabrication de piques à défaut d'armes à feu.

Il vota pour la mise à mort de Louis XVI, disant : « Jamais devoir ne pesa autant sur mon cœur. »

Carnot fut, à cette époque, envoyé dans les Pyrénées, pour organiser les moyens de défense contre l'Espagne, et bientôt après à l'armée du Nord, où il enleva la place de Furnes, marchant, le mousquet à la main, à la tête des troupes. Le général Dumouriez avait fait arrêter les commissaires de la Convention, avant que Carnot eût pu les rejoindre. Lorsqu'il arriva, il sut contenir dans le devoir l'armée du général transfuge et lui inspirer l'horreur de la trahison. La Convention le rappela dans son sein, pour le nommer membre du comité de salut public, le 14 août 1793.

A peine entré à la commission exécutive, Carnot proposa d'attaquer l'armée autrichienne qui bloquait Maubeuge, et se rendit lui-même sur le théâtre de la guerre, où il contribua, par ses conseils autant que par son courage, à la victoire de Wattignies. Le général Jourdan et lui avaient sauvé la France. Le péril était immense, en effet. Après la brillante invasion de la Belgique, les revers de nos troupes, la fuite de la Fayette et la trahison de Dumouriez avaient mis nos places fortes entre les mains des Autrichiens, qui menaçaient même la capitale. Mayence était perdue et les troupes ennemies voltigeaient sur les frontieres de l'Alsace. La guerre civile sévissait dans la Vendée et dans le Midi. La nation tout entière se trouvait

dans un état d'exaltation sublime, mais ce désordre patriotique pouvait, surtout au point de vue militaire, aisément aboutir à une anarchie fatale. Une impulsion régulière et irrésistible fut donnée au peuple et à l'armée. « La gloire de Carnot est d'avoir contribué, plus que personne peut-être, à ce grand résultat, par son génie militaire et par la connaissance approfondie du caractère des généraux et des soldats auxquels il s'adressait (1). »

Au comité de salut public, Carnot déploya une activité prodigieuse. « Il composa seul, pendant longtemps, avec les divers employés qu'il y appela, le bureau militaire de ce comité; ayant à diriger à la fois jusqu'à quatorze armées, il ne consacrait pas moins de seize à dix-huit heures par jour à ce travail; il correspondait, presque toujours directement et de sa main, avec les généraux et faisait fréquemment des rapports à l'assemblée sur les objets confiés à son administration (2). »

Il était, de fait, ministre de la guerre, et « déploya dans toutes les opérations militaires, qu'il dirigeait de Paris, cette activité influente et énergique que le peuple français caractérisa par les paroles : *Carnot organisa la victoire* (3)! »

En effet, Carnot avait vu la nécessité de s'écarter des routes habituelles. Au lieu d'attaquer les ennemis dans les *trouées* (c'est sa propre expression) qu'ils avaient faites eux-mêmes, il comprit qu'il fallait se porter sur leurs deux flancs, les cerner et couper leurs communications. Il suivit ce plan avec persévérance; les généraux l'exécutèrent avec talent et bravoure; plusieurs d'entre eux réclamèrent plus tard l'honneur de l'avoir inventé.

La question ne saurait, cependant, faire l'objet d'un doute. Les documents historiques annexés aux Mémoires sur Carnot contiennent une lettre qu'il adressa à Pichegru et dans laquelle il s'occupe des moindres détails de la campagne du Nord. Dans une autre missive, il console Jourdan de l'échec de Wetzlar, calme

(1) *Notice sur Carnot*, par Tissot.
(2) *Mémoires historiques et militaires sur Carnot*. Paris, 1824.
(3) *Vorlesungen über Kriegsgeschichte*.

ses alarmes et lui indique les mouvements qu'il doit concerter avec Kléber et Moreau. Il lui rappelle le plan de campagne : rien n'est plus lucide, plus concluant. « Gardez-vous, mon » cher général, » dit-il, « de prendre une attitude défensive : » le courage de vos troupes s'affaiblirait et l'audace de l'ennemi » deviendrait extrême. Il faut, je vous le répète, livrer une » grande bataille, la livrer sur la rive droite du Rhin, la livrer » le plus près possible de Düsseldorf, la livrer au moment où » l'ennemi commencera à tourner pour faire face à Moreau, la » livrer enfin avec toutes vos forces, avec votre impétuosité » ordinaire, et poursuivre sans relâche l'ennemi jusqu'à ce » qu'il soit entièrement dispersé. » — C'était bien là le langage de l'*organisateur de la victoire!*

Voici, du reste, les termes éloquents dans lesquels un écrivain éminent et convaincu juge l'initiative de Carnot : « Or, » tandis que nos ennemis s'enfonçaient de la sorte dans la » vieille routine des entreprises de détail, le comité de salut » public, éclairé par Carnot, atteignait d'un bond aux plus » hautes conceptions militaires. Car, il importe de le remar- » quer, c'est au génie fécond de la révolution qu'appartient, » même la régénération de l'art de la guerre ; et ce fut Carnot » qui, systématisant les procédés de Frédéric II, créa la » science dont la république d'abord et Napoléon ensuite ti- » rèrent tant de merveilleux résultats. S'acharner à l'attaque » ou à la défense d'une ligne ; garder les passages ; prendre » soin de ne pas se découvrir ; sacrifier, à la crainte de laisser » une place derrière soi, le bénéfice d'une marche hardie et » l'occasion de frapper un coup décisif : voilà en quoi la tac- » tique avait longtemps consisté ; c'était celle des alliés. Carnot » persuada sans peine au comité de salut public, et le comité » de salut public à la France, que l'art de la guerre était l'art » de former une masse compacte, de lui imprimer des mouve- » ments rapides, et de diviser les forces ennemies de manière » à attaquer les corps isolés l'un après l'autre, sûr moyen de » les écraser ; le problème des batailles à gagner se pouvant » poser en ces termes : avoir toujours à opposer, sur un point

« quelconque, à un nombre donné d'hommes un nombre « d'hommes beaucoup plus considérable (1). »

Carnot eut aussi la gloire d'attacher son nom à la grande École militaire dont la France est si fière, à juste titre, depuis soixante-dix ans. « Une des institutions les plus importantes « des temps modernes fut, sans contredit, celle de l'*École* « *polytechnique*, à la création de laquelle Carnot eut la plus « grande part tant comme savant que comme membre du « comité de salut public. Cette École, établie sur le plan le « plus vaste et le mieux conçu, eut pour professeurs, dans tous « les genres, les savants les plus distingués; aussi développa-« t-elle, dès sa naissance, l'enfance d'Hercule! Aujourd'hui, « nos chaires, nos armées, nos manufactures sont peuplées « d'une foule de sujets distingués qui y ont achevé leur éduca-« tion (2). »

En effet, lorsque l'illustre géomètre Lagrange mourut, Carnot le remplaça comme membre du conseil de perfectionnement de l'École, et il occupa cette place honorable jusqu'à la restauration des Bourbons, en 1814.

Même quand Carnot ne fit plus partie du comité de salut public, il fut souvent appelé dans son sein pour discuter les plans de campagne. Deux fois il fut élevé à la présidence de la Convention nationale. Après la catastrophe du 9 thermidor et la chute du comité, quatorze départements l'envoyèrent à la fois à la nouvelle législature, et bientôt après il fut nommé membre du Directoire de la république. Ce fut surtout pour ne pas avoir suivi les conseils et les ordres de Carnot que Jourdan éprouva des revers sur le Rhin. Ce général perdit la meilleure occasion de frapper un grand coup, et, comme le dit son célèbre adversaire, le prince Charles, « il y a des fautes et des pertes réparables, mais à la guerre ce n'est pas celle du temps. »

Carnot prit une part active à la création du corps illustre,

(1) *Histoire de la révolution française*, par M. Louis Blanc. Tome IX.
(2) *Mémoires historiques et militaires sur Carnot.*

l'*Institut national*, auquel les savants du monde entier se font honneur d'appartenir. Lors de la première organisation, il fut porté à la classe des sciences mathématiques, où le général Bonaparte lui succéda lorsqu'un décret de proscription l'éloigna de sa patrie. A la même époque il fit paraître ses *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*, et il composait, dans ses moments de loisir, des poésies légères pleines de gaieté et de vives saillies.

Carnot vivait en assez mauvaise intelligence avec ses collègues du Directoire, surtout avec Barras. Il avait hautement approuvé le traité de paix de Leoben, conclu par Bonaparte, et correspondait avec ce présomptueux général, dont il craignait néanmoins les projets ambitieux. Il faut avouer, du reste, que ce merveilleux administrateur n'était point un profond politique, et que fort souvent, dans sa vie, il fut induit en erreur par les intrigants et les conspirateurs, notamment par Bonaparte, par Talleyrand et par Fouché. Il savait parfaitement découvrir le talent d'un général, mais il restait dans une ignorance complete des caractères, et ses indécisions sont devenues notoires. Il avait toutes les qualités et tous les défauts du savant homme de cabinet. Au 18 fructidor an v, il dut s'enfuir et se réfugier en Allemagne. Il se consola de l'exil en publiant une réfutation du rapport de Bailleul sur la fameuse conspiration, et put dire, avec vérité : « Je n'ai point usé du long exercice du pouvoir qui m'a été confié, pour amasser des richesses, pour élever mes parents aux emplois lucratifs ; mes mains sont nettes et mon cœur est pur. » Il faut regretter que cet homme de bien n'ait pas été plus décidé dans ses allures et plus clairvoyant dans sa politique !

Après le coup d'État du 18 brumaire, Carnot, l'ancien membre du comité de salut public, accepta le ministère de la guerre des mains du consul qui venait de s'élever sur les débris de la représentation nationale. Cette condescendance donne la clef de son caractère vacillant. Il s'aperçut trop tard, selon son habitude, des tendances rétrogrades de Napoléon Bonaparte et se démit de ses hautes fonctions, non sans avoir réorganisé

DEUXIÈME PARTIE.

AUTEURS MODERNES.

BIOGRAPHIES ET EXTRAITS.

« abandonnés. Il vient enfin de renoncer à un pouvoir dont il « avait si longtemps abusé. Il vient d'abdiquer un empire dont « il ne pouvait plus tenir les rênes : nous sommes, à son égard, « déliés du serment de fidélité. »

Pendant la première restauration, Carnot se tint à l'écart, mais sans bouder la France. Il composa un ouvrage politique sur les *Caractères d'une juste liberté et d'un pouvoir légitime.* Après avoir été saisi par la police, le volume parut sous le titre : *Mémoire au roi!* Le vieux républicain se contentait, comme beaucoup d'autres, de la monarchie constitutionnelle.

De retour à Paris, après s'être échappé de l'île d'Elbe, Napoléon nomma Carnot ministre de l'intérieur : celui-ci crut pouvoir accepter ces fonctions, par esprit de patriotisme. Il aurait dû, cependant, refuser les titres de comte et de pair de France qui lui furent conférés à la même époque; ajoutons, néanmoins, qu'il ne les porta jamais.

En apprenant la perte de la bataille de Waterloo, Carnot ne s'en dissimula pas les conséquences funestes. Il lut l'abdication de Napoléon à la chambre des pairs. L'empereur tombé lui dit : *Je vous ai connu trop tard!* Il pouvait adresser cette parole à bien d'autres, alors que les courtisans flagorneurs l'avaient lâchement abandonné et que les champions enthousiastes de la liberté restaient seuls fidèles au drapeau de la patrie.

Nommé membre de la commission de gouvernement, Carnot conseilla à Napoléon de partir et fit ses apprêts pour défendre Paris. La convention militaire fut conclue, et la capitale rendue. Carnot ne se doutait nullement des trames ourdies par son collègue Fouché, duc d'Otrante, qui se jouait insolemment de sa naïve simplicité. Quand il vit clair dans ce cœur corrompu, le vieux lion éclata. « Qu'importe ta vie et la mienne, quand il s'agit du salut de la France? » s'écria-t-il. « Tu n'es qu'un lâche et un traître! » Fouché, que cette véhémente apostrophe ne déconcerta point, fit porter le nom de Carnot sur la liste de proscription. Pour toute réponse, l'honnête ministre demanda par écrit : « Où dois-je me retirer, traître? »

Le cynique intrigant se contenta de répliquer : « — Où tu voudras, imbécile! »

Hélas! il y avait un fond de vérité dans les deux épithètes.

Carnot mourut à Magdebourg, en 1823, avec la fermeté d'un stoïcien. Il vécut dans une honorable pauvreté à l'étranger et supporta les douleurs poignantes de l'exil avec une héroïque fermeté. Il s'occupa de l'éducation de son fils Hippolyte, qui de nos jours lui élève un double monument — *ære perennius*, — par la publication des *Mémoires* de son père et surtout par son dévouement sincère à la sainte cause du progrès et de la liberté.

Carnot ne fut pas un grand diplomate ni même un homme d'État clairvoyant; mais il avait un talent hors ligne pour l'organisation et l'administration des armées ; s'il a péché dans les détails de la politique, il n'est du moins jamais devenu infidèle à l'idéal de ses jeunes années. Nous joignons à sa biographie un extrait du premier travail qu'il ait publié.

ÉLOGE DE VAUBAN.

« Les siéges de Stenay, Clermont, Landrecies, Condé, furent les essais du maréchal de Vauban. Employé comme subalterne, c'est par l'obéissance qu'il apprend à commander; par des blessures, l'art d'apprécier le péril; par les fautes qu'il voit faire, l'art de les éviter; par la victoire, l'art de la fixer. Il porte partout un œil observateur, il se familiarise avec cette multitude de ressorts dont la réunion et la correspondance produisent l'ordre et le mouvement dans les armées. Il apprend surtout la dernière science d'un grand cœur, mais la plus nécessaire, l'art de calculer l'effet de l'opinion, des abus funestes, de la jalousie, des passions qui pervertissent et corrompent les meilleurs effets du patriotisme. Ainsi l'attaque d'une forteresse, qui n'offre à la plupart des combattants que ténèbres et confusion, était, aux yeux du jeune Vauban, un résultat d'opérations combinées, une école savante où il amassait ce précieux trésor d'expérience qui forme les grands capitaines.

« Conviendrons-nous qu'au milieu du tumulte des armes, Vauban prit aussi des leçons de courage et qu'il en eut besoin? Oui, environné d'horreurs, envisageant à chaque pas l'image de la destruction, il apprit à se modérer. Il était né audacieux, il sut devenir brave. La nature l'avait formé au mépris de la mort, la raison l'instruisit à estimer la vie. Il a déjà assez vécu pour la gloire, mais non pour la patrie; il est comptable de ses jours aux yeux de l'Éternel. Il ne peut mourir sans emporter au tombeau des talents utiles à ses concitoyens.

« En effet, il est deux bravoures : l'une est ce bouillant courage qui fait oublier le danger lorsque la mort nous environne de toutes parts, qui est soutenu par la présence de ceux qui partagent le péril avec nous, qui s'augmente par le bruit des armes; c'est celui d'un guerrier qui vole à la victoire! Celui de l'officier du génie doit être bien différent. Il est au milieu du péril, mais il y est seul et dans le silence; il voit la mort, mais il faut qu'il l'envisage avec sang-froid; il ne doit point courir à elle comme le héros des batailles, mais la voir venir tranquillement; il se porte où la foudre éclate, non pour agir mais pour observer, non pour s'étourdir mais pour délibérer : tel fut le courage du maréchal de Vauban.

« Déjà ce jeune guerrier n'a plus besoin de maîtres. A Montmédi, il étonne les officiers et les soldats par sa prudence et sa bravoure. Le maréchal de la Ferté ne craint point de lui prédire hautement sa destinée. Trois fois blessé, il ne perd rien de son activité. C'est par un cri public d'admiration qu'on apprend dans sa famille qu'il existe encore après six ans d'absence.

« Bientôt il conduit en chef les attaques de Gravelines, d'Ypres et d'Audenarde. La rapidité de ses succès déconcerte les ennemis, son habileté à ménager les hommes le fait chérir des siens. La nation le regarde désormais comme un soutien du trône, le roi veut l'avoir avec lui dans tous les siéges qu'il fait en personne. Il prend Douai, devant laquelle il reçoit une blessure honorable. Lille se rend après neuf jours de tranchée ouverte. A Valenciennes, il propose de donner en plein jour

un assaut. Les généraux sont contraires à cette opinion : Vauban les entraîne par une éloquente modestie ; son avis est suivi, et la ville est emportée. Il invente, à Maestricht, ses fameuses parallèles qui font de la guerre des siéges un art nouveau. Tout cède aux armes françaises dirigées par le grand Vauban. Il réduit Luxembourg, qui passait pour imprenable ; il s'empare de Philipsbourg, de Mannheim et de Franckemottal. Namur voit tomber ses superbes remparts ; Mons et Charleroi reconnaissent un vainqueur. Il imagine un nouvel usage du canon, et son chef-d'œuvre, la prise d'Ath, couronne l'admirable invention du ricochet.

« Vauban fit cinquante-trois siéges et se trouva à cent quarante actions de vigueur : voilà sa vie militaire. Nous ne le suivrons point dans toutes ses expéditions. On ne doit tracer, des grands hommes, que les traits principaux et caractéristiques : trop de détails dans le tableau de leur vie empêchent d'apercevoir la majesté des formes et font supposer quelque défaut ou quelque vide qu'il a fallu couvrir par un ornement étranger.

« Il est une science simple, exacte, lumineuse, profonde, sublime : sa marche est lente, méthodique, circonspecte ; elle assure la possession du cultivateur, guide le navigateur au travers des écueils de l'Océan, pèse les globes célestes, calcule leurs distances, décompose la lumière, connaît sa vitesse : c'est l'art d'Euclide. Mais il est une autre géométrie plus subtile encore, dont les principes sont pour ainsi dire dans le sentiment. Fille de l'imagination et non de l'étude, à laquelle un jugement exquis, un coup d'œil prompt, un tact heureux servent de nombres, de règles et de compas, ses opérations sont métaphysiques, ses résultats s'obtiennent par un calcul rapide que des signes extérieurs ne peuvent représenter. C'est elle qui guide l'artiste ingénieux, de qui l'art d'Euclide est souvent ignoré ; c'est la seule lumière qui nous reste lorsque la marche ordinaire devient trop lente, les objets trop multipliés, les rapports trop compliqués. Elle aperçoit intuitivement ; elle veut un génie aussi hardi que profond, plus vif que métho-

dique, plus vaste que réfléchi. Sans cette géométrie, l'autre est un instrument inutile; elle crée, l'autre polit; elle est mère de l'invention, l'autre l'est de la précision. C'est à l'aide de ces deux flambeaux qu'Archimède éclaira l'univers, que Newton s'éleva jusqu'au trône de l'éternel Géomètre, que Vauban fut le boulevard de la France et la terreur de ses ennemis.

« Dénuée longtemps de ces vives lumières, la fortification consista d'abord à se placer sur les travaux, à se retirer dans les marais, à chercher un refuge dans les lieux inaccessibles et sauvages. On s'entourait d'un large fossé, on s'enfermait dans de hautes murailles, on les armait de grosses tours; mais l'épaisseur de ces murailles, bien plus que leur forme, était le fondement de la sécurité.

« L'usage des armes à feu produisit une grande révolution dans l'art hercotectonique : les bastions furent imaginés. Mais cette invention parut avoir épuisé tout d'un coup les ressources de l'imagination. Le pédantisme, si bien fait pour l'éteindre, s'empara de la découverte ; il prétendit la façonner, la perfectionner, la réduire en formules, lui donner des règles fixes et des principes invariables. De prétendus axiomes furent établis, et l'on n'osa plus sortir du cercle étroit, circonscrit par ces maximes erronées et insuffisantes. Alors la fortification devint ce qu'elle est encore aujourd'hui aux yeux d'un certain vulgaire à prétention : ce fut l'art de faire des systèmes, l'art de tracer sur le papier des lignes assujetties, dans leurs dispositions réciproques, à ces conditions presque arbitraires qu'on voit revêtues du titre imposant d'axiomes. Les ingénieurs employaient toute leur sagacité à rechercher de nouvelles combinaisons géométriques plus conformes à ces lois imaginaires. Il n'était pas même venu à l'esprit de chercher le rapport de la fortification aux autres parties de l'art militaire, bien moins encore aux différentes branches de l'administration politique. Fortifier, c'était élever des remparts; aujourd'hui, souvent, c'est les détruire. C'était multiplier des forteresses; aujourd'hui, c'est les réduire au plus petit nombre possible.

« Une lumière déjà si faible par elle-même et obscurcie

encore par tant de préjugés, attendait donc qu'un génie créateur s'élevât, assez hardi pour renverser, assez sage pour réédifier, assez vaste pour embrasser à la fois une immensité d'objets, assez grand pour être inaccessible à l'envie.

« Vauban paraît, et bientôt la France connaît qu'elle possède le grand homme dont elle a besoin. Son art, si restreint d'abord, paraît tout à coup embrasser le système des connaissances politiques et militaires. Il ose attaquer les vieilles erreurs, s'ouvrir une carrière inconnue, la parcourir tout entière et semble ne laisser à ses successeurs que le pouvoir, encore glorieux, de l'imiter.

« Obligé cependant de respecter d'abord les anciens usages, il ne propose qu'avec circonspection ses nouvelles idées; il déroge peu à peu aux principes établis, il enseigne par degrés à profiter des circonstances locales, où à mettre pour ainsi dire de son parti les fleuves, les rochers, les marais, les montagnes et la mer; il indique de nouveaux rapports; ces rapports se multiplient, les idées s'agrandissent, la théorie se développe, les fausses maximes de son art disparaissent insensiblement.

« Mais c'est peu d'avoir approfondi toutes les branches de l'architecture militaire, créé l'art des fortifications isolées, donné à chaque place en particulier toute la force dont elle est susceptible. Il faut encore savoir choisir les positions, lier les divers postes, en faire un tout dont les parties se correspondent et se prêtent un secours mutuel pour la défense d'une frontière; il faut ensuite réunir ces défenses particulières, les faire concourir à la défense générale du royaume, considérer l'État entier comme une grande place forte, dont les différents points se doivent une protection réciproque ; faire régner enfin, dans le système général, cette économie de forces. cet accord étonnant dont Vauban seul était capable de former le projet et de l'exécuter. Il va plus loin encore : il compare son art à chacune des branches de l'art militaire, il veut en connaître l'influence et les rapports. L'histoire militaire lui fait voir les villes fortes, tantôt servir de retraite à une armée battue, en recueillir les débris, y remettre l'ordre et lui rendre le cou-

rage ; tantôt de boulevard, pour fermer un passage à l'ennemi dans les lieux que la nature a laissés sans défense ; souvent d'entrepôt, pour assurer la subsistance d'une armée qui protége la frontière ou porte la guerre en avant ; quelquefois de lien, pour conserver entre les provinces une communication nécessaire. Il voit qu'on s'en servait toujours pour se maintenir dans la position d'une colonie éloignée, d'un port, d'une ville riche et commerçante ; que leur objet est conforme aux principes de l'humanité, qu'elles sont le correctif des malheurs de la guerre, que l'habitant des campagnes y trouve un refuge pour se garantir des pillages et des contributions ; qu'elles sont enfin un puissant obstacle à ces grandes révolutions qui bouleversèrent autrefois la terre ; que le sort des empires ne dépend plus, comme alors, du gain d'une seule bataille ; qu'elles protégent le faible, en posant des bornes à l'orgueil des conquérants ; qu'elles brisent le premier choc d'un agresseur trop puissant, et l'épuisent avant qu'il soit en mesure d'écraser son ennemi ; qu'elles assurent ainsi la tranquillité des peuples et tendent à ramener le règne de la paix et de la philosophie.

« Vauban n'imaginait donc pas qu'on dût renouveler de nos jours le système de Machiavel ; invoquer, pour le soutenir, les noms de liberté et de patrie ; dénoncer les places comme un principe de mollesse et de corruption ; proscrire enfin, comme un secours faible et perfide, ces ressources dernières qui, suivant l'expression du grand Montecuculli, sont les ancres sacrées qui sauvent les États.

« Mais un nombre excessif de places fortes n'a-t-il aucun danger? N'est-il pas un terme où l'intérêt politique exige qu'on s'arrête? Oui, sans doute ; et c'est ce terme important que Vauban cherche à découvrir. Il n'ignore pas qu'on supplée aux places fortes par des hommes, qu'on peut défendre avec des bras ce qu'on défend avec des murailles. Il reconnaît donc cette vérité fondamentale que, sous quelque point de vue qu'on envisage les forteresses, elles sont toujours, en dernière analyse, uniquement destinées à diminuer la consommation des hommes ; que, partout où elles ne remplissent point cet objet, elles sont

superflues; qu'elles deviennent pernicieuses à l'État, lorsque, par leur multiplicité, elles vont jusqu'à produire l'effet contraire; et qu'enfin, cette maxime lumineuse doit seule en régler le nombre et la disposition.

« Vauban n'écrivit rien sur les maximes de la fortification. Trois cents places mises en défense par ses soins, sont le livre immortel où elles sont consignées. C'est que cet art n'est point de ceux qu'on puisse soumettre à des règles constantes; c'est que le bon sens suffit pour en connaître bientôt les principes et qu'il faut du génie pour les appliquer avec sagesse; c'est qu'enfin l'imagination ne veut point d'entraves et qu'il faut lui laisser prendre l'essor avec toute sa liberté, lorsqu'elle doit, comme dans l'art des forteresses, modeler sur la nature, dont les sites variés et toujours nouveaux ne laissent aucune prise à l'analogie et déconcerteront éternellement l'homme borné qui voudra captiver le génie et l'assujettir à des lois. »

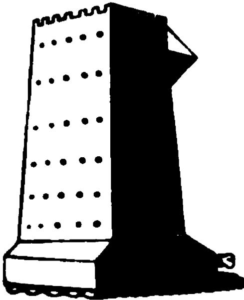


Soldats du moyen âge.

II

LE GÉNÉRAL DUMOURIEZ.

(1739-1823.


Tour de bois.

Charles-François Dumouriez naquit à Cambrai, le 26 janvier 1739. Son père, homme de lettres assez distingué, fit en partie son éducation, et y réussit si bien qu'à l'âge de dix ans le jeune garçon lisait et analysait les *Commentaires de César*. Après avoir été commissaire des guerres, le fils entra comme cornette dans le régiment d'Escars, reçut en 1759 sa première blessure à Amstetten, et fut fait prisonnier à Klostercamp. Nommé capitaine en 1761, il fut réformé et décoré l'année suivante. Il dit lui-même dans ses *Mémoires* : « A vingt-deux ans, j'avais reçu la croix de Saint-Louis et vingt-deux blessures. »

Ennemi de l'inaction, Dumouriez se mit à voyager, après la conclusion de la paix, étudia dans tous les détails la situation politique de l'Espagne, de l'Italie et surtout celle de la Corse, dont les Génois et Paoli se disputaient la possession. De retour en France, il entra dans l'état-major de l'armée, par la protection du duc de Broglie. Le ministre, duc de Choiseul, auquel il

se présenta lui-même avec la confiance orgueilleuse qui lui était propre, le nomma aide-maréchal des logis de l'armée de Corse. Il avait déjà publié des Mémoires sur cette île et sur le Portugal. Lorsque le gouvernement français voulut se mêler des affaires de Pologne, en 1770, Louis XV l'envoya dans ce pays pour soutenir les prétentions de la France. Il y combattit avec les confédérés, revint dans sa patrie deux ans plus tard et composa un ouvrage sur l'organisation des troupes légères. Criblé de blessures à Cracovie, il avait écrit au roi et au ministre des lettres admirables, qui se font remarquer par un heureux mélange de détails piquants et de saillies spirituelles. Aussi reçut-il en 1773 une mission en Suède, mais il ne put aller plus loin que Hambourg.

A Paris, il fut enveloppé dans une intrigue de cour; ses protecteurs furent exilés ou renvoyés, et Dumouriez fut mis à la Bastille, puis interné à Caen. Il employa ses heures de loisir forcé à composer des brochures sur la guerre. A la mort de Louis XV, il demanda au nouveau roi des juges qui le rendirent à la liberté.

En 1778, il reçut le commandement de Cherbourg, écrivit un Mémoire contre les travaux du port et imagina dix plans différents pour envahir les îles de Jersey, de Guernesey et de Wight. On dit qu'il proposa à Louis XVI, dans une conversation particulière, un projet de descente en Angleterre, de même que plus tard il soumit à l'empereur Paul un programme pour l'invasion des côtes françaises. En 1788, il fut nommé maréchal de camp.

Dumouriez était une de ces natures ambitieuses qui gaspillent leur énergie et paralysent leurs forces dans de vaines et incessantes tentatives d'attirer l'attention. Il avait une idée exagérée de ses talents et de son influence; il essaya de se servir de tous les partis pour parvenir aux postes élevés, et les trahit tous l'un après l'autre quand il s'aperçut qu'ils l'estimaient à sa juste valeur. Il devint un des généraux illustres de la révolution, et il eût pu le rester, s'il avait réellement été animé du patriotisme généreux que parfois il affectait. Il pré-

féra se livrer à d'obscures intrigues, coqueter avec les ennemis de la république au dehors comme au dedans, et finalement trahir la France au moment critique. Il ne sut être ni citoyen dévoué ni capitaine persévérant : il demeura, ce qu'il était au fond, un aventurier de talent, mais sans scrupule.

La révolution vit Dumouriez tour à tour royaliste et patriote exalté, jacobin et réactionnaire. Il sut inspirer de la confiance à Louis XVI, qui le nomma ministre des affaires étrangères, et, pendant trois jours, ministre de la guerre. Ensuite, il alla servir, avec son grade de général, dans l'armée du maréchal Luckner, dans celle d'Arthur Dillon, et enfin, dans la division de la Fayette.

La France était en danger. La Fayette s'était enfui, laissant derrière lui une armée indisciplinée. Le roi de Prusse et le duc de Brunswick, maîtres de Longwy et de Verdun, s'avancent vers la Champagne. Le fardeau est lourd pour un nouveau général en chef. Dumouriez n'hésite pas à s'en charger. Il reste à Sedan, « résistant au timide conseil de repasser la Marne, et, le doigt sur la carte, disant à un de ses officiers : —*Vous voyez cette forêt? Voilà les Thermopyles de la France!* Il disait vrai (1). »

Cette forêt était celle de l'Argonne. Dumouriez se réserve le poste de Grand-Pré et confie celui de Valmy à Kellermann. Par un heureux coup de promptitude et de hardiesse, il devance le général autrichien Clairfayt, qu'il fait attaquer par Dillon, dompte avec cent hussards une mutinerie de volontaires, et commet la faute immense de négliger un passage par lequel arrivent les Autrichiens. Il avoue lui-même que cette méprise « mit la France à deux doigts de sa perte. » En effet, n'ayant que quinze mille hommes sous ses ordres, il voyait quarante mille Prussiens devant lui, et derrière lui, vingt-cinq mille Autrichiens.

Néanmoins, il écrivit orgueilleusement à l'Assemblée nationale : « — Je serai plus heureux que Léonidas. » Il ne se trompait pas.

(1) *Histoire de la révolution française*, par Louis Blanc.

« Avec cette rapidité de conception qui est le propre des grands capitaines (1), » il parvint à gagner le camp de Sainte-Ménéhould par une marche nocturne. Son armée était sauvée, et à Valmy, les Prussiens durent se replier. « Cette affaire, » dit l'éminent historien que nous citons ici, dans le style lapidaire qui lui appartient, « cette affaire, sans être précisément une victoire, eut toute l'importance d'une grande bataille gagnée. Là venaient d'apparaître, la face éclairée par la lueur des canons, ces hommes au cœur indomptable, aux muscles d'airain, qu'on allait voir parcourir l'Europe au pas de charge, et chasser devant eux, comme autant de faibles troupeaux, les plus puissantes armées. »

A Dumouriez appartient la gloire d'avoir montré le chemin de la victoire aux troupes républicaines; car Louis XVI venait d'être déposé le jour même du combat. Les armées coalisées évacuèrent le territoire de la France, un peu avec la connivence du général et avec celle du gouvernement. Le siége de Lille est levé, et Dumouriez se dispose à pénétrer en Belgique. Il vient d'abord à Paris, s'écrie à la barre de la Convention, que *la liberté triomphe partout,* embrasse Robespierre aux Jacobins, est félicité par Collot-d'Herbois, loué chaleureusement par Danton, et déclare lui-même aux membres de çe club, qu'il appelle *frères et amis*, qu'ils ont *commencé une illustre époque !* Nous ne relevons cette conduite que pour flétrir les accusations ignobles dont Dumouriez s'est montré si prodigue plus tard contre les mêmes hommes qu'il adulait sans pudeur et flagornait sans vergogne tant que leur influence fut prédominante.

De retour à l'armée, Dumouriez adresse une proclamation au peuple belge et livre sa grande bataille aux Autrichiens, le 6 novembre 1792. Il abandonne la vieille tactique, car il a reconnu que l'enthousiasme révolutionnaire des volontaires de la république lui permet l'attaque en masse et la lutte impétueuse. Il dit à ses soldats : « — Voilà les hauteurs de Jemmapes, et voilà l'ennemi; l'arme blanche et la terrible baïon-

(1) Louis Blanc.

nette, voilà la tactique nouvelle. » Les Impériaux se défendirent avec courage, mais ils furent complétement défaits et se retirèrent sur Bruxelles et Braine-le-Comte. Le général put écrire à la Convention nationale : « Cette bataille de Jemmapes a été décisive ; elle a été une des plus générales qui aient jamais été données : tous les points de la ligne et des flancs de l'ennemi ont été attaqués à la fois ; tous les corps de l'armée ont donné ; tous les individus ont combattu personnellement. »

Les ennemis se retirèrent à mesure que l'armée française s'avançait en Belgique. Dumouriez remporta de nouvelles victoires à Anderlecht, à Tirlemont, à Voroux, et prit ses quartiers d'hiver à Liége.

Il se rendit à Paris, laissant le commandement par intérim de l'armée du Nord au général Miranda, et chercha cette fois à s'attacher au parti des Girondins. Il se compromit avec tout le monde par ses basses intrigues. De retour au camp, il se trouva dans un meilleur élément, car les soldats aimaient le chef qui savait leur parler leur langue, les mener au combat avec entrain et chanter avec eux l'hymne des batailles, l'immortelle *Marseillaise*. Dix jours lui suffisent pour achever les préparatifs d'une campagne en Hollande. Il prend Breda, Klundert, Gertruydenberg. Mais soudain le prince de Cobourg culbute la division disséminée du général Valence, et les Français se voient forcés de lever le siége de Maestricht et d'évacuer le Moerdyck. Obligé de venir au secours de Valence, Dumouriez réorganise au plus vite l'armée, qu'il partage en quatre corps : la droite reste sous les ordres de Valence, le centre est confié au duc de Chartres (plus tard le roi Louis-Philippe), la gauche à Miranda et la réserve à Chancel. Ayant remporté un avantage à Tirlemont, le général en chef pense qu'il doit livrer bataille : il le fait, et il est battu à Neerwinden.

Nous donnons plus loin la description que lui-même a faite de cette journée. Selon lui, il faudrait rejeter la faute sur le général Miranda, et il reste hors de doute que la défaite fut amenée par la culbute de l'aile gauche. Dumouriez fut battu, mais il disputa chaudement la victoire, et les soldats placés sous ses ordres

immédiats restèrent pleins de confiance et de courage. Il sut également assurer la retraite et se défendre avec succès à Louvain; enfin, il obtint une suspension d'armes du prince de Cobourg.

Le conventionnel Barère avait dit un jour : *Dumouriez vaut seul une armée*. Le général lui-même prenait pour une vérité cet éloge exagéré. Il se croyait indispensable, il s'attribuait la force d'enrayer le char de la révolution. Dénoncé du haut de la tribune nationale, il pensa que son acte d'accusation et son procès étaient prêts; il essaya follement de prévenir le coup. Il annonça avec une triste et ridicule emphase, à la Convention nationale, qu'il allait marcher sur Paris à la tête de son armée : « Dût-on m'appeler César, Cromwell ou Monk, je sauverai la patrie, malgré les jacobins et les régicides conventionnels qui les protégent. » Il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un César, encore moins celle d'un Cromwell, tout au plus celle d'un Monk, dont il ne possédait pas, d'ailleurs, l'adresse politique.

Le général Miaczinsky, qui, d'après ses ordres, voulut s'emparer de Lille, y fut arrêté et transféré à Paris. Dumouriez en personne ne put se rendre maître ni de Valenciennes ni de Condé. Quelques divisions de l'armée abandonnèrent sa cause, dès qu'elles soupçonnèrent sa trahison. Il adressa une proclamation aux soldats, leur promettant d'établir Louis XVII sur un trône constitutionnel, de concert avec le prince de Cobourg. Sur ces entrefaites, le ministre de la guerre Beurnonville arrive avec quatre commissaires de la Convention, dont l'un, Camus, présente au général le décret qui lui commande de paraître à la barre de l'assemblée. Sur son refus d'obéir, Camus lui déclare qu'il le suspend de ses fonctions, et lui dit qu'il n'est plus commandant en chef. Dumouriez ordonne à quatre hussards allemands, qui ne comprenaient pas ce qui se passait, d'arrêter les commissaires, qu'il fit ensuite livrer aux Autrichiens, avec une déloyauté inouïe. Lorsqu'il se rendit avec son état-major auprès du général étranger, les volontaires, dont les yeux étaient enfin dessillés, le poursuivirent à coups de fusil. Il dut tra-

verser l'Escaut à gué, sur le cheval d'un domestique du duc de Chartres. Désespérant alors de réussir, lui, le vainqueur de Valmy et de Jemmapes, va se livrer à Clairfayt avec sa suite. Il s'aperçoit bien vite que, du moment où son influence s'est évanouie et qu'il ne peut plus rendre de services, il n'est plus le bienvenu dans le camp ennemi.

Mis hors la loi par la Convention nationale, Dumouriez erra de pays en pays, tramant des complots contre sa patrie et repoussé partout, en Belgique, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, en Russie. Enfin, le duc d'York l'accueillit et lui fit obtenir du gouvernement anglais une pension qu'il conserva jusqu'à sa mort (1823). Octogénaire vaniteux, il continua, jusqu'à son dernier jour, à occuper le monde de sa personne, par des Mémoires et des brochures qui le justifient lui-même et accusent ses adversaires. Ses principaux ouvrages sont ses *Mémoires* et sa *Vie*, mais partout percent l'orgueil démesuré et l'égoïsme sans bornes.

A Londres, Dumouriez s'était lié avec l'illustre duc de Wellington, qui lui adressa plusieurs lettres remarquables, notamment à propos de la restauration des Bourbons.

Brave soldat, excellent capitaine, général de génie, Dumouriez fut un pauvre politique et un mauvais citoyen. Sa trahison est unique dans l'histoire moderne. Avant lui, aucun chef d'armée n'avait osé faire arrêter des représentants de la nation et les livrer à l'ennemi. Le talent et les victoires du savant condottiere ne sauraient effacer la tache qui souille sa mémoire.

BATAILLE DE NEERWINDEN.

(18 mars 1793.)

« Le prince de Cobourg s'était avancé entre Tongres, Saint-Trond et Landen. Le combat de Tirlemont, du 6, l'avait engagé à se tenir ensemble. Les deux armées bivaquaient et se trouvaient en présence. Le général Dumouriez passa la journée

du 17 à reconnaître la position de l'ennemi, à placer ses troupes dans l'ordre où il voulait qu'elles combattissent et à préparer son plan d'attaque. Il avait devant lui la petite Geete, qui, prenant sa source dans la mairie de Jandrain, court presque parallèlement avec la grande Geete, qu'elle va rejoindre au-dessous de Léau. Cette rivière le séparait de l'ennemi; elle est entourée et bordée des deux côtés de collines, qui, dans la partie occupée par les Impériaux, s'élévaient en amphithéâtre jusqu'au terrain plus élevé de Landen et de Saint-Trond.

« Il avait calculé que le prince de Cobourg devait avoir toute la force de son armée sur Tongres et Saint-Trond, à cause de la nécessité de tirer ses vivres de Maestricht et de Liége, et que par conséquent sa gauche, qui s'étendait du côté de Landen, devait être plus faible et susceptible d'être tournée ou dépassée. Il savait aussi qu'il avait négligé d'occuper la petite ville de Léau, qui est un poste de campagne très-régulier et qui, dans le projet d'attaque d'une des armées contre l'autre, pouvait servir, ou de pivot au mouvement de l'agresseur ou de point de résistance pour l'attaqué.

« En avant de la ligne ennemie, qui s'étendait de Landen vers Léau, sont les trois villages d'Overwinden, Middelwinden et Neerwinden; au-dessous de celui du centre, est un monticule, nommé la tombe de Middelwinden, qui domine les trois villages et un vallon qui les sépare de la ville de Landen. En cas d'attaque, celui qui occupe cette place est maître de toute cette plaine et doit nécessairement faire reculer son ennemi.

« C'est sur ces données que Dumouriez avait arrangé le plan de la bataille, dont voici la disposition. La première colonne formant la droite de l'armée, composée de l'avant-garde aux ordres du général Lamarche, débouchant par le front de Neerheylissem, devait se porter dans la plaine entre Landen et Overwinden, pour déborder la gauche de l'ennemi et inquiéter son flanc. La deuxième colonne, composée de l'infanterie de l'armée des Ardennes sous le lieutenant général Leveneur, débouchant aussi par le même front, soutenue par un gros corps

de cavalerie, devait se porter avec rapidité sur la tombe de Middelwinden et attaquer le village d'Overwinden, qui ne pouvait résister au canon de 12, placé sur la tombe. La troisième colonne, aux ordres du général Neuilly, débouchant aussi par le même point, devait attaquer en même temps le village de Neerwinden par sa droite.

« Ces trois colonnes formaient l'attaque de droite, commandée par le général en chef Valence, qui devait ensuite, en cas de succès, par un quart de conversion par sa gauche, poussant la gauche de l'ennemi devant lui, continuer à marcher en bataille, laissant Landen derrière lui, et faisant face à Saint-Trond.

« L'attaque du centre, commandée par le duc de Chartres, était composée de deux colonnes. La quatrième colonne, commandée par le lieutenant général Dietmann, passant la rivière au pont de Laer, devait traverser rapidement le village, qui n'était occupé que par quelques tirailleurs impériaux, et se porter directement sur le front du village de Neerwinden. La cinquième colonne, commandée par le général Dampierre, devait, après avoir passé au pont d'Esemael, se porter sur la gauche de Neerwinden. Ces deux colonnes devaient ensuite suivre le mouvement de la droite, en formant une ligne diagonale avec leur point de départ.

« L'attaque de gauche, aux ordres du général Miranda, était composée de trois colonnes. La sixième, aux ordres du général Miaczinsky, passant la rivière à Over-Hespen, devait attaquer devant elle, en se dirigeant sur Neerlanden, observant de ne jamais dépasser la tête de la cinquième colonne. La septième colonne, aux ordres du général Rualt, devait passer la rivière au pont d'Orsmael, et attaquer par le grand chemin de Saint-Trond. La huitième colonne, aux ordres du général Championnet, devait passer la rivière au-dessous de Neerlinter, au pont de Budingen et se jeter dans Léau, qu'elle devait tenir jusqu'à la fin de la bataille.

En cas d'une pleine réussite, l'armée française devait, à la fin de l'action, se trouver rangée en bataille, sa gauche à Léau,

et sa droite à Saint-Trond, faisant face à Tongres, qui était le point obligé de retraite de l'armée impériale. Les bords de la Geete, à portée des ponts, étaient garnis de batteries pour protéger la retraite des colonnes, en cas de défaite.

« Le 18 mars, entre sept et huit heures du matin, toutes les colonnes s'élancèrent à la fois avec beaucoup d'ordre et passèrent la rivière sans obstacle. Le général Lamarche se porta d'abord dans la plaine de Landen, mais il fit la première faute, n'y trouvant pas d'ennemis, de se rabattre par sa gauche sur le village d'Overwinden et de se confondre avec la seconde colonne; celle-ci fut retardée par la lenteur de la marche de l'artillerie et de l'infanterie; cependant, elle attaqua, sur les dix heures, le village d'Overwinden et la tombe de Middelwinden, avec tant de vigueur qu'elle les emporta; mais elle n'eut pas la sagesse de garder la position de la tombe, que les Autrichiens reprirent et qui fut disputée toute la journée. La troisième colonne entra avec tant de vivacité dans Neerwinden qu'elle en chassa les Impériaux; mais le général Neuilly abandonna presque aussitôt ce village pour s'étendre dans la plaine en se rapprochant de la deuxième colonne. Le général Neuilly prétend qu'il en a reçu l'ordre du général Valence, qui dit, de son côté, que ce fut un malentendu du général Neuilly.

« Les Impériaux rentrèrent aussitôt dans Neerwinden, d'où ils furent chassés une seconde fois par la quatrième et la cinquième colonnes, aux ordres du duc de Chartres. Le général Desforêts, excellent officier, y fut blessé d'un coup de fusil à la tête. La confusion se mit dans cette attaque. Le village se trouva encombré d'infanterie qui se mêla, se mit en désordre et l'abandonna encore, à l'apparence d'une seconde attaque de l'ennemi.

« Le général Dumouriez, qui arriva sur ces entrefaites, fit attaquer encore une fois le village, qui fut de nouveau emporté; mais les troupes en sortirent aussitôt, et tout ce qu'il put faire fut de les rallier à cent pas de Neerwinden, qui resta rempli de morts et de blessés des deux partis, et que les Impériaux n'occupèrent que le soir. Ce fut dans ce moment de désordre

que la cavalerie impériale, débouchant dans la plaine entre Neerwinden et Middelwinden, chargea la cavalerie française, à la tête de laquelle combattait avec beaucoup de valeur le général Valence, qui fut blessé et obligé de se retirer à Tirlemont. Cette cavalerie impériale fut très-maltraitée et repoussée. Pendant cette charge, un autre corps de cavalerie déboucha avec la même fureur à la gauche de Neerwinden pour se jeter sur l'infanterie de la quatrième colonne. Le général Thovenot, qui s'y était posté, fit ouvrir les rangs pour la laisser passer; ensuite il lui fit faire une décharge si à propos de canon à mitraille et de mousqueterie, par le régiment de Deux-Ponts, que presque toute cette cavalerie fut détruite.

« Dès lors, le sort de la bataille se trouva fixé à la droite et au centre des Français, qui, s'étant remis en bon ordre, pleins de confiance et de courage, passèrent la nuit sur le champ de bataille, se préparant à recommencer le lendemain à la pointe du jour, pour compléter leur victoire. Les Impériaux ont avoué qu'ils étaient prêts à faire leur retraite, et que leurs équipages avaient déjà eu ordre de se retirer sur Tongres.

« Mais les événements se passaient bien différemment à la gauche. La sixième et la septième colonnes avaient attaqué devant elles avec beaucoup de vigueur; mais, étant déjà maîtresses d'Orsmael, la terreur se mit dans les bataillons de volontaires, qui abandonnèrent les troupes de ligne. Les Impériaux, voyant le désordre, l'augmentèrent par une charge de cavalerie, qui acheva de mettre ces deux colonnes en déroute. Guiscard, maréchal de camp de l'artillerie, fut tué, ainsi que plusieurs aides de camp et officiers d'état-major; les généraux Rualt et Ihler furent légèrement blessés.

« Il y avait encore bien de la ressource; il n'était pas plus de deux heures après midi; les Impériaux ne poursuivaient pas ces deux colonnes, qui avaient repassé le pont d'Orsmael; le général Miranda venait de recevoir l'avis qu'il venait d'arriver à Tirlemont les huit bataillons du corps des flanqueurs de Miaczinsky, tout frais, et dont il pouvait se renforcer, en leur faisant occuper la hauteur de Wommersom en deçà de la

Geete. Mais soit que le général eût perdu la tête, soit plutôt qu'il se livrât à son ressentiment et que, voyant le succès de la droite, commandée par son rival, le général Valence, il voulût l'empêcher, il donna l'ordre de la retraite et l'exécuta jusque derrière Tirlemont, à plus de deux lieues du champ de bataille. Ce qu'il y eut de plus perfide dans sa conduite, c'est qu'il n'envoya au général aucun avis de ce mouvement qui livrait le centre et la droite de son armée à tout le poids de l'attaque de l'ennemi, qui, au reste, ne profita pas de cette lâche retraite, ni pour se débarrasser de cette gauche qu'il pouvait détruire entièrement en la poursuivant jusqu'à Tirlemont, ni pour recommencer l'attaque contre le centre et la droite, qu'il pouvait prendre en flanc.

« Le général Champmorin s'était emparé de Léau, où il se maintint jusqu'à ce que, voyant la retraite du général Miranda, il abandonna très-tard ce poste, repassa par le pont de Budingen, qu'il coupa après lui, et remonta à sa position d'Oplinter. Peut-être l'inaction des Impériaux contre la gauche de l'armée française après la retraite du général Miranda est-elle due à la position de Champmorin à Léau, d'où il débordait leur droite.

« Le général Dumouriez avait été occupé, pendant toute l'action, à rétablir l'ordre à sa droite et à son centre, et à s'assurer du succès dans cette partie, qui était la plus essentielle, étant chargée de tout le mouvement dont la gauche était le pivot. Dès deux heures de l'après-midi, il avait entendu cesser le feu de sa gauche, qui avait été jusqu'alors très-vif, mais il avait d'abord attribué ce silence à un succès; il avait pu juger par la progression du feu que les sixième et septième colonnes, que la difficulté du terrain l'empêchait de voir, après avoir poussé ce qui était devant elles, s'étaient arrêtées à un point fixé, pour ne pas dépasser la tête des colonnes de leur droite; mais rien ne pouvait lui faire conjecturer l'inconcevable retraite du général Miranda, et il est peut-être heureux de l'avoir ignoré dans le moment où il était occupé à réparer les désordres de la droite et du centre.

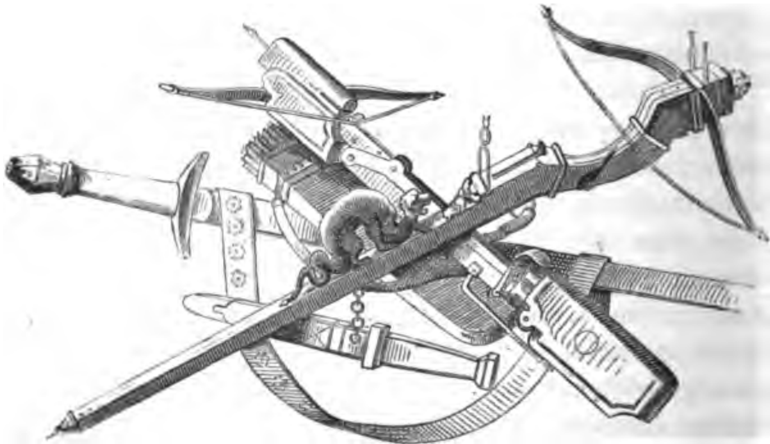
« Vers la fin de la journée, il remarqua des colonnes impériales qui se portaient de leur droite à leur gauche pour la renforcer, ce qui lui fut d'un mauvais augure; mais il n'avait encore que des soupçons, n'ayant aucun message du général Miranda. Il passa ainsi la soirée devant le village de Neerwinden. A la fin, ses soupçons, qu'il n'avait communiqués qu'au général Thovenot, devinrent des inquiétudes réelles. Il partit avec le chef de l'état-major, deux aides de camp et deux domestiques, pour se porter à sa gauche. En arrivant au village de Laer, à dix heures du soir, il fut étonné de le voir abandonné par ordre du général Dampierre, qui, après s'être conduit avec beaucoup de valeur dans la bataille, avait repassé, sans avoir reçu d'ordre, la Geete à la nuit tombante, avec sa division, et s'était retiré à sa première position du village d'Esemael. Continuant sa route, il arriva près du pont d'Orsmael, qu'il croyait occupé par les colonnes de Miranda, et qui l'était par les uhlans autrichiens, par lesquels il pensa être pris. Il se replia, par le grand chemin de Tongres, sur Tirlemont, étonné du silence et de la solitude qu'il trouva jusqu'à une demi-lieue de cette ville, où il trouva trois ou quatre bataillons, bordant le grand chemin, sans cavalerie et sans ordre, qui lui apprirent la honteuse retraite de sa gauche.

« Il trouva à Tirlemont le général Miranda, qui froidement écrivait à ses amis. Le général Valence avait fait tous ses efforts inutilement pour l'engager à se reporter en avant, en l'assurant que la bataille était gagnée par la droite et le centre, et que ce mouvement achèverait de décider le succès. Le général Dumouriez lui ordonna très-sévèrement de rassembler, dans la nuit même, son corps d'armée et d'aller occuper la hauteur de Wommersom, le grand chemin et le pont d'Orsmael, ainsi que celui de Neer-Hespen pour au moins assurer le passage de la Geete et la retraite de la droite et du centre, qui se trouvaient engagés au milieu de l'armée ennemie, avec une rivière derrière eux.

« Telle est cette bataille de Neerwinden, qui a décidé le sort de la campagne et qui eût été entièrement gagnée, si le général

Miranda, après le premier désordre de ses deux colonnes, au lieu d'ordonner la retraite, avait bordé la Geete et avait conservé la position des ponts d'Orsmael et de Neer-Hespen, qui le tenait toujours en ligne avec sa droite et sa gauche. Cette retraite a été d'autant plus fâcheuse, que ces deux colonnes ont perdu plus de deux mille hommes, pendant que le reste de l'armée n'en a pas perdu six cents après de sanglants combats. Les Impériaux ont avoué quatorze cents hommes de perte, c'est-à-dire le double. Les Français ont perdu environ trois mille hommes tués ou pris et plus de mille blessés, outre beaucoup de canons.

« Les deux partis ont fait également des fautes. Les Français n'ont pas pressé assez l'attaque de la tombe de Middelwinden, qui était le point décisif; ils l'ont ensuite abandonné sans savoir pourquoi. Le général Neuilly a pensé tout perdre en abandonnant le village de Neerwinden sur un ordre verbal. Miranda, après s'être emparé du village d'Orsmael, a eu tort de céder à la terreur de ses troupes et a tout perdu en ordonnant la retraite, qui est devenue une déroute. »



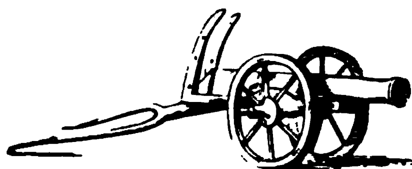
Armement des arbalétriers.

III

LE MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE.

(MORCEAU DICTÉ PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON.)

La campagne d'Italie en 1796.



I. ***Plan de campagne pour entrer en Italie en tournant les Alpes.*** — « Le roi de Sardaigne, que sa position géographique et militaire a fait appeler le portier des Alpes, avait, en 1796, des forteresses à l'issue de toutes les gorges qui conduisent en Piémont. Si l'on eût voulu pénétrer en Italie en forçant les Alpes, il eût fallu s'emparer de ces forteresses; or, les routes ne permettaient pas le transport de l'artillerie de siége; d'ailleurs, les montagnes sont couvertes de neige les trois quarts de l'année; ce qui ne laisse que très-peu de temps pour le siége de ces places. On conçut l'idée de tourner toutes les Alpes, et d'entrer en Italie précisément au point où cessent ces hautes montagnes et où les Apennins commencent. Le Saint-Gothard est le col le plus élevé des Alpes. A partir de ce col, les autres vont toujours en baissant. Ainsi le Saint-Gothard est plus haut que le Brenner, celui-ci que les montagnes de Cadore, les

montagnes de Cadore que le col de Tarvis et les montagnes de la Carniole. De l'autre côté, le Saint-Gothard est plus haut que le Simplon; le Simplon plus haut que le Saint-Bernard; le Saint-Bernard plus haut que le mont Cénis; le mont Cénis plus haut que le col de Tende; depuis celui-ci, les Alpes continuent de baisser toujours, et finissent enfin aux montagnes de Saint-Jacques, près Savone, où commencent les Apennins. Alors la chaîne de l'Apennin se relève et va toujours en augmentant par un mouvement inverse; de sorte que la Bocchetta, les cols voisins, ceux qui séparent la Ligurie des États de Parme, la Toscane du Modénais, du Bolonais, vont toujours en s'élevant. La vallée de la Madone de Savone, et les mamelons de Saint-Jacques et de Montenotte sont donc tout à la fois les points les plus abaissés des Alpes et des Apennins; celui où finissent les uns et où les autres commencent.

« Savone, port de mer et place forte, se trouvait placée pour servir tout à la fois de magasin et de point d'appui. De cette ville à la Madone, le chemin est une chaussée ferrée de trois milles, et de la Madone à la Carcari, il y a quatre ou cinq autres milles. Ce dernier intervalle pourrait être rendu praticable à l'artillerie en peu de jours. A Carcari, l'on trouve des chemins de voiture qui conduisent dans l'intérieur du Piémont et du Montferrat.

« Ce point était le seul par où l'on pût entrer en Italie, sans trouver des montagnes; les élévations du terrain y sont si peu de chose, qu'on a conçu plus tard, sous l'empire, le projet d'un canal qui aurait joint l'Adriatique à la Méditerranée, à l'aide du Pô et d'une branche de la Bormida, dont la source part des hauteurs qui avoisinent Savone.

« En pénétrant en Italie par les sources de la Bormida, on pouvait se flatter de séparer et de désunir les armées sarde et autrichienne, puisque de là on menaçait également la Lombardie et le Piémont. On pouvait marcher sur Milan comme sur Turin. Les Piémontais avaient intérêt à couvrir Turin, et les Autrichiens à couvrir Milan. »

II. *État des deux armées*. — « L'armée ennemie était com-

mandée par le général Beaulieu, officier distingué, qui avait acquis de la réputation dans les campagnes du Nord. Cette armée se trouvait munie de tout ce qui pouvait la rendre redoutable. L'armée française, au contraire, manquait de tout, et son gouvernement ne pouvait rien lui donner. L'armée des alliés se composait d'Autrichiens, de Sardes, de Napolitains; ils se trouvaient déjà triples de l'armée française et devaient s'accroître encore successivement des forces du pape, de Naples, de celles de Modène et de Parme.

Cette armée se divisait en deux grands corps : l'armée active autrichienne, composée de quatre divisions, d'une forte artillerie et d'une nombreuse cavalerie, accrue d'une division napolitaine, formant un total de soixante mille hommes sous les armes. L'armée active de Sardaigne, composée de trois divisions piémontaises, d'une division autrichienne ayant quatre mille chevaux, était commandée par le général autrichien Colli, qui lui-même était aux ordres du général Beaulieu. Le reste des forces sardes tenait garnison dans les places ou défendaient les cols opposés à l'armée française des Alpes; elles étaient commandées par le duc d'Aoste. L'armée française était composée de quatre divisions actives, sous les généraux Masséna, Augereau, Laharpe et Serrurier; chacune de ces divisions pouvait, l'une portant l'autre, présenter six à sept mille hommes sous les armes. La cavalerie, de trois mille chevaux, était dans le plus mauvais état, quoiqu'elle eût été longtemps sur le Rhône pour se refaire; mais elle y avait manqué de subsistances. L'arsenal d'Antibes et celui de Nice étaient bien pourvus, mais on manquait de moyens de transport; tous les chevaux de trait avaient péri de misère. La pénurie des finances était telle en France, que, malgré tous les efforts du gouvernement, on ne put donner que deux mille louis en espèces au trésor de l'armée pour l'ouverture de la campagne; il n'y avait donc rien à espérer de la France. Toutes les ressources désormais ne pouvaient s'attendre que de la victoire. Ce n'était que dans les plaines d'Italie que l'on pourrait organiser les transports, atteler l'artillerie, habiller les soldats,

monter la cavalerie. On conquérait tout cela si l'on forçait l'entrée de l'Italie. L'armée française n'avait guère, à la vérité, que trente mille hommes, et on lui en présentait plus de quatre-vingt-dix mille. Si ces deux armées eussent eu à lutter dans une bataille générale, sans doute l'infériorité du nombre de l'armée française, et son infériorité en artillerie et en cavalerie ne lui eussent pas permis de résister; mais ici on pouvait suppléer au nombre par la rapidité des marches, à l'artillerie par la nature des manœuvres, au manque de cavalerie par la nature des positions; et le moral de nos troupes était excellent : tous les soldats avaient fait les autres campagnes d'Italie ou celles des Pyrénées. »

III. *Napoléon arrive à Nice.* — « Napoléon arriva à Nice, du 26 au 29 mars. Le tableau de l'armée, qui lui fut présenté par Schérer, se trouva pire encore que tout ce qu'il avait pu s'imaginer. Le pain était mal assuré; depuis longtemps il ne se faisait plus de distribution de viande; il ne fallait compter que sur deux cents mulets pour les transports, et l'on ne devait pas songer à conduire plus de douze pièces de canon; chaque jour la position empirait. Il ne fallait pas perdre un instant, l'armée ne pouvait plus vivre où elle était, il fallait avancer ou reculer.

« Le général français donna des ordres pour que son armée se mît en mouvement. Il voulait surprendre l'ennemi dès le début de la campagne, et l'étourdir par des succès éclatants et décisifs.

« Le quartier général n'avait jamais quitté Nice depuis le commencement de la guerre; il reçut l'ordre de se rendre à Albenga. Depuis longtemps toutes les administrations se regardaient comme à poste fixe et s'occupaient bien plus des commodités de la vie que des besoins de l'armée. Le général français passa la revue des troupes et leur dit : « Soldats !
« vous êtes nus, mal nourris; on nous doit beaucoup, on ne
« peut rien nous donner. Votre patience, le courage que vous
« montrez au milieu de ces rochers, sont admirables; mais ils
« ne vous procurent aucune gloire. Je vais vous conduire dans

« les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de « grandes villes seront en notre pouvoir, et là vous aurez ri- « chesses, honneurs et gloire. Soldats d'Italie, manqueriez-vous « de courage? »

« Ces discours, un jeune général de vingt-cinq ans, en qui la confiance était déjà grande par les opérations brillantes de Toulon, de Saorgio, de Savone, dirigées par lui les années précédentes, étaient accueillis par de vives acclamations.

« En voulant tourner toutes les Alpes et entrer en Italie par le col de Cadibonne, il fallait que toute l'armée se rassemblât sur son extrême droite; opération dangereuse, si les neiges n'eussent pas alors couvert les débouchés des Alpes. Le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif est une des opérations les plus délicates. Serrurier fut placé à Gareyzio avec sa division pour observer les camps que Colli avait sur Ceva. Masséna et Augereau furent placés en réserve à Loano, Finale et jusqu'à Savone. Laharpe marcha pour menacer Gênes; son avant-garde, commandée par Cervoni, occupa Voltri. Au même moment, le général en chef fit demander au sénat de Gênes le passage de la Bocchetta, et les clefs de Gavi, annonçant ainsi qu'il voulait pénétrer en Lombardie et appuyer ses opérations sur la ville de Gênes. La rumeur fut extrême à Gênes; les Conseils se mirent en permanence. »

IV. *Bataille de Montenotte* (11 *avril*). — « Beaulieu, alarmé, court en toute hâte de Milan au secours de Gênes.

« Il porte son quartier général à Novi, partage son armée en trois corps : la droite, sous les ordres de Colli, composée de Piémontais, eut son quartier général à Ceva; elle fut chargée de la défense de la Stura et du Tanaro; le centre, sous les ordres de D'Argenteau, marche sur Montenotte, pour couper l'armée française en tombant sur son flanc gauche et lui intercepter à Savone la route de la Corniche. De sa personne, Beaulieu, avec sa gauche, couvre Gênes et marche sur Voltri. Au premier aspect, ces dispositions paraissaient bien entendues; mais, en étudiant mieux les circonstances du pays, on découvre que Beaulieu divisait ses forces, puisque toute communication

directe était impraticable entre son centre et sa gauche, autrement que par derrière les montagnes, tandis que l'armée française, au contraire, était placée de manière à se réunir en peu d'heures et à tomber en masse sur l'un et l'autre des corps ennemis, et l'un d'eux fortement battu, l'autre était dans l'absolue nécessité de se retirer.

« Le général D'Argenteau, commandant le centre de l'armée ennemie, vint camper à Montenotte inférieur, le 9 avril. Le 10, il marcha sur Monte-Legino, pour déboucher par la Madone. Le colonel Rampon, qui avait été chargé de la garde des trois redoutes de Monte-Legino, ayant eu avis de la marche de l'ennemi, poussa une forte reconnaissance à sa rencontre. Sa reconnaissance fut ramenée depuis midi jusqu'à deux heures, qu'elle rentra dans les redoutes. D'Argenteau essaya de les enlever d'emblée; il fut repoussé dans trois attaques consécutives; il y renonça. Comme ses troupes étaient fatiguées, il prit position et remit au lendemain à tourner ces redoutes pour les faire tomber. Beaulieu, de son côté, déboucha, le 9, sur Gênes. Toute la journée du 10, Laharpe se trouva engagé avec ses avant-gardes en avant de Voltri, pour lui disputer les gorges et les contenir. Mais le 10, au soir, il se replia sur Savone, et le 11, à la pointe du jour, il se trouvait avec toute sa division derrière Rampon, et les redoutes de Monte-Legino. Dans cette même nuit du 10 au 11, le général en chef marcha avec les divisions Masséna et Augereau, par le col de Cadibonne, et déboucha derrière Montenotte. A la pointe du jour, D'Argenteau, enveloppé de tous côtés, fut attaqué en tête par Rampon et Laharpe, en queue et en flanc, par le général en chef. La déroute fut complète; tout le corps de D'Argenteau fut écrasé dans le même temps que Beaulieu se présentait à Voltri, où il ne trouvait plus personne. Ce ne fut que dans la journée du 12, que le général apprit le désastre de Montenotte et l'entrée des Français dans le Piémont. Il lui fallut alors replier en toute hâte ses troupes sur elles-mêmes, et repasser les mauvais chemins où les dispositions de son plan l'avaient forcé de se jeter. Il s'ensuivit que trois jours

après, à la bataille de Millesimo, une partie seule de ses troupes put arriver à temps. »

V. *Bataille de Millesimo (*14 *avril).* — « Le 12, le quartier général de l'armée française était à Carcari; l'armée battue s'était retirée, les Piémontais sur Millesimo, et les Autrichiens sur Dego.

« Ces deux positions étaient liées par une division piémontaise qui devait occuper les hauteurs de Biestro.

« A Millesimo, les Piémontais se trouvaient à cheval sur le chemin qui couvre le Piémont; ils furent rejoints par Colli, avec tout ce qu'il put tirer de la droite.

« A Dego, les Autrichiens occupaient la position qui défend le chemin d'Acqui, route directe du Milanais; ils furent successivement rejoints par tout ce que Beaulieu put ramener de Voltri; ils se trouvaient là en position de recevoir tous les renforts que pourrait leur fournir la Lombardie. Ainsi, les deux grands débouchés, du Piémont et du Milanais, étaient couverts; l'ennemi se flattait d'avoir le temps de s'y établir et de s'y retrancher.

« Quelque avantageuse que nous ait été la bataille de Montenotte, l'ennemi avait trouvé dans la supériorité du nombre de quoi réparer ses pertes; mais le surlendemain, 14, la bataille de Millesimo nous ouvrit les deux routes de Turin et de Milan.

« Augereau, formant la gauche de l'armée française, marcha sur Millesimo; Masséna, avec le centre, se porta sur Dego, et Laharpe, commandant la droite, cheminait sur les hauteurs de Cairo. L'ennemi avait appuyé sa droite, en faisant occuper le mamelon de Cosseria, qui domine les deux branches de la Bormida; mais dès le 13, le général Augereau, qui n'avait pas donné à la bataille de Montenotte, poussa la droite de l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'il lui enleva les gorges de Millesimo et cerna le mamelon de Cosseria. Provera, avec son arrière-garde forte de deux mille hommes, fut coupé. Dans une position aussi désespérée, il paya d'audace; ce général se réfugia dans un vieux castel ruiné et s'y barricada. De cette hauteur

il voyait la droite de l'armée sarde qui faisait des dispositions pour la bataille du lendemain, où il espérait être dégagé. Toutes les troupes de Colli, du camp de Ceva, devaient être arrivées dans la nuit. On sentait donc l'importance de s'emparer, dans la journée, du château de Cosseria; mais ce poste était très-fort, on y échoua. Le lendemain, les deux armées en vinrent aux mains. Masséna et Laharpe enlevèrent Dego après un combat opiniâtre; Ménars et Joubert, les hauteurs de Biestro. Toutes les attaques de Colli pour dégager Cosseria furent vaines; il fut battu et poursuivi l'épée dans les reins; alors Provera dut poser les armes. L'ennemi, vivement poursuivi dans les gorges de Spigno, y laissa une partie de son artillerie, beaucoup de drapeaux et de prisonniers. La séparation des deux armées autrichienne et sarde fut dès lors bien marquée. Beaulieu porta son quartier général à Acqui, route du Milanais, et Colli se porta à Ceva, pour s'opposer à la jonction de Serrurier et couvrir Turin. »

VI. *Combat de Dego (15 août).* — « Cependant une division de grenadiers autrichiens, qui avait été dirigée de Voltri par Sassello, arriva à trois heures du matin à Dego. La position n'était plus occupée que par des avant-gardes. Ces grenadiers enlevèrent donc facilement le village et l'alarme fut grande au quartier général français, où l'on avait peine à comprendre comment les ennemis pouvaient être à Dego, lorsque nous avions des avant-postes sur la route d'Acqui. Après deux heures d'un combat très-chaud, Dego fut repris et la division ennemie presque entièrement prisonnière.

« Nous perdîmes, dans ces affaires, le général Banel à Millesimo et le général Causse à Dego. Ces deux officiers étaient de la bravoure la plus brillante; ils venaient tous les deux de l'armée des Pyrénées orientales, et il était à remarquer que les officiers qui arrivaient de cette armée montraient une impétuosité et un courage des plus distingués. C'est dans le village de Dego que Napoléon distingua pour la première fois un chef de bataillon qu'il fit colonel : c'était Lannes, qui depuis fut maréchal de l'empire, duc de Montebello, et déploya les

plus grands talents. On le verra constamment, dans la suite, prendre la plus grande part à tous les événements militaires.

« Le général français dirigea alors ses opérations sur Colli et le roi de Sardaigne, et se contenta de tenir les Autrichiens en échec. Laharpe fut placé en observation près de Dego, pour garantir nos derrières et tenir en respect Beaulieu, qui, très-affaibli, ne s'occupait plus qu'à rallier et réorganiser les débris de son armée. La division Laharpe, obligée de demeurer plusieurs jours dans cette position, s'y trouva vivement tourmentée par le défaut de subsistances, vu le manque de transports et l'épuisement du pays où avaient séjourné tant de troupes; ce qui donna lieu à quelques désordres.

« Serrurier, instruit à Garessio des batailles de Montenotte et de Millesimo, se mit en mouvement, s'empara de la hauteur de Saint-Jean, et entra dans Ceva, le même jour qu'Augereau arrivait sur la hauteur de Montezemoto. Le 17, après quelques légères affaires, Colli évacua le camp retranché de Ceva, les hauteurs de Montezemoto et se retira derrière la Cursaglia. Le même jour, le général en chef porta son quartier général à Ceva. L'ennemi y avait laissé toute son artillerie, qu'il n'avait pas eu le temps d'emmener, et s'était contenté de laisser garnison dans le château.

« Ce fut un spectacle sublime que l'arrivée de l'armée sur les hauteurs de Montezemoto; de là se découvraient les immenses et fertiles plaines du Piémont. Le Pô, le Tanaro et une foule d'autres rivières serpentaient au loin; une ceinture blanche de neige et de glace, d'une prodigieuse élévation, cernait à l'horizon ce riche bassin de la terre promise. Ces gigantesques barrières, qui paraissent les limites d'un autre monde, que la nature s'était plu à rendre si formidables, auxquelles l'art n'avait rien épargné, venaient de tomber comme par enchantement!

« Annibal a forcé les Alpes, » dit le général français en fixant ses regards sur ces montagnes; « nous, nous les aurons tournées. » Phrase heureuse qui exprimait en deux mots la pensée et le résultat de la campagne.

« L'armée passa le Tanaro. Pour la première fois, nous nous trouvions absolument en plaine, et la cavalerie put alors nous être de quelque secours. Le général Stengel, qui la commandait, passa la Cursaglia à Lezegno, et battit la plaine. Le quartier général fut porté au château de Lezegno sur la droite de la Cursaglia, près de l'endroit où elle se jette dans le Tanaro. »

VII. *Combat de Saint-Michel et bataille de Mondovi (20 et 22 avril).* — « Le général Serrurier réunit ses forces à Saint-Michel. Le 20, il passe le pont de Saint-Michel, en même temps que Masséna passait le Tanaro, pour attaquer les Piémontais; mais Colli, jugeant le danger de sa position, abandonna le confluent des deux rivières et marcha lui-même pour prendre position à Mondovi. Il se trouva, par une circonstance fortuite, avec ses forces, précisément devant Saint-Michel, comme le général Serrurier débouchait du pont. Il fit halte, lui opposa des forces supérieures et le força de se replier. Serrurier se fût pourtant maintenu dans Saint-Michel, si un de ses régiments d'infanterie légère ne se fût livré au pillage. Le général français déboucha, le 22, par le pont de Torre et se porta sur Mondovi. Colli y avait déjà élevé quelques redoutes et s'y est trouvé en position; sa droite, à Notre-Dame de Vico et son centre à la Bicoque. Dans la journée même, Serrurier enleva la redoute de la Bicoque et décida de la bataille qui a pris le nom de Mondovi. Cette ville et tous ses magasins tombèrent au pouvoir du vainqueur.

« Le général Stengel, qui s'était trop éloigné en plaine avec un millier de chevaux, fut attaqué par les Piémontais, doubles en force. Il fit toutes les dispositions qu'on devait attendre d'un général consommé, et opérait sa retraite sur ses renforts, lorsque, dans une charge, il tomba blessé à mort d'un coup de pointe. Le général Murat, à la tête de la cavalerie, repoussa les Piémontais et les poursuivit à son tour pendant quelques heures. Le général Stengel, Alsacien, était un excellent officier de hussards; il avait servi sous Dumouriez aux campagnes du Nord, était adroit, intelligent, alerte; il réunissait les qua-

lités de la jeunesse à celles de l'âge avancé; c'était un vrai général d'avant-postes. Deux ou trois jours avant sa mort, il était entré le premier dans Lezegno. Le général français y arriva quelques heures après, et, quelque chose dont il eût besoin, tout était prêt. Les défilés, les gués avaient été reconnus; des guides étaient assurés; le curé, le maître de poste avaient été interrogés; des intelligences étaient déjà liées avec les habitants; des espions étaient envoyés dans plusieurs directions; les lettres de la poste saisies, et celles qui pouvaient donner des renseignements militaires, traduites et analysées; toutes les mesures étaient prises pour former des magasins de subsistances pour rafraîchir la troupe; malheureusement, Stengel avait la vue basse, défaut essentiel dans sa profession, qui lui devint funeste et contribua à sa mort.

« Après la bataille de Mondovi, le général en chef marcha sur Chérasque, Serrurier se porta sur Fossano, et Augereau sur Alba. »

VIII. *Prise de Chérasque (25 avril).* — « Ces trois colonnes entrèrent à la fois, le 25 avril, dans Chérasque, Fossano et Alba. Le quartier général de Colli était à Fossano le jour même que Serrurier l'en délogea. Chérasque, à l'embouchure de la Stura et du Tanaro, était forte, mais mal armée et point approvisionnée parce qu'elle n'était pas frontière. Le général français attachait une grande importance à sa possession. Il y trouva du canon, et fit travailler à force à la mettre en état de défense. L'avant-garde passa la Stura, et se porta au delà de la petite ville de Bra.

« Cependant la jonction de Serrurier nous avait permis de communiquer avec Nice par Ponte-di-Nava; nous en reçûmes des renforts d'artillerie et tout ce que l'on avait pu préparer. On avait pris, dans tous les différents combats, beaucoup d'artillerie et de chevaux; on en leva de tous côtés dans la plaine de Mondovi. Peu de jours après l'entrée à Chérasque, l'armée eut soixante bouches à feu approvisionnées; la cavalerie fit des remontes de chevaux. Les soldats qui avaient été sans distributions durant les huit ou dix jours de cette cam-

pagne, commencèrent à en recevoir de régulières. Le pillage et le désordre, suite ordinaire de la rapidité des mouvements, cessèrent; on rétablit la discipline, et chaque jour l'armée changea de face, au milieu de l'abondance et des ressources qu'offrait ce beau pays. Les pertes se réparèrent. La rapidité des mouvements, l'impétuosité des troupes et surtout l'art de les opposer toujours à l'ennemi, au moins en nombre égal et souvent en nombre supérieur, joint aux succès constants qu'on avait obtenus, avaient épargné bien des hommes; d'ailleurs, les soldats arrivaient, par tous les débouchés, de tous les dépôts, de tous les hôpitaux, au seul bruit de la victoire et de l'abondance qui régnait dans l'armée.

« On trouva en Piémont de tous les vins; ceux du Mont-Ferrat ressemblaient aux vins de France. La misère avait été telle jusque-là dans l'armée française qu'on oserait à peine la décrire.

« Les officiers, depuis plusieurs années, ne recevaient que 8 francs par mois, et l'état-major était entièrement à pied. Le maréchal Berthier a conservé dans ses papiers un ordre du jour d'Albenga qui accordait une gratification de trois louis à chaque général. »

IX. *L'armistice de Chérasque (28 avril).* — « L'armée n'était plus éloignée que de dix lieues de Turin.

« La cour de Sardaigne ne savait plus à quoi se résoudre; son armée était découragée et en partie détruite. L'armée autrichienne, réduite à plus de moitié, semblait n'avoir d'autre pensée que de couvrir Milan. Les esprits étaient fort agités dans tout le Piémont, et la cour ne jouissait nullement de la confiance publique. Elle se mit à la discrétion du général français et sollicita un armistice; celui-ci y accéda. Bien des personnes eussent préféré que l'armée eût marché et se fût emparée de Turin. Mais Turin est une place forte; si l'on voulait en fermer les portes, on avait besoin d'un train d'artillerie (qu'on n'avait pas) pour les faire ouvrir. Le roi avait encore un grand nombre de forteresses, et malgré les victoires qu'on venait de remporter, le moindre échec, le plus léger caprice

de la fortune pouvait tout renverser. Les deux armées ennemies, malgré leurs nombreux revers, étaient encore égales à l'armée française; elles avaient une artillerie considérable et surtout une cavalerie qui n'avait pas souffert. Dans l'armée française, malgré ses victoires, il y avait de l'étonnement; on demeurait frappé de la grandeur de l'entreprise; l'on doutait de la possibilité du succès, quand on considérait la faiblesse des moyens. Le moindre événement douteux eût donc rencontré beaucoup d'esprits disposés à l'exagération. Des officiers, même des généraux, ne concevaient pas qu'on osât songer à la conquête de l'Italie avec aussi peu d'artillerie, sans presque de cavalerie et avec une armée aussi faible, que les maladies et l'éloignement de la patrie allaient affaiblir chaque jour. On trouve des traces de ces sentiments de l'armée dans la proclamation suivante du général en chef, qu'il adressa à ses soldats, à Chérasque :

« Soldats! vous avez, en quinze jours, remporté six victoires, » pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, » plusieurs places fortes et conquis la partie la plus riche du » Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou » blessé plus de dix mille hommes.

» Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, » illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie. Vous » égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée conquérante de » la Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à » tout; vous avez gagné des batailles sans canons, passé des » rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, » bivaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les » phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient » seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces » vous en soient rendues, soldats! La patrie reconnaissante » vous devra en partie sa prospérité; et si, vainqueurs de » Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, » vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

» Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec au- » dace fuient épouvantées devant vous. Les hommes pervers

« qui riaient de votre misère, se réjouissaient dans leurs « pensées des triomphes de nos ennemis, sont confondus et « tremblants. Mais, soldats, il ne faut pas vous le dissimuler, « vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire. Ni « Turin ni Milan ne sont à vous. Les cendres des vainqueurs « de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville. « Vous étiez dénués de tout au commencement de la cam- « pagne; vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus. Les « magasins pris à vos ennemis sont nombreux; l'artillerie de « siége et de campagne est arrivée. Soldats! la patrie a droit « d'attendre de vous de grandes choses! Justifierez-vous son « attente? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute; « mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à « prendre, des rivières à passer. En est-il entre nous dont le « courage s'amollisse? En est-il qui préféreraient retourner, « sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essuyer pa- « tiemment les injures de cette soldatesque esclave? Non, il « n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Mille- « simo, de Dego, de Mondovi. Tous brûlent de porter au loin « la gloire du peuple français. Tous veulent humilier ces rois « orgueilleux qui avaient médité de nous donner des fers. « Tous veulent dicter une paix glorieuse et qui indemnise la « patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits. Amis, je vous « la promets, cette conquête; mais il est une condition qu'il « faut que vous juriez de remplir, c'est de respecter les peuples « que vous délivrez, c'est de réprimer les pillages horribles « auxquels se portent des scélérats suscités par vos ennemis. « Sans cela, vous ne seriez point les libérateurs des peuples; « vous en seriez les fléaux. Vous ne seriez pas l'honneur du « peuple français, il vous désavouerait. Vos victoires, votre « courage, vos succès, le sang de vos frères morts aux com- « bats, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant « à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougi- « rions de commander à une armée sans discipline, sans frein, « qui ne connaîtrait de loi que la force. Mais investi de l'au- « torité nationale, fort de la justice et par la loi, je saurai

« faire respecter à ce petit nombre d'hommes, sans courage, « sans cœur, les lois de l'humanité et de l'honneur qu'ils foulent aux pieds; je ne souffrirai pas que des brigands souillent « vos lauriers. Je ferai exécuter à la rigueur le règlement que « j'ai fait mettre à l'ordre. Les pillards seront impitoyablement fusillés; déjà plusieurs l'ont été. J'ai eu lieu de remarquer avec plaisir l'empressement avec lequel les bons « soldats de l'armée se sont portés à faire exécuter les « ordres.

« Peuples d'Italie! l'armée française vient pour rompre vos « chaînes; le peuple français est l'ami de tous les peuples: « venez avec confiance au-devant d'elle. Vos propriétés, votre « religion et vos usages seront respectés. Nous ferons la « guerre en ennemis généreux, et nous n'en voulons qu'aux « tyrans qui vous asservissent.

« NAPOLÉON BONAPARTE. »



Camp romain.



Soldats autrichiens.

IV

LE MARÉCHAL JOURDAN.

(1762-1830.)

Jean-Baptiste Jourdan naquit à Limoges, le 29 avril 1762. Fils d'un chirurgien, il entra, à l'âge de seize ans, comme fantassin, dans l'armée américaine. De retour en France, il se fit mercier. En 1791, il offrit ses services à la patrie et obtint le commandement d'un bataillon à l'armée du Nord. Il se distingua, sous les ordres de Dumouriez, à Namur, et fut nommé, dans l'espace de trois mois, général de brigade et général de division. Il fut blessé au sanglant combat de Hondschoote, où il donna des preuves brillantes de son talent comme général et de sa valeur comme soldat.

La France était menacée de tous les côtés. Le fruit des belles victoires de Valmy et de Jemmapes était perdu; la retraite d'Aix-la-Chapelle et la défaite de Neerwinden ouvraient les frontières à l'ennemi; la trahison de Dumouriez pouvait désorganiser l'armée. Ni le gouvernement révolutionnaire ni les soldats ne désespérèrent du salut de la patrie : ils la rendirent

victorieuse partout, les uns par leur énergie, les autres par leur bravoure.

Le général Houchard dut en partie à Jourdan le succès de la journée de Hondschoote. Après l'arrestation et la fin tragique de son chef, Jourdan, que son civisme éprouvé, la confiance de ses frères d'armes et ses élans irrésistibles recommandaient pour le poste suprême, fut appelé au commandement de l'armée du Nord. Il marche avec rapidité sur les Autrichiens, leur livre une bataille qui dure deux jours, à Watignies, et les force dans les retranchements que le prince de Cobourg avait regardés comme inexpugnables (1).

Comme suite immédiate de cette belle victoire, les ennemis levèrent le blocus de Maubeuge.

Le général Jourdan avait différé d'avis avec les membres du Comité de salut public sur l'opportunité d'envahir la Belgique. Il fut mandé à Paris, pour expliquer les motifs de sa conduite, et il y réussit si bien, que ses plans furent adoptés, et qu'en 1794, il fut mis à la tête de l'armée de la Moselle. Il débuta en battant les Autrichiens près d'Arlon, à Fontaine-l'Évêque et à Binche, enleva le camp de Saint-Gérard et la ville de Dinant, et rejoignit les armées du Nord et des Ardennes avec quarante mille hommes. Après avoir passé la Sambre, enlevé les avant-postes et investi Charleroi, il rencontra de nouveau les ennemis à Gosselies.

Jourdan avait sous ses ordres les généraux Lefebvre, Ferrand et Kléber. Pendant que les deux armées étaient en marche pour se surprendre réciproquement, il survint un épais brouillard qui les déroba à la vue l'une de l'autre. Les colonnes se rencontrèrent dans l'obscurité et engagèrent la lutte par des coups de canon. Lorsque le jour reparut, vers onze heures, Kléber chargea l'ennemi avec son audace habituelle et le culbuta sur l'aile gauche. Jourdan arrive au même résultat

(1) Le prince de Cobourg aurait dit, à ce qu'on prétend : « J'avoue que les Français sont de fiers républicains ; mais, s'ils me débusquent d'ici, je me fais républicain moi-même. » (PIÉRART, *cité par* LOUIS BLANC.)

au centre; mais il apprend que la droite de son armée, commandée par le général Ferrand, s'est retirée derrière la Sambre, et que le général Hatry, qui menait les troupes de siége, s'est vu forcé de se replier également. Le général en chef crut qu'il était prudent de repasser le fleuve et de rétablir son ordre de bataille, malgré l'avis contraire du représentant du peuple Saint-Just, qui, d'ailleurs, eut le tact et le bon goût de ne pas insister.

Jourdan avait raison. Il obtint un nouveau succès à Trazegnies et força la place de Charleroi à capituler. Cette prise importante fut le prélude d'une des plus grandes batailles de l'époque. Elle fut livrée à Fleurus, aux mêmes lieux où, en 1662 et en 1690, les Français avaient déjà remporté des victoires, et où, en 1815, ils devaient avoir un succès inutile. La bataille commença avant le jour et dura douze heures. Cent mille hommes de troupes coalisées étaient opposés à soixante-dix mille républicains, et des deux côtés commandaient des généraux de talent. Trois fois les Français furent repoussés dans les retranchements, trois fois les soldats s'élancèrent en avant, en poussant le cri : « Point de retraite aujourd'hui! »

Neuf heures de lutte vigoureuse n'ont pas ralenti leur ardeur. La victoire semble indécise. Électrisés par l'énergie de leurs chefs, ils recommencent un combat de trois heures et forcent enfin les ennemis à battre en retraite.

La Convention nationale décréta que les soldats de Fleurus et le général Jourdan avaient bien mérité de la patrie et que les troupes réunies prendraient le nom d'armée de Sambre-et-Meuse.

Une fête publique fut célébrée en commémoration de la victoire. Ce fut une belle journée pour l'illustre Jourdan. Ce grand souvenir dut le consoler de bien des déboires qu'il eut à subir dans la suite.

Les armées républicaines commencèrent alors leur marche triomphale à travers la Belgique et la Hollande. Pichegru s'avance en conquérant; Jourdan rejette les Autrichiens sur le

Rhin, après avoir pris Namur, Mons, Bruxelles, Tirlemont, Liége, Laufeld, après avoir vaincu dans la forêt de Soignes, à Tirlemont, à Sprimont, à Aix-la-Chapelle, à Aldenhoven, et sur les bords de la Roer. Le passage de cette rivière, la prise de Juliers, bientôt suivie de la capitulation de Maestricht, couronnèrent dignement cette merveilleuse campagne, qui n'a pas son égale, dans les annales de la guerre, pour l'audace des coups et la rapidité des succès.

Non content d'avoir refoulé les Autrichiens sur le Rhin, Jourdan fit passer ce fleuve aux divisions de Kléber, de Lefebvre, de Championnet et de Grenier, et s'empara de Dusseldorf. Il traversa lui-même la Sieg et la Lahn, et chassa l'ennemi de Neuwied. L'armée française s'était avancée jusque sur les rives du Mein.

Mais un corps de dix mille hommes, que Pichegru envoyait pour renforcer l'armée de Sambre-et-Meuse, fut culbuté. Jourdan, craignant de voir ses troupes enveloppées par les Autrichiens et ses communications interceptées, se retira, un peu rapidement, disent ses adversaires. Dans tous les cas, Carnot lui-même rendit hommage à son talent et reconnut, en pleine Convention nationale, que la retraite était savante et régulière. La campagne de l'an III fut terminée par un armistice.

L'archiduc Charles, qui commandait les Autrichiens, s'avança sur la rive gauche du Rhin. Jourdan résolut de porter le théâtre de la guerre sur la rive droite, et remporta la victoire importante d'Altenkirchen, due principalement à son génie et à la bravoure de Kléber. Trois mille prisonniers, quatre drapeaux, douze pièces de canon, sans compter les fourgons et les munitions, furent les trophées de cette journée. Néanmoins, l'archiduc, ayant rassemblé la presque totalité de ses forces, obligea les Français à se replier, et Jourdan effectua une seconde fois sa retraite sur la rive gauche du Rhin. Il repasse bientôt la Lahn et prend Wurzbourg. Un combat sanglant est livré près de cette ville. Le général français, dont les troupes sont disséminées par suite de ses marches

rapides, ne peut réussir à culbuter l'ennemi et se retire derrière Wetzlar.

Attaqué par ses antagonistes politiques, brusqué par le gouvernement et blâmé par Carnot, Jourdan demanda son remplacement. Plus tard, lorsqu'il fut accusé d'avoir commis des fautes graves, surtout dans l'*Histoire de la campagne de 1796*, généralement attribuée au prince Charles lui-même, il rédigea des *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1796*.

Le département de la Haute-Vienne élut le général Jourdan membre du conseil des Cinq-Cents. L'illustre vainqueur de Fleurus fut accueilli par les applaudissements de ses collègues et porté deux fois à la présidence du Sénat populaire.

Il appartenait au parti le plus prononcé en faveur de la république et vota constamment pour les mesures démocratiques. A la tribune, il fit preuve de talent oratoire et proposa la loi sur la conscription qui fit des soldats de tous les Français.

En 1799, le Directoire nomma Jourdan au commandement de l'armée de Mayence, qui devint bientôt l'armée du Danube. Lucien Bonaparte dit, au nom du conseil des Cinq-Cents : « C'est pour le camp que Jourdan quitte la tribune; l'auteur de la loi sur la conscription militaire doit faire place au général de Fleurus. Eh bien! qu'il parte, entouré de l'estime de ses collègues et suivi de la confiance de la république. De votre sein, représentants du peuple, sort un de ceux qui vont mener à la victoire, non pour la première fois, les enfants de la France. »

Ces prévisions agréables ne furent malheureusement pas réalisées. Jourdan, il est vrai, s'était déjà rendu maître de la Souabe, mais il n'avait que soixante-six mille combattants sous ses ordres, tandis que le prince Charles s'avançait sur lui avec cent vingt mille hommes. Le général français fut défait sur les bords de l'Ostrach et à Stockach, et quitta l'armée, où Masséna le remplaça. Il fut malheureux, mais il n'avait pas démérité. Le Directoire fit peser la lourde responsabilité sur lui; à son

tour, il accusa les directeurs, dans une justification qu'il publia sous le titre : ***Précis des opérations de l'armée du Danube.***

Le général Jourdan fut réélu membre du conseil des Cinq-Cents, et s'y montra de nouveau partisan zélé de la république. Aussi le trouva-t-on parmi les adversaires véhéments de l'audacieux coup d'État accompli par Bonaparte, le 18 brumaire. Le soir même de cette journée néfaste, il fut arbitrairement exclu de la législature et envoyé dans un département pour y être détenu. Cependant, dès l'année 1800, le premier consul voulut mettre à profit les talents administratifs de Jourdan ; mais, craignant son influence sur l'armée et dans le pays, il l'employa en Italie.

Lorsque, en 1804, le nouvel empereur voulut entourer son trône improvisé d'institutions aristocratiques, il n'eut garde d'oublier sur la liste des maréchaux de l'empire les vainqueurs de Valmy et de Fleurus, dont les noms honorés étaient toujours entourés d'un éclatant prestige. Jourdan devint donc maréchal, comte et grand officier de la Légion d'honneur. Mais Napoléon ne lui confia jamais le commandement suprême. Il avait la franchise et la bonne foi de dire la vérité au maître, qui n'aimait que les flagorneurs et les instruments serviles C'est pourquoi il fut chargé du malencontreux rôle de donner des conseils au roi Joseph Bonaparte, qui l'accusait tranquillement de tous les revers qu'il éprouvait en Espagne. Jourdan demanda son rappel et l'obtint ; mais il dut retourner à Madrid, en 1812. En 1813, il fut présent, en qualité de major-général, à l'immense défaite de Vittoria, où son bâton de maréchal se trouva parmi le butin. Le prince régent d'Angleterre, dans la lettre de félicitation qu'il adressa à Wellington, écrivit : « Vous m'avez envoyé, parmi les trophées de votre gloire sans égale, le bâton d'un maréchal de France ; je vous envoie en retour celui d'Angleterre. » Comme d'habitude, le maréchal Jourdan fut taxé d'impéritie, et le fatal échec lui fut imputé, quoiqu'il ne commandât pas, et qu'il eût signalé toutes les fautes et prédit toute la série des infortunes qui survinrent.

Rentré en France, Jourdan resta dans l'inaction. Nommé

gouverneur d'une division militaire, il s'empressa de faire reconnaître Louis XVIII, après la capitulation de Paris. Le roi lui donna la croix de Saint-Louis, et, pendant les Cent jours, l'empereur le nomma pair de France. Après la bataille de Waterloo, il présida le conseil de guerre qui se déclara incompétent pour juger le maréchal Ney.

La Restauration cherchait à combler de faveurs tous les hommes de guerre que Napoléon avait maltraités : Jourdan ne fit pas exception. Il resta membre de la chambre des pairs et fut nommé gouverneur de l'hôtel des Invalides. Il mourut dans ce poste d'honneur en 1830.

On a dit, avec raison, du vaillant général de la république, « qu'il avait un noble caractère qui ne se démentit dans aucune circonstance de sa vie, et qu'un sentiment élevé de justice le distinguait de beaucoup d'autres maréchaux (1). »

Les écrits qu'il a publiés ne se lisent pas avec un intérêt soutenu, parce qu'il se complaît trop dans des détails minutieux. Il dit lui-même : « Soldat depuis l'enfance, nous sommes peu accoutumé à manier la plume ; nous n'avons donc de prétention qu'au mérite d'écrire la vérité. » Certes, on ne peut le taxer ni de mensonge ni de tergiversation. Le maréchal Jourdan a, de plus, laissé des Mémoires manuscrits sur lesquels son parent, M. Louis Blanc, s'appuie dans quelques parties de son admirable *Histoire de la Révolution*. Nous osons espérer que la France ne sera pas longtemps privée de cet ouvrage, car tout ce qu'ont écrit les acteurs dans ce grand drame mérite d'être publié. Nous donnons quelques pages de son Mémoire sur la malheureuse campagne de 1796.

LA CAMPAGNE DE 1796 EN ALLEMAGNE.

« Pichegru avait été rappelé et remplacé par Moreau, à l'armée de Rhin-et-Moselle ; celle du Nord avait été mise sous les ordres du général Beurnonville, et Jourdan conservait le

1. *Vorlesungen über Kriegsgechichte.*

commandement de celle de Sambre-et-Meuse. Cette dernière, forte de septante-huit mille combattants, dont onze mille de cavalerie, cantonnait le long du Rhin et de la Moselle; quoique composée de troupes d'une valeur éprouvée, elle était loin d'être en état d'ouvrir la campagne. Son habillement et son équipement étaient dans le plus mauvais état; la solde, arriérée pour la troupe, illusoire pour les officiers, ne suffisait pas à leurs premiers besoins. Les magasins de vivres et de munitions étaient épuisés. L'artillerie manquait de chevaux et de charretiers; la cavalerie était pitoyablement montée; enfin, la caisse ne renfermait que de vains assignats, et point de crédit.

« Toutefois, malgré ce dénûment absolu, on avait profité de l'hiver pour réparer les fortifications de Dusseldorf, et la place se trouvait couverte par un camp retranché; des redoutes avaient été construites dans l'île de Neuwied, dont les Français étaient restés maîtres à la fin de la campagne précédente; la communication avec l'île était assurée par un pont de bateaux; des ouvrages avaient été élevés sur les rives de la Moselle pour couvrir les ponts de Muhlheim, de Traerbach, de Treis et d'Alken; enfin, les hauteurs de la Chartreuse, devant Coblentz, celles du Traerbach et de Trèves avaient été retranchées.

« L'armée de Rhin-et-Moselle comptait également septante-huit mille combattants; elle cantonnait dans l'Alsace et le pays de Deux-Ponts, et ne se trouvait guère dans un meilleur état que la première. L'armée du Nord, forte d'environ quarante mille hommes, y compris les troupes hollandaises, n'avait d'autre objet que de maintenir la tranquillité en Belgique et en Hollande, et de rassurer le gouvernement de cette république contre la crainte que lui inspiraient les flottes de l'Angleterre.

« L'archiduc Charles venait de prendre le commandement de l'armée autrichienne du bas Rhin, en remplacement de Clairfayt; celle du haut Rhin était sous les ordres de Wurmser: elles comptaient ensemble cent septante-six mille combattants. Indépendamment d'une supériorité de vingt mille hommes, les Impériaux avaient encore l'avantage d'une cavalerie beaucoup

plus nombreuse, car la leur s'élevait à quarante-trois mille chevaux, tandis que celle des Français n'était que de dix-huit mille. Ces deux armées, qui d'ailleurs ne laissaient rien à désirer, soit dans le personnel, soit dans le matériel, fières des succès remportés à la fin de la campagne précédente, étaient pleines d'ardeur et de confiance, et n'aspiraient qu'au moment d'en venir aux mains.

« Les hostilités venaient de commencer en Italie ; Bonaparte avait battu Beaulieu à Montenotte et Millesimo. Ce brillant et audacieux début présageait de grands et rapides succès. Le Directoire aurait voulu rompre l'armistice sur le Rhin, afin d'empêcher les Autrichiens d'envoyer des secours en Italie ; mais les armées françaises paraissaient hors d'état d'ouvrir la campagne en Allemagne. Cependant le Directoire adressa aux généraux en chef un plan sur lequel ils conférèrent le 7 mai, à Trèves.

« Le gouvernement avait décidé que, dans le cas où Jourdan se croirait en état d'ouvrir la campagne, il placerait un corps de vingt-cinq mille hommes, sous les ordres de Moreau, en avant de Trèves, pour le lier à l'armée de Rhin-et-Moselle, laissant un cordon sur la Nahe, et qu'avec le gros de son armée il passerait le Rhin à Dusseldorf et s'avancerait sur la Lahn, afin de rappeler, sur la rive droite du fleuve, les troupes ennemies qui étaient sur la rive gauche. Pendant ce temps, Moreau, par une attitude offensive, eût garanti Marceau des attaques de l'ennemi; enfin, lorsque Jourdan aurait forcé les Autrichiens à repasser sur la rive droite, le corps de Marceau devait filer derrière l'armée de Rhin-et-Moselle, et aller tenter le passage du Rhin, entre Huningue et Strasbourg. Il était expressément défendu d'engager une affaire sérieuse sur la rive gauche.

« Les généraux en chef proposèrent quelques modifications à ce plan de campagne. L'armée de Sambre-et-Meuse, après avoir laissé en avant de Trèves un détachement de vingt-cinq mille hommes et un cordon dans le Hundsruck, n'en eût porté sur la Lahn qu'environ quarante mille; ce mouvement devait,

à la vérité, dégager la rive gauche du Rhin, et mettre Jourdan aux prises avec les principales forces de l'ennemi sur la rive droite; mais il n'aurait pu être secouru, puisque, pendant ce temps, Marceau se serait trouvé en marche vers le haut Rhin, et que l'armée aux ordres de Moreau, séparée des Autrichiens par le Rhin, n'aurait pu les empêcher d'accabler celle de Sambre-et-Meuse. Jourdan et Moreau représentèrent donc au Directoire qu'il leur paraissait plus naturel de faire tenter le passage dans le haut Rhin, par les troupes qui se trouvaient en Alsace, et de confier le commandement de cette expédition à un général qui connût le cours du fleuve, que de perdre vingt jours à y faire arriver des troupes de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous un chef qui n'avait jamais fait la guerre dans cette partie. Ils proposèrent également au gouvernement d'autoriser le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse à se faire joindre, sur la Lahn, par toutes les troupes dont la présence ne serait pas indispensable sur la Nahe, lorsque les principales forces de l'ennemi se seraient reployées sur la rive droite du Rhin; alors il eût été en état de combattre, ou au moins de tenir en échec l'archiduc, pendant que Moreau exécuterait le passage du haut Rhin. Et comme, d'ailleurs, les armées françaises n'étaient pas prêtes à entrer en campagne, ils communiquèrent au Directoire leurs vues sur ce qu'ils croyaient convenable de faire, dans le cas où l'ennemi romprait l'armistice et prendrait l'offensive.

« Dans cette supposition, soit que les Autrichiens se portassent en force contre l'armée de Rhin-et-Moselle ou contre celle de Sambre-et-Meuse, il était indispensable que celle qui serait le plus faiblement attaquée marchât au secours de l'autre et livrât bataille. Les généraux en chef demandèrent donc l'autorisation d'engager une affaire générale, lorsqu'ils en verraient l'occasion favorable.

« Les Autrichiens dénoncèrent, en effet, la rupture de l'armistice, le 21 mai. Les hostilités devaient recommencer le 31. L'ennemi annonçait hautement l'intention de pénétrer en France par la Moselle et la Sarre. Mais à cette époque, Bonaparte

avait envahi le Milanais et dicté la paix à la cour de Turin. Le cabinet de Vienne ordonna à Wurmser de détacher vingt mille hommes pour couvrir le Tyrol et sauver Mantoue. On a prétendu que cette circonstance força les Impériaux à renoncer à leur premier projet, et que les généraux reçurent l'ordre de rester sur la défensive. Cependant, malgré le détachement qui venait de passer en Italie, les armées autrichiennes sur le Rhin étaient encore aussi nombreuses que celles de la république; elles conservaient la supériorité que leur donnait leur immense cavalerie, et se trouvaient pourvues de tous les moyens pour entrer en campagne; il semble que ces avantages comparés à l'état de dénûment des armées républicaines, auraient dû engager les généraux ennemis à prendre l'offensive. Il est vrai que la position des Français était appuyée d'une ligne de places fortes; mais sans rentrer dans la discussion de savoir, si, d'après le système de guerre adopté de nos jours, le grand nombre de ces sortes de places est plus utile que nuisible, bornons-nous à remarquer que les Autrichiens, occupant une position centrale, pouvaient débuter par marcher avec leurs principales forces contre une des deux armées de la république; et qu'au premier avantage remporté par eux, les généraux français, forcés de jeter de nombreuses garnisons dans les forteresses, se seraient affaiblis, et auraient donné la supériorité aux armées autrichiennes pour toute la campagne. On est également fondé à observer que si réellement les généraux ennemis reçurent l'ordre de rester sur la défensive, ils auraient dû concentrer leurs armées sur la rive droite du Rhin, tant pour arrêter celle de Sambre-et-Meuse qui, de Dusseldorf, avait la facilité de se porter sur la Lahn et même sur le Mein, que pour s'opposer au passage que Moreau pouvait tenter dans la partie supérieure de son cours. Quoi qu'il en soit, le 31 mai, jour où devaient commencer les hostilités, les Impériaux tenaient encore une position offensive et les Français une position défensive.

« Kléber, ayant sous ses ordres les divisions Lefebvre et Collaud, était à Dusseldorf; la réserve d'infanterie, commandée

par Bonnard, à Cologne et Bonn; la division Grenier, à Coblentz; celles des généraux Championnet, Bernadotte, Poncet et la réserve de cavalerie étaient réunies dans le Hundsruck; la division de Marceau, à Birkenfeld; le général en chef avait son quartier général à Kirchberg.

« Le gros de l'armée de l'archiduc était à Baumholder et sur la Nahe; son aile droite, aux ordres du prince de Wurtemberg, sur la rive droite du Rhin, entre la Lahn et la Sieg. L'armée de Rhin-et-Moselle se trouvait derrière la Lauter; sa droite s'étendant le long du Rhin jusqu'à Huningue, et sa gauche se prolongeant jusqu'à Hombourg, par Anweiler, Pirmasenz et Deux-Ponts.

« L'armée autrichienne du haut Rhin était en avant de Manheim, sur le Spirbach et à Kaiserslautern, ayant un cordon de troupes sur la rive droite du Rhin, jusqu'aux environs de Bâle.

« L'armée de Sambre-et-Meuse était dans une position précaire; menacée sur sa droite par les principales forces de l'archiduc, elle courait le danger d'être rejetée derrière la Moselle, et séparée de celle de Rhin-et-Moselle. Le prince Charles et Wurmser avaient, au contraire, leurs communications bien assurées avec la rive droite du Rhin, par les places de Mayence et de Manheim; réunis, pour ainsi dire, ils avaient la facilité de combiner leurs mouvements et de marcher en force contre l'une des deux armées françaises; tandis que Moreau et Jourdan, séparés par une grande distance, ne pouvaient qu'avec peine concerter leurs opérations. Le Hundsruck, pays naturellement pauvre et ruiné par le long séjour qu'y avaient fait les armées, n'offrait aucune ressource. D'ailleurs, les communications y étaient alors si difficiles qu'il devenait impossible d'y faire arriver les subsistances nécessaires à l'armée. Dans cet état de choses, il n'était pas probable que Moreau forçât le passage du Rhin vers sa droite, tant que sa gauche et son centre seraient menacés par l'armée de Wurmser. Ces considérations déterminèrent le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse à faire tous ses efforts pour contraindre

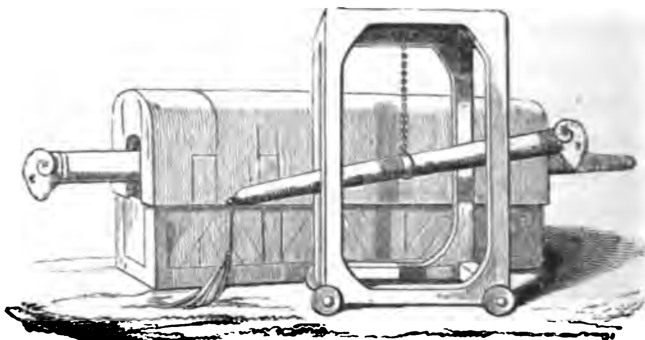
l'ennemi à abandonner la rive gauche du Rhin, et porter le théâtre de la guerre sur la rive droite ; il ordonna à Kléber de marcher avec l'aile gauche par Dusseldorf, sur la Sieg et la Lahn. Cette manœuvre n'était pas sans inconvénients : l'archiduc pouvait se borner à opposer à Kléber un corps suffisant pour ralentir ses opérations et marcher, avec le gros de son armée, contre Jourdan dans le Hundsruck. Mais, dans ce cas, le général en chef se serait reployé sur les camps retranchés de Trèves, de Traerbach et de Chartreuse, où il aurait arrêté son adversaire, pendant que Kléber, s'avançant sur le Mein, se serait emparé des magasins de l'ennemi. Si, au contraire, l'archiduc s'était porté sur la rive droite du Rhin, ainsi que Jourdan le désirait, il devenait probable que l'aile gauche de l'armée française se serait reployée sur Dusseldorf ; mais cet inconvénient ne balançait pas l'avantage que son premier mouvement aurait produit, et encore moins celui de donner à Moreau la facilité d'effectuer son passage dans le haut Rhin. Le Directoire ayant approuvé cette résolution, Jourdan en fit part à Moreau, en l'engageant à renforcer sa gauche, pour la mettre à même d'agir, en cas de besoin, de concert avec la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il invita en même temps le général en chef de l'armée du Nord à faire passer un corps de huit à dix mille hommes à Dusseldorf; mais les troupes françaises de cette armée étant à la solde de la Hollande, le gouvernement batave ne voulut pas consentir à leur départ.

« Kléber, croyant que l'ennemi défendrait la position d'Ukerath, qui paraissait inexpugnable de front, fit ses dispositions pour la prendre à revers. Lefebvre reçut l'ordre de partir, le 2 juin au matin, pour aller passer la Sieg au-dessus de Blankenberg. Il fut ordonné à Collaud de se diriger, par les montagnes, sur Jungrath, et d'arriver sur les derrières de l'ennemi. Ce mouvement fut exécuté avec beaucoup de précision; les deux colonnes débouchèrent à point nommé; mais déjà l'ennemi avait fait sa retraite sur Altenkirchen. Kléber campa à Ukerath.

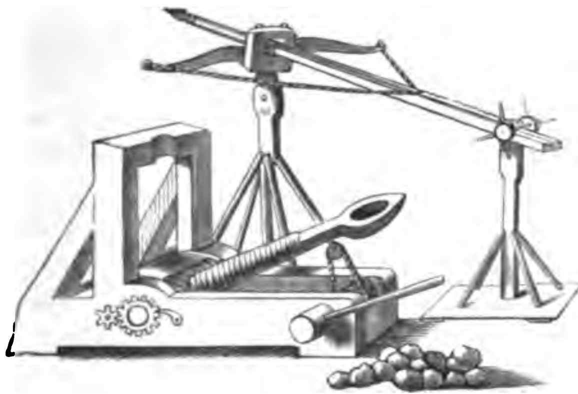
« Le lendemain, les troupes françaises séjournèrent. Les

Autrichiens occupaient les hauteurs d'Altenkirchen, et la position de Crobach; leurs avant-postes étaient à Weyer-Busch.

« Le 4 juin, Kléber se porta en avant. Lefebvre, qui formait la tête de la colonne, fit reployer les avant-postes; arrivé sur les hauteurs en face d'Altenkirchen, il partagea ses troupes en trois colonnes, pour attaquer tout à la fois le centre et les deux ailes de l'ennemi. Celle de gauche, composée de la 96e demi-brigade de ligne, d'un bataillon de la 25e légère et d'une batterie d'artillerie légère, était aux ordres du général Soult. Celle de droite, formée d'un bataillon de grenadiers, et de deux bataillons de la 25e légère, était conduite par le chef de brigade Brunet. Lefebvre s'était réservé le commandement du centre, où se trouvait le général de brigade Leval, avec la 83e et la 105e. Le général d'Hautpoult commandait la cavalerie. La division Collaud fut disposée en seconde ligne. L'attaque de Lefebvre, exécutée avec vivacité, fut couronnée du plus heureux succès. L'ennemi, tourné sur ses deux ailes et enfoncé sur son centre, fut mis en pleine déroute. Trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvaient trois bataillons du régiment de Jordis, douze pièces de canon et quatre drapeaux furent les trophées de cette victoire. Le 1er, le 6e et le 9e régiment de chasseurs à cheval chargèrent avec la plus grande valeur. Richepanse, chef d'escadron du 9e, se distingua d'une manière toute particulière, et fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. La perte des troupes françaises ne s'éleva pas à cent cinquante hommes. »



Béliers romains.



Catapulte et baliste grecques

V

LE MARÉCHAL BERTHIER.

1753-1815.)

Alexandre Berthier, maréchal de France, major général, vice-connétable, prince de Neufchâtel et de Wagram, naquit à Versailles le 28 novembre 1753. Un de ses frères, Léopold, devint général; beaucoup d'autres membres de sa famille furent militaires. Son père, lui-même ingénieur géographe, voulut faire de son fils un officier du génie. Il le plaça dans l'armée, où, en 1770, le jeune Berthier devint lieutenant d'état-major, et peu de temps après, capitaine aux dragons de Lorraine. Comme tant d'autres jeunes officiers distingués, il prit part à la guerre d'Amérique, et obtint le grade de colonel dans cette lutte mémorable.

Dès le début de la révolution française, ses concitoyens le nommèrent major général de la garde nationale de Versailles. Le poste était difficile, en raison même du voisinage de la cour, et les conflits les plus violents surgissaient journellement entre

les troupes et les citoyens. Berthier sut se tirer avec honneur de cette situation délicate; son caractère conciliant ménageait toutes les susceptibilités. Il fut, pour cette raison, suspecté de tiédeur patriotique, et certes il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un Spartiate, ni même celle d'un Romain.

Nommé, en 1792, général de brigade et chef d'état-major de l'armée de Lückner, Berthier fut signalé au gouvernement et suspendu, malgré les réclamations de son commandant en chef. Custine essaya de le faire rappeler; dans une lettre adressée au ministre Pache, il disait : « Je puis en parler avec plus de connaissance que qui que ce soit, car c'est moi qui l'ai formé en Amérique. C'est moi qui, à la paix, ai achevé son éducation militaire dans un voyage en Prusse, où je l'avais emmené. Enfin, je ne connais personne qui ait plus d'aisance et de coup d'œil pour la reconnaissance d'un pays, qui s'en acquitte avec plus de sévérité, à qui tous les détails soient plus familiers que lui. »

Berthier, on peut le dire, était presque né major général. Il le prouva dès 1793, lorsqu'il fut remis en activité et employé à l'armée de l'Ouest, où il se distingua à l'attaque de Vic. Ronsin le fit destituer de nouveau.

Deux ans plus tard, en 1795, il fut réintégré comme général de division et envoyé à l'armée des Alpes. Il assista Kellermann comme chef d'état-major et remplit les mêmes fonctions auprès de Bonaparte, pendant la célèbre campagne de 1796. On peut dire que dès lors il ne quitta plus l'illustre général, du moins jusqu'en 1814.

A Montenotte, à Mondovi, à Lodi, il se fit remarquer par une merveilleuse activité. Il déploya tant de vigilance et de fermeté auprès du pont qui donna son nom à la dernière de ces batailles, que son chef n'hésita pas à mander au Directoire que dans cette journée il avait été tour à tour canonnier, cavalier et grenadier. « Nous ne marchons pas, nous volons, » écrivit Bonaparte en parlant de cette glorieuse guerre. Berthier lui-même dit dans une lettre : « Depuis huit jours nous sommes à cheval; nos chevaux sont tués de fatigue et nous excédés

au physique et forts au moral. Nous ne donnerons de repos à l'ennemi qu'après l'avoir détruit. Adieu! Je monte à cheval. »

Berthier fut partout, à Roveredo, à Brescia, à Arcole, à Mantoue. Le général Matthieu Dumas, dans l'éloge des armées qu'il prononça au Conseil des anciens, dit : « Berthier, dont les rares talents et le vaillant courage avaient tellement contribué à la conquête d'Italie, que Bonaparte s'honore lui-même en demandant pour lui une égale part de gloire et de reconnaissance, Berthier, Augereau, Masséna, et tous ces illustres chefs, tous ces hommes, grenadiers et généraux, se surpassèrent dans cette journée et dans celles qui la suivirent. »

Bonaparte chargea Berthier de porter le traité de Campo-Formio à Paris; il disait de lui, dans sa missive officielle : « Le général Berthier, dont les talents distingués égalent le courage et le patriotisme, est une des colonnes de la république comme un des plus zélés défenseurs de la liberté; il n'est pas une victoire de l'armée d'Italie à laquelle il n'ait contribué. »

Le général Berthier ne se montra pas ingrat envers son chef; il fit, devant les directeurs, l'éloge le plus pompeux et le plus emphatique de Bonaparte. Lorsque le général Duphot fut assassiné à Rome, il fut chargé d'aller venger cet attentat. Il entra dans la ville éternelle et fut presque salué comme un libérateur, par le peuple. Le gouvernement papal fut détruit et la république romaine proclamée. Berthier se fit remarquer par les discours chaleureux et déclamatoires qu'il prononça *du haut du Capitole*, invoquant, dans le style de l'époque, les mânes de Caton, de Pompée et de Brutus, et s'écriant : *L'armée française s'est montrée, Rome est libre!*

Brune vint remplacer, à Rome, le général Berthier, qui fut nommé chef de l'état-major de l'armée d'Égypte. Il prit part à cette expédition, dont il a publié un récit détaillé, y déploya ses qualités habituelles et suivit son chef, lorsque celui-ci quitta l'Égypte furtivement. « Le général Bonaparte s'est enfui, » écrivit le rude Kléber au Directoire.

On s'attendra naturellement à ce que Berthier, qui, dans

son *Mémoire sur la campagne d'Orient*, cherche à défendre et même à flatter Bonaparte, se soit montré le partisan zélé du coup d'État du 18 brumaire. Il s'attacha de plus en plus à la personne et à la fortune du premier consul, qu'il seconda puissamment à la bataille de Marengo, dont il écrivit également le sommaire. Une de ces anecdotes qu'on nomme historiques et qui fort souvent ne sont que des commérages de bivac, raconte que ce fut Berthier qui vint annoncer à Bonaparte que les Français étaient battus et que la journée était perdue. Là-dessus, le Consul lui aurait simplement répondu : « — Général, vous ne me dites pas cela de sang-froid. » On sait que les fautes de Mélas, la décision de Desaix et la fougue du jeune Kellermann changèrent la défaite en victoire.

Berthier jouit de la confiance presque illimitée de Napoléon, qui l'employa, tantôt comme diplomate, tantôt comme ministre de la guerre, toujours comme major général. Parler de toutes les batailles auxquelles il prit part, ce serait vouloir raconter toutes les campagnes de l'empire. Il savait se ployer à toutes les idées de son maître et deviner ses pensées. Travailleur assidu, doué d'une mémoire prodigieuse et d'un coup d'œil fort rare, prévoyant toutes les difficultés, à même de profiter de tous les accidents de terrain, il avait toutes les qualités qui conviennent au chef de l'état-major, poste pour lequel ses connaissances topographiques le rendaient d'ailleurs éminemment propre. Son activité de corps et d'esprit était vraiment incroyable. Après avoir passé la journée à cheval, il pouvait rester une partie de la nuit à son bureau. Aucun détail du service ne lui était étranger; il connaissait à fond toutes les manœuvres. Quoique fort brave, il était très-indécis et n'avait pas le génie exigé d'un général en chef : Napoléon le savait bien et ne lui confia jamais de commandement suprême.

Du reste, il le combla de faveurs et de distinctions, le nomma maréchal et connétable, prince de Neufchâtel et duc de Wagram, major général des armées françaises, etc., etc. Après l'abdication de l'empereur, en 1814, Berthier s'attira les bonnes grâces de Louis XVIII, qu'il accompagna, pendant les

Cent jours, à Ostende. De cette ville, il se rendit à Bamberg, et y mourut le 1er juillet 1815, des suites d'une chute.

Le maréchal Berthier ne fut pas un général brillant, dans le sens ordinaire du mot. Son nom ne reste attaché d'une façon particulière à nulle des grandes batailles livrées pendant ces mémorables vingt années; mais il se rendit utile dans toutes et peut revendiquer une certaine part dans les succès de son chef.

Nous empruntons à ses *Mémoires,* qui parurent en 1826, le récit des journées qu'on appelle les ***Batailles de Chebreiss et des Pyramides.***

BATAILLES DE CHEBREISS ET DES PYRAMIDES.

(Juillet 1798.)

« Le 22, au lever du soleil, l'armée se mit en marche pour Rahmanié. Le petit nombre des puits force les divisions de marcher à deux heures l'une de l'autre.

« A neuf heures et demie du matin, les divisions Regnier et Bon avaient pris position. Le soldat découvre le Nil; il s'y précipite tout habillé et s'abreuve d'une eau délicieuse; presque au même instant, le tambour le rappelle à ses drapeaux. Un corps d'environ huit cents Mamelouks s'avançait en ordre de bataille. On court aux armes. Les ennemis s'éloignent, se dirigent sur la route de Demenhour, où ils rencontrent la division Desaix; le feu de l'artillerie avertit qu'elle est attaquée. Bonaparte marche à l'instant contre les Mamelouks, mais l'artillerie du général Desaix les avait déjà éloignés; ils avaient pris la fuite et s'étaient dispersés après avoir eu quarante hommes tués ou blessés. Parmentier, de la sixième demi-brigade, a été tué dans cette action, ainsi qu'un guide à cheval; dix fantassins ont été légèrement blessés.

« Le soldat, épuisé par la marche et les privations, avait besoin de repos; les chevaux, faibles et harassés par les fatigues de la mer, en avaient plus besoin encore. Bonaparte

prend le parti de séjourner à Rahmanié le 23 et le 24, et d'y attendre la flottille et la division Menou.

« Ce général avait exécuté les ordres qu'il avait reçus. Il s'était emparé de Rosette sans obstacle. Il rejoint l'armée par des marches forcées, et annonce que la flottille était heureusement entrée dans le Nil, mais qu'elle remontait ce fleuve avec difficulté, les eaux étant encore basses. Elle arrive enfin dans la nuit du 24. Cette nuit même, l'armée part pour Miniet-Salamé. Elle y couche, et le 25, avant le jour, elle se met en marche pour livrer bataille à l'ennemi partout où elle pourra le rencontrer.

« Les Mamelouks, au nombre de quatre mille, étaient à une lieue plus loin. Leur droite était appuyée au village de Chebreiss, dans lequel ils avaient placé quelques pièces de canon, et au Nil, sur lequel ils avaient une flottille, composée de chaloupes canonnières et de djermes armées.

« Bonaparte avait donné ordre à la flottille française de continuer sa marche, en se dirigeant de manière à pouvoir appuyer la gauche de l'armée sur le Nil, et attaquer la flotte ennemie au moment où l'on attaquerait les Mamelouks et le village de Chebreiss; malheureusement la violence des vents ne permit pas de suivre en tout ces dispositions. La flottille dépasse la gauche de l'armée, gagne une lieue sur elle, se trouve en présence de l'ennemi, et se voit obligée d'engager un combat d'autant plus inégal, qu'elle avait à la fois à soutenir le feu des Mamelouks, des Fellahs et des Arabes, et à se défendre contre la flottille ennemie.

« Les Fellahs, conduits par les Mamelouks, se jettent, les uns à l'eau, les autres dans des djermes, et parviennent à prendre à l'abordage une galère et une chaloupe canonnière. Le chef de division Pérée dispose aussitôt ce qui lui reste de monde, fait attaquer à son tour, et parvient à reprendre la chaloupe canonnière et la galère. Son chebec, qui vomit de tous côtés le feu et la mort, protége la reprise de ces bâtiments, et brûle les chaloupes canonnières de l'ennemi. Il est puissamment secondé, dans ce combat inégal et glorieux, par

l'intrépidité et le sang-froid du général Andréossy, et par les citoyens Monge, Berthollet, Junot, Payeur et Bourrienne, secrétaire du général en chef, qui se trouvent à bord du chebec.

« Cependant le bruit du canon avait fait connaître au général en chef que la flottille était engagée; il fait marcher l'armée au pas de charge; elle s'approche de Chebreiss et aperçoit les Mamelouks rangés en bataille en avant de ce village. Bonaparte reconnaît la position et forme l'armée. Elle est composée de cinq divisions; chaque division forme un carré qui présente à chaque face six hommes de hauteur; l'artillerie est placée aux angles; au centre sont les équipages et la cavalerie. Les grenadiers de chaque carré forment des pelotons qui flanquent les divisions, et sont destinés à renforcer les points d'attaque.

« Les sapeurs, les dépôts d'artillerie prennent position et se barricadent dans deux villages en arrière, afin de servir de point de retraite en cas d'événement.

« L'armée n'était plus qu'à une demi-lieue des Mamelouks. Tout à coup ils s'ébranlent par masses, sans aucun ordre de formation, et caracolent sur les flancs et les derrières; d'autres masses fondent avec impétuosité sur la droite et le front de l'armée. On les laisse approcher jusqu'à la portée de la mitraille. Aussitôt l'artillerie se démasque, et son feu les met en fuite. Quelques pelotons des plus braves fondent avec intrépidité, le sabre à la main, sur les pelotons de flanqueurs. On les attend de pied ferme, et presque tous sont tués, ou par le feu de la mousqueterie ou par la baïonnette.

« Animée par ce premier succès, l'armée s'ébranle au pas de charge, et marche sur le village de Chebreiss, que l'aile droite a l'ordre de déborder. Ce village est emporté après une très-faible résistance. La déroute des Mamelouks est complète; ils fuient en désordre vers le Caire. Leur flottille prend également la fuite, en remontant le Nil, et termine ainsi un combat qui durait depuis deux heures avec le même acharnement.

« C'est surtout à la valeur des hommes de troupes à cheval embarqués sur la flottille, qu'est due la gloire de cette journée.

La perte de l'ennemi a été de plus de six cents hommes, tant tués que blessés; celle des Français, d'environ soixante-dix.

« Aussitôt après l'action, Bonaparte ordonne au général de brigade Zayoncheck de débarquer avec les hommes de troupes à cheval, au nombre d'environ quinze cents, et de suivre la rive droite du Nil à la hauteur de la marche de l'armée qui s'avance sur la rive gauche

« L'armée couche à Chebreiss, et le 26, à Chabour. Le 27, elle couche à Qom-el-Cheriq; elle était sans cesse harcelée, dans sa marche, par les Arabes. L'on ne pouvait s'éloigner à la portée du canon sans tomber dans quelque embuscade. Ces barbares assassinaient et pillaient, s'ils étaient les plus nombreux; ils prenaient la fuite, s'ils étaient en nombre égal et s'il fallait combattre.

« L'adjoint aux adjudants généraux, Gallois, officier distingué, est tué en portant un ordre du général en chef. L'adjudant Denano tombe entre leurs mains. Ils le conduisent à leur camp, et cet intéressant jeune homme meurt assassiné. Toute communication est interceptée à trois cents toises derrière l'armée. On ne peut faire parvenir aucune nouvelle à Alexandrie; on n'en reçoit aucune de cette ville.

« Tous les villages où l'armée arrive sont abandonnés. Elle n'y trouve plus ni hommes ni bestiaux; elle couche sur des tas de blé et elle est sans pain. Elle manque également de viande et ne subsiste qu'avec des lentilles ou de mauvaises galettes que le soldat fait lui-même en écrasant du blé. Elle continue sa marche vers le Caire, couche le 28 à Alcan, le 29 à Abounichabé, le 30 à Ouardan, où elle séjourne. Le 1er thermidor, elle se rend à Omm-el-Dinar. Le général Zayoncheck prend position à la pointe du Delta, où le Nil se partage en deux branches, celle de Damiette et celle de Rosette.

« Bonaparte, informé que Mourad-Bey, à la tête de six mille Mamelouks et d'une foule d'Arabes et de Fellahs, est retranché au village d'Embabé, à la hauteur du Caire, vis-à-vis de Boulac, et qu'il attend les Français pour les combattre, s'empresse d'aller lui présenter bataille.

« Le 2 thermidor, à deux heures du matin, l'armée part d'Omm-el-Dinar. Au point du jour, la division Desaix, qui formait l'avant-garde, a connaissance d'un corps d'environ six cents Mamelouks et d'un grand nombre d'Arabes qui se replient aussitôt. A deux heures après midi, l'armée arrive aux villages d'Ebverach et de Boutis. Elle n'était plus qu'à trois quarts de lieue d'Embelbe, et apercevait de loin le corps de Mamelouks qui se trouvait dans le village : la chaleur était brûlante, le soldat extrêmement fatigué. Bonaparte fait faire halte; mais les Mamelouks n'ont pas plus tôt aperçu l'armée, qu'ils se forment en avant de sa droite dans la plaine. Un spectacle aussi imposant n'avait point encore frappé les regards des Français. La cavalerie des Mamelouks était couverte d'armes étincelantes. On voyait en arrière de sa gauche ces fameuses pyramides dont la masse indestructible a survécu à tant d'empires, et bravé depuis trente siècles les outrages du temps. Derrière sa droite étaient le Nil, le Caire, le Mokattam et les champs de l'antique Memphis.

« Mille souvenirs se réveillent à la vue de ces plaines où le sort des armes a tant de fois changé la destinée des empires. L'armée, impatiente d'en venir aux mains, est aussitôt rangée en ordre de bataille. Les dispositions sont les mêmes qu'au combat de Chebreiss. La ligne, formée dans l'ordre par échelon et par division qui se flanquent, retirait sa gauche. Bonaparte ordonne à la ligne de s'ébranler; mais les Mamelouks, qui jusqu'alors avaient paru indécis, préviennent l'exécution de ce mouvement, menacent le centre et se précipitent avec impétuosité sur les divisions Desaix et Regnier, qui formaient la droite. Ils chargent intrépidement les colonnes, qui, fermes et immobiles, ne font usage de leur feu qu'à demi-portée de la mitraille et de la mousqueterie; la valeur téméraire des Mamelouks essaye en vain de renverser ces murailles de feu, ces remparts de baïonnettes; leur rangs sont éclaircis par le grand nombre de morts et de blessés qui tombent sur le champ de bataille; et bientôt ils s'éloignent en désordre sans oser entreprendre une nouvelle charge.

« Pendant que les divisions Desaix et Regnier repoussaient avec tant de succès la cavalerie des Mamelouks, les divisions Bon et Menou, soutenues par la division Kléber, commandée par le général Dugua, marchaient au pas de charge sur le village retranché d'Embabé. Deux bataillons des divisions Bon et Menou, commandées par les généraux Rampon et Marmont, sont détachés avec ordre de tourner le village, et de profiter d'un fossé profond pour se mettre à couvert de la cavalerie de l'ennemi, et lui dérober leurs mouvements jusqu'au Nil.

« Les divisions précédées de leurs flanqueurs continuent de s'avancer au pas de charge. Les Mamelouks attaquent sans succès les pelotons des flanqueurs; ils démasquent et font jouer quarante mauvaises pièces d'artillerie. Les divisions se précipitent alors avec plus d'impétuosité et ne laissent pas à l'ennemi le temps de recharger ses canons. Les retranchements sont enlevés à la baïonnette. Le camp et le village d'Embabé sont au pouvoir des Français. Quinze cents Mamelouks à cheval et autant de Fellahs auxquels les généraux Marmont et Rampon ont coupé toute retraite, en tournant Embabé et prenant une position retranchée derrière un fossé qui joignait le Nil, font en vain des prodiges de valeur; aucun d'eux ne veut se rendre, aucun d'eux n'échappe à la fureur du soldat: ils sont tous passés au fil de l'épée ou noyés dans le Nil.

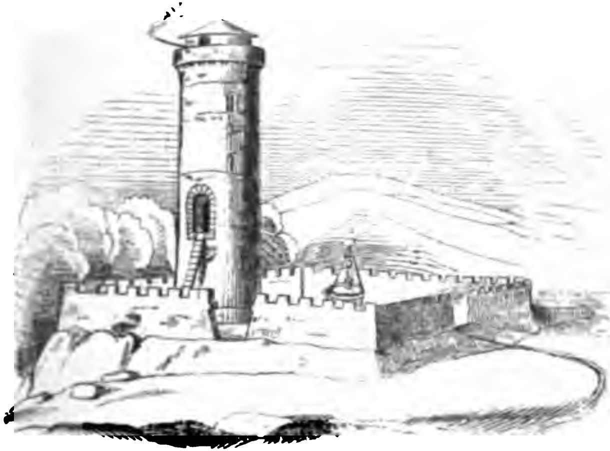
« Quarante pièces de canons, quatre cents chameaux, les bagages et les vivres de l'ennemi tombent entre les mains du vainqueur.

« Mourad-Bey, voyant le village d'Embabé emporté, ne songe plus qu'aux moyens d'assurer sa retraite. Déjà les divisions Desaix et Regnier avaient forcé sa cavalerie de se replier; l'armée, quoiqu'elle marchât depuis deux heures du matin et qu'il fût six heures du soir, le poursuit encore jusqu'à Gisels. Il n'y avait plus de salut pour lui que dans une prompte fuite; il en donne le signal, et l'armée prend position à Gisels, après dix-neuf heures de marche ou de combats.

« Jamais victoire aussi importante ne coûta moins de sang

aux Français; ils n'eurent à regretter dans cette journée que dix hommes tués et environ trente blessés. Jamais avantage ne fit mieux sentir la supériorité de la tactique moderne des Européens sur celle des Orientaux, du courage discipliné sur la valeur désordonnée.

« Les Mamelouks étaient montés sur de superbes chevaux arabes richement harnachés; ils portaient les plus brillantes armures; leurs bourses étaient pleines d'or, et leurs dépouilles dédommagèrent le soldat des fatigues excessives qu'il venait de supporter. Il y avait quinze jours qu'il n'avait pour toute nourriture qu'un peu de légumes sans pain; les vivres trouvés dans le camp des ennemis lui firent faire un repas délicieux. »



Tour fortifiée



Armes et cymbales.

VI

LE MARÉCHAL SOULT.

(1769-1851.)

Nicolas-Jean Soult, maréchal général, duc de Dalmatie, naquit en 1769, à Saint-Amand, dans le département du Tarn. Il était fils d'un notaire de campagne et perdit son père de fort bonne heure. Avant d'avoir atteint l'âge de seize ans, il s'engagea dans le régiment royal-infanterie. Au bout de six ans, en 1791, il était encore sergent et se trouvait en garnison à Schledstadt, non loin de Strasbourg, lorsqu'un bataillon de la garde nationale du Haut-Rhin arriva dans cette petite ville. Le jeune sous-officier était intelligent et au courant des détails du service. Il devait faire un excellent instructeur, et de plus il s'était ouvertement prononcé pour la cause de la liberté. Pour ces raisons, le colonel de la légion alsacienne, M. Salomon, ancien capitaine, lui fit proposer d'entrer dans le bataillon, et le demanda au maréchal Lückner, général en chef. Les volontaires avaient le droit d'élire leurs officiers, et il faut convenir que leurs choix étaient généralement fort bons. Dans cette circonstance, les grenadiers du corps régularisèrent la

position de Soult et l'élurent lieutenant, ratifiant ainsi l'initiative prise par leur colonel. Plus tard, le bataillon entier le nomma capitaine adjudant-major.

Après avoir consacré quelque temps à former ces recrues patriotiques, Soult commença sa carrière active, qui ne devait finir qu'en 1846, pour la politique, et en 1815, pour la guerre. La première affaire dans laquelle son nom parut fut un engagement de postes entre Bitch et Wissembourg, le long de la frontière de France.

Hoche fit de lui un chef d'état-major, et le général Lefèvre l'employa dans les mêmes fonctions : il fut présent, avec ce grade, aux batailles de Kaiserslautern et de Fleurus. Nommé général, à l'âge de vingt-cinq ans, Soult servit auprès de Jourdan dans les campagnes de l'armée de Sambre-et-Meuse, et se battit plus tard sur les bords de la Lahn, à Wetzlar et à Neuwied. Lorsque Lefèvre fut blessé dans le combat d'Ostrach, il prit le commandement de la division et donna les premières preuves de son talent militaire. Ayant passé, comme général de division, à l'armée de Suisse, il assista aux batailles de Frauenfeld et de Zurich. En 1800, nous le trouvons à l'armée d'Italie : il conduit les trois divisions de l'aile droite, se trouve enfermé dans Gênes, est blessé et pris pendant une sortie. Prisonnier, cloué sur un lit de douleur dans Alexandrie, il entend le canon et suit les péripéties de la bataille de Marengo, qui fut si longtemps indécise. Nous extrayons plus loin, de ses *Mémoires*, le récit simple et véridique qu'il a laissé de cette grande lutte.

A peine rétabli de ses blessures, le général Soult reçut un commandement à Naples, qu'il échangea plus tard contre celui des chasseurs à pied de la garde consulaire. De 1803 à 1805, il est commandant du camp de Saint-Omer, et à l'établissement du régime impérial il fait partie de la première promotion de maréchaux de France. Nous sommes forcé de l'avouer : Soult, ferme et brave sur tous les champs de bataille, n'eut ni consistance, ni esprit de suite, ni le courage de ses opinions en politique. Partisan enthousiaste de la révolution sous la

république, courtisan stable de Napoléon, ministre de la guerre sous Louis XVIII et major général pendant les cent jours, exilé lors de la seconde restauration des Bourbons et finissant par rentrer en grâce et par porter un cierge aux processions, il fut pendant de longues années le ministre conservateur de Louis-Philippe. Il eut la bonne fortune de se retirer du cabinet, deux ans avant la chute de son dernier maître, et cinq ans avant sa propre mort. Autrement, nous l'eussions peut-être vu servir la république de 1848 et le second empire. On a dit, pour l'excuser, qu'il se dévouait à la patrie et non à tel ou tel gouvernement. La distinction nous paraît oiseuse, surtout si l'on ne perd pas de vue que Soult fut comblé d'honneurs et de pensions, et qu'il sut amasser une grande fortune. On ne peut que regretter l'absence de toutes convictions politiques chez un homme qui fut incontestablement une des illustrations militaires de la France.

En effet, le maréchal Soult, s'il ne joua jamais ce qu'on peut appeler le premier rôle, inscrivit son nom avec gloire dans les annales de toutes les guerres de l'empire. Dans la campagne d'Autriche, en 1805, il passe le Rhin et le Danube, s'empare de Memmingen, se bat à Intersdorf, commande le 4e corps à la bataille d'Austerlitz et contribue fortement au succès par la prise des hauteurs de Pratzen. A Iéna, il enfonce le centre de l'armée prussienne; à Eylau, il contient le général Beningsen; à Heilsberg, il mène l'aile gauche des Français.

Après la paix de Tilsit, il reçut un commandement en Espagne. S'il ne fut pas toujours heureux dans cette campagne, fameuse par les tentatives infructueuses de tant de généraux français, il se montra constamment véritable homme de guerre. Cependant, Napoléon exagérait beaucoup, selon son habitude, en disant qu'il était la seule tête militaire en Espagne. Lorsque sir John Moore opéra sa retraite, il le poursuivit, et ne parvint à livrer bataille aux Anglais que quand ils furent retranchés sous les murs de la Corogne. Les deux nations réclament cette journée comme une victoire; les Français ne

purent, cependant, s'opposer à l'embarquement de leurs adversaires, malgré la mort du brave général qui commandait l'armée britannique.

Chargé d'opérer l'invasion du Portugal, le maréchal Soult commença par remporter quelques succès, et prit les retranchements d'Oporto. On prétend qu'à cette époque il songea sérieusement (1) à se faire proclamer roi de Portugal. Nous pencherions à croire que ce n'est là qu'un vain commérage d'état-major, puisque le général ambitieux fut maintenu à la tête de sa division, et Napoléon n'avait pas l'habitude de ménager ceux de ses lieutenants qui contre-carraient ses vues personnelles ou dynastiques.

Quoi qu'il en soit, voyant une armée anglaise marcher contre lui, surpris au passage du Douro et sur le point d'être enlevé dans Oporto, Soult dut faire une retraite précipitée. Il sauva la plus grande partie de son armée par sa résolution et sa fermeté, et fit une diversion heureuse en Galice. Après la défaite de Talavera, Soult vint au secours du roi Joseph Bonaparte, et lord Wellington, abandonné par Cuerta, se retira en Portugal. Le maréchal fut nommé major général des armées françaises en Espagne; il assista Joseph à Occana, força les passages de la Sierra-Morena et s'empara de Séville. Mais il échoua devant Cadix. En 1811, il emporta Badajos. L'armée anglo-espagnole s'étant avancée pour faire le siége de cette clef de la Guadiana, il voulut lui livrer bataille, mais fut repoussé et défait à Albuera. Soult se maintint deux ans dans le sud de l'Espagne, avec cinquante mille hommes. On l'accuse, et non sans raison, de n'avoir épargné aux habitants ni les exactions, ni les rigueurs, ni les contributions.

Lorsque le maréchal Marmont eut été battu à Salamanque, Soult se vit forcé d'évacuer l'Andalousie.

Bientôt après, il fut appelé en Allemagne, pour assister Napoléon dans la malheureuse et mauvaise campagne d'Allemagne.

(1) *Biographie des hommes vivants*. Michaud (1814).

Lorsque la bataille de Vittoria ouvrit à Wellington la frontière de France, Soult fut envoyé à Bayonne et placé à la tête des débris de l'armée. Il sut la réorganiser et tenta deux fois d'aller secourir Pampelune, mais deux fois il fut repoussé. Le duc de Wellington s'établit entre la Nivelle et l'Adour, et malgré la vigueur de Soult, il le défit sur les bords de cette rivière et à Orthès. L'époque des malheurs avait commencé pour la France. Le maréchal se replia par la route de Tarbes, afin de couvrir Toulouse. Il livra bataille sous les murs de cette ville, onze jours après l'entrée des alliés à Paris. Les Anglais et les Français réclament également la victoire : les premiers, il est vrai, éprouvèrent des pertes considérables; mais enfin ils purent entrer dans la ville que leurs antagonistes évacuèrent. Il faut en conclure que Wellington accomplit le but qu'il s'était proposé. Ajoutons que, dans le début, Soult lui-même ne prétendit pas avoir gagné la journée, quoiqu'il pût se retirer en bon ordre. En France, ses partisans parlaient de victoire et ses adversaires de défaite. Comme l'a dit madame Émile de Girardin, avec la malice spirituelle qui lui fut propre : « Quand le maréchal Soult était au ministère, il avait perdu la bataille de Toulouse; quand il était dans l'opposition, il l'avait gagnée. »

Le lendemain même de cette lutte sanglante et inutile, le retour des Bourbons fut connu, et les deux généraux convinrent d'une suspension d'armes. Wellington, qui savait juger et apprécier Soult, a toujours rendu hommage à son talent d'organisation, quoiqu'il ne le plaçât jamais aussi haut que Masséna.

« Quand Masséna se trouvait en face de moi, » disait-il, « je ne pouvais ni manger, ni boire, ni dormir. Je ne savais plus ce que c'était que le repos ou l'absence de toute anxiété. J'étais toujours sur le qui-vive. Mais quand j'avais Soult pour adversaire, je pouvais manger, boire et m'amuser, sans crainte d'être surpris. Ce n'est pas que Soult ne fût un grand général. Soult était étonnant dans son genre. Soult savait réunir cent mille hommes à jour fixe sur un point donné;

mais quand il les y avait assemblés, il ne savait pas le moins du monde ce qu'il devait en faire. »

Louis XVIII fit un excellent accueil au maréchal Soult, qu'il décora du grand cordon de Saint-Louis, et auquel il confia le commandement militaire de la Bretagne. Le soldat de la révolution et de l'empire proposa d'ériger un monument consacré *aux mânes des émigrés morts à Quiberon*. Il ne faut donc pas s'étonner que Soult ait accepté le portefeuille de la guerre. Il ne le garda pas longtemps, néanmoins, parce que les défiances royalistes lui préféraient le général Clark, duc de Feltre. Napoléon revint de l'île d'Elbe, et Soult retrouva tout aussi vite ses sentiments de fougueux impérialiste. Nommé pair de France et major général pendant les cent jours, il lança un ordre du jour virulent, rempli d'invectives contre les Bourbons. Après avoir combattu à Fleurus et à Waterloo, le maréchal ramena les débris de l'armée à Paris et la suivit dans la retraite au delà de la Loire.

Pendant la terreur blanche, la garde nationale du département de la Lozère alla l'arrêter au château de Malzieu. Un ordre du roi le mit en liberté, mais pour l'exiler. Il se rendit à Dusseldorf, auprès de la famille de sa femme, qui était Allemande. Il retourna dans sa patrie, en 1819, et se rallia à la restauration; mais comme on se défiait de lui, il ne put rentrer en grâce. Après la révolution de juillet, il fut placé au ministère de la guerre, et occupa les fonctions les plus élevées, pendant les dix-huit années de règne de Louis-Philippe, qui le nomma maréchal général. Il fit partie de presque tous les cabinets conservateurs, notamment du ministère Guizot qui dura de 1840 à 1848, et fut même président du conseil. Brisé par l'âge, il se retira en 1846 et évita la catastrophe.

La France avait oublié les tergiversations politiques du vieux guerrier, pour se rappeler uniquement l'auréole de gloire qui brillait sur son front. Le roi Louis-Philippe l'envoya en Angleterre, pour assister aux cérémonies de couronnement de la reine Victoria. Le maréchal français eut lieu d'être flatté de l'accueil enthousiaste que lui firent ses anciens

antagonistes, et à leur tête l'illustre Wellington qu'il avait rencontré sur tant de champs de bataille.

Rassasié d'honneurs, de distinctions et de richesses, Soult mourut, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, au lieu même de sa naissance, à Soultberg, château qu'il avait fait élever près de Saint-Amand. En 1816, il avait commencé à s'occuper de ses *Mémoires*, mais son existence active ne lui permit pas de mettre lui-même la dernière main à son œuvre. Les trois premiers volumes, qui n'embrassent que l'époque de la révolution, ont paru par les soins de son fils; les autres verront le jour plus tard. Nous empruntons à cet ouvrage le récit de la bataille de Marengo; il est plus concentré que celui du maréchal Berthier, plus impartial que celui du maréchal Marmont.

BATAILLE DE MARENGO.

(14 juin 1800.)

« L'armée autrichienne passa sur trois points la Bormida, le 14 juin, à la pointe du jour. Des corps d'infanterie légère et toute la cavalerie, aux ordres du général Elsnitz, formant la colonne de gauche, se dirigèrent sur Castel-Ceriolo, par la route de Sale; les deux autres colonnes, qui comprenaient l'infanterie de bataille et la réserve de grenadiers, suivirent la grande route de Fortone et celle de Frugarolo. Il était huit heures, lorsqu'elles se déployèrent en face de Pedra-Bona, devant la division du général Gardanne. Le lieutenant général Haddick commandait la première ligne; le général en chef Mélas, ayant près de lui son chef d'état-major, le général Zach, officier de réputation, dirigeait en personne la seconde; et la troisième ligne, composée des corps de réserve, recevait les ordres du général Ott.

« De nombreuses batteries protégèrent le déploiement de ces masses. L'action commença, mais la partie était par trop inégale pour que le général Gardanne pût défendre Pedra-Bona. Écrasé par la supériorité de l'artillerie autrichienne, et

près d'être enveloppé, il se retira sur Marengo, à la droite de la division Chambarhac, que le général Victor avait envoyé à son secours. Alors les deux divisions se trouvèrent engagées, et tous les efforts des ennemis eurent pour but de les éloigner de Marengo. Le général Mélas paraissait vouloir se faire un appui de ce village; la gauche de son centre, après avoir passé un ravin qui était en avant, manœuvrait pour déborder Marengo, et le général Elsnitz formait sa cavalerie en avant de Castel-Ceriolo. Le général Rivaud, celui qui avait si bien contribué au gain de la bataille de Montebello, fut le premier à s'apercevoir de ce mouvement; il se détache aussitôt avec la brigade de la droite de la division Gardanne; il marche où le danger est le plus pressant, dégage un bataillon de la 45e demi-brigade, déjà très-maltraité, repousse deux charges d'un corps de grenadiers hongrois, et le rejette au delà du ravin. Là, d'un bord à l'autre, le carnage redouble; le général Rivaud est lui-même blessé; il se maintient pourtant, et la première ligne conserve encore sa position.

« Le général Victor avait perdu et repris Marengo; ses deux divisions faisaient des efforts incroyables pour s'y défendre, tandis qu'à leur droite celles du général Lannes se portaient à la même hauteur. Sur tout le prolongement du front de ces quatre divisions, on se canonnait à demi-portée de mitraille. Les rangs s'éclaircissaient; les troupes de la gauche, abîmées de pertes et de fatigue, manquant presque de munitions, sont enfin forcées de céder Marengo, pour se reformer en arrière, parallèlement aux ennemis. Ceux-ci, s'appuyant sur le village, se développent alors dans la direction de Castel-Ceriolo, et marchent avec confiance pour attaquer le corps du général Lannes. Mais, reçus par la division Watrin, ils sont repoussés, chargés à leur tour, et rejetés, pour la seconde fois, au delà du ravin.

« Ce succès aurait infailliblement produit d'heureux résultats, si le général Lannes avait pu en profiter; mais la crainte d'exposer les divisions du général Victor à être enveloppées, l'obligea à s'arrêter. Ces divisions, considérablement affaiblies

par quatre heures de combat, étaient presque réduites à rien, et elles étaient à bout de leur résistance. Vainement, pour soutenir ce qui restait, le général Kellermann multipliait les charges de sa cavalerie; en vain aussi les chefs se dévouaient; à midi elles furent enfoncées, mises dans le plus grand désordre, débordées et poursuivies. Ne rencontrant en arrière aucun appui, elles traversèrent d'une course deux lieues de plaine, et elles gagnèrent San-Giuliano pour se rallier. La retraite attirait le même danger sur le corps du général Lannes et devait l'entraîner; en effet, il se mit en mouvement, mais en si bon ordre, et il manœuvra avec tant de précision, que ses échelons, disposés de manière à se protéger réciproquement, ne purent jamais être entamés, et repoussèrent toutes les charges dirigées contre eux.

- L'aile gauche de l'armée autrichienne n'avait pas encore combattu; le général Elsnitz venait de la former sur deux lignes en avant de Castel-Ceriolo, et il la dirigeait sur la faible réserve française qui était encore intacte. Le général Mélas pouvait espérer, à la faveur de sa supériorité et des avantages déjà obtenus, de rompre cette dernière résistance, et la victoire lui était dès lors assurée. Il crut même la tenir entre ses mains, et il en fut peut-être ébloui, car il négligea de poursuivre ses succès, pour s'attacher à détruire cette réserve, qui aurait infailliblement succombé plus tard, si elle s'était trouvée abandonnée et dépassée par la ligne autrichienne.

- Quoi qu'il en soit, le salut de l'armée française dépendait uniquement de la résistance que cette réserve allait faire. Elle formait le dernier échelon à l'extrême droite. Le premier Consul, en la refusant, avait différé de l'engager, afin de la faire servir de pivot à un nouvel ordre oblique, en sens inverse, lorsque le corps du général Desaix serait près de le joindre, pour recommencer la bataille. Cette belle manœuvre était sa seule ressource, et les ennemis ne pouvaient l'avoir prévue; elle devait les prendre en défaut avant qu'ils eussent le temps d'y remédier, leur faire perdre leurs avantages, et probablement les rejeter sur la Bormida. Ce calcul était juste

et le succès fut complet. Mais, pour l'obtenir et gagner quelques moments qui permissent de terminer les dispositions, il fallait que la droite du général Lannes fût immédiatement soutenue. Déjà la cavalerie ennemie était en force devant elle; ses charges devenaient de plus en plus fréquentes, et quoique l'infanterie du général Lannes ne se laissât point ébranler, elle ne pouvait pas empêcher l'aile gauche des Autrichiens d'opérer un grand mouvement de conversion, pour la tourner. Le premier Consul fait porter alors en avant les grenadiers de sa garde, dont le nombre ne s'élevait qu'à neuf cents. Rien n'égale l'audace et l'imperturbable sang-froid de ces braves; ils traversent la plaine, sans que rien puisse les arrêter, et ils vont se former en carré à trois cents toises de l'extrême droite du général Lannes. Semblables à un roc, contre lequel tout vient se briser, ils repoussent toutes les charges de la cavalerie autrichienne, et ils servent d'appui à la division du général Monnier, qui revenait de Castel-Novo-di-Scrivia. La brigade Carra-Saint-Cyr est jetée dans Castel-Ceriolo; l'autre brigade de la division et les grenadiers de la garde opèrent alors leur retraite sur San-Giuliano.

« Ce fut le moment où les généraux autrichiens crurent la bataille gagnée; ils voyaient l'armée française en retraite, et la plaine couverte de ses débris, sans qu'un nouvel ennemi se présentât pour disputer encore la victoire. Ils ne sentaient point pour quel motif le poste de Castel-Ceriolo venait d'être occupé; mais ils en reconnurent l'importance, quand le général Carra-Saint-Cyr, qui n'avait pas perdu de temps pour en fermer les issues et pour y établir de bonnes barricades, eut repoussé, à plusieurs reprises, les efforts que l'infanterie de la gauche autrichienne fit pour l'enlever. Ainsi, Castel-Ceriolo devint le point d'appui de la nouvelle ligne de bataille du premier Consul et le pivot sur lequel il allait s'élever en reprenant l'offensive. Dès lors, la position des deux armées se trouvait entièrement changée, et toutes les deux étaient dans un ordre inverse de leur première direction; car, pendant que le général Mélas poussait sa droite, pour occuper la route de Tortone et rejeter

la gauche des Français sur leur centre, sa gauche était également menacée; et la réserve, qui devait lui arracher la victoire, se formait à San-Giuliano.

« Le général Desaix, détaché la veille de Rivalta avec la division Boudet, venait enfin d'arriver à hauteur de San-Giuliano. Il y a des accidents heureux à la guerre.

« La division Boudet était arrivée le 13, vers le milieu de l'après-midi, à Rivalta, et elle allait continuer sa marche sur Acqui, pour se lier au général Suchet, lorsque la Bormida, qu'elle avait à passer, fut subitement grossie par un orage qui survint. On essaya cependant le passage; on y perdit quelques hommes et quelques chevaux, et le général Desaix le remit au lendemain. Mais le lendemain, de bonne heure, la canonnade qui se fit entendre et, bientôt après, des ordres réitérés rappelèrent la division à San-Giuliano, où elle arriva juste à temps.

« Si la crue de la Bormida fût survenue quelques heures plus tard dans la nuit, et après le passage de la division, elle eût empêché ou du moins retardé son mouvement; et quelles n'en eussent pas été alors les conséquences! La division Boudet, arrivant sur le champ de bataille à la fin de la journée, fit ce qu'elle n'eût certainement pas fait si elle avait pris part à la bataille depuis son commencement. Elle eût diminué la disproportion de force entre les deux armées, quoique l'armée française fût encore restée inférieure à l'armée autrichienne; elle eût disputé la bataille, et l'eût rendue plus sanglante; peut-être, et c'est encore incertain, l'avantage fût-il resté à l'armée française. Mais dans aucun cas cet avantage ne pouvait être comparable à celui qui fut obtenu. Cette division, dont le mouvement avait été dérobé à l'ennemi par des arbres et les vignes qui couvrent la plaine, et qui tombait inopinément avec des troupes fraîches sur l'ennemi, qui était loin de s'y attendre et qui se croyait sûr de la victoire, produisit un effet qui dépassa tous les calculs.

« Aussitôt que la tête de colonne de cette division parut, le premier Consul fit arrêter le mouvement rétrograde des échelons, et il les disposa sur autant de lignes diagonales, de ma-

nière à remplir l'espace depuis Castel-Ceriolo jusqu'à San-Giuliano, où le général Victor avait rallié ses divisions. Entre ces deux points, les troupes étaient dans l'ordre suivant : les grenadiers, placés en arrière et à gauche de Castel-Ceriolo; le corps du général Lannes, celui du général Desaix et celui du général Victor. La cavalerie en seconde ligne, se tenait prête à déboucher par les intervalles des échelons, dont elle remplissait les vides.

« Il était six heures du soir, lorsque ces dispositions furent terminées; le général Desaix devait diriger l'attaque, ses troupes étaient fraîches, et leur ardeur pouvait à peine se contenir. Elles s'ébranlent; mais en même temps une colonne de cinq mille grenadiers autrichiens, conduite par le général Zach, s'avançait par la grande route, pour s'emparer de San-Giuliano. Cette colonne avait dépassé Cussina-Grossa et n'était qu'à portée de fusil de la ligne française. Le général Desaix marche au pas de charge à sa rencontre; une batterie de quinze pièces le précède. Le général Marmont a pris la direction de cette batterie, et lui fait ouvrir son feu à cinquante pas des ennemis. La fusillade est aussi engagée; on va se mêler. En ce moment, une balle frappe mortellement, au milieu de la poitrine, le général Desaix. Un aide de camp du premier Consul, le colonel Lebrun, le reçoît dans ses bras. Les soldats, voyant tomber leur chef, n'en deviennent que plus animés pour le venger; la 9e division d'infanterie légère est à leur tête, et tous les corps qui suivent ont la même impulsion.

« Cette brusque attaque déconcerta les ennemis. Ils avaient compté qu'un faible effort renverserait la dernière réserve des Français, et le général Zach s'était imprudemment avancé sans regarder si sa colonne était soutenue; elle ne l'était pas. Ses grenadiers, étonnés d'être ainsi assaillis, commencent à chanceler. A cet instant, le premier Consul ordonne à la cavalerie de charger; le général Kellermann déploie sa brigade devant une ligne de cavalerie autrichienne, qui lui est opposée. Il laisse quelques escadrons pour la contenir, et avec le surplus il fait conversion à gauche, prend en flanc la colonne de

grenadiers, pénètre dans les intervalles, la met en désordre, et, secondé par l'infanterie du général Boudet, qui appuie cette habile manœuvre et qui attaque en tête la colonne des Autrichiens, il fait mettre bas les armes au corps entier du général Zach.

« Lorsque la division Boudet s'était portée en avant, les divisions des généraux Lannes et Victor, qui s'étaient ralliées, avaient appuyé ce mouvement. Les Autrichiens étaient loin de s'attendre, à cette heure, à une attaque générale; aussi tous leurs corps sont-ils successivement entraînés par la déroute de leur tête de colonne, et ils se précipitent en fuyant vers les ponts de la Bormida. A peine quelques bataillons montrent-ils encore une certaine contenance, au village de Marengo; mais ils sont également culbutés. En moins d'une heure, les vainqueurs avaient franchi cette vaste plaine, qui pendant cette longue journée n'avait été cédée que pas à pas, et à dix heures du soir ils reprenaient leur position du matin, à Pedra-Bona, où l'action avait commencé, seize heures auparavant. Ils ne furent arrêtés que par les retranchements qui couvraient la tête de pont de la Bormida.

« Pendant la bataille de Marengo, j'étais à Alexandrie, prisonnier et blessé. De mon lit, j'entendais très-bien la bataille; et, d'après l'éloignement et le rapprochement du feu, je pouvais juger quel était celui des deux partis qui faisait des progrès. C'était une cruelle position. Mon frère et le lieutenant Hulot, mes aides de camp et le docteur Cothenet, mon chirurgien, allaient tour à tour faire le guet à un observatoire placé au-dessus du palais épiscopal, où je logeais. Là, munis d'une lunette d'approche, ils distinguaient assez bien les mouvements des deux armées et ils venaient ensuite me communiquer leurs remarques. J'étais instruit ainsi de l'état de la bataille aussi bien que possible, sans y assister, et je passais tour à tour de la crainte à l'espérance. J'eus de la crainte jusqu'à quatre heures du soir environ, lorsque les grenadiers de la garde purent, au milieu de la plaine, former le carré et arrêter l'élan de la cavalerie ennemie. Un instant après, on me

dit que le combat était vivement engagé à Castel-Ceriolo. J'en tirai la conséquence que le, premier Consul avait changé son ordre de formation, et qu'avec les troupes fraîches, il tâchait de ressaisir la victoire. Mon espoir augmentait d'heure en heure, lorsque, vers sept heures, un vieux chirurgien-major autrichien, qui venait souvent me voir, entra dans ma chambre et me parut plus gai que je ne croyais le trouver.

« — Eh bien, docteur, lui dis-je, comment vont les affaires?

« — Ah! général, quelle bataille! Nous ne savons où placer les blessés; déjà, nous en avons plus de cinq mille; et, *quoique l'affaire soit finie*, à tout instant, ils arrivent encore par centaines. Notre brave général Haddick est du nombre (il mourut quelques jours après); plusieurs autres généraux et quantité d'officiers. Votre perte est aussi considérable.

« — Mais de quel côté est la victoire?

« — Du nôtre, général, et elle nous console du prix qu'elle nous a coûté.

« — En êtes-vous bien sûr, docteur?

« — Sans aucun doute. Le général Mélas vient de rentrer, et vous avez pu entendre, il n'y a qu'un instant, son état-major passer dans la rue. (C'était vrai.)

« — Cependant, j'entends encore le canon?

« — Ce ne peut être qu'une arrière-garde française que le général Zach poursuit.

« — Mais pourtant le canon ne s'éloigne pas, il se rapproche et s'il y a une arrière-garde d'engagée, il me paraît que ce doit être la vôtre?...

« En effet, pendant notre conversation, le feu augmentait toujours et se rapprochait. Mon docteur commence à être inquiet; il sort. A onze heures du soir, il revient tout consterné.

« — Nous sommes perdus! s'écrie-t-il; nos troupes repassent le pont en ce moment. On avait cru la bataille gagnée, et comme je vous l'ai dit, le général Mélas rentrait à Alexandrie, quand on vient lui annoncer tout à coup que votre armée faisait une nouvelle attaque. Il y retourne en toute hâte, mais il n'était plus temps. Tout était changé; le général Zach était

pris, et nous étions enfoncés. Il n'est plus resté au général Mélas qu'à couvrir la retraite. Je ne sais ce que nous deviendrons et comment le général Mélas nous tirera de là !

« Ce fut à mon tour de consoler le docteur; je le fis de mon mieux, et je passai le restant de la nuit bien joyeux.

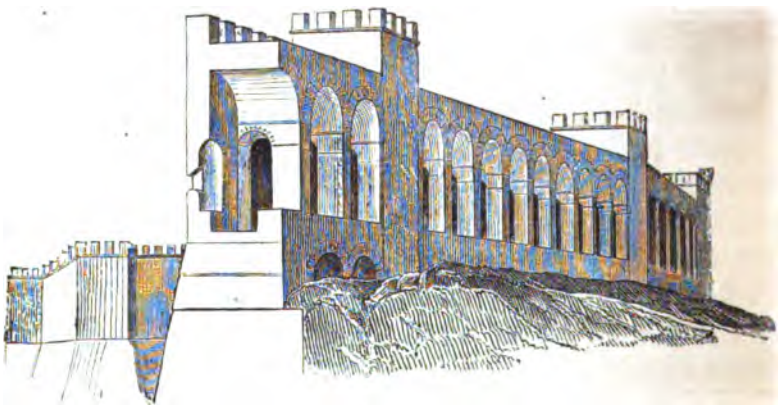
« Le lendemain matin, j'eus la confirmation de cette nouvelle. Un officier autrichien vint m'apprendre que j'allais être transporté dans la citadelle, où l'on jetait une garnison. Il paraît, en effet, qu'on avait pensé un moment à prendre ce parti, avant de se résoudre à négocier avec le premier Consul. Mais ce qui venait d'être décidé sur mon sort était trop cruel; ma blessure, qui avait d'abord été fort mal et où j'avais même été menacé de la gangrène, commençait à peine à aller mieux. Si, en ce moment, on me sortait de mon lit pour me transporter ailleurs, dans la confusion qui régnait, il pouvait en résulter les plus fâcheuses conséquences. On m'offrit de m'en dispenser si je donnais ma parole ; et, d'après le conseil du docteur Cothenet, je la donnai. C'est ce qui m'empêcha d'être complétement délivré, et je fus ensuite obligé d'attendre mon échange pendant plusieurs mois, avant de pouvoir reprendre du service actif.

« Les Français retirèrent du champ de bataille six mille prisonniers, parmi lesquels était le général Zach, chef de l'état-major de l'armée autrichienne, huit drapeaux, vingt pièces de canon et une grande quantité de munitions. Les pertes en hommes, tués ou blessés, furent de part et d'autre très-considérables et se trouvèrent à peu près balancées; mais les Français firent la plus grande de toutes, celle de l'héroïque Desaix, de celui qu'en Égypte on avait surnommé *le Juste*. Cependant, la victoire devait avoir de bien autres conséquences.

« Pendant la nuit, le général Mélas rallia son armée derrière la Bormida, dans le camp retranché d'Alexandrie. Le premier Consul se préparait en même temps à poursuivre les ennemis, en forçant le passage de la rivière. Le 15, à la pointe du jour, ses colonnes étaient en mouvement; la fusillade

s'engageait aux avant-postes, et bientôt on allait communiquer avec le corps du général Suchet, qui s'avançait jusqu'à Castel-Spino, en vue d'Alexandrie, lorsqu'un parlementaire se présenta de la part du général Mélas. Le général Berthier, muni de pleins pouvoirs, se rendit aussitôt à Alexandrie avec le général Zach, que le général Mélas redemandait, et quelques heures après, il avait signé une convention qui réglait les conditions d'un armistice, reléguait l'armée autrichienne sur la ligne du Mincio, et remettait aux Français toutes les places du Piémont, de la Lombardie et de la Ligurie, y compris Gênes. Ce fut ainsi que le général Mélas sauva les débris de son armée, en sacrifiant les conquêtes de deux campagnes, qui avaient englouti des milliers d'Autrichiens, de Russes, d'Italiens, de Français, et les sommes immenses que l'Angleterre avait prodiguées.

« La convention fut fidèlement exécutée de part et d'autre. Le 17 juin, le premier Consul était de retour à Milan. Il régla l'administration de l'Italie, réorganisa l'armée, et nomma le général Masséna pour la commander. Quelques jours après, il traversait la France sous des arcs de triomphe pour retourner à Paris, où il fut accueilli avec les plus vifs transports de joie. »



Ravenne, au VIe siècle (campagne de Bélisaire contre les Goths)

VII

LE GÉNÉRAL MATTHIEU DUMAS.

(1753-1837.)



Bagage sarcina du soldat romain.

Le général comte Matthieu Dumas était fils d'un trésorier des finances et naquit à Montpellier, le 23 décembre 1753. Il entra fort jeune dans le régiment de Médoc, et reçut les épaulettes de sous-lieutenant en 1773. Lorsque les Français allèrent secourir les insurgés de l'Amérique du Nord, le bouillant officier partit comme aide de camp du général Rochambeau, et devint aide-maréchal de logis en chef de l'état-major. Après la conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre, il revint à Paris et obtint le grade de major. Il fut aussi nommé chevalier de Saint-Louis, et envoyé plusieurs fois en mission par le gouvernement, sur les côtes de la mer Noire et en Hollande. En 1788, il succéda au général Guibert comme rapporteur du conseil de la guerre.

Au début de la révolution, Dumas, resté fidèle aux sympathies libérales qu'il avait contractées en Amérique, servit d'aide de camp à la Fayette, commandant général de la garde nationale. En 1790, il fut nommé directeur du dépôt de la guerre et, en 1791, maréchal de camp, commandant en second la division militaire de Metz. Ce fut dans ce temps qu'on le chargea de former la première compagnie d'artillerie à cheval, et que le département de Seine-et-Oise l'élut député à l'assemblée législative. Lorsque le roi Louis XVI fut arrêté, dans sa fuite, à Varennes, le général Dumas reçut l'ordre de le ramener dans la capitale.

Matthieu Dumas avait des talents et de l'éloquence; il savait se faire écouter du haut de la tribune nationale et fut un des chefs du club des Feuillants, composé de républicains modérés. Rochambeau, devenu général de l'armée du Nord, demanda son ancien aide de camp à l'assemblée; il écrivait : « Je l'ai élevé ; ses talents l'ont poussé rapidement dans la carrière militaire, et je crois avoir acquis de lui le droit d'en être secouru dans ma vieillesse. » Les députés refusèrent un congé à Dumas, parce qu'un représentant du peuple ne pouvait servir aux armées sans avoir au préalable donné sa démission. Pour le dédommager, ils l'élurent leur président en 1792, en remplacement de l'illustre Condorcet. Lorsque les intrigues indignes de Dumouriez forcèrent Rochambeau d'accepter sa retraite, Dumas défendit avec chaleur le vieux guerrier de la liberté et s'écria : « Toutes ces manœuvres ne pourront jamais flétrir la couronne civique du général Rochambeau. » Plus tard, il accusa Dumouriez et le ministère Rolland d'avoir compromis la sûreté de l'État en attaquant la Belgique.

Dumas ne fut pas membre de la Convention nationale et se tint à l'écart, remplissant les fonctions de directeur du dépôt des plans de campagne, en 1793. Il fut dénoncé, mais le gouvernement révolutionnaire ne le poursuivit jamais. Sous l'empire de la nouvelle constitution, en 1795, il fut envoyé au Conseil des Anciens, et se remit immédiatement à sa tâche de modération. Il saisit avec empressement chaque occasion

d'être utile à ses frères d'armes, proposa l'établissement de conseils de guerre, rendit hommage à Moreau, célébra les vainqueurs d'Arcole et de Lodi. Il fit paraître un ouvrage sur les *Résultats de la dernière campagne*, à propos duquel on a dit de l'auteur qu'il avait parlé de la guerre en officier de talent et de la paix en philanthrope éclairé. Dans ce livre, il se déclarait partisan du système de Frédéric II et de la tactique ancienne, et donnait des éloges mérités « aux dispositions de défense de la Fayette, à l'adresse et à l'activité de Dumouriez, aux marches habilement combinées de Kellermann, aux victoires de Pichegru, aux prodiges de Bonaparte et de la vaillante armée d'Italie, aux combats brillants et aux marches téméraires de Jourdan, enfin aux savants exploits de Moreau couronnés par sa mémorable retraite (1). »

A l'occasion du traité de paix de Léoben, Matthieu Dumas prononça un éloge pompeux et enthousiaste de l'armée française. Lors du 18 fructidor, le Directoire de la République mit son nom sur la liste des députés accusés; mais, comme il était inspecteur du Conseil des Anciens, il parvint à s'évader et se retira à Hambourg, où il vécut jusqu'en 1800. Il profita des loisirs de l'exil pour écrire un *Précis des événements militaires ou Essai sur la guerre présente*, en douze volumes. Ce journal critique, rédigé avec clarté et précision, plaça le général Dumas parmi les savants théoriciens.

Après le coup d'État du 18 brumaire, il fut rappelé par Bonaparte et chargé d'organiser les bataillons de réserve de l'armée de Dijon, dont il devint le chef d'état-major. Pendant la campagne de Suisse, en 1801, il déploya une prodigieuse activité, sauva l'artillerie de l'avant-garde et contribua fortement au succès. Après la paix de Lunéville, il fut nommé conseiller d'État à la section de la guerre, et fit, en cette qualité, le rapport sur la création de la Légion d'honneur. Il fut nommé grand officier de l'ordre et général de division, et passa au service du roi de Naples, Joseph Bonaparte, qui

(1) *Galerie militaire*, par Babié et Beaumont.

fit de lui son ministre de la guerre et son grand maréchal du palais.

En 1809, le général Dumas rejoignit l'armée française en Allemagne. Nommé intendant général en 1812, il assista à la campagne de 1813 et fut fait prisonnier à Leipzig. Lorsqu'il eut été rendu à la liberté, les Bourbons restaurés l'employèrent comme directeur général des comptabilités et dépenses des armées depuis 1806, et Louis XVIII lui donna la croix de commandeur de Saint-Louis et la grand'croix de la Légion d'honneur. Ses décorations ne l'empêchèrent pas de se rallier de nouveau à Napoléon, après la fuite de l'île d'Elbe, et d'accepter de ses mains la direction générale des gardes nationales de France. Après la défaite de Waterloo, il fut mis à la retraite. Prévoyant la chute de la Restauration, il fit de l'opposition. Lors de la révolution de 1830, il organisa la garde nationale de Paris, de concert avec son ancien chef, la Fayette; mais, républicain bien moins prononcé que celui-ci, il fut nommé pair de France par Louis-Philippe. Il mourut tranquillement, en 1837, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Comme tous les *modérés* de l'époque révolutionnaire, Matthieu Dumas ne se faisait pas le moindre scrupule de s'attacher à tous les gouvernements qui se succédèrent, en France, avec une merveilleuse rapidité.

Le général Dumas ne s'est jamais distingué par des actions d'éclat, mais il fut administrateur habile et écrivain militaire fort distingué.

Nous avons déjà mentionné son *Précis des événements militaires,* publié en 1799. En 1816, parut une continuation de cet ouvrage de stratégie; et en 1822-1825, une nouvelle édition complète fut publiée en dix-sept volumes. Il fut, de plus, un collaborateur actif des *Archives littéraires de l'Europe*, et on lui attribue plusieurs brochures.

Pour l'intelligence de toutes les campagnes mémorables, sous la révolution et l'empire, le livre du général Dumas est pour ainsi dire indispensable. Il s'appesantit sur tous les détails, discute toutes les manœuvres, scrute toutes les combinaisons, dévoile toutes les fautes et relève toutes les belles

inspirations. Ce n'est pas un général qui raconte les faits d'armes dont il fut témoin et acteur; c'est un savant stratégiste, qui refait la bataille dans le silence du cabinet, et rapporte de quelle façon la grande partie d'échecs s'est jouée. Nous tirons du 14e volume du *Précis* une description de la bataille d'Austerlitz, ou plutôt celle de quelques incidents de cette fameuse journée, car le récit entier prend plus de cent pages.

BATAILLE D'AUSTERLITZ.

(2 décembre 1805.)

« Ce même jour, Napoléon fit une reconnaissance au delà de ses avant-postes. Comme il parcourait les hauteurs de Pratzen, en comparant cette position avantageuse, élevée et bien découverte à celle qu'il lui avait préférée, il dit aux généraux qui l'accompagnaient ces paroles remarquables, parce qu'elles renferment tout son dessein et le secret de sa victoire : « Si je voulais, » dit-il, « empêcher l'ennemi de passer, c'est « ici que je me placerais; mais je n'aurais qu'une bataille « ordinaire; si, au contraire, je refuse ma droite en la retirant « vers Brunn, et que les Russes abandonnent ces hauteurs, ils « sont perdus sans ressource. »

« Bien éloignés de croire à la possibilité d'un tel désastre, les généraux alliés ne voyaient, dans ce qu'ils pouvaient apercevoir des dispositions de l'empereur Napoléon, qu'une vaine démonstration défensive qui masquait sa retraite; ils ne songeaient qu'à le retenir dans sa position par le déploiement de leurs forces pour achever de l'envelopper. Une reconnaissance que fit le prince Murat, et sa retraite précipitée, après avoir échangé quelques boulets, les affermit dans cette opinion. Napoléon ne négligea rien pour accroître leur sécurité; il fit proposer une entrevue à l'empereur de Russie, qui lui envoya son adjudant général le prince Dolgorouki, jouissant près de son maître de la plus haute faveur. Contre son usage, il alla

lui-même le recevoir aux avant-postes; cet officier put remarquer que tout respirait, dans la contenance de l'armée française, la réserve et la timidité; le placement des grandes gardes très-rapprochées, l'ardeur avec laquelle on travaillait à se retrancher, lui persuadèrent que les fiers conquérants d'Ulm et de Vienne étaient à demi battus. Il s'enhardit à élever le ton, à donner des conseils, à déprimer la conduite des Autrichiens. Napoléon contint son indignation, qu'il exprima depuis, dans la publication de ses Bulletins, avec trop d'amertume; et Dolgorouki, donnant à cette apparente impassibilité un tout autre motif, alla redire et propager parmi les siens les fausses impressions qu'il avait reçues.

. . . .

« Pendant que Napoléon resserrait ainsi sa ligne de bataille et ses réserves dans le moindre espace possible pour mieux cacher son dessein, les alliés, au contraire, manœuvraient à découvert et comme s'ils eussent craint que cette armée, qui leur paraissait faible, compromise et presque entourée, n'échappât à leur vigilance; leur projet était gigantesque, et la ruine de la grande armée leur paraissait infaillible.

« L'archiduc Ferdinand, à la tête de vingt mille hommes, faisait une diversion sur Iglau ; il poussa même jusque vers Znaïm le général Wrede qui commandait les Bavarois, et qui, quoique inférieur en nombre, rendit de très-beaux combats et fit une retraite honorable. D'un autre côté, le général Meerfeldt arrivait de Hongrie avec un renfort de quatre mille hommes; le général Essen, avec dix mille, n'était plus qu'à une journée; enfin l'archiduc Charles arrivait à marches forcées; et pour assurer le succès de sa diversion sur Vienne, on se hâtait d'entourer et d'écraser les réserves qui restaient à Napoléon.

« Dans cette funeste confiance, les alliés exécutèrent en plein jour leur mouvement de flanc ou changement de front par la gauche. Napoléon en fut informé par les reconnaissances du général Margaron sur les hauteurs de Pratzen; il aperçut bientôt du haut de son bivac, et sans doute, comme il le dit lui-même, avec une indicible joie, l'armée russe à deux

portées de canon de ses avant-postes, défilant sur une ligne de quatre lieues, en prolongeant l'armée française, qui paraissait ne pas être sortie de sa position. Ne doutant plus de l'avantage que lui donnait la téméraire confiance de l'ennemi, il dicta sur-le-champ la proclamation suivante, qui, en peu d'instants, fut répandue dans les rangs, et lue par tous les soldats; elle est surtout remarquable, en ce qu'elle fait connaître, en peu de mots, le plan de la bataille, et qu'une telle communication, lorsqu'elle n'est pas intempestive, est un des plus sûrs moyens de succès chez une nation aussi intelligente que la nation française.

« Au bivac, le 10 frimaire an XIV.
« 1er décembre 1805.

« Soldats,

« L'armée russe se présente devant vous pour venger l'ar-
« mée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que
« vous avez battus à Hollabrunn et que depuis vous avez con-
« stamment suivis jusqu'ici.

« Les positions que nous occupons sont formidables, et pen-
« dant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me prête-
« ront le flanc.

« Soldats, je dirigerai moi-même tous vos bataillons; je me
« tiendrai loin du feu, si avec votre bravoure accoutumée vous
« portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis;
« mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez
« votre empereur s'exposer aux premiers coups; car la victoire
« ne saurait hésiter, dans cette journée surtout, où il y va de
« l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'hon-
« neur de toute la nation. »

« On put juger de l'ardeur des soldats, et jusqu'à quel point cette proclamation les avait électrisés, lorsque Napoléon voulant visiter, le soir, à pied et sans se laisser annoncer, tous les bivacs de son armée, fut reconnu dès les premiers pas.

« Comme au cri d'alerte, avertis par les acclamations de

leurs camarades, les soldats se levèrent joyeux autour de leurs feux; avides de le voir, ils firent éclater leur enthousiasme. Quelques-uns ayant allumé des torches de paille, cet exemple fut promptement imité sur toute la ligne qui, en un instant, présenta le spectacle d'une immense et magnifique illumination. C'était la veille de l'anniversaire du couronnement de Napoléon : quel augure pour la victoire! Quelle fête préparée à grands frais fut jamais si brillante? Et que peut-on comparer à cette réjouissance militaire sur le champ de bataille, que des milliers de braves allaient, dans quelques heures, arroser de leur sang? Quel triomphe touchant, et quels souvenirs! Ah! sans doute, on doit pardonner l'ivresse de la gloire à celui qui sut exciter dans l'âme du soldat de si généreux transports.

« — Tu n'auras pas besoin de t'exposer, » lui dit un des plus vieux grenadiers en s'approchant de lui ; « je te promets, « au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre « que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux « et l'artillerie de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire « de ton couronnement. »

« L'empereur Napoléon, de retour à son bivac, expédia ses derniers ordres; il fit entrer en ligne la cavalerie du prince Murat, qui appuya sa gauche à la division Caffarelli. Le corps du maréchal Bernadotte ne fit aucun mouvement pendant la nuit; mais il reçut ordre de marcher sur Girschikowitz, pour former le centre de la ligne, aussitôt que les troupes du maréchal Soult se seraient ébranlées. Celui-ci, avec ses trois divisions, forma donc l'aile droite; le maréchal Davoust, détaché à son extrémité avec la seule infanterie de la division Friant et les dragons du général Bourcier, devait fermer la ligne au point d'appui sur les lacs, à Telnitz, précisément au point où l'ennemi, dans l'intention de déborder l'aile gauche des Français, dirigeait ses premiers efforts. Enfin, l'empereur fixa lui-même son poste de bataille, et celui de son état-major à la tête de la réserve, qu'il composa de dix bataillons de sa garde, et de dix bataillons des grenadiers d'Oudinot. Cette réserve était

rangée sur deux lignes, en colonnes par bataillon, à distance de déploiement, ayant dans ses intervalles quarante pièces de canon servies par les canonniers de la garde.

« Dès l'entrée de la nuit, un détachement de chevau-légers autrichiens d'Oreilly (première avant-garde du général Kienmayer) s'était présenté devant Telnitz et avait repoussé les postes d'infanterie que le général Legrand y avait jetés pour éclairer sa droite. Ce général, ayant fait avancer un bataillon du 3e régiment, reprit le village et fit quelques prisonniers.

« Vers deux heures du matin, une colonne d'infanterie autrichienne, soutenue par un nombreux parti de cavalerie, parut devant Telnitz et attaqua immédiatement le village; le trouvant défendu avec vigueur, cette infanterie prit position et fit avancer son canon. Le général Legrand porta alors les deux autres bataillons du 3e régiment au soutien du premier.

« L'empereur Napoléon avait bien jugé que le mouvement des ennemis sur leur gauche avait pour but de déborder son aile droite; et ne doutant pas qu'au point du jour ils n'y portassent leur principale attaque, il avait ordonné au maréchal Soult de porter, pendant la nuit, ses divisions en avant des défilés, et de les placer de manière qu'au premier ordre elles pussent marcher à l'ennemi. En conséquence, une brigade de la division Legrand, composée du 3e régiment de ligne et des tirailleurs du Pô, soutenue par la cavalerie du général Margaron et six pièces de canon, fut chargée de la défense de Telnitz et de Sokolnitz. Le reste de la division se forma sur deux lignes en colonne d'attaque en avant du village de Kobellnitz. La division Saint-Hilaire, avec une compagnie d'artillerie légère, se forma sur trois lignes en colonne d'attaque, en avant du village de Buntowitz et la division Vandamme fut formée dans le même ordre, en avant et à droite du village de Girschikowitz.

« Les divisions des généraux Suchet et Caffarelli, sous les ordres du maréchal Lannes, étaient aussi prêtes à se porter en

avant; elles étaient, ainsi que les grenadiers du général Oudinot, formées sur deux lignes, l'une en bataille, l'autre en colonne par bataillon; l'artillerie dans les intervalles.

« Tels furent, du côté des Français, les événements et les dispositions qui précédèrent la bataille générale du 2 décembre. Napoléon, en la préparant avec une profonde habileté, n'eut, quant à la conduite de l'action, d'autre dessein arrêté que celui de saisir l'occasion d'aborder avec des masses, et d'enfoncer les colonnes ennemies qui, par l'obliquité de leur direction, en quittant les hauteurs, se désunissaient, s'affaiblissaient en s'allongeant, et prêtaient le flanc à ses attaques.

. . . .

« Le général en chef Kutusow était au centre avec la quatrième colonne; le général d'infanterie Buxhowden commandait la gauche de l'armée et marchait avec la première colonne. Ils étaient si loin de penser que leur plan d'attaque pût être dérangé et que Napoléon fût en mesure d'attaquer lui-même, qu'ils négligèrent d'observer les défilés qui n'étaient qu'à deux portées de canon des têtes de leurs colonnes, et que les divisions du maréchal Soult avaient déjà franchis.

« Ce mouvement audacieux, comme on peut l'observer, en jetant un coup d'œil général sur la position des deux armées, portait la plus forte masse de l'armée française au centre d'une demi-circonférence, sur laquelle les troupes des alliés se trouvaient disséminées, de manière que bien qu'inférieurs en nombre, les Français devaient se trouver réellement plus forts à l'extrémité de chaque rayon. Ce principe conduit à la véritable solution du problème du meilleur ordre de bataille; l'empereur Napoléon l'a presque toujours appliqué avec succès.

« Le 2 décembre, à sept heures du matin, l'armée combinée quitta les hauteurs de Pratzen; chacune des quatre colonnes d'infanterie s'avançant vers les points indiqués, leur divergence mettait entre elles de grands intervalles, à mesure qu'elles s'approchaient de la vallée de Telnitz, Kobelnitz et Sokolnitz. Les Français ne pouvaient distinguer leurs mouvements vers

la gauche du côté d'Augez, parce qu'ils marchaient dans le fond de la vallée de la Littowa. Mais au premier rayon du soleil brillant qui éclaira cette mémorable journée, malgré le brouillard encore épais dans les fonds, ils aperçurent les hauteurs de Pratzen qui se dégarnissaient de troupes : le mouvement des alliés était bien prononcé. Napoléon, avant de donner au maréchal Soult l'ordre d'attaquer, lui dit :

« — Combien vous faut-il de temps pour couronner les hauteurs de Pratzen?

« — Moins de vingt minutes, répondit le maréchal; car mes troupes sont placées dans le fond de la vallée; couvertes par les brouillards et la fumée des bivacs, l'ennemi ne peut les apercevoir.

« — En ce cas, dit-il, attendons encore un quart d'heure.

« Le canon tonnait déjà sur Telnitz; le corps de Kienmayer, la première, la deuxième colonne russe et une partie de la troisième s'éloignant du vrai champ de bataille, s'avançaient par un long détour pour envelopper l'armée française dans une position où elle n'était pas.

. . . .

« Pendant cinq heures de combat de pied ferme, la baïonnette croisée, une foule de braves se signalèrent par des actions d'éclat; l'histoire militaire n'en devrait laisser aucune en oubli, les vainqueurs et les vaincus ont droit à cette commémoration. Mais pouvons-nous soutenir l'attention et l'intérêt du lecteur sur l'ensemble de la bataille, si nous nous laissons entraîner à les en distraire à chaque pas par le récit de tant de glorieux faits d'armes? Que du moins le petit nombre de ceux que nous citons comme de mémorables exemples de vertus guerrières attestent nos regrets de ne pouvoir les mentionner tous dans ce précis. Le général français Valhubert, mortellement blessé, rappela aux grenadiers qui accoururent pour l'enlever l'ordre de l'empereur de ne pas quitter le champ de bataille pour secourir les blessés, et les renvoya à leur poste; le soir, ayant été transporté à Brünn, il écrivit à l'empereur :

« Je voudrais avoir fait plus pour vous; dans une heure, je ne « serai plus; je n'ai donc pas besoin de vous recommander ma « femme et mes enfants! »

« Le capitaine Horry Duparc, du 64e régiment, appelé par le major pour remplacer le chef de bataillon qui venait d'être blessé, avait auprès de lui son fils, officier d'une grande espérance. Au même instant, un boulet qui tua le cheval du major emporta ce jeune homme dont les deux frères étaient déjà morts au champ de bataille.

« — C'est le dernier de mes fils, s'écria le malheureux père; mais ce n'est pas le moment de le pleurer : je me dois tout entier à mon pays.

« Il prit le commandement du bataillon, et se précipita dans les rangs de l'ennemi.

. . . .

« Les dernières pièces de l'ennemi furent enlevées à la baïonnette, et les deux bataillons qui les soutenaient furent détruits; le reste de l'infanterie russe s'enfuit sur les routes de Menitz et ne put se rallier. Poursuivis de tous côtés et n'ayant plus d'appui, ces malheureux soldats voulurent aussi traverser, sur la glace, l'étang de Menitz; ils s'y jetèrent en foule, la glace se rompit et la plupart y périrent. Ceux qui purent passer et échapper à ce second désastre se réunirent, au delà des étangs, à la cavalerie autrichienne. Le général Junot, premier aide de camp de l'empereur Napoléon, prit le commandement des chasseurs et des dragons de la garde impériale, et reçut l'ordre de passer la digue et de poursuivre l'ennemi.

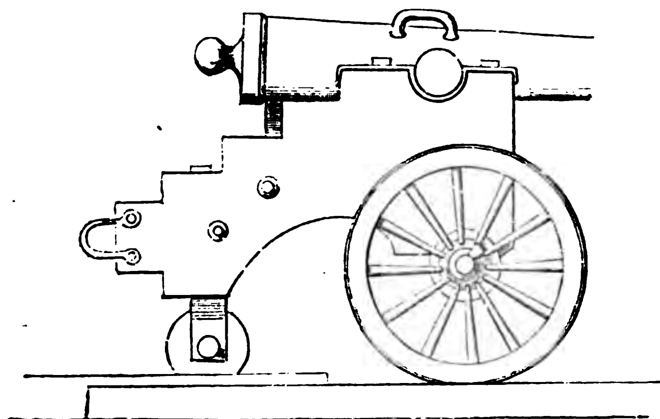
« Ainsi finit cette mémorable journée : l'armée victorieuse couronna, par ses feux de bivacs, les positions qu'avait occupées la veille l'armée alliée. Le centre et l'aile droite de celle-ci, après des pertes énormes et dans le dernier état de délabrement, se retirèrent en arrière d'Austerlitz dans la position de Hodiegitz, et vers minuit marchèrent sur Czeitsch, se dirigeant vers la Hongrie. Quant à l'aile gauche, presque entièrement détruite, prise ou dispersée, à peine quelques bataillons (moins

de six mille hommes) purent se rallier à la cavalerie autrichienne et au corps du général Kienmayer, qui avait pris poste à Niskowitz sur la route de Hongrie, à peu près à trois lieues du champ de bataille. La pluie qui survint et le dégel subit achevèrent de mettre les débris de l'armée combinée dans la plus grande confusion. Le général Kienmayer, qui seul avait pu conserver son artillerie, fut obligé de l'abandonner.

« Comme le savent tous les militaires qui se sont trouvés à de grandes batailles, il est presque impossible de connaître exactement les pertes des deux partis; mais il est certain que, dans cette courte et sanglante journée, les pertes que firent les alliés, comparées à celles des Français, furent au delà de tous les calculs de probabilité, surtout si l'on considère que les Français étaient assaillants et moins nombreux; les rapports de leurs états-majors n'accusèrent que huit cents hommes tués sur le champ de bataille, et six mille blessés; cent cinquante prisonniers furent repris; il y eut beaucoup de chevaux tués, beaucoup de pièces démontées, mais aucune ne tomba au pouvoir de l'ennemi. Une seule aigle fut enlevée. La force de l'armée française était tout au plus de soixante-cinq mille combattants, et les réserves d'infanterie de la garde ni la division des grenadiers ne donnèrent.

« L'armée combinée, dont toutes les troupes furent engagées, était de quatre-vingt-deux mille combattants, et le nombre de ceux mis hors de combat fut évalué à plus de quarante mille, parce que l'on compta près de dix mille morts sur le champ de bataille, que dix-neuf mille Russes et six cents Autrichiens furent faits prisonniers et que vraisemblablement plus de dix mille autres furent blessés, dispersés ou perdus. Quoique le nombre des morts puisse paraître exagéré, on conçoit que les charges réitérées à la baïonnette, le feu de l'artillerie sur des masses resserrées dans les fonds, et les désastres des lacs, durent le rendre très-considérable dans le parti vaincu. Trois lieutenants généraux, six généraux-majors, vingt officiers supérieurs et plus de huit cents autres officiers se trouvèrent parmi les prisonniers; les pertes en matériel ne furent pas

moindres ; quarante-cinq drapeaux, cent quatre-vingt-six pièces de canon, quatre cents voitures d'artillerie, tous les gros équipages et une quantité de chevaux furent les trophées et le butin des vainqueurs d'Austerlitz. »


Canon (XVIIIe siècle).

VIII

LE MARÉCHAL SUCHET.

(1772-1826.)

Louis-Gabriel Suchet, duc d'Albufera, maréchal de France, naquit à Lyon, le 2 mars 1772. Lorsque la révolution appela la jeunesse française à la défense du territoire, il accourut sous les drapeaux où bientôt il devait se frayer le chemin qui conduit aux plus hautes distinctions. Il parcourut rapidement tous les échelons et se distingua, dès le début, par son courage réfléchi et par son aptitude naturelle. Jeune capitaine, ce fut lui qui prit le général O'Hara au mémorable siége de Toulon, en 1793. Deux ans plus tard, comme chef de bataillon, il s'empara de trois drapeaux autrichiens à la bataille de Loano. En 1796, il fut présent aux combats historiques de Lodi, de Rivoli, de Castiglione, de Trente, de Bassano, d'Arcole, et fut dangereusement blessé à Cerea. Colonel à vingt-six ans, chef d'état-major à vingt-sept, général à vingt-neuf, il conquit tous ses grades sur le champ de bataille, et fut souvent chargé de porter au siége du gouvernement les étendards enlevés

aux ennemis de la patrie. Son nom est associé glorieusement aux grandes victoires d'Austerlitz et de Jéna, et les siéges de Lerida, de Tarragone et de Sagonte en ont fait une des illustrations militaires de la France.

Les généraux Masséna, Brune et Joubert eurent de bonne heure la plus haute idée des talents et du coup d'œil du jeune Suchet, et le dernier l'attacha à sa division comme chef de l'état-major. Joubert ayant fait de l'opposition au commissaire du Directoire, en 1798, on destitua son subordonné, qui reçut l'ordre de rentrer en France dans le délai de trois jours, sous la menace d'être inscrit sur la liste des émigrés. A Paris, Suchet fit aisément tomber les insinuations frivoles dirigées contre lui; il fut envoyé à l'armée d'Helvétie, commandée par l'illustre Masséna. Séparé du gros de la division par suite de la perte du fort de Luciensteig, il parvint à passer sur un lac couvert de glace et à rétablir les communications. Lorsque la troupe, qu'on avait désespéré de jamais revoir, reparut inopinément, Masséna s'écria : « J'étais bien sûr que Suchet me ramènerait sa brigade. » Aussi, lorsque le chef d'état-major général fut tué, Suchet fut désigné pour le remplacer, et il put, en cette qualité, seconder l'habile capitaine qui sauva la France en Suisse, par la bataille de Zurich et la défaite de Suwarow.

Quand Joubert fut de nouveau chargé du commandement de l'armée d'Italie, en 1799, il demanda qu'on lui rendît son ancien chef d'état-major, avec le grade de général de division. Après avoir perdu son protecteur et ami, qui tomba glorieusement sur le champ de bataille de Novi, Suchet continua à remplir ses importantes fonctions auprès des généraux Moreau et Championnet. Le futur vainqueur de Hohenlinden sut apprécier les grandes qualités de son subordonné, et dit, en partant pour sa célèbre campagne sur les bords du Rhin, à un ami de Suchet : « — Votre général est un des premiers chefs d'état-major de l'armée française. »

Plus tard, il fut donné au nouveau lieutenant général de préserver le midi de la France d'une invasion qui semblait presque inévitable. A la tête de cinq mille hommes qui se

trouvaient dans un incroyable état de délabrement et de misère, mais qui n'en déployèrent pas moins un invincible courage, séparé du reste de l'armée, Suchet défendit pendant trente-huit jours la rivière de Gênes, et se retira pied à pied derrière le Var. Mélas, avec ses soixante mille hommes, fit, pendant seize jours, des efforts incessants pour s'emparer d'une tête de pont construite par les troupes françaises; il échoua. Trois tentatives de vive force n'aboutirent pas, et l'armée autrichienne reprit la route du Piémont. Suchet, qui avait laissé une garnison dans un fort élevé près de Nice, en fut informé par le télégraphe, nouveau moyen de guerre qu'il fut le premier à mettre à profit. Dès lors il précipita lui-même sa marche, fit quinze mille prisonniers, et contribua, par la présence de son avant-garde à Acqui, à la victoire de Marengo, en juin 1800. La défense des bords du Var est une page glorieuse; l'illustre Carnot, ministre de la guerre, en félicita vivement le général Suchet et ne craignit pas de comparer le pont du Var aux Thermopyles.

Voici comment un frère d'armes du général, l'illustre maréchal Soult, apprécie la belle conduite et le talent de Suchet : « Quand des dispositions sont aussi bien combinées, elles « méritent d'obtenir des succès, et ici, le général Suchet ne « donnait rien au hasard ; car, à tout événement, il pouvait se « replier sur la tête de pont du Var, où il n'était pas vraisem- « blable que les Autrichiens revinssent. En pareil cas, il est « bon d'être entreprenant, malgré l'axiome qui dit de faire un « pont d'or à l'ennemi qui s'en va, car la retraite de celui-ci « était obligée. La hardiesse du général Suchet eut un plein « succès; toutes ses colonnes arrivèrent ponctuellement à leur « destination (1). »

L'année suivante, Suchet commandait le centre de l'armée au passage du Mincio. Il enleva quatre mille hommes au général Bellegarde, et secourut d'une manière efficace l'aile droite commandée par le général Dupont. Avant l'âge de trente ans,

(1) *Mémoires du maréchal général Soult*, duc de Dalmatie. Tome III.

il était un major général des plus experts, un inspecteur général d'infanterie des plus habiles. En 1804, il commanda une division au camp de Boulogne et fut nommé grand officier de la Légion d'honneur. La campagne d'Allemagne, en 1805, le vit à Ulm, à Hollabrunn, à Austerlitz, où son corps enfonça la droite de l'armée russe et la sépara du centre. A Saalfeld, sa division porta le premier coup à l'armée prussienne, en battant les troupes du prince Louis, qui fut tué par un brigadier de hussards.

La veille de la grande journée de Jéna, Napoléon parcourut avec Suchet la ligne des avant-postes et le chargea d'attaquer, le lendemain, le plateau défendu par l'avant-garde ennemie tout entière, d'enfoncer, si l'on peut s'exprimer ainsi, les portes de ce fameux champ de bataille. Le général y réussit, et ce fut encore lui qui, marchant derrière la cavalerie de Murat, acheva la déroute du prince de Hohenlohe. Une première colonne de prisonniers passa près de lui : — cinq à six mille hommes, trahis par la fortune de la guerre, malgré leur bravoure, défilaient tristement sous l'escorte de leurs vainqueurs. L'un d'eux, un officier supérieur, dont la noble figure était balafrée de coups de sabre, s'approcha de Suchet et lui demanda avec une extrême vivacité : « — Mon général, je vous prie, une réponse à cette seule question : nous sommes-nous battus aussi bien que les Autrichiens à Austerlitz? » Le général français fut heureux de pouvoir répondre affirmativement à la question de ce brave prisonnier.

A Pultusk, la division Suchet résista toute seule, pendant une partie du jour, à une armée russe de quarante mille hommes. « — J'ai combattu contre une armée entière, » écrivit le général Benningsen, et il le croyait. Cette même division prit une part active au combat d'Ostrolenka.

En 1808, le 5ᵉ corps, commandé par Suchet, fut envoyé en Espagne, et ce général sortit pur d'une campagne désastreuse, où tant d'autres ont vu se ternir l'éclat de leur nom. Le duc de Montebello, Lannes, qui avait vu Suchet à l'œuvre au siége de Saragosse, le désigna à Napoléon comme l'homme le plus

digne de commander en Aragon. Lannes quittait cette province pour la campagne d'Allemagne, pendant laquelle il allait mourir glorieusement sur le champ de bataille d'Esslingen. Suchet fit honneur à ce choix et commença la série de ses succès à Maria et à Belchite. Maître de l'Aragon, après cette double victoire, il s'assura la possession de cette province par une administration sage et juste et se mit en état de prendre les places fortes de la Catalogne. Il investit Lerida, l'assiége et la prend d'assaut. Sa résolution personnelle détermine la reddition de Tortosa, après treize jours de tranchée ouverte. Mequinenza est forcée de capituler; le fort San-Felipe est pris d'assaut. Les cinquante-six jours du siége de Tarragone ressemblent à une bataille continue. L'attaque et la défense sont également gigantesques. La lutte opiniâtre et furieuse se termine par un éclatant fait d'armes. De là Suchet, nommé maréchal de France et duc, dirige ses colonnes sur Vich, entoure et enlève le Mont-Serrat, et complète la soumission de la Catalogne.

A Sagonte, il ordonne une escalade et livre un assaut ; la valeur des assiégés et les murs de cette antique cité, relevés par les Espagnols, font échouer l'entreprise. Suchet s'en console en prenant Oropesa, et bat à plate couture le général Blake, sorti de Valence pour livrer bataille. Il est blessé à l'épaule, mais Sagonte capitule et Valence se rend. Dix mois après cette reddition, Suchet se voit forcé d'évacuer la place, par suite de la victoire remportée par Wellington à Vittoria et de se retirer au delà des Pyrénées. Les Français avaient été refoulés depuis les rives du Tage jusqu'aux frontières de leur propre pays. Suchet eut beau se maintenir ferme pendant les dernières convulsions, l'agonie n'en avait pas moins commencé et la catastrophe était imminente. Napoléon s'était obstiné dans sa faute : il allait cruellement l'expier.

Suchet n'avait eu lui-même que de faibles engagements avec les Anglais à Biar et à Castalla, et n'avait pas réussi contre eux ; cependant, à Tarragone, il força le général Murray à se rembarquer. Au col d'Ordal, il se battit contre lord

Bentinck et reçut comme récompense le poste de colonel général de la garde impériale. Il persista à rester en Espagne, avec une armée réduite à neuf mille hommes, essayant d'empêcher l'ennemi d'envahir la frontière de France. Il ne put y réussir. Enfin, il reçut la nouvelle de l'abdication de l'empereur Napoléon et fit reconnaître les Bourbons. Le reste de sa vie n'offre aucune particularité remarquable sous le rapport militaire, et il mourut le 3 janvier 1826, à peine âgé de cinquante-six ans.

Suchet n'était nullement courtisan et fut constamment éloigné de Paris et de la France, surtout depuis son entrée en Espagne. C'est donc à ses hauts faits seuls, qu'il dut son élévation et ses dignités. Depuis 1808, il devint successivement général en chef, maréchal, duc d'Albufera, colonel général de la garde. En le revoyant, en 1815, après le retour de l'île d'Elbe, Napoléon put lui dire : « Maréchal Suchet, vous avez beaucoup grandi depuis que nous ne nous sommes vus. » Plus tard, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, l'empereur exilé répéta la même idée : « Suchet, » dit-il, « était quelqu'un chez qui l'esprit et le caractère s'étaient accrus, à surprendre. » Enfin, on lit dans les *Mémoires d'O'Méara* : « J'ai alors demandé à Napoléon, quel était le plus habile général français. —Cela est difficile à dire, « a-t-il répondu ; » mais il me semble que c'est Suchet. Auparavant c'était Masséna, mais on peut le considérer comme mort : Suchet, Clausel et Gérard sont, à mon avis, les meilleurs généraux français. »

Madame Campan raconte un suffrage encore plus flatteur dans son journal : « Napoléon disait que, s'il avait eu deux maréchaux comme Suchet, en Espagne, non-seulement il aurait conquis la Péninsule, mais il l'aurait conservée. Son esprit juste, conciliant et administratif, son tact militaire et sa bravoure lui avaient fait obtenir des succès inouïs. Il est fâcheux, ajouta-t-il, que des souverains ne puissent pas improviser des hommes comme celui-là.. »

Napoléon se trompait; cent maréchaux comme Suchet n'auraient pu faire réussir cette funeste campagne d'Espagne,

la première et principale cause de sa chute. Il est vrai, toutefois, que Suchet n'a pas laissé dans la Péninsule les tristes souvenirs qui souillent d'une tache indélébile l'écusson de quelques autres généraux français. A Saragosse, son nom fut donné à une place publique, et l'on prétend qu'à la nouvelle de sa mort, les habitants de cette ville ont fait dire des messes pour le repos de son âme. Il fut humain envers les prisonniers et les blessés; la notice préliminaire placée en tête de ses Mémoires cite une lettre du général anglais Clinton, qui le remercie du traitement plein d'égards que les prisonniers blessés ont éprouvé dans les hôpitaux français, « conduite qui fait honneur à la grande nation que sert Votre Excellence et qui montre la noble générosité de sentiments, caractère distinctif de nos deux nations dans nos guerres les plus acharnées, toutes les fois que les circonstances du service ont semblé permettre d'alléger les souffrances et les maux des individus. »

Dans les derniers temps de sa vie, le maréchal Suchet écrivit des Mémoires fort intéressants sur ses campagnes en Espagne. Ils furent publiés par son chef d'état-major, Saint-Cyr Nugues. Nous en extrayons un passage, remarquable par le coloris du style et la verve du récit.

PRISE DE TARRAGONE.

(28 juin 1811.)

« A cinq heures de l'après-midi le signal est donné, notre feu cesse, et celui de l'ennemi redouble à la vue de nos braves, qui sortent de la tranchée, franchissent à la course un espace découvert de soixante toises, et s'élancent à la brèche. De grands aloès, formant comme une ligne à dix toises de la muraille, forcent notre tête de colonne à se détourner. Alors les Espagnols accourent, bordent la brèche de ce qu'ils ont de plus vaillant en officiers et en soldats; armés de fusils, de hallebardes, de grenades, et soutenus par un feu de mousque-

terie des plus vifs, ils repoussent les assaillants, dont les premiers arrivés chancellent sur un terrain mouvant qui croule sous leurs pas. Une grêle de mitraille tombe sur la tête de colonne. La fortune semble hésiter un moment. Le général en chef ordonne de faire avancer une réserve; tous ses aides de camp se précipitent : un bataillon d'officiers accourt; le général Habert, le colonel Florestan Pepe, le chef de bataillon Ceroni, les officiers du génie, les aides de camp Meyer, Saint-Joseph, Ricard, Auvray, Desaix, de Rigny, d'Aramon, les chefs des colonnes et des compagnies, tous frayent la route avec intrépidité. Plusieurs succombent; les colonnes se rallient, la masse se reforme, se pousse, arrive au sommet et, comme un torrent irrésistible, surmonte la brèche et inonde les remparts.

« Ce moment décisif fut marqué par un trait de courage, qui pourra figurer parmi les beaux souvenirs de l'histoire. Lors de l'assaut du fort Olivo, le caporal des grenadiers Bianchini, du 6e régiment italien, avait fait prisonniers, au pied même des murs de la ville, quelques soldats espagnols, et les avait amenés au général en chef, qui, admirant son courage, lui demanda quelle récompense il pouvait lui offrir : « — L'honneur de monter le premier à l'assaut de Tarragone, » dit Bianchini. Cette réponse pouvait n'être que de la présence d'esprit; c'était de l'héroïsme. Le 28 juin, ce brave homme, devenu sergent, vient au moment de l'assaut se présenter dans la plus belle tenue au général en chef, et réclame de lui la faveur qui lui a été promise. Il s'élance des premiers, reçoit une blessure, continue de monter avec sang-froid, exhortant ses camarades à le suivre, est atteint deux fois encore sans être arrêté, et tombe enfin, la poitrine traversée d'un coup de feu.

« Trois bataillons d'élite, que le général Contreras avait placés en arrière de la brèche, furent culbutés par notre premier choc et poursuivis dans la ville, pendant que nos détachements se portaient sur les bastions le long de l'enceinte pour les occuper suivant l'ordre donné. Le général en chef fit aussitôt passer la brèche aux troupes fraîches du général

Ficatier. Le général Montmarie s'était lancé à la course avec le 116e, et s'était porté sur la porte qui est au bout de la Rambla, précédé de quarante voltigeurs que conduisaient deux intrépides officiers, le lieutenant Casalta et le sous-lieutenant Taunay. Ceux-ci, arrivés aux palissades du chemin couvert, sont accueillis par le feu du bastion et des remparts voisins; ils se précipitent dans le fossé. Le 116e arrivé, les sapeurs brisent la barrière à coups de hache. Les voltigeurs découvrent une corde à nœuds, servant à l'ennemi pour descendre les hommes la nuit par l'embrasure d'une batterie casematée; ils pénètrent par là dans l'intérieur, et sont suivis d'autant de braves que l'étroit passage permet d'en introduire. Un combat inégal s'établit entre eux et les Espagnols, qui de leur feu écrasaient au dehors la troupe répandue dans le fossé, et en dedans luttaient à coups de baïonnette et de crosse contre les premiers voltigeurs entrés. Dans une circonstance ordinaire et sur un point isolé, le désavantage eût été trop grand pour les assaillants réduits à une telle situation. Mais, ce n'était qu'un épisode de la grande scène, et les assiégés voyaient et entendaient ce qui se passait autour d'eux. Le chef de bataillon, Matis, à la tête du 117e, arrivait derrière le 116e, drapeaux déployés, au son de sa musique; et dans le même moment, les cris de *Victoire!* et *En avant!* retentissaient du côté de la brèche. Tout commençait à fuir le long des remparts. Le 116e restait cependant arrêté devant la porte barricadée et murée; en cet instant, arrive du dedans le capitaine Vacani, qui avait passé la brèche avec les sapeurs italiens; ils ouvrent la porte, et la colonne pénètre enfin dans l'enceinte de la ville.

Le général en chef envoya de nouvelles réserves, et passa lui-même la brèche, pendant que le général Rogniat, avec quelques compagnies de voltigeurs, tournait la ville le long de la plage, par le bastion Cervantes, faisait occuper une batterie de la coupure au-dessous, et avec le canon des Espagnols battait la lunette de la Reine, et ôtait aux fuyards la retraite de la mer. La défense, qui avait cessé un moment quand la

brèche fut enlevée, reprit tout à coup une nouvelle force, dès que les colonnes du général Habert arrivèrent sur la Rambla. Là une vive fusillade et des obstacles de tous côtés suspendirent notre marche impétueuse. Mais ce dernier effort ne pouvait avoir pour résultat que d'irriter les vainqueurs au dernier degré, non de les arrêter. Déjà l'enceinte et plusieurs parties de la ville étaient envahies par d'autres troupes qui se succédaient continuellement; le général Habert excite à haute voix les voltigeurs du 1[er] léger, du 14[e], du 42[e], qui s'élancent sur les retranchements de la Rambla. Les Espagnols résistent en désespérés; une foule de nos braves périssent, mais en tombant assurent enfin la victoire à leurs compagnons. Après cette dernière convulsion, la défense de Tarragone expira enfin; il ne resta plus que la résistance individuelle de ceux qui en fuyant combattaient encore pour leur vie. De ce moment le langage et le rôle des généraux et des officiers changèrent; jusqu'alors ils avaient animé le soldat, ils s'efforcèrent de le retenir et de le calmer. Mais son exaltation était arrivée au plus haut point et il n'était pas possible en si peu de temps, au milieu d'une telle scène, de le modérer par des paroles. Il était comme enivré par le bruit, la fumée et le sang, par le souvenir du danger, par le désir de la victoire et de la vengeance. Sa fureur déchaînée n'écoutait plus rien; il était presque devenu sourd à la voix même de ses chefs. Cependant, il faut le dire, un nombre considérable d'Espagnols, poursuivis sous les yeux et jusque dans les bras des officiers français dont ils imploraient la protection, durent la vie à ces mêmes officiers, qui demandèrent grâce pour eux à leurs propres soldats. Le gouverneur Contreras, blessé d'un coup de baïonnette, eut le bonheur d'être sauvé par un officier du génie. Une masse d'Espagnols s'était retirée dans la cathédrale, vaste et solide édifice, élevé et d'un difficile accès. Nos soldats les poursuivirent, et durent essuyer un feu meurtrier pour franchir les soixante marches qui précèdent l'entrée. Ils s'en rendirent bientôt maîtres; après une si opiniâtre résistance, leur rage contre les combattants ne connut plus de bornes; mais ils

s'arrêtèrent à la vue de neuf cents blessés étendus dans l'intérieur, et leurs baïonnettes les respectèrent. Le général en chef apprit ce trait d'humanité et en exprima sa satisfaction. Le carabinier Flandin, du 1er léger, conduisait trente à quarante prisonniers, les premiers qu'on eût faits dans cette terrible journée; il aperçoit le général en chef et les lui amène; le général le félicite, prend son nom, et lui promet une récompense, qu'il obtint plus tard. Un officier d'état-major fut chargé de recueillir dans la basse ville tous les prisonniers qu'on réunirait et qu'on lui enverrait pendant la nuit. Le lendemain matin, il en avait près d'un millier; le plus grand nombre blessé.

« Le complément de la victoire devait être la prise de la garnison.

« Nous avons vu que des précautions avaient été ordonnées pour ne pas manquer ce résultat important. Sept à huit mille Espagnols, fuyant une mort presque certaine dans la ville, s'étaient précipités par-dessus les remparts par les embrasures, ou par la porte Saint-Antoine, sur la route de Barcelone. Le général Harispe y était en position avec sa division et les Italiens. Les dragons et les hussards, avec l'artillerie de campagne, arrêtent cette colonne en désordre, la sabrent et l'acculent à la mer. Les Anglais, en tirant sur nous, rendaient encore plus horrible la situation des vaincus mêlés avec les vainqueurs. Les Espagnols mirent bas les armes et on s'empressa de les éloigner du rivage. Quelques-uns se noyèrent, d'autres tentèrent de fuir de nouveau vers la ville. Nos dragons les poursuivirent et nous vîmes avec surprise une colonne de cavalerie pénétrer au grand trot dans une ville prise d'assaut.

« Le colonel Delort demanda de faire défiler son régiment par la brèche, comme pour l'associer plus intimement à la victoire; les dragons Napoléon obtinrent le même honneur.

« Dans la nuit, on parvint peu à peu à rétablir l'ordre, à rallier les troupes et à les faire bivaquer sur la Rambla et sur la place. Le général en chef chargea le général Habert du commandement de Tarragone, et ne rentra à son quartier

général qu'après avoir pris les dispositions que commandait la circonstance. Près du Francoli, il rencontra, porté sur un brancard, le jeune d'Aramon qui avait eu la jambe cassée sur la brèche. Cet officier, d'un courage brillant, était venu comme volontaire au siége de Tarragone, et devint peu après l'aide de camp du général en chef. Il répondit avec feu aux paroles de consolation qui lui furent adressées : « — Mon général, je « puis tout endurer, puisque nous sommes dans Tarragone. »

« La majorité de la population de Tarragone était sortie avant ou pendant le siége, en grande partie par mer; elle échappa ainsi aux désastres que le gouverneur et la garnison attirèrent sur la ville, en bravant le dernier assaut que les lois de l'honneur permettaient de ne pas attendre, et que le vainqueur aurait mieux aimé ne pas livrer.

« Nous prîmes près de dix mille hommes et vingt drapeaux; en comptant les canons de l'Olivo et de la basse ville, nous fûmes en possession de trois cent trente-sept bouches à feu, de quinze mille fusils, cent cinquante milliers de poudre, quarante mille boulets ou bombes, quatre millions de cartouches, etc. Ces utiles résultats, que nous venions d'acquérir à si haut prix, un retard de vingt-quatre heures pouvait nous les faire perdre. Campoverde, qui voulait nous attaquer le lendemain, ne nous aurait pas battus, sans doute, nous en avions bien la confiance; mais, en retardant l'assaut, il eût augmenté les difficultés et amené des chances nouvelles; et la journée du 29 nous serait peut-être devenue fatale, autant que celle du 28 fut glorieuse.

« Le récit détaillé des opérations et des faits d'armes qui distinguèrent ce siége mémorable est un éloge suffisant pour l'armée qui l'entreprit et le termina. On peut, en jetant les yeux sur le plan, apprécier les travaux du génie, qui furent remarquables par la hardiesse de la conception comme par la vigueur de l'exécution. On fit cinq mille toises de développement de tranchée, dont deux mille à la sape pleine ou volante; on couronna quatre chemins couverts; on fit des descentes et des passages de fossés, et des rampes sur les brèches. Vingt

officiers du génie, cent quatre-vingt-sept sapeurs ou mineurs furent tués ou blessés. L'artillerie construisit vingt-quatre batteries, qui furent armées de soixante-quatre bouches à feu, et ouvrit neuf brèches. L'ennemi avait tiré cent vingt mille coups de canon; elle en tira quarante-deux mille, dont trente mille avec des boulets, bombes ou obus de la place, renvoyés après avoir été payés à nos soldats; dix-neuf officiers d'artillerie, deux cent soixante-dix-huit canonniers furent tués ou blessés; et à ce nombre il faut ajouter soixante-huit soldats d'infanterie, fournis au service de l'artillerie comme auxiliaires, et qui périrent dans les batteries.

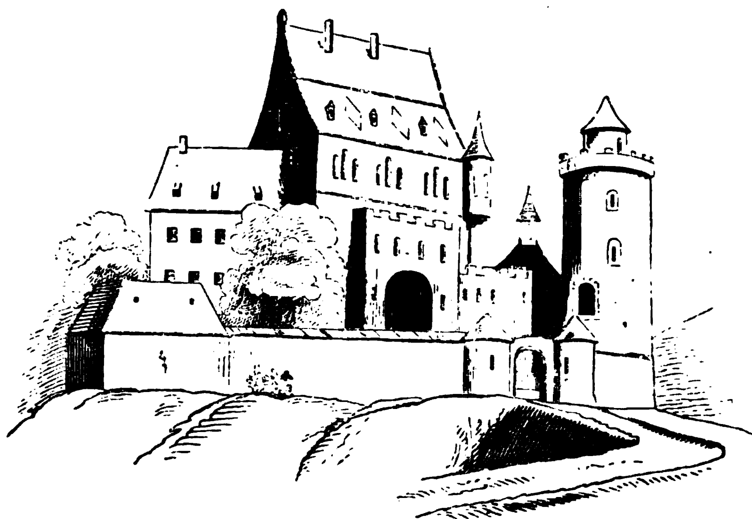
« Les divisions Harispe et Habert, Frère et Palombini, montrèrent un dévouement, une constance, une valeur admirables. Les troupes italiennes et polonaises ne se distinguaient plus des Français. Nous avions pour ainsi dire fait cinq siéges successifs, ou du moins on avait donné cinq fois l'assaut et assailli neuf brèches. L'infanterie avait eu trois mille sept cent cinquante hommes hors de combat; cent quarante-deux officiers, dont treize d'état-major, furent tués ou blessés.

« Les chirurgiens, les commissaires des guerres firent avec zèle le service de la tranchée; une compagnie d'infirmiers, organisée militairement, parut pour la première fois dans l'armée. Par leurs soins, nos soldats blessés furent enlevés et transportés; plusieurs soldats de cette compagnie furent blessés sur le champ de bataille.

« La totalité de nos pertes reconnues s'éleva à quatre mille deux cent quatre-vingt-treize hommes, dont neuf cent vingt-quatre morts; et dans le nombre des trois mille trois cent soixante-neuf blessés, à peine la moitié pouvaient être rendus au service ou survivre à leurs blessures, tant ils étaient mutilés.

« En gémissant sur les maux et sur la catastrophe que le vaincu attira sur sa tête par son obstination ou sa persévérance, comme on voudra l'appeler, il est juste de reporter aussi ses regards sur ce qu'il en coûta au vainqueur, sur ce qu'il a fait et ce qu'il a pu faire. »

On voit, par cet extrait, avec quelle habileté consommée, le maréchal Suchet savait manier la plume. Sans les malheurs de 1814, qui vinrent brusquement arrêter sa brillante carrière, on peut dire que son coup d'œil militaire, ses connaissances profondes, son audace et ses talents reconnus l'eussent infailliblement placé au premier rang parmi les illustres guerriers de ce siècle. Il ne manque à sa gloire que d'avoir exercé le commandement suprême dans une grande journée.



Château fort allemand (*Burg*). XII.e siècle.

IX

LE MARÉCHAL MARMONT.

(1774-1852.)



Le maréchal Auguste-Frédéric-Louis Viesse de Marmont, duc de Raguse, naquit le 20 juillet 1774, à Châtillon-sur-Seine. Il sortait d'une famille noble dont tous les membres avaient porté les armes, et son père servit avec distinction dans le régiment de Hainaut, sous le comte de Saxe. Dans ses *Mémoires*, le maréchal entre dans les détails les plus précis sur l'éducation qu'il reçut dans la maison paternelle. Le passage suivant offrira sans doute quelque intérêt :

« A l'époque dont je parle, l'usage ne faisait pas entrer « nécessairement dans l'éducation l'étude des langues étrangères, et le séjour de Châtillon aurait d'ailleurs offert peu de « ressources pour s'y livrer; aussi ne m'en a-t-on enseigné « aucune : souvent, dans ma carrière, je l'ai regretté et j'ai

« reconnu l'influence que peut avoir sur la fortune d'un jeune « officier la connaissance des langues vivantes. Cette connais- « sance est aussi une source de jouissances pour lui. Cette « omission est le seul reproche que j'aie à faire à mon père « pour mon éducation. Mes études se bornèrent donc, suivant « l'usage, au latin, dans lequel je n'ai jamais été très-fort, et « à l'étude des mathématiques et des sciences exactes, pour « lesquelles j'ai eu toujours beaucoup de facilité et un goût « prononcé; au dessin et à la musique, dans laquelle j'ai « réussi médiocrement, quoique j'aie fait gémir péniblement « un violon pendant plusieurs années. »

Le jeune Viesse désirait entrer dans l'artillerie, d'après les conseils de son père, qui savait que dans les autres corps de l'armée, sous l'ancien régime, la faveur était pour beaucoup dans l'avancement. Mais, comme il n'avait pas encore les connaissances requises pour passer son examen, il reçut d'un parent, à l'âge de quinze ans, le brevet de sous-lieutenant dans un corps de milice, en 1789. Malgré son uniforme et ses épaulettes, il entra au collége de Dijon, et put enfin, en 1792, se présenter au concours, où l'illustre Laplace présidait comme examinateur. Le vieux maréchal écrivit, en 1828, avec la vivacité malicieuse qui le caractérisait :

« Les connaissances exigées alors pour entrer dans l'artil- « lerie étaient très-inférieures à celles qui, aujourd'hui, sont « nécessaires; mais elles étaient très-supérieures à celles de « nos devanciers; nous avions une sorte de dédain pour eux, « comme sans doute les jeunes gens d'à présent en ont pour « les hommes de mon époque : ainsi va le monde! Tant il est « vrai qu'il n'y a rien d'absolu ni dans l'ordre physique ni dans « l'ordre moral : tout est relatif. »

Quoi qu'il en soit, le jeune Marmont fut admis, le vingtième de la promotion, sur quatre cents candidats qui se disputaient quarante-deux places.

Foy et Duroc, tous deux généraux illustres dans la suite, furent reçus, en même temps que lui, élèves sous-lieutenants d'artillerie à l'école de Châlons.

Nommé lieutenant dans l'armée des Alpes et dans celle d'Italie, Marmont fut envoyé au siége de Toulon. Bonaparte qui, par hasard, était arrivé devant cette place et qu'on y avait retenu pour diriger l'artillerie, quoiqu'il ne fût que simple capitaine, fit, à cette occasion, la connaissance de plusieurs de ses futurs maréchaux. Junot, plus tard duc d'Abrantès, alors sergent de grenadiers, fut remarqué par lui pour avoir écrit un ordre sous sa dictée, sans se laisser déconcerter par un boulet de canon. Le lieutenant Duroc, qui devint duc de Frioul et maréchal du palais, l'homme dévoué qui fut tué d'un coup de canon à Reichenbach, et Marmont, le futur duc de Raguse, qui devait se montrer si prêt à l'abandonner en 1814, attirèrent également l'attention du jeune capitaine, qui commença sa brillante carrière lors de la prise de Toulon. Marmont, Junot et Duroc furent successivement nommés ses aides de camp, lorsque la protection de Barras et les services rendus à la Convention nationale lui procurèrent le grade de général en chef.

Après avoir assisté au blocus de Mayence, Marmont fit la campagne d'Italie, se distingua par sa valeur à la bataille de Lodi et reçut un sabre d'honneur. Il commanda l'artillerie à cheval à Castiglione et enleva le pont à la bataille de Saint-Georges. Toujours aide de camp de Bonaparte pendant l'expédition d'Égypte, il fut nommé général à Malte, pour avoir pris le drapeau de l'ordre.

Marmont fut du petit nombre d'officiers que le commandant de l'expédition emmena, lors de son retour subit et secret en France; il aida puissamment son chef, dans la journée du coup d'État. Comme récompense, il obtint le commandement de l'artillerie à l'armée d'Italie, et fit, en cette qualité, transporter le matériel immense par-dessus le mont Saint-Bernard.

Ce passage fut un chef-d'œuvre de science et d'art. Pour l'effectuer, Marmont fit démonter les affûts qui furent transportés, en pièces, à dos de mulets, pendant que les canons eux-mêmes furent enfermés dans des troncs d'arbre creusés exprès et traînés sur la neige.

Il s'attribue en partie la victoire de Marengo, car, dans ses *Mémoires*, il n'est jamais retenu par des considérations de modestie. D'un caractère hargneux et ambitieux, il n'hésite pas à taxer ses frères d'armes, supérieurs et subordonnés, d'ineptie et de témérité. Personne ne lui contestera le mérite d'avoir été un général fort habile et très-distingué, expert dans la science difficile de manier des corps d'armée et d'exécuter des manœuvres surprenantes. Mais il était trop vain, trop avide de *gloriole* pour attendre la *gloire*. Afin de remporter un succès d'amour-propre momentané, il sacrifiait jusqu'à la victoire. Les exemples de cette tendance morbide abondent dans sa vie. Il suffira d'en citer un : sur les bords de la Guerana, il passa des heures précieuses à faire des marches et des contremarches, afin d'éblouir Wellington, qui se trouvait en face de lui, n'ayant que deux faibles divisions. Il fit admirer son talent de tacticien, mais il donna le temps d'arriver à la célèbre division légère de l'armée anglaise.

Quand la paix fut conclue à Amiens, Marmont devint premier inspecteur général de l'artillerie, et établit un nouveau système, qui dura même après la fin de l'empire et qui reçut l'approbation des hommes du métier. Il fit les campagnes de Hollande, de Styrie et de Dalmatie. Abandonné, dans les environs de Raguse, avec moins de six mille hommes exténués par la misère et la maladie, il gagna, en 1807, la bataille de Castel-Novo contre dix-sept mille Russes et Monténégrins. Aussi, quand l'empereur lui conféra dans la suite des titres de noblesse, il choisit le nom de Raguse. Il resta dans ce pays jusqu'en 1809, faisant construire des chaussées et battant les Autrichiens dans cinq rencontres.

Il rejoignit la grande armée, la veille de la fameuse lutte à Wagram, et commanda l'avant-garde à Znaïm, où il fut nommé maréchal sur le champ de bataille. Envoyé comme gouverneur général dans les provinces illyriennes, il termina la guerre en cinq jours et resta dix-huit mois à son poste. Appelé au commandement de l'armée du Portugal, il la réorganisa, entra sur-le-champ en campagne et passa le Tage. En 1812, l'armée

anglaise prit l'offensive, et, pendant six semaines, Wellington et Marmont manœuvrèrent à une portée de canon de distance. La défaite de Salamanque, où le maréchal français fut grièvement blessé, changea la face des choses. Le duc de Raguse, comme on pourra le lire dans l'extrait que nous donnons plus loin, attribue son insuccès à cet accident personnel, et surtout à la fougue irréfléchie du général Maucune. Quoi qu'il en soit, sa blessure le força de rentrer en France.

Avant même d'être complétement guéri, le maréchal Marmont prit, en 1813, le commandement du 4e corps pendant la campagne d'Allemagne; il contribua, pour une bonne part, aux succès de Lützen, de Bautzen, de Wurtzen et de Hanau, et fut présent aux combats livrés à Dresde, à Dippolswald, à Falkenheim, à Zinwald. A Leipzig, il fut de nouveau blessé. L'année suivante, pendant la campagne de France, où Napoléon retrouva par moments les éclairs de génie qui rappelaient le conquérant de l'Italie, le duc de Raguse assista aux affaires de Brienne, de Champ-Aubert, de Vauchamp et de Montmirail. Bonaparte laissa la capitale à découvert et se dirigea sur Saint-Dizier. Le maréchal, qui commandait un corps détaché, fut ramené de la Marne sous les murs de Paris, par l'armée des alliés. N'ayant que dix mille hommes sous ses ordres, il arrêta les efforts des ennemis pendant dix heures. Ensuite, il signa la fameuse capitulation dont on lui fait un crime irrémissible, et se retira vers Fontainebleau, où l'empereur était arrivé. Celui-ci voulait prolonger la lutte; mais Marmont, se fondant sur le décret du Sénat qui formulait la déchéance de Napoléon, conclut avec le prince de Schwarzenberg une convention qui garantissait au grand *usurpateur*, comme on commençait à l'appeler, la vie sauve et un terrain limité pour résidence (1). Les soldats se mutinèrent, en criant : *Vive l'empereur !* Et Napoléon flétrit son ancien aide de camp, en disant dans son

(1) M. Louis Blanc, dans l'Introduction à son *Histoire de dix ans*, cherche à démontrer que le maréchal ne trahit pas de propos délibéré, qu'il fut entraîné par les intrigants, et que, par faiblesse ou par ambition, il se rendit complice d'une défection qu'il n'avait pas tramée lui-même.

dernier ordre du jour : « Le soldat suit la fortune et l'infor-
« tune de son général, son honneur et sa religion. Le duc de
« Raguse n'a pas inspiré ces sentiments à ses compagnons
« d'armes : il est passé aux alliés. »

Il va sans dire que Louis XVIII récompensa le maréchal Marmont, en le nommant pair de France et capitaine de ses gardes du corps, et en lui donnant la devise : *patriæ totus et ubique*. Le duc de Raguse ne la méritait pas précisément, car il n'avait pas oublié ses propres intérêts. Il ne faudrait, néanmoins, pas prétendre que sa persévérance sous les murs de Paris eût pu sauver Napoléon ou même retarder la chute de l'empire. La France était non-seulement envahie, mais épuisée; les jours du despotisme impérial étaient comptés; assez de soldats avaient été immolés sur les champs de bataille, et la patrie payait du plus pur de son sang son engouement passager pour un homme.

Accusé de trahison dans la proclamation datée du golfe de Juan, après le retour de l'île d'Elbe, le maréchal se justifia dans une *Réponse*, et tenta de prouver qu'il avait fait pour la défense de la capitale tout ce que son devoir lui prescrivait. Il accompagna le roi fugitif en Belgique et revint avec lui.

Marmont fut un des séides de la Restauration, qu'il soutint avec énergie, non-seulement pendant une mission extraordinaire pour apaiser les troubles de Lyon, mais aussi comme ministre d'État et comme orateur à la Chambre des Pairs. En juillet 1830, il était commandant de la première division militaire, à Paris, et prit toutes les mesures pour combattre l'insurrection. Il condamnait hautement les ordonnances anticonstitutionnelles du ministre Polignac; mais il crut son honneur militaire engagé et combattit les insurgés, parce qu'il lui répugnait de refuser une nomination au moment du danger. C'est du moins la réponse qu'il fit aux instances de l'illustre Arago.

Il échoua, et le peuple victorieux chargea son nom de nouvelles malédictions, auxquelles se mêlait le souvenir fatal de 1814. Quoique terrassée sous l'Europe coalisée, la France

n'a jamais voulu pardonner aux hommes qui, dans ces lugubres années de malheur, n'ont pas défendu le territoire jusqu'au bout; tandis qu'elle entoure de l'éclat d'une auréole de patriotisme le front de ceux qui, par leur servilisme, avaient enivré Napoléon, mais qui ne désertèrent pas le drapeau au jour des malheurs.

Le vieillard expia cruellement les fautes de l'homme mûr. Expulsé du pays par le gouvernement de 1830, Marmont vécut dans la proscription, et mourut à Venise, en 1852, triste et morose, à l'âge de soixante-dix-huit ans. On raconte qu'il ne s'adressait jamais de reproche et qu'il déclarait n'avoir rien à regretter dans sa carrière. Certes, le cœur de l'homme est insondable, et l'amour-propre se fait d'étranges illusions; mais la conscience du devoir rempli pouvait-elle réellement consoler le vieux maréchal de cette mort anticipée qu'on nomme l'exil? Il n'y paraît pas, s'il faut en juger par le ton de ses *Mémoires*, où l'amertume déborde à chaque page.

Ce grand ouvrage, qui fut publié en 1853, après la mort de l'auteur, est remarquable par l'éclat du style et par l'intelligence du sujet. Le lecteur militaire trouvera, cependant, que les événements y sont traités d'une façon plus superficielle que les personnalités. Le savant capitaine donne pleine carrière à ses rancunes comme à ses vanités.

Outre ces *Mémoires*, qui font époque dans la littérature, le maréchal fit paraître, pendant sa vie, une brochure remarquable sur *l'Esprit des institutions militaires*. Voici la description détaillée de l'affaire principale à laquelle il fut mêlé, pendant la guerre de la Péninsule.

LA BATAILLE DE SALAMANQUE.

(22 juillet 1812.)

« Arrivé sur les hauteurs de la rive droite de la vallée de la Guarena, je vis une grande portion de l'armée anglaise formée sur la rive gauche. Dans cet endroit, la vallée a une

largeur médiocre et les hauteurs qui la forment sont fort escarpées. Soit que le besoin d'eau et l'excessive chaleur eussent fait rapprocher les troupes de la rivière, soit pour toute autre raison, le général anglais avait placé la plus grande partie de son armée dans le fond, à une petite demi-portée de canon des hauteurs dont nous étions les maîtres. En arrivant, je fis mettre quarante bouches à feu en batterie. Dans un moment, elles eurent forcé l'ennemi à se retirer, après avoir laissé un assez grand nombre de morts et de blessés sur la place.

« L'infanterie de l'armée marchait sur deux colonnes, et j'avais donné le commandement de la colonne de droite, distante de celle de gauche de trois quarts de lieue, au général Clausel. Arrivé à sa destination, le général Clausel, ayant peu de monde devant lui, crut pouvoir s'emparer des plateaux de la rive gauche de la Guarena et les conserver; mais cette attaque, faite avec des forces trop peu considérables, avec des troupes fatiguées et à peine formées, ne réussit pas. L'ennemi marcha sur les plus avancées, et les força à la retraite. Dans un combat d'une courte durée, nous éprouvâmes quelque perte. La division de dragons qui soutenait l'infanterie de la colonne droite, chargea avec vigueur la cavalerie anglaise; mais le général Carrié, un peu trop éloigné du peloton d'élite du 15ᵉ régiment, tomba au pouvoir de l'ennemi, et cette cavalerie se trouva tout à coup sans commandant.

« L'armée resta dans cette position toute la soirée du 18 et toute la journée du 19. L'extrême chaleur et la fatigue éprouvée pendant celle du 18 rendaient nécessaire ce repos pour rassembler les traîneurs. A quatre heures du soir, l'armée prit les armes et marcha par sa gauche pour remonter la Guarena, et prendre position en face de l'Olmo. Mon intention était de menacer tout à la fois les communications de l'ennemi et de continuer à remonter la Guarena, afin de la passer, ma gauche en tête, avec facilité, ou bien, si l'ennemi se portait en force sur la haute Guarena, de revenir, par un mouvement rapide, sur la position qu'il aurait abandonnée.

« L'ennemi suivit mon mouvement. Le 20, l'armée était, avant le jour, en marche pour remonter la Guarena. L'ennemi, comme depuis me l'a dit plusieurs fois le duc de Wellington, voulait en empêcher le passage et tomber sur les premiers corps qui la franchiraient. L'avant-garde la passa rapidement là où cette rivière n'est qu'un ruisseau, et occupa en force, avec beaucoup d'artillerie, le commencement d'un plateau immense qui continue sans ondulations jusqu'à peu de distance de Salamanque. L'ennemi se présenta pour occuper le même plateau, mais il ne put y parvenir. L'armée, bien formée, les rangs serrés, marchait sur deux colonnes parallèles, la gauche en tête, par pelotons à distance entière : deux lignes pouvaient être formées en un instant par un *à droite en bataille*.

« Le duc de Wellington m'a dit, depuis, que ses projets avaient été déjoués, parce que toute l'armée avait marché comme un seul régiment. Effectivement, l'armée présentait l'ensemble le plus imposant. L'ennemi suivit alors un plateau parallèle au mien, offrant partout une position, dans le cas où j'aurais voulu l'attaquer et l'aborder. Les deux armées marchaient ainsi à peu de distance l'une de l'autre, avec toute la célérité compatible avec le maintien du bon ordre et de la conservation de leur formation.

« L'ennemi essaya de nous devancer au village de Cantalpino, et dirigea une colonne sur ce village, dans l'espoir d'être avant nous sur le plateau qui le domine, et vers lequel nous nous portions; mais son attente fut trompée. La cavalerie légère que j'y envoyai avec la huitième division en tête de colonne, marcha si rapidement que l'ennemi fut forcé d'y renoncer. Bien mieux : la portion praticable de l'autre plateau se rapprochant beaucoup du nôtre et se trouvant beaucoup plus bas, quelques pièces de canon placées à propos incommodèrent beaucoup l'ennemi. Une bonne portion de son armée fut obligée de défiler sous ce canon, et le reste dut faire un détour derrière la montagne pour l'éviter. Enfin je mis les dragons sur la piste que suivait l'ennemi. L'énorme quantité de traîneurs qu'il laissait en arrière nous aurait donné le

moyen de faire trois mille prisonniers, s'il y eût eu plus de rapport entre la force de ma cavalerie et la sienne, et si surtout la nôtre eût été mieux commandée. Mais la cavalerie anglaise, disposée pour arrêter notre poursuite, occupée à presser la marche des hommes à pied à coups de plat de sabre, à transporter même des fantassins qui ne pouvaient plus marcher, nous en empêcha. Cependant, il tomba entre nos mains trois ou quatre cents hommes et quelques bagages. Le soir, l'armée campa sur les hauteurs d'Aldea-Rubia, ayant ses postes sur la Tormès, et l'ennemi reprit sa position de San-Christoval.

« Ce passage de la Guarena, en présence d'un ennemi tout formé et aussi nombreux, comme aussi cette marche de toute une journée de deux armées à portée de canon, ont été approuvés des militaires et présentèrent un coup d'œil dont je n'ai joui que cette seule fois dans toute ma vie.

« Le 21, informé que l'ennemi n'occupait pas Alba-Tormès, je jetai un détachement dans le château. Ce même jour, je passai la rivière sur deux colonnes, prenant ma direction sur la lisière des bois et établissant mon camp entre Alba-Tormès et Salamanque. Le 22, au matin, je me portai sur les hauteurs de Calvarossa-de-Arriba pour reconnaître l'ennemi. Une division venait d'arriver en face; d'autres étaient en marche pour s'y rendre. Un combat de tirailleurs s'engagea pour disputer quelques postes d'observation, dont nous restâmes respectivement les maîtres. Tout annonçait dans l'ennemi l'intention d'occuper la position de Téjarès, située à une lieue en arrière. Il se trouvait alors à une lieue et demie en avant de Salamanque. Cependant, il rassembla successivement beaucoup de forces sur ce point; et, comme son mouvement sur Téjarès pouvait devenir difficile si toute l'armée française était en présence, je crus devoir la réunir et la concentrer devant lui, pour être à même de faire ce que les circonstances commanderaient et permettraient. Il y avait, entre nous et les Anglais, deux mamelons isolés, appelés les Arapiles. Je donnai l'ordre au général Bonnet de faire occuper celui qui appartenait à la

position que nous devions prendre, et ses troupes s'y établirent avec promptitude et dextérité. L'ennemi fit occuper le sien; mais le nôtre le dominait à la distance de deux cent cinquante toises.

« Je le destinai, dans le cas où il y aurait un mouvement général par la gauche, à être le pivot sur lequel je tournerais et qui deviendrait ainsi le pivot d'appui de droite de toute l'armée. La première division eut ordre d'occuper et de défendre le plateau de Calvarossa-de-Arriba, précédé et défendu par un ravin large et profond. La troisième en seconde ligne était destinée à la soutenir. Les deuxième, quatrième, cinquième et sixième divisions se trouvaient à la tête des bois, en masse, derrière la position des Arapiles, pouvant se porter également de tous les côtés, tandis que la septième division occupait, à la gauche du bois, un mamelon extrêmement âpre, d'un difficile accès, et que je fis garnir de vingt pièces de canon.

« La cavalerie légère fut chargée d'éclairer la gauche et de se placer en avant de la septième division. Les dragons restèrent en seconde ligne, à la droite de l'armée. Telles étaient les dispositions faites à dix heures du matin.

« L'ennemi avait ses troupes parallèlement à moi, prolongeant sa droite et se liant à la montagne de Téjarès qui paraissait toujours être son point de retraite.

« A onze heures du matin, j'entendis un roulement de tambour général dans l'armée anglaise; les troupes prirent les armes, et plusieurs corps se mirent rapidement en mouvement pour se rapprocher. Du haut de notre Arapilès, je pus juger qu'une attaque était immédiate. J'en descendis et fus jeter un dernier coup d'œil sur les troupes pour les encourager; mais le mouvement de l'ennemi, commencé, s'arrêta. J'ai su depuis, par le duc de Wellington, qu'effectivement l'attaque allait avoir lieu quand lord Beresford vint à lui et dit qu'il venait de reconnaître avec soin et en détail l'armée française, qu'elle lui paraissait si bien postée qu'il serait imprudent de l'attaquer.

« Wellington l'accompagna sur le plateau en face de ma

gauche, et vit tout par lui-même. Ses propres observations l'ayant convaincu, il renonça à combattre; mais, dès ce moment, il fallait tout préparer pour se retirer, car, s'il fût resté dans sa position, j'aurais, dès le lendemain, menacé ses communications en continuant à marcher par ma gauche. Sa retraite commença vers midi. Quand deux armées sont aussi près l'une de l'autre, un mouvement de retraite est chose difficile à opérer, et il demande à être préparé avec le plus grand soin, pour être exécuté avec succès. Il allait se retirer par sa droite, et par conséquent, c'était sa droite qu'il devait d'abord beaucoup renforcer.

« En conséquence il dégarnit sa gauche et accumula ses troupes à sa droite. Ensuite, les troupes les plus éloignées et les réserves commencèrent leur mouvement et vinrent successivement prendre position à Téjarès.

« L'intention des Anglais était facile à reconnaître. Je comptais que nos positions respectives amèneraient non une bataille, mais un bon combat d'arrière-garde, dans lequel, agissant avec toutes mes forces à la fin de la journée, contre une partie seulement de l'armée anglaise, je devais probablement avoir l'avantage.

L'ennemi ayant porté à sa droite la plus grande partie de ses forces, je dus renforcer ma gauche, afin de pouvoir agir avec promptitude et vigueur sans nouvelles dispositions, quand le moment serait venu de tomber sur l'arrière-garde anglaise.

« Ces dispositions furent ordonnées vers les deux heures.

« En avant du plateau occupé par l'artillerie, il existait un autre vaste plateau facile à défendre et qui avait une action immédiate sur les mouvements de l'ennemi.

« La possession de ce plateau me donnait en outre les moyens, dans le cas où j'aurais voulu manœuvrer vers la soirée, de m'emparer des communications de l'ennemi avec Tamamès. Ce poste, d'ailleurs bien occupé, était inexpugnable, et cet espace devait servir naturellement au nouveau placement des troupes, dont la gauche devait être renforcée. En conséquence, je donnai l'ordre à la cinquième division d'aller

prendre position à l'extrémité droite du plateau, dont le feu se liait parfaitement avec celui de l'Arapilès; à la septième division, de se placer en seconde ligne pour la soutenir; à la seconde division, de se tenir en réserve derrière celle-ci; à la sixième, d'occuper le plateau de la tête du bois, où se trouvait encore un grand nombre de pièces de canon. Je donnai l'ordre au général Bonnet de faire occuper par le 122e un mamelon intermédiaire, entre le grand plateau et le mamelon d'Arapilès, qui défendait le débouché du village; enfin, j'ordonnai au général Boyez, commandant des dragons, de laisser un régiment pour éclairer la droite du général Foy, et de porter les trois autres régiments en avant du bois sur le flanc de la deuxième division. La plupart de ces mouvements s'exécutèrent avec assez d'irrégularité. La cinquième division, après avoir pris le poste indiqué, s'étendit par sa gauche sans motif et sans raison. La septième division, qui avait ordre de la soutenir et de se placer en seconde ligne, se plaça à sa hauteur. Enfin, la deuxième division se trouvait encore en arrière.

« Je m'aperçus de toutes ces fautes, et, pour y remédier aussi vite que possible, je donnai l'ordre aux troisième et quatrième divisions de se rapprocher de ma gauche en suivant la lisière du bois, afin de pouvoir en disposer au besoin.

« En ce moment, le général Maucune me fit prévenir que l'ennemi se retirait. Il demandait à l'attaquer. Je voyais mieux que lui ce qui se passait, et je pouvais juger que le mouvement de l'ennemi étant seulement préparatoire, nous n'étions point encore arrivés au moment d'attaquer avec avantage. Aussi, lui fis-je dire de se tenir tranquille. Mais le général Maucune, homme de peu de capacité, quoique très-brave soldat, ne pouvait se contenir quand il était en présence de l'ennemi. C'était le même général qui, au passage du Duero, cinq jours auparavant, aurait si fort compromis l'armée par sa désobéissance, si l'ennemi eût été en position, comme on pouvait le supposer. La fatalité voulut que, contre la résolution prise de ne jamais le placer en tête de colonne, il se trouva, par hasard, par l'arrangement naturel des troupes, dans cette position. Le général

Maucune fit bien plus : il descendit du plateau et alla se rapprocher de l'ennemi, sans ordre. Je m'en aperçus et lui envoyai l'ordre d'y remonter. Me fiant peu à sa docilité, je me déterminai à m'y rendre moi-même, et, après avoir jeté un dernier coup d'œil du haut de l'Arapilès sur l'ensemble des mouvements de l'armée anglaise, je venais de replier ma lunette et me mettais en marche pour joindre mon cheval, quand un seul coup de canon, tiré de l'armée anglaise, de la batterie de deux pièces que l'ennemi avait placée sur l'autre Arapilès, me fracassa le bras, me fit deux larges et profondes blessures aux côtes et aux reins, et me mit ainsi hors de combat. Je prêtais le flanc gauche à l'ennemi, et le boulet creux dont la pièce avait été chargée ayant éclaté, après m'avoir dépassé, le bras droit et le côté droit furent blessés (1).

« Il était environ trois heures du soir.

« Cet événement, dans le moment où il n'y avait pas une minute à perdre pour réparer les sottises faites, fut funeste. Le commandement passa d'abord au général Bonnet, qui, peu après, fut blessé ; puis au général Clausel ; de manière que, pour dire la vérité, cette succession rapide de commandements divers fit qu'il n'y eut plus de commandement. D'un autre côté, le duc de Wellington, voyant de si étranges dispositions, un pareil décousu dans une armée qui, jusque-là, avait été conduite avec méthode et ensemble, revint à ses premières idées

(1) Le duc de Wellington prisait fort le maréchal Marmont, comme stratégiste, tout en reconnaissant qu'il sacrifiait souvent l'opportunité favorable à sa prédilection marquée pour les manœuvres savantes. Il avait lui-même profité de cette manie, pour se tirer d'un danger imminent, sur les bords de la Guarena. Le duc de Raguse eut, comme il ne manque pas de le dire à plusieurs reprises dans ces pages, l'occasion de comparer ses propres impressions aux souvenirs personnels de son illustre antagoniste.

On raconte que, lors du voyage que le maréchal français fit en Angleterre, pendant ses longues pérégrinations, quelqu'un lui présenta le sous-officier d'artillerie qui avait pointé le canon auquel il devait la perte de son bras droit : — cet homme avait lui-même perdu la jambe à Waterloo. L'orgueilleux Marmont lui aurait dit : « — C'est vous qui avez gagné la bataille de Salamanque. »

de combattre. Il engagea peu après, sur les quatre heures, ses troupes contre celles du général Maucune qui, n'étant pas soutenues, furent bientôt culbutées...

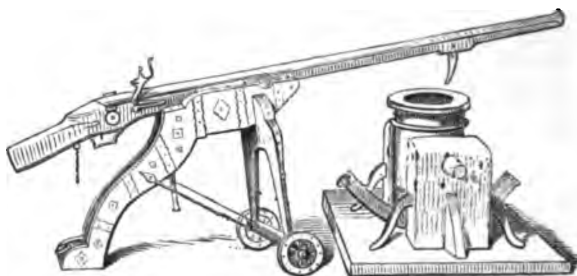
« La cavalerie tomba sur la septième division, étendue hors de mesure, contre toute règle du bon sens, et sur la cavalerie légère, qui, aussi, ayant participé à cette aberration, se trouvait en l'air; elle était d'ailleurs commandée par un officier général de peu de mérite sur le champ de bataille. En moins d'une heure, tout devint confusion sur le plateau, d'où j'avais espéré que partiraient plus tard des efforts vigoureux et bien coordonnés, destinés à faire éprouver de grandes pertes à l'ennemi.

« Après avoir fait évacuer le plateau, nouvellement occupé, l'ennemi dirigea une attaque furieuse contre l'Arapilès; mais le brave 120e régiment le reçut de la manière la plus brillante, et les Anglais, ayant échoué sur ce point, laissèrent huit cents morts sur la place. Chacun fit de son mieux, et chaque division, chaque régiment fit des efforts extraordinaires; mais il n'y avait ni ensemble ni direction; la retraite devant se faire sur Alba, le général Foy fit un mouvement par sa gauche, et, comme sa division n'avait que peu combattu, elle fut chargée de l'arrière-garde; elle arrêta au commencement du bois, tout net, l'ennemi dans sa poursuite, et la retraite se fit ensuite sans être troublée et sans éprouver de perte.

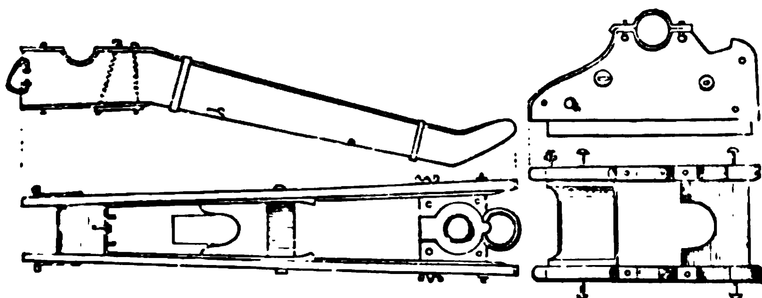
« La cavalerie anglaise, persuadée que nous devions nous retirer par le chemin par lequel nous étions arrivés, nous suivit sur la route de Huerta, où elle ne rencontra personne, toute l'armée s'étant retirée par la route d'Alba-Tormès.

Telle est la relation exacte de la bataille de Salamanque. Notre perte en tués, blessés et prisonniers, ne s'éleva pas au-dessus de six mille hommes, et celle de l'ennemi, publiée officiellement, se trouva être à peu près de la même force. L'armée fit sa retraite sur le Duero et, le 23, partit d'Alba-Tormès, en prenant la route de Pénaranda. L'ennemi suivit et attaqua l'arrière-garde, composée de la première division. La cavalerie qui la soutenait l'ayant abandonnée, cette division

forma ses carrés, et résista aux différentes charges qui furent faites, à l'exception du carré du 6e léger, qui fut enfoncé et éprouva d'assez grandes pertes. L'ennemi ramassa aussi quelques soldats éparpillés, occupés à chercher des vivres. »



Fusil de rempart.



Affûts (système Gribeauval).

X

LE GÉNÉRAL SÉGUR.

Le comte Paul-Philippe de Ségur, général et pair de France, est issu d'une vieille famille. Son grand-père était maréchal, son père maréchal de camp et grand maître des cérémonies de l'empereur Napoléon. Le jeune Ségur s'engagea comme simple hussard, à l'âge de dix-neuf ans, en 1799, et se distingua à la bataille de Hohenlinden et dans la campagne des Grisons, dont il a publié une relation. En 1802, il fut attaché à l'état-major personnel de Napoléon et employé dans plusieurs missions diplomatiques. Deux ans plus tard, il fut chargé d'inspecter les ouvrages militaires et les constructions maritimes sur les bords de la Manche. En 1805, ce fut lui qui, envoyé dans Ulm comme parlementaire, décida le général Mack à capituler. Il est cité pour son courage, tantôt au siége de Gaëte, tantôt à la bataille de Iéna. A Nasielsk, il est blessé et fait prisonnier, et n'est échangé qu'à la paix de Tilsit. En 1807, il est major en Espagne et commande un régiment de hussards. Un engagement brillant, au milieu des rochers de Somo-Sierra, dans

lequel, avec quatre-vingts chevau-légers polonais il disperse quatorze cents Espagnols, lui vaut les épaulettes de colonel. Pendant l'expédition de Russie, il est général de brigade. En 1813, il organise des gardes d'honneur à Tours, assiste à la bataille de Hanau, et est chargé de la défense du Rhin; il se retire en bon ordre de Landau jusqu'à Strasbourg. En 1814, il se bat à Montmirail, à Château-Thierry, à Meaux et à Reims, où il prend quatorze pièces de canon. Il est blessé, mais n'en va pas moins rendre compte de l'affaire à l'empereur, en présence duquel il tombe évanoui.

A la restauration, le comte de Ségur se rallia d'abord franchement aux Bourbons et fut nommé chef d'état-major des corps royaux de cavalerie, dans lesquels on avait fait entrer la vieille garde. Pendant le siége de Paris, en 1815, il défendit la rive gauche de la Seine. A sa seconde rentrée, Louis XVIII le mit en disponibilité; mais, en 1818, il fut maintenu dans les cadres de l'armée en qualité de maréchal de camp. Après la révolution de juillet 1830, il fut nommé lieutenant-général et pair de France, et élu membre de l'Académie française. En 1848, il se retira dans la vie privée.

Le général Ségur est un de ces écrivains qu'on peut à bon droit appeler classiques. Il a publié une *Histoire de Charles VIII, roi de France,* et une *Histoire de la Russie et de Pierre le Grand;* mais son *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812 lui assigne une place à part dans la littérature militaire. Cette campagne mémorable est décrite par lui dans un style magique, qui rappelle à la fois la déclamation sonore de Jean-Jacques Rousseau et la période retentissante de Chateaubriand. Un critique militaire allemand dit : « Cet ouvrage, riche en ornements poétiques et rhétoriques, est attachant; il est écrit avec beaucoup d'esprit et n'a pas été comparé sans justesse à l'Iliade; mais, comme celle-ci, il manque de vérité (1). » Le reproche n'est pas toujours fondé, quoique l'auteur se laisse parfois entraîner par son admiration illimitée

(1) *Vorlesungen über Kriegsgeschichte,* von J. v. G.

pour Napoléon. Quoi qu'il en soit, il a trouvé le style épique pour raconter les péripéties navrantes d'une épopée tragique. Son livre sera toujours recherché de préférence au récit plus exact, mais incolore, de Labaume, et même à la relation détaillée, mais froide, du colonel Chambray. Le général Gourgaud qui, revenu de Sainte-Hélène, se crut obligé d'écrire des réfutations contre tous ceux qui ne se couchaient pas à plat ventre devant son idole, attaqua le général Ségur et se battit même en duel contre lui. Nous allons extraire de l'*Histoire de la campagne de* 1812 un des chapitres les plus éloquents : il retrace les premières scènes du sombre drame qui fut joué sur les rives de la Moskowa.

LA BATAILLE DE LA MOSKOWA.

(8 septembre 1812.)

« Il était cinq heures et demie du matin, quand Napoléon arriva près de la redoute, conquise le 5 septembre. Là il attendit les premières lueurs du jour et les premiers coups de fusil de Poniatowsky. Le jour parut. L'empereur, le montrant à ses officiers, s'écria : « — Voilà le soleil d'Austerlitz! » Mais il nous était contraire. Il se levait du côté des Russes, nous montrait à leurs coups, et nous éblouissait. On s'aperçut alors que, dans l'obscurité, les batteries avaient été placées hors de portée de l'ennemi. Il fallut les pousser plus avant. L'ennemi laissa faire ; il semblait hésiter à rompre le premier ce terrible silence.

« L'attention de l'empereur était alors fixée sur sa droite quand tout à coup, vers sept heures, la bataille éclate à sa gauche. Bientôt il apprend qu'un régiment du prince Eugène, le 106e, vient de s'emparer du village de Borodino et de son pont qu'il aurait dû rompre; mais qu'emporté par ce succès, il a franchi ce passage, malgré les cris de son général, pour assaillir les hauteurs de Gorcki, d'où les Russes viennent de l'écraser par un feu de front et de flanc.

« On ajouta que déjà le général commandant cette brigade était tué; et que le 106e aurait été entièrement détruit, si le

92e régiment, accourant de lui-même à son secours, n'en avait recueilli promptement et ramené les débris.

« C'était Napoléon lui-même qui venait d'ordonner à son aile gauche d'attaquer violemment. Peut-être crut-il n'être obéi qu'à demi et voulut-il seulement retenir de ce côté l'attention de l'ennemi. Mais il multiplia ses ordres; il outra ses excitations et il engagea de front une bataille qu'il avait conçue dans un ordre oblique.

« Pendant cette action, l'empereur, jugeant Poniatowsky aux prises sur la vieille route de Moscou, avait donné devant lui le signal de l'attaque. Soudain, on vit de cette plaine paisible et de ces collines muettes jaillir des tourbillons de feu et de fumée, suivis presque aussitôt d'une multitude d'explosions et du sifflement des boulets qui déchiraient l'air dans tous les sens. Au milieu de ce fracas, Davoust avec les divisions Compans, Desaix, et trente canons en tête, s'avance rapidement sur la première redoute ennemie.

« La fusillade des Russes commence; les canons français ripostent seuls. L'infanterie marche sans tirer; elle se hâtait pour arriver sur le feu de l'ennemi et l'éteindre; mais Compans, général de cette colonne, et ses plus braves soldats tombent blessés; le reste, déconcerté, s'arrêtait sous cette grêle de balles, pour y répondre, quand Rapp accourt remplacer Compans; il entraîne encore ses soldats, la baïonnette en avant et au pas de course, contre la redoute ennemie.

« Déjà lui, le premier, il y touchait, lorsque, à son tour, il est atteint; c'était sa vingt-deuxième blessure. Un troisième général, qui lui succède, tombe encore; Davoust lui-même est frappé; on porta Rapp à l'empereur, qui lui dit : « — Eh quoi, Rapp, toujours! Mais que fait-on là-haut? » L'aide de camp répondit qu'il y faudrait la garde pour achever. « — Non, reprit Napoléon, je m'en garderai bien; je ne veux pas la faire démolir, je gagnerai la bataille sans elle. »

« Alors Ney, avec ses trois divisions, réduites à dix mille hommes, se jette dans la plaine; il court seconder Davoust: l'ennemi partage ses feux; Ney se précipite. Le 57e régiment

de Compans, se voyant soutenu, se ranime; par un dernier élan, il vient d'atteindre les retranchements ennemis; il les escalade, joint les Russes et, de ses baïonnettes, les pousse, les culbute et tue les plus obstinés; le reste fuit, et le 57e s'établit dans sa conquête. En même temps, Ney s'élance avec tant d'emportement sur les deux autres redoutes, qu'il les arrache à l'ennemi.

« Il était midi; la gauche de la ligne russe ainsi forcée et la plaine ouverte, l'empereur ordonne à Murat de s'y porter avec sa cavalerie et d'achever. Un instant suffit à ce prince pour se faire voir sur les hauteurs, et au milieu de l'ennemi, qui y reparaissait; car la seconde ligne russe, et des renforts amenés par Bagawout, et envoyés par Tutchkof, venaient au secours de la première. Tous accourent, s'appuyant sur Semenowska, pour reprendre leurs redoutes. Les Français étaient encore dans le désordre de la victoire; ils s'étonnent et reculent.

« Les Westphaliens, que Napoléon venait d'envoyer au secours de Poniatowsky, traversaient alors le bois qui séparait ce prince du reste de l'armée; ils entrevirent, dans la poussière et la fumée, nos troupes qui rétrogradaient. A la direction de leur marche, ils les jugèrent ennemis, et tirèrent dessus. Cette méprise, dans laquelle ils s'obstinèrent, augmenta le désordre.

« Les cavaliers ennemis poussèrent vigoureusement leur fortune; ils enveloppèrent Murat, qui s'était oublié pour rallier les siens; déjà même, ils étendaient les mains pour le saisir, quand ce prince, en se jetant dans la redoute, leur échappa. Mais il n'y trouva que des soldats incertains, s'abandonnant eux-mêmes et courant tout effarés autour du parapet. Il ne leur manquait, pour fuir, qu'une issue.

« La présence du roi et ses cris en rassurèrent d'abord quelques-uns. Lui-même saisit une arme; d'une main il combat, de l'autre il élève et agite son panache, appelant tous les siens et les rendant à leur première valeur par cette autorité que donne l'exemple. En même temps, Ney a reformé ses divisions. Son feu arrête les cuirassiers ennemis, trouble leurs rangs; ils lâchent prise: Murat enfin est dégagé, et les hauteurs sont reconquises.

« Le roi, à peine sorti de ce péril, court à un autre; il se précipite sur l'ennemi avec la cavalerie de Bruyères et de Nansouty et, par des charges opiniâtres et réitérées, il renverse les lignes russes, les pousse, les rejette sur leur centre, et termine, avant une heure, la défaite entière de leur aile gauche.

« Mais les hauteurs du village détruit de Semenowska, où commençait la gauche du centre des Russes, étaient encore intactes; les renforts que Kutusow tirait sans cesse de sa droite s'y appuyaient. Leur feu dominant plongeait sur Ney et Murat; il arrêtait leur victoire : il fallait s'emparer de cette position. D'abord, Maubourg, avec sa cavalerie, en balaye le front; Friant, général de Davoust, le suivait avec son infanterie. Ce fut Dufour et le 15e léger qui, les premiers, gravirent contre cet escarpement. Ils délogèrent les Russes de ce village, dont les ruines étaient mal retranchées; Friant soutint cet effort, profita de son succès, et l'assura, quoique blessé.

« Cette action vigoureuse nous ouvrait le chemin de la victoire; il fallait s'y précipiter; mais Murat et Ney étaient épuisés; ils s'arrêtent, et pendant qu'ils rallient leurs troupes, ils envoient demander des renforts. On vit alors Napoléon saisi d'une hésitation jusqu'alors inconnue; il se consulta longuement; enfin, après des ordres et des contre-ordres réitérés à sa jeune garde, il crut que la présence des forces de Friant et de Maubourg sur les hauteurs suffirait, l'instant décisif ne lui paraissant pas arrivé.

« Mais Kutusow profite de ce sursis, qu'il ne devait point espérer; il appelle au secours de sa gauche découverte toutes ses réserves, et jusqu'à la garde russe. Bagration, avec tous ses renforts, reforme sa ligne; sa droite s'appuie à la grande batterie qu'attaquait le prince Eugène; sa gauche, au bois qui termine le champ de bataille vers Psarewo. Ses feux déchirent nos rangs; son attaque est violente, impétueuse, simultanée; infanterie, artillerie, cavalerie, tous font un grand effort. Ney et Murat se roidissent contre cette tempête; il ne s'agit plus pour eux de poursuivre la victoire, mais de la conserver.

« Les soldats de Friant, rangés devant Semenowska, re-

poussent les premières charges; mais, assaillis par une grêle de balles et de mitraille, ils se troublent; un de leurs chefs se rebute et commande la retraite. Dans cet instant critique, Murat court à lui, et le saisissant au collet, il lui crie :

« — Que faites-vous?

« Le colonel, montrant la terre couverte de la moitié des siens, lui répond :

« — Vous voyez bien qu'on ne peut plus tenir ici.

« — Eh! j'y reste bien, moi! s'écrie le roi.

« Ces mots arrêtèrent cet officier; il regarda fixement le monarque, et reprit froidement :

« — C'est juste! Soldats, face en tête, allons nous faire tuer.

« Cependant Murat venait de renvoyer Bonelli à l'empereur pour demander du secours; cet officier montre les nuages de poussière que les charges de cavalerie élèvent sur les hauteurs, jusque là tranquilles depuis leur conquête. Quelques boulets viennent même, pour la première fois, mourir aux pieds de Napoléon : l'ennemi se rapproche. Bonelli insiste, et l'empereur promet sa jeune garde; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que lui-même lui cria de s'arrêter. Toutefois, le comte de Lobau la faisait avancer peu à peu, sous prétexte de rectifier des alignements. Napoléon s'en aperçut et réitéra son ordre.

« Heureusement, l'artillerie de la réserve s'avança dans cet instant, pour prendre position sur les hauteurs conquises; Lauriston avait obtenu, pour cette manœuvre, le consentement de l'empereur, qui, d'abord, l'ordonna moins qu'il ne la permit. Mais bientôt elle lui parut si importante, qu'il en pressa l'exécution, avec le seul mouvement d'impatience qu'il ait montré dans toute cette journée.

« On ne sait si l'incertitude des combats de Poniatowsky et du prince Eugène, à sa droite et à sa gauche, ne le rendit pas incertain; ce qui est sûr, c'est qu'il parut craindre que l'extrême gauche des Russes, échappant aux Polonais, ne revînt s'emparer du champ de bataille derrière Ney et Murat. Ce fut au moins une des causes pour lesquelles il retint sa garde en observation sur ce point. Il répondait à ceux qui le

pressaient : « Qu'il y voulait mieux voir; que sa bataille « n'était pas encore commencée; que la journée serait longue; « qu'il fallait savoir attendre; que le temps entrait dans tout; « que c'était l'élément dont toutes choses se composaient; « que rien n'était assez débrouillé. » Puis, il demandait l'heure, et ajoutait : « Que celle de sa bataille n'était pas encore venue; « qu'elle commencerait dans deux heures. »

« Mais elle ne commença pas; on le vit presque toute cette journée s'asseoir ou se promener lentement en avant et un peu à gauche de la redoute conquise le 5 sur les bords d'une ravine, loin de cette bataille qu'il apercevait à peine depuis qu'elle avait dépassé les hauteurs; sans inquiétude, lorsqu'il la vit reparaître, sans impatience contre les siens ni contre l'ennemi. Il faisait seulement quelques gestes d'une triste résignation quand, à chaque instant, on venait lui apprendre la perte de ses meilleurs généraux. Il se leva plusieurs fois pour faire quelques pas et se rasseoir encore.

« Chacun autour de lui le regardait avec étonnement. Jusque-là, dans ces grands chocs, on lui avait vu une activité calme; mais ici c'était un calme lourd, une douceur molle, sans activité; quelques-uns crurent y reconnaître cet abattement, suite ordinaire des violentes sensations; d'autres imaginèrent qu'il était déjà blasé sur tout, même sur l'émotion des combats. Plusieurs observèrent que cette constance calme, ce sang-froid des grands hommes dans ces grandes occasions tournent avec le temps en flegme et en appesantissement, quand l'âge a usé leurs ressorts. Les plus zélés motivèrent son immobilité sur la nécessité, quand on commande sur une grande étendue, de ne pas trop changer de place, afin que les nouvelles sachent où vous trouver. Enfin, il y en eut qui s'en prirent, avec plus de raison, à sa santé affaiblie, à une secrète souffrance et au commencement d'une forte indisposition.

« Les généraux d'artillerie, qui s'étonnaient aussi de leur stagnation, profitèrent promptement de la permission de combattre qu'on venait de leur donner. Ils couronnèrent bientôt les crêtes. Quatre-vingts pièces de canon éclatèrent à la

fois. La cavalerie russe vint la première se briser contre cette ligne d'airain ; elle s'enfuit derrière son infanterie.

« Celle-ci s'avançait par masses épaisses, où d'abord nos boulets firent de larges et profondes trouées; et pourtant elles approchaient toujours, quand les batteries françaises, redoublant, les écrasèrent de mitraille. Des pelotons entiers tombaient à la fois; on voyait leurs soldats chercher à se remettre ensemble sous ce terrible feu. A chaque instant, séparés par la mort, ils se resserraient sur elle, en la foulant aux pieds.

« Enfin, ils s'arrêtèrent, n'osant avancer davantage et ne voulant pas reculer; soit qu'ils fussent saisis et comme pétrifiés d'horreur, au milieu de cette grande destruction, ou que dans cet instant Bagration ait été blessé, soit qu'une première disposition échouant, leurs généraux n'en sussent pas changer, n'ayant pas, comme Napoléon, le grand art de remuer de si grands corps à la fois, avec ensemble et sans confusion; enfin, ces masses inertes se laissèrent écraser pendant deux heures sans autre mouvement que celui de leur chute. On vit alors un massacre effroyable, et la valeur intelligente de nos artilleurs admira le courage immobile, aveugle et résigné de leurs ennemis.

« Ce furent les victorieux qui se fatiguèrent les premiers. La lenteur de ce combat d'artillerie irrita leur impatience. Leurs munitions s'épuisaient; ils se décident. Ney marche donc en étendant sa droite, qu'il fait rapidement avancer pour tourner encore la gauche du nouveau front qu'on lui a opposé. Davoust et Murat le secondent, et les débris de Ney sont vainqueurs des restes de Bagration.

« La bataille cesse alors dans la plaine; elle se concentre sur le reste des hauteurs ennemies et vers la grande redoute que Barclay, avec le centre et la droite, défend obstinément contre le prince Eugène.

« Ainsi, vers le milieu du jour, toute l'aile droite française, Ney, Davoust et Murat, après avoir fait tomber Bagration et la moitié de la ligne russe, se présentaient sur le flanc de l'armée ennemie, dont ils voyaient tout l'intérieur, les ré-

serves, les derrières abandonnés, et jusqu'à la retraite.

« Mais se sentant trop affaiblis pour se jeter dans ce vide, derrière une ligne encore formidable, ils appellent la garde à grands cris : « La jeune garde, qu'elle les suive de loin; qu'elle se montre seulement; qu'elle les remplace sur ces hauteurs, eux alors suffiront pour achever! »

« C'est Belliard qu'ils ont envoyé à l'empereur. Ce général déclare « que, de leur position, les regards percent sans « obstacle jusqu'à la route de Mojaïsk, derrière l'armée russe; « qu'on y voit une foule confuse de fuyards, de blessés et de « chariots en retraite; qu'une ravine et un taillis clair les en « séparent encore, il est vrai, mais que les généraux ennemis, « déconcertés, n'ont point songé à en profiter; qu'enfin, il ne « faut qu'un élan pour arriver au milieu de ce désordre, et « décider du sort de l'armée ennemie, et de la guerre! »

« Cependant, l'empereur hésite, doute et ordonne à ce général d'aller voir encore et de revenir lui rendre compte.

« Belliard, surpris, court et revient promptement; il annonce « que l'ennemi commence à se raviser; que déjà on « voit le taillis se garnir de ses tirailleurs; que l'occasion va « s'échapper; qu'il n'y a plus un instant à perdre, sans quoi il « faudra une seconde bataille pour terminer la première. »

« Mais Bessières était revenu des hauteurs où Napoléon l'avait envoyé, pour examiner l'attitude des Russes. Ce maréchal assura « que, loin d'être en désordre, ils s'étaient retirés « sur une seconde position, d'où ils semblaient se préparer « à une nouvelle attaque; » et l'empereur alors dit à Belliard, « que rien n'était encore assez débrouillé; que, pour faire « donner ses réserves, il voulait voir plus clair sur son « échiquier. » Ce fut son expression, qu'il répéta plusieurs fois, en montrant, d'une part, la vieille route de Moscou, dont Poniatowsky n'avait pas encore pu se rendre maître; de l'autre, une attaque de cavalerie ennemie en arrière de notre aile gauche; enfin, la grande redoute, contre laquelle se brisaient les efforts du prince Eugène.

« Belliard, consterné, retourne auprès du roi; il lui annonce

« l'impossibilité d'obtenir de l'empereur sa réserve; il l'a, dit-il, « trouvé à la même place, l'air souffrant et abattu, les traits « affaissés, le regard morne; donnant ses ordres languissam- « ment, au milieu de ces épouvantables bruits de guerre qui lui « semblent étrangers. » A ce récit, qu'on rapporte à Ney, celui-ci, furieux et emporté par son caractère ardent et sans mesure, éclate : « — Sont-ils donc venus de si loin pour se « contenter d'un champ de bataille? Que fait l'empereur der- « rière l'armée? Là, il n'est à portée que des revers, et non des « succès. Puisqu'il ne fait plus la guerre par lui-même, qu'il « n'est plus général, qu'il veut faire partout l'empereur, qu'il « retourne aux Tuileries et nous laisse être généraux pour lui. »

« Murat fut plus calme; il se souvenait d'avoir vu l'empereur parcourir, la veille, le front de la ligne ennemie, s'arrêter plusieurs fois, descendre de cheval, et, le front appuyé sur ses canons, y rester dans l'attitude de la souffrance. Il savait l'agitation de sa nuit, et qu'une toux vive et fréquente coupait sa respiration.

« Le roi comprit que la fatigue et les premières atteintes de l'équinoxe avaient ébranlé son tempérament affaibli, et qu'enfin, dans ce moment critique, l'action de son génie était comme enchaînée par son corps, affaissé sous le triple poids de la fatigue, de la fièvre, et d'un mal qui, de tous, est celui qui peut-être abat le plus les forces physiques et morales de l'homme.

« Pourtant, les excitations ne lui manquèrent pas; car aussitôt après Belliard, Daru, poussé par Dumas, et surtout par Berthier, dit à voix basse, à l'empereur : « Que de toutes « parts, on s'écriait que l'instant de faire donner la garde était « venu. » Mais Napoléon répliqua : « — Et s'il y a une se- « conde bataille demain, avec quoi la livrerai-je? » Le ministre n'insista pas; surpris de voir, pour la première fois, l'empereur remettre au lendemain et ajourner sa fortune.

« Cependant, Barclay, avec la droite, luttait opiniâtrément contre le prince Eugène. Celui-ci, aussitôt après la prise de Borodino, avait passé la Kologha devant la grande redoute

ennemie. Là surtout, les Russes avaient compté sur leurs hauteurs escarpées, environnées de ravins profonds et fangeux, sur notre épuisement, sur leurs retranchements armés de grosses pièces; enfin, sur quatre-vingts canons qui bordaient ces crêtes, toutes hérissées de fer et de feu. Mais ces éléments, l'art, la nature, tout leur manqua à la fois; assaillis par un premier élan de cette furie française si célèbre, ils virent tout à coup les soldats de Morand au milieu d'eux, et s'enfuirent déconcertés.

« Dix-huit cents hommes du 30e régiment, et le général Bonnamy marchant à leur tête, venaient de faire ce grand effort.

« Ce fut là qu'on remarqua Fabvier, aide de camp de Marmont, arrivé la veille du fond de l'Espagne; il s'était jeté, en volontaire et à pied, à la tête des tirailleurs les plus avancés, comme s'il fût venu représenter l'armée d'Espagne au milieu de la grande armée, et qu'animé de cette rivalité de gloire qui fait les héros, il voulût la montrer en tête, et la première au danger.

Il tomba blessé sur cette redoute trop fameuse, car cette victoire fut courte ; l'attaque manquait d'ensemble, soit précipitation des premiers assaillants, soit lenteur dans ceux qui suivirent. Il y avait un ravin à passer; sa profondeur garantissait des feux ennemis; on assure que plusieurs des nôtres s'y arrêtèrent. Morand se trouva donc seul devant plusieurs lignes russes. Il n'était que dix heures. A sa droite, Friant n'attaquait pas encore Semenowska; à sa gauche, les divisions Gérard, Broussier et la garde italienne, n'étaient pas encore en ligne.

« D'ailleurs, cette attaque n'aurait pas dû être faite si brusquement ; on ne voulait que contenir et occuper Barclay de ce côté, la bataille devant commencer par l'aile droite et pivoter sur l'aile gauche. Tel avait été le plan de l'empereur, et l'on ignore pourquoi lui-même y manqua au moment de l'exécution; car ce fut lui qui, dès les premiers coups de canon, envoya au prince Eugène officier sur officier pour presser son attaque.

« Les Russes, revenus de leur premier saisissement, accou-

rurent de toutes parts. Kutusow et Yermolo les conduisirent eux-mêmes avec une résolution digne de cette grande circonstance. Le 30e régiment, seul devant une armée, osa s'élancer contre elle à la baïonnette; il fut enveloppé, écrasé et culbuté hors de la redoute, où il laissa un tiers de ses soldats, et son intrépide général percé de vingt blessures. Les Russes, encouragés, ne se contentèrent plus de se défendre; ils attaquèrent. On vit alors réuni sur ce seul point tout ce que la guerre a d'art, d'efforts et de fureur. Les Français tinrent pendant quatre heures sur le penchant de ce volcan et sous cette pluie de fer et de plomb.

« Mais il y fallut la tenace habileté du prince Eugène, et pour des victorieux depuis longtemps, tout ce qu'a d'insupportable l'idée de s'avouer vaincus.

« Chaque division changea plusieurs fois de généraux. Le vice-roi allait de l'une à l'autre, mêlant la prière aux reproches, et rappelant surtout les anciennes victoires. Il fit avertir l'empereur de sa position critique; mais Napoléon répondit « qu'il n'y pouvait rien; que c'était à lui de vaincre; « qu'il n'avait qu'à faire un plus grand effort; que la bataille « était là; » et le prince ralliait toujours ses forces pour tenter un assaut général, quand soudain, des cris furieux, qui partirent de sa gauche, détournèrent son attention.

« Ouwarof, deux régiments de cavalerie et quelques milliers de cosaques tombaient sur sa réserve, le désordre s'y mettait; il y courut, et, secondé des généraux Delzons et Ornano, il eut bientôt chassé cette troupe, plus bruyante que redoutable; puis, il revint aussitôt se mettre à la tête d'une attaque décisive.

« C'était le moment où Murat, forcé à l'inaction dans cette plaine où il régnait, avait renvoyé pour la quatrième fois, à son frère, pour se plaindre des pertes que les Russes, appuyés aux redoutes opposées au prince Eugène, faisaient éprouver à sa cavalerie. « Il ne lui demande plus que celle de sa garde; « soutenu par elle, il tournera ces hauteurs retranchées et les « fera tomber avec l'armée qui les défend. »

« L'empereur parut y consentir; il envoya chercher Bessières, chef de cette garde à cheval. Malheureusement, on ne trouva pas ce maréchal, qui, par ses ordres, était allé considérer la bataille de plus près. L'empereur l'attendit près d'une heure sans impatience, sans renouveler son ordre; quand le maréchal revint enfin, il le reçut d'un air satisfait, écouta tranquillement son rapport, et lui permit de s'avancer jusqu'où il le jugerait convenable.

« Mais il n'était plus temps : il ne fallait plus songer à s'emparer de toute l'armée russe, et peut-être aussi de la Russie entière, mais seulement du champ de bataille. On avait laissé à Kutusow le loisir de se reconnaître; il s'était fortifié sur ce qui lui restait de points d'un accès difficile, et avait couvert la plaine de sa cavalerie.

« Ainsi, les Russes s'étaient, pour la troisième fois, reformé un flanc gauche, devant Ney et Murat; mais celui-ci appelle la cavalerie de Montbrun. Ce général était tué. Caulaincourt le remplace; il trouve les aides de camp du malheureux Montbrun pleurant leur général : « — Suivez-moi! leur crie-t-il. Ne le « pleurez plus, et venez le venger! »

« Le roi lui montre le nouveau flanc de l'ennemi; il faut l'enfoncer jusqu'à la hauteur de la gorge de leur grande batterie; là, pendant que la cavalerie légère poussera son avantage, lui, Caulaincourt, tournera subitement à gauche avec ses cuirassiers, pour prendre à dos cette terrible redoute, dont le front écrase encore le vice-roi.

« Caulaincourt répondit : « — Vous m'y verrez tout à l'heure, mort ou vif! » Il part aussitôt et culbute tout ce qui lui résiste; puis, tournant subitement à gauche avec ses cuirassiers, il pénètre le premier dans la redoute sanglante, où une balle le frappe et l'abat. Sa conquête fut son tombeau.

« On courut annoncer à l'empereur cette victoire et cette perte. Le grand écuyer, frère du malheureux général, écoutait : il fut d'abord saisi; mais bientôt, il se roidit contre le malheur, et, sans les larmes qui se succédaient silencieusement sur sa figure, on l'eût cru impassible. L'empereur lui dit :

« — Vous avez entendu : voulez-vous vous retirer? » Il accompagna ces mots d'une exclamation de douleur. Mais en ce moment, nous avancions contre l'ennemi : le grand écuyer ne répondit rien; il ne se retira pas; seulement, il se découvrit à demi, pour remercier et refuser.

« Pendant que cette charge décisive de cavalerie s'exécutait, le vice-roi était près d'atteindre, avec son infanterie, la bouche de ce volcan; tout à coup, il voit son feu s'éteindre, sa fumée se dissiper, et sa crête briller de l'airain mobile et resplendissant dont nos cuirassiers sont couverts. Enfin ces hauteurs, jusque-là russes, étaient devenues françaises; il accourt partager la victoire, l'achever et s'affermir dans cette position.

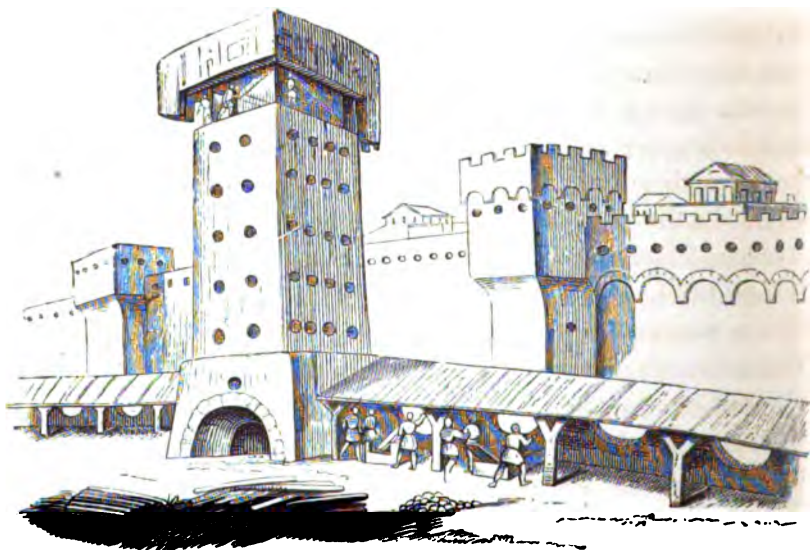
« Mais les Russes n'y avaient pas renoncé; ils s'obstinent et s'acharnent; on les voyait se pelotonner devant nos rangs avec opiniâtreté; sans cesse vaincus, ils sont sans cesse ramenés au combat par leurs généraux, et ils viennent mourir au pied de ces ouvrages qu'eux-mêmes avaient élevés.

« Heureusement, leur dernière colonne d'attaque se présenta vers Semenowska et vers la grande redoute, sans artillerie; des ravins en avaient sans doute retardé la marche. Belliard n'eut que le temps de réunir trente canons contre cette infanterie. Elle arriva jusqu'à la bouche des pièces, qui l'écrasèrent si à propos, qu'elle tourbillonna et se retira sans avoir même pu se déployer. Murat et Belliard dirent alors que, dans cet instant, s'ils eussent eu dix mille fantassins de la réserve, leur victoire était décisive; mais que, réduits à leur cavalerie, ils se trouvèrent heureux d'avoir conservé le champ de bataille.

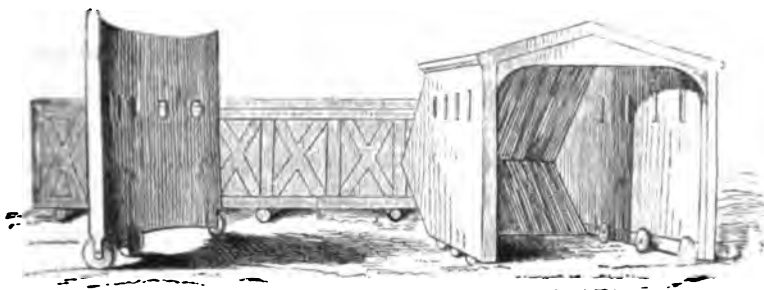
« De son côté, Grouchy, par des charges sanglantes et réitérées sur la gauche de la grande redoute, assura la victoire et balaya cette plaine. Mais il ne put poursuivre les débris des Russes; de nouveaux ravins, et derrière eux des redoutes, protégeaient leur retraite. Ils s'y défendirent avec courage jusqu'à la nuit, couvrant ainsi la grande route de Moscou, la ville sainte, leur magasin, leur dépôt, leur refuge.

« De ces secondes hauteurs, ils écrasaient les premières qu'ils nous avaient abandonnées. Le vice-roi fut obligé de cacher ses lignes haletantes, épuisées et éclaircies, dans des plis de terrain et derrière les retranchements à demi détruits. Il fallait tenir les soldats à genoux et courbés derrière ces informes parapets. Ils restèrent plusieurs heures dans cette pénible position, contenus par l'ennemi qu'ils contenaient.

« Ce fut vers trois heures et demie que cette dernière victoire fut remportée; il y en eut plusieurs dans cette journée. Chaque corps vainquit successivement ce qu'il avait devant lui, sans profiter de son succès pour décider de la bataille; car chacun, n'étant plus soutenu à temps par la réserve, s'arrêtait épuisé. Mais enfin tous les premiers obstacles étaient tombés. Le bruit des feux s'affaiblissait et s'éloignait de l'empereur. Des officiers arrivaient de toutes parts. Poniatowsky et Sébastiani, après une lutte opiniâtre, venaient aussi de vaincre. L'ennemi s'arrêtait et se retranchait dans une nouvelle position. Le jour était avancé, nos munitions épuisées, la bataille finie. »



Travaux de siége (Romains, *Trebonius*).



Retranchements romains.

XI

LE MARÉCHAL GOUVION-SAINT-CYR.

(1764-1830.)

Le maréchal Laurent Gouvion-Saint-Cyr, pair de France, naquit à Toul, en Lorraine, le 13 avril 1764. Il prit le surnom de Saint-Cyr, que sa mère avait porté, pour ne pas être confondu avec d'autres militaires qui s'appelaient Gouvion, et dont l'un, son parent, fut capitaine de la compagnie dans laquelle Bonaparte servit comme lieutenant et devint plus tard général et membre de la Chambre des Pairs. Un autre général Gouvion, son cousin, fut tué d'un coup de canon devant Maubeuge.

Le jeune Gouvion avait du goût pour le dessin et résolut de se faire artiste. Après avoir passé deux ans à Rome, il vint à Paris, et poursuivit ses études jusqu'aux événements du 10 août. Ressentant alors le patriotique élan qui poussait la jeunesse française aux frontières menacées, il s'engagea, le 1er septembre 1792, dans les chasseurs de Paris. Le 1er novembre de la même année, lorsque son bataillon fut dirigé sur Mayence, ses camarades l'avaient déjà nommé capitaine. Il servit dans l'armée du Rhin jusqu'à la paix de Campo-Formio, et fut adjoint

aux adjudants-généraux (officiers d'état-major), entre autres au célèbre officier du génie, Gay de Vernon.

La république française offrit au monde un spectacle unique dans l'histoire, au point de vue militaire. C'est la première fois qu'on vit des adolescents inconnus, sans expérience des armes, devenir subitement soldats, officiers, généraux, et tenir vaillamment tête aux armées disciplinées de la Prusse et de l'Autriche. L'ardeur généreuse dont leur âme était enflammée semble leur avoir appris comme par intuition l'art de la guerre et tous les secrets de la science. Il en est beaucoup qui devinrent des tacticiens et des stratégistes remarquables, et parmi eux Gouvion-Saint-Cyr mérite d'être placé au premier rang. Dédaignant les coups d'éclat et d'audace, mais n'ayant jamais un moment de faiblesse dans sa longue et illustre carrière, ni sur le champ de bataille ni sur le terrain politique, la guerre était à ses yeux « une chose toute de *sagacité.* » Grave et sobre, toujours maître de lui-même, d'une force de caractère qui tenait du Romain, et doué d'une raison supérieure, le jeune militaire devait bientôt percer. — En 1794 déjà, il était général de brigade. C'est que dans ses premières affaires, quand il n'avait encore que les grades de chef de bataillon et de chef d'état-major, à Lembach et à Berstheim, il avait déployé les traits caractéristiques de son génie militaire et compris l'art de faire valoir de faibles moyens. « Saint-Cyr joue aux échecs, » disait-on de lui dès cette époque. Hoche l'avait nommé adjudant général, chef de brigade (colonel).

Dans le Palatinat, où il resta jusqu'en 1795, le jeune général fut toujours recherché dans les conseils. Il avait souvent fait prévaloir ses idées particulières, qui l'amenaient surtout à rechercher les montagnes comme pivot d'opérations. A la reprise de la guerre, Saint-Cyr commanda l'extrême gauche à la bataille de la Pfrim, sous les ordres suprêmes de Pichegru, dont il a vigoureusement flétri les manœuvres coupables. Moreau vint remplacer son ancien chef à l'armée du Rhin; il ne s'attacha pas beaucoup à Gouvion, dont le caractère était aussi ferme que le sien était faible et vacillant. Néanmoins, il

lui donna la gauche de son armée et le chargea de forcer les défilés de la Forêt-Noire. Saint-Cyr s'acquitta de sa tâche avec beaucoup de célérité et fut présent au passage du Lech et aux combats de Friedberg et de Neuburg. Il mena le corps du centre pendant la fameuse retraite de Moreau, et attaqua les trois quarts de l'armée de Latour, à Biberach, affaire qui, selon Jomini, fut le seul combat digne de ce nom pendant ce mouvement rétrograde.

En 1797, Saint-Cyr fut chargé, de concert avec son émule et ami Desaix, de la défense du camp retranché de Kehl, et prit part au second passage du Rhin. Le valeureux Hoche, qui se voyait emporté par une mort soudaine, lui délégua, avant de rendre le dernier soupir, le commandement provisoire de l'armée du Rhin. Après la paix de Campo-Formio, le général Saint-Cyr revint à Paris. Le Directoire le nomma commandant de l'armée de Rome, et il arriva dans cette cité, le 26 mars 1798. Son séjour n'y fut pas de longue durée.

Contraint à la fois de dompter une sédition d'officiers et de s'opposer aux vues des nouveaux consuls de la république romaine, il fut bientôt rappelé. En route, il trouva l'ordre de se rendre à l'armée du Rhin, commandée par Jourdan, et fut présent à la bataille de Stockach. Après la retraite exécutée par le général français, il demanda d'être envoyé à l'armée d'Italie, qu'il rejoignit au moment des désastres sur la Trebia. A la bataille de Novi, il commandait la droite, au moment où le brave et malheureux Joubert tombait mort. Trois mois plus tard, il eut à repousser une attaque vigoureuse sur le même terrain. Chargé de défendre Gênes, il marcha contre Klenau, qui venait enlever cette place, le battit à Albaro, et le refoula dans les montagnes.

Le coup d'État du 18 brumaire venait de s'accomplir.

Le premier Consul donna un sabre d'honneur à Saint-Cyr, que Moreau demanda comme lieutenant à l'armée du Rhin, en dépit de la froideur qui s'était mise entre eux. Le vaillant Desaix, qui venait d'Égypte, pour aller trouver la mort dans les champs de Marengo, écrivit à son ancien camarade, du

lazaret de Toulon, une lettre pleine d'effusion, qu'on a conservée : « — J'arrive, mon cher Saint-Cyr, » disait-il; « voici deux ans que je suis loin de toi. Je m'empresse de te demander de tes nouvelles. Ce n'est pas que je n'aie su ce qui t'est arrivé, par les gazettes; mais ce n'est pas assez... J'ai vu, dans les journaux de Francfort, tes nombreux événements, tes succès dans la retraite de Jourdan; ceux que tu as eus encore en Italie et ta nomination de premier lieutenant à l'armée du Rhin... J'ai su que, toujours, tu avais fait merveille partout: je t'en félicite bien sincèrement, mon cher Saint-Cyr; car personne au monde ne prend plus que moi part à tout ce qui te regarde. Je désire bien aller te rejoindre et servir encore près de toi; je l'ai demandé au gouvernement, je ne sais s'il me l'accordera. En attendant, je fais une triste quarantaine d'un mois, et je languis dans le temps que tu obtiens des triomphes : laisse-nous quelque chose à faire. Je t'embrasse et t'aime de toute mon âme (1). » Saint-Cyr dissuada son ami de ce projet. Le pauvre Desaix ne reçut pas la réponse; elle parvint à son aide de camp, à Marengo même, quelques heures après la mort héroïque de l'illustre général qui, par son dévouement, avait changé la défaite en victoire.

En attendant, Saint-Cyr lui-même gagna la bataille de Biberach. Un jour, Moreau, pressé de s'expliquer sur le compte de Desaix et de Gouvion, et d'établir une comparaison entre eux, avait dit « qu'avec Desaix, on gagnait des batailles, et qu'avec Saint-Cyr, on était sûr de ne pas les perdre. » Ce n'est déjà pas un petit mérite; mais à Biberach, Saint-Cyr fournit à son général en chef une preuve palpable qu'il n'était nullement inférieur à son frère d'armes dans l'art de remporter des victoires. Deux jours avant sa mort, le maréchal parlait encore de cette affaire, qui lui laissait de si beaux souvenirs. « — Ce jour-là, j'étais un homme! » disait-il.

Le 6 juin 1800, le général quitta l'armée du Rhin et Moreau.

(1) L'autographe de cette lettre chaleureuse se trouve reproduit dans la *Notice biographique* qui précède les *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr*.

Il fut nommé conseiller d'État, à la section de la guerre, et siégea dès lors dans le célèbre conseil dont Napoléon fit un rouage de gouvernement, un propulseur donnant l'impulsion et une apparence de vie aux simulacres d'assemblées nationales qu'il introduisit dans la constitution impériale. En 1801, Saint-Cyr fut nommé ambassadeur à la cour de Madrid; mais il ne voulut pas garder ce poste plus d'une année. Il remplit ensuite une mission demi-militaire demi-politique dans le royaume de Naples. Ce fut alors qu'un de ses subordonnés, Paul-Louis Courier, qui devait devenir le prosateur le plus original et le pamphlétaire le plus spirituel de son époque, écrivit de lui : « Le général en chef est un homme de mérite, savant, le plus savant dans l'art de massacrer que peut-être il y ait, bonhomme au demeurant et qui me traite en ami. »

Napoléon s'était fait empereur. Saint-Cyr refusa de lui envoyer une adresse de félicitations. Aussi son nom fut-il omis sur la liste des maréchaux. Ce n'est que huit ans plus tard, lorsqu'on ne put plus se passer de lui, qu'il reçut enfin le bâton. Comme fiche de consolation, le savant guerrier obtint le titre de colonel général des cuirassiers et le grand cordon de la Légion d'honneur. Jamais il ne voulut solliciter de faveur, et il ne se souciait même pas de porter sa décoration, car les institutions impériales choquaient ses idées favorites. Il revit Bonaparte, qui vint en 1805 se faire couronner roi d'Italie à Milan, et fut frappé du changement opéré dans sa personne comme dans son entourage. Le général républicain était devenu despote, le camp s'était converti en antichambre.

Saint-Cyr ouvrit la nouvelle campagne en prenant avec des forces inférieures, mais grâce à la précision et à la prestesse de ses manœuvres, comme dit le général Matthieu Dumas, le corps entier du prince de Rohan, qui avait forcé le passage du Tyrol, à Castel-Franco.

Bientôt après, il quitta l'Italie pour se charger, à Boulogne, du commandement de l'armée des côtes. Envoyé, en 1808, pour opérer en Catalogne, il battit les troupes espagnoles dans

plusieurs rencontres, quoique les moyens d'action lui fussent refusés. Voyant les fautes commises et les difficultés immenses de la tâche, il ne voulut pas étendre sa petite armée vers l'Aragon, et lorsque son successeur, Augereau, resta dans l'inaction à Perpignan, il s'en alla lui-même. Le ministre de la guerre le mit aux arrêts dans sa terre, pour « s'être permis de partir de Perpignan sans aucune autorisation. » Il y resta, sans vouloir réclamer, jusqu'au mois d'avril 1811, lorsqu'il fut rappelé au conseil d'État, et reçut l'arriéré de ses appointements qu'on avait retenus.

Saint-Cyr *voyait le précipice au bout de tant d'entreprises exagérées*. Il ne se faisait aucune illusion sur le résultat final de tant d'envahissements impolitiques. Lors de l'expédition de Russie, il obtint le commandement du 6e corps de la grande armée, composé de Bavarois. Il fut blessé près de la Dwina, mais moins grièvement que le maréchal Oudinot, auquel il succéda. Ce fut sa première blessure, malgré ses vingt années de campagnes; mais il en reçut plusieurs autres dans la suite. Napoléon le nomma maréchal.

Après la funeste retraite, le prince Eugène, chargé de ramener les débris de l'armée française, lui donna le commandement du 11e corps; mais, attaqué du typhus, il dut le résigner. Au mois de mai 1813, Napoléon le fit venir devant Dresde et le mit à la tête du 14e corps, composé de recrues. Le maréchal Saint-Cyr sut conserver la capitale du royaume de Saxe, le pivot des opérations; sans le sang-froid et le talent qu'il déploya, c'en était fait de l'armée française avant le désastre de Leipzig. Le 17 octobre même, pendant que *la bataille des peuples*, comme les Allemands l'appellent, fut livrée, Saint-Cyr sortit de Dresde, et défit l'armée russe de Tolstoy. C'était un succès inutile : l'empereur fut battu, et la garnison de Dresde obligée de capituler. Le généralissime de l'armée alliée refusa d'observer les conditions stipulées, et les restes du corps de Saint-Cyr furent emmenés prisonniers en Autriche.

Le maréchal ne rentra en France qu'après la restauration

des Bourbons. Ami sincère de la liberté, il refusa de se déclarer pour Bonaparte, pendant les cent jours, et regarda toujours la fuite de l'île d'Elbe comme un épisode funeste dans la carrière de l'aventurier impérial. Lucien Bonaparte lui demanda son avis sur la campagne de 1815 qui allait s'ouvrir : « — Je pense, » répondit-il, « qu'elle doit durer quinze jours dans la manière de votre frère. »

Il ne se trompait pas. Au second retour de Louis XVIII, il accepta, sur la prière du roi, le portefeuille de la guerre, dans l'intérêt même de l'armée de la Loire, qu'il s'agissait de dissoudre pacifiquement. Chargé de réorganiser les troupes françaises, l'honnête et savant maréchal s'acquitta de cette tâche épineuse avec une grande habileté. Voici les termes dans lesquels un auteur contemporain de haut rang juge son administration :

« En France, après les désastres de 1815, la réorganisation de l'armée avait été confiée à un homme éminent, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr ; longtemps investi des commandements les plus importants, ayant beaucoup combattu, beaucoup médité sur la guerre, qu'il savait expliquer aussi bien qu'il avait su la faire, il apportait à l'exécution de cette tâche difficile le dévouement d'un patriote, les lumières d'un esprit juste, éclairé, libéral, l'expérience d'un vieux soldat et d'un général non moins instruit qu'habile. Sauf quelques erreurs qui étaient moins son fait que le résultat des circonstances, son administration fut des plus fécondes; nous lui devons les bases de nos plus belles institutions militaires, constamment perfectionnées et développées depuis lors, les lois d'avancement et de recrutement, la création du corps d'état-major. A côté de l'infanterie de ligne, organisée en légions, il avait prescrit la formation de bataillons de chasseurs qui devaient avoir un équipement particulier; mais cette mesure ne fut ni complétement ni heureusement exécutée (1). »

En effet, les nombreuses ordonnances qu'il rendit portent

(1) *Le duc d'Aumale. Les Chasseurs à pied. (Revue des Deux mondes.)*

toutes le cachet d'un patriotisme éclairé et d'une intelligence supérieure. Le maréchal Soult dit, en 1830, à la Chambre des députés, en parlant de la loi de recrutement proposée par son prédécesseur : « — Cette loi n'a point été l'œuvre la moins admirable de ce grand capitaine. » Toujours fidèle à ses principes, Saint-Cyr, qui, on peut le dire, avait procuré une armée à la restauration, refusa le titre de duc. Vexé de cette obstination démocratique, Louis XVIII ne lui donna pas le cordon bleu, que reçurent sans exception tous les autres maréchaux de France. En 1819, Gouvion-Saint-Cyr rentra dans la vie privée, pour n'en plus sortir. Il s'occupa, dès lors, à recueillir les matériaux pour ses *Mémoires*, qui resteront dans notre littérature comme un chef-d'œuvre de critique militaire. Il a laissé deux ouvrages : le *Journal des opérations de l'armée en Catalogne, en* 1808-1809, et les *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de la Moselle* (1792-1800). Après sa mort, parurent les *Mémoires pour servir à l'histoire militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire,* livre des plus remarquables, auquel nous empruntons la discussion qui se rapporte à la bataille de Leipzig.

Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr mourut le 17 mars 1830, d'une attaque d'apoplexie. Tout le monde souscrira de grand cœur au jugement porté par son biographe, qui dit, « qu'il sera compté parmi les grands citoyens dont la France s'honore, parmi les hommes qui ont traversé, avec une gloire pure, quarante années de dissensions civiles (1). »

LA BATAILLE DE LEIPZIG.

(16, 17 et 18 octobre 1813.)

« La manière dont Napoléon faisait la guerre, que je ne conseille à personne d'adopter, était, si l'on veut, excellente pour lui, parfaitement adaptée à son génie, à ses moyens ; mais

(1) *Notice biographique* en tête des *Mémoires*.

elle n'était point infaillible. J'ai toujours pensé que si elle lui donnait souvent bien de l'avantage, c'était l'effet de son caractère, plus que de cette manière elle-même, laquelle m'a paru dans tous les temps, même dans celui de ses plus brillantes victoires, trop hasardeuse pour être suivie par des généraux d'une trempe moins extraordinaire que la sienne.

« Cette opinion, adoptée par moi depuis longtemps et au milieu des triomphes de Napoléon, peut faire apprécier combien j'étais éloigné de partager les illusions de ceux de ses partisans les plus exagérés qui s'obstinaient à lui attribuer l'infaillibilité que la nature n'a jusqu'à ce moment accordée à personne, et combien je devais redouter le fatal dénoûment qui venait d'avoir lieu dans les plaines de Leipzig; dénoûment qui, en dessillant tous les yeux, devait consommer la perte de celui qui les avait éblouis, et accumuler sur notre patrie tant de malheurs et d'humiliations!!!.....

« On mit à profit, à Dresde, l'éloignement des ennemis de devant cette place pour enlever, des villages qu'on pouvait occuper, ce qui restait à leurs malheureux habitants de subsistances et de fourrages; mais le pays était tellement épuisé, qu'en mettant dans nos recherches une dureté extrême et que notre situation peut seule excuser, nous ne pûmes en tirer avec peine que ce qui était nécessaire pour prolonger un peu notre existence, et encore en réduisant de moitié les rations fixées par les ordonnances en vigueur depuis l'ouverture de la campagne. La désertion commença, dès ce moment, à faire des ravages effrayants parmi les troupes étrangères qui se trouvaient dans nos rangs. Elle augmenta encore le 25, en raison de la connaissance que l'on eut, par le déploiement des partis envoyés sur Freyberg et Nossen, du retour, vers Dresde, de plusieurs corps d'armée ennemis, ce qui ne laissait plus aucun doute sur les malheurs de Leipzig et confirmait les bruits qui s'étaient répandus la veille dans Dresde, où ils en avaient remplacé d'autres d'une nature bien différente.

« Le 25, le général Tolstoy (renforcé d'un corps autrichien formé de diverses garnisons de la Bohême, et qui, sous les

ordres du général Chasteler, s'était porté à sa rencontre aussitôt qu'il avait appris sa retraite précipitée) se rapprocha de Dresde. Le 26, il opéra sa jonction avec le corps autrichien de Klenau, qui avait quitté le champ de bataille de Leipzig aussitôt après le succès de cette journée, et le 27, le blocus de Dresde fut complété par la réunion de ces différents corps.

« Nous n'avions pas reçu un mot de Napoléon, ni de son état-major, ni de qui que ce fût, soit avant, soit après la bataille; nous étions, depuis le 12, absolument sans nouvelles d'aucune espèce, directes ni indirectes, et nous ne savions si nous devions l'attribuer à la négligence ou à l'oubli; car, pour l'impossibilité, nous ne pouvions l'admettre avec tous les moyens que Napoléon avait entre les mains au milieu d'une population dont le souverain était près de lui, et dont il pouvait avec sécurité disposer.

Nous apprîmes enfin, par quelques grenadiers saxons revenus de Leipzig, que l'on s'était battu avec acharnement pendant plusieurs jours, à la suite desquels l'empereur avait mis ce qui lui restait de troupes en marche vers le Rhin, où l'on croyait qu'il aurait de la peine à arriver, poursuivi comme il l'était par les armées victorieuses, et coupé par l'armée austro-bavaroise; ils nous rapportèrent en outre la défection du corps saxon et la déclaration du roi de Bavière, qui venait d'entrer dans la coalition.

« Napoléon, comme il avait été facile de le prévoir, n'avait pu attirer à une bataille Blücher ni le prince de Suède. Ceux-ci avaient abandonné leurs postes sur l'Elbe, pour ne pas risquer de se laisser atteindre et d'être forcés à combattre avant leur réunion à la grande armée de Bohême. Malgré leur supériorité, ils avaient préféré découvrir Berlin, abandonner leurs lignes d'opérations, leurs hôpitaux, se séparer de leurs parcs, de leurs magasins de toute espèce, en un mot, se jeter sur la rive gauche de la Saale, avec le plus léger approvisionnement en munitions de guerre, et des vivres seulement pour vingt-quatre heures, c'est-à-dire, comme un simple corps de partisans, plutôt que de s'exposer à livrer une bataille à Napoléon;

tant était grande encore l'influence attachée au nom et à la personne de cet homme étonnant.

- D'après cette fuite des deux armées, qui lui faisait manquer le but principal de son mouvement, il fut tenté un moment de se porter sur Berlin, plan qui n'avait cessé de l'occuper pendant toute la campagne, et qui n'était convenable à aucune époque, si ce n'est immédiatement après la bataille de Lützen.

- On a dit qu'il avait assemblé à Düben plusieurs généraux et leur avait demandé leur avis sur ce qu'il conviendrait le mieux de faire, savoir : ou de marcher de suite sur Leipzig et de s'y placer entre les armées de Blücher et de Bernadotte et celle de Bohême, dans l'espérance de les battre l'une après l'autre; ou de passer l'Elbe à Wittemberg, pour de là repasser sur la rive gauche de ce fleuve à Magdebourg, afin d'éviter le passage de l'Elster et de la Saale, et de prendre une nouvelle ligne d'opérations par la route de Wesel. On supposait cette route plus aisée à couvrir que celle de Mayence, en s'appuyant à Magdebourg, grande et forte place, bien pourvue de munitions, où l'on serait maître d'accepter ou de refuser une bataille, ayant une retraite assurée et la facilité de se renforcer du corps de Davoust, fort de vingt-cinq mille hommes, et des troupes restées à Dresde. De cette manière, Napoléon aurait exécuté avec facilité le projet qu'il avait formé depuis quelque temps de faire de Magdebourg le pivot de ses opérations, dans le but d'éloigner les Autrichiens de la Bohême, et de se ménager des retours sur leurs derrières à l'aide des places de Wittemberg et de Torgau, qui étaient approvisionnées.

- Son conseil fut d'avis qu'il fallait prendre le dernier parti: c'était, selon moi, le meilleur, mais l'empereur préféra l'autre. Voici, je crois, les motifs que l'on pourrait donner de son choix.

- D'abord, ce parti était plus hasardeux, plus dans son véritable génie; il portait avec lui un caractère de grandeur et d'audace, que l'autre, il faut l'avouer, était loin d'avoir; ensuite, il s'agissait d'une bataille générale, décisive, dans laquelle il allait pouvoir jouer son jeu de prédilection, son

vatout. Il commençait à perdre patience et paraissait vouloir en finir à tout prix.

« Dans les questions mises en délibération à Düben, on aura sans doute reconnu, comme moi, la plus grande partie des idées qu'il m'avait communiquées lui-même à Dresde ou dans les lettres qu'il m'avait fait écrire pendant sa dernière marche sur les armées de Silésie et du Nord; je n'en suis pas moins persuadé que son parti était pris, quand il a convoqué, contre son ordinaire, cette espèce de conseil. Au reste, il pouvait encore réussir, s'il avait eu dans son caractère la décision qui le caractérisait autrefois, et à laquelle on peut attribuer ses nombreuses victoires; mais que ce fût par indécision ou par toute autre cause, toujours est-il qu'il perdit à Düben un temps précieux, ce qui lui enleva tout le fruit du mouvement qu'il venait d'effectuer et lui fit manquer l'occasion de joindre les armées de Silésie et du Nord.

« Napoléon avait en outre pris complétement le change sur la direction dans laquelle l'ennemi s'était retiré, et l'avait fait poursuivre par quatre corps d'armée sur les bords de l'Elbe, tandis qu'il s'était jeté précipitamment sur la rive gauche de la Saale. Ainsi, il dut se borner à faire quelques prisonniers, et à détruire les têtes de pont de Wartemburg, Roslau et Acken, abandonnées par les armées de Blücher et du prince de Suède, au lieu de s'occuper à éloigner et détruire en partie ces deux armées, comme il le pouvait par suite de l'étrange mouvement qu'elles venaient d'opérer. Celles-ci employèrent le temps que dura son erreur à assurer leur jonction avec la grande armée de Bohême, qui s'approchait de Leipzig, pour tenter de nouveau la réunion essayée plusieurs fois, mais que Napoléon avait empêchée jusqu'alors.

« S'il n'en existait des preuves irrécusables, on ne pourrait croire que l'empereur ignorât encore, le 16 au matin, la position de Blücher, et particulièrement celle du prince de Suède; et que, malgré tous les moyens qu'il avait d'être bien instruit, il fût réduit aux rapports d'un officier saxon, en observation sur un des clochers de Leipzig, ou à ceux des paysans qu'il

ordonnait de contraindre par des menaces à aller lui chercher des nouvelles ; et cela lorsque les armées ennemies étaient si près de lui, que, quelques heures plus tard, devait s'engager avec elles une des plus grandes batailles qui se soient livrées dans cette campagne.

« Aussi, Napoléon dut-il combattre, pour ainsi dire, à l'improviste et se contenter de repousser les attaques de ses adversaires, manquant de temps pour arrêter un bon plan et profiter de la faute qu'ils avaient faite de le serrer d'aussi près, sans avoir d'abord opéré la réunion de toutes leurs forces. En effet, l'armée de Schwartzenberg avait encore en arrière des corps nombreux qu'elle ne rallia que dans la journée du 18, et celle du prince de Suède, qui, les jours précédents, se trouvait bien liée à Blücher, par des raisons que je ne puis expliquer, n'entra en ligne que dans la matinée du 18.

« L'empereur fut attaqué le 16 octobre, à neuf heures du matin ; à dix heures, il s'était sérieusement engagé sur presque tout son front avec Schwartzenberg, et plus tard sur ses derrières, aux portes de Leipzig, avec l'armée de Silésie. Il ne put opposer suffisamment de troupes à cette dernière, dont l'attaque sur ses derrières était pour lui si inquiétante, parce que le 7e corps, qui avait précédemment attaqué Roslau et passé sur la droite de l'Elbe, se trouvait encore éloigné, et que, pour se ménager une retraite, il dut diriger le 4e sur le seul point où il voulait passer l'Elster, c'est-à-dire, Lindenau, attaqué par les partisans ennemis, renforcés des corps de Julay et de la division légère de Lichtenstein; enfin, parce que le 3e, qui, à ce qu'il paraît du moins d'après le rapport de Napoléon, n'avait pas eu d'ordre assez positif, perdit la journée en marches et contre-marches, et ne put donner contre l'armée de Silésie, ni contre celle de Schwartzenberg. Il en résulta que le maréchal Marmont, abandonné à ses propres forces, eut beaucoup de peine à contenir l'armée de Silésie et à l'empêcher de s'emparer de Leipzig, et qu'il n'y parvint qu'en essuyant de grandes pertes. Il en résulta encore que l'armée du roi de Naples, si inférieure à celle de Schwartzenberg qu'elle avait en tête, ne

put être renforcée que par le 11e corps, les dix mille hommes venus d'Erfurt à Leipzig et la garde impériale. Encore, paraît-il constant que le 11e corps seul a donné, et que le détachement arrivé d'Erfurt avec le maréchal Augereau, de même que la plus grande partie de la garde, sont restés en réserve dans cette journée.

« Ainsi, quoiqu'il n'eût pas fait donner toutes ses troupes, Napoléon, secondé par le courage de ses soldats et la supériorité de son génie, battit l'armée de Schwartzenberg, assez pour l'obliger à faire une retraite de quelques lieues. Il est permis de croire que si les 7e et 3e corps, toutes les réserves et la garde eussent été franchement et complétement engagées, le résultat de cette journée mémorable aurait été brillant, et que Napoléon aurait remporté une victoire dont les suites eussent changé, pour quelque temps, la face de ses affaires.

« Mais, si ce fut un grand malheur de n'avoir pas, dans l'après-midi du 16, complété la défaite des Autrichiens par le moyen que nous venons d'indiquer, comment qualifier l'inaction absolue dans laquelle il demeura pendant la journée du lendemain 17? Son bulletin révèle tout son embarras; pour l'excuser, il y est dit : « Qu'ayant battu l'ennemi le 16, il a dû « passer tout le 17 à reconnaître la nouvelle position que les « Autrichiens avaient prise à deux lieues en arrière, après leur « défaite. » Comme si tout le monde pouvait ignorer que, quand une armée a véritablement été battue, il ne faut pas tant de temps pour reconnaître le point sur lequel elle a trouvé un refuge momentané.

« Napoléon n'avait donc rien de mieux à faire que d'attaquer le 17, dès le point du jour, les troupes de Schwartzenberg qui n'avaient pas été assez battues la veille, ayant dû juger dans l'affaire d'après le nombre d'hommes qu'il avait eu à combattre, de celui qui se trouvait encore en arrière et que l'ennemi ne pouvait manquer de recevoir bientôt. Il devait concevoir au moins que, s'il n'avait pu obtenir un succès plus marqué, il n'y avait plus d'espoir pour lui du moment où l'ennemi serait renforcé de l'armée entière du prince de Suède,

des corps de Beningsen et de Colloredo, de la division autrichienne de Bubna, qui devaient se trouver en ligne le 18 dans la matinée. Tous ces corps présentaient un effectif de plus de 130,000 hommes, force suffisante et au delà pour lui rendre tout succès impossible.

« Qui pourra concevoir que, pendant cette journée du 17 passée dans l'inaction, il ne fut pas éclairé sur la situation affreuse où il allait se trouver? qu'il n'ait point senti la nécessité de changer une position prise contre tous les principes de l'art? qu'il ne se soit pas présenté à son esprit une seule pensée pour préparer le salut de son armée? que lorsque dix ponts sur l'Elster, auquel il se trouvait accolé, lui étaient peut-être nécessaires pour le passage de ses troupes, de ses équipages et de sa nombreuse artillerie, il n'ait pas seulement donné des ordres pour la construction d'un seul? qu'en un mot, il n'ait pris aucune espèce de mesure pour se mettre à même d'exécuter avec quelque sécurité une retraite indispensable, même dans le cas où il n'éprouverait pas de revers; par la seule raison qu'il manquait de vivres et de munitions, et qu'il était impossible de lui en faire parvenir de France à une aussi grande distance, à travers l'Allemagne, où l'esprit des peuples lui était tout à fait contraire, et où les corps de partisans ennemis interceptaient toute communication?

« Il arriva, dans la journée du 18, ce qu'il était facile de prévoir; son armée, ayant déjà été forcée, pour se concentrer davantage, de se rapprocher de Leipzig, fut accablée par la supériorité, hors de toute proportion, de l'ennemi, laquelle fut encore augmentée par la défection des Saxons et d'autres troupes étrangères, aussitôt que Bernadotte et Beningsen se furent joints à Schwartzenberg.

« Le 18 au soir, Napoléon, sur le rapport qu'on lui fit qu'il allait manquer de munitions, décida enfin son mouvement de retraite pour la nuit; mais comme il n'avait qu'un pont pour passer l'Elster, une partie seulement de son armée eut le temps de le traverser; l'autre, laissée dans la ville et les faubourgs de Leipzig pour protéger le passage, fut attaquée dans

la matinée du 19, et ne tarda pas à être forcée dans ses positions. Ces troupes, succombant sous le nombre, essayèrent de se retirer par la chaussée de Lützen, la seule qui fût encore libre, dans l'espérance de traverser l'Elster sous la protection d'une partie des corps qui avaient passé cette rivière pendant la nuit, et sous celle des positions qu'elles venaient de quitter. Cet espoir était fondé sur tous les principes de l'art militaire, sur les principes dont on fait usage à la guerre lorsqu'il s'agit de passer un défilé à proximité de l'ennemi, sur des principes qu'on ne permettrait pas au plus faible sous-lieutenant d'ignorer, puisqu'ils font partie de l'instruction primaire des officiers et forment un chapitre de notre ordonnance de manœuvres; et cependant, il fut trompé. Arrivées au pont, nos troupes le trouvèrent rompu : on l'avait fait sauter aussitôt après le passage de l'empereur. Ces malheureux débris, si cruellement abandonnés à la fureur des ennemis d'ancienne ou de fraîche date, n'apercevant même alors aucun corps de notre armée en bataille sur la rive opposée pour les protéger, ou leur donner au moins les moyens de construire à la hâte un pont qui leur facilitât le passage, tombèrent dans un désordre et une confusion affreuse, dont le résultat immédiat fut pour l'ennemi la prise avec son matériel et ses équipages de tout ce qui se trouvait sur la rive droite de l'Elster au moment où le pont avait sauté, c'est-à-dire d'environ un tiers de ce qui avait combattu à Leipzig.

« On a rejeté sur le colonel Montfort l'événement du pont de l'Elster; mais en supposant même que, par l'effet d'un accident ou d'un ordre, le pont eût sauté, les troupes auraient eu le temps d'en construire un autre, si elles avaient trouvé sur l'autre rive un corps d'armée et de l'artillerie en position pour les protéger. Sans cette disposition indispensable, le pont resté entier n'eût permis qu'à un très-petit nombre d'hommes de se sauver. En effet, après avoir déposté ces troupes de Leipzig, l'ennemi pouvait, en les suivant et les débordant, arriver au pont avant elles et s'en emparer; car enfin des soldats aguerris par tant d'illustres combats ne pouvaient se retirer au pas de

course, d'autant plus que dans leur retraite ils étaient encore obligés de faire feu.

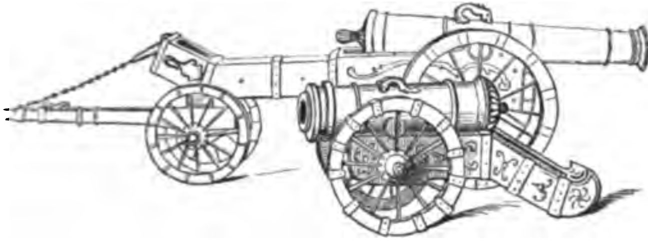
« D'après ces observations, je pense donc que l'on ne peut considérer que comme secondaire l'événement du pont de Leipzig qui, en n'arrivant pas, n'eût pas empêché la plus grande partie de nos troupes d'être perdues, du moment qu'on n'avait pas laissé sur la rive gauche de l'Elster des forces et de l'artillerie pour protéger leur passage; et comme aucun rapport officiel ou autre ne parle du général à qui cette mission aurait été confiée, il me paraît évident qu'aucune disposition n'a été ordonnée, et il me semble impossible de se méprendre sur les véritables causes des désastres de cette journée.

« Napoléon se dirigea à marches forcées sur le Rhin; il passa ce fleuve à Mayence, le 2 novembre, avec la tête des débris de ses armées, après avoir échappé, près de Hanau, à l'armée austro-bavaroise. Cette retraite fut si rapide que beaucoup d'hommes et de chevaux, exténués par les fatigues et les privations qu'ils avaient souffertes pendant la campagne, tombèrent isolément et sans défense aux mains des ennemis, dont le nombre allait toujours croissant, en raison des défections journalières d'une partie de ceux qui, quelques jours auparavant, combattaient dans nos rangs.

« Napoléon, arrivé sur le Rhin, se trouva sans moyens d'en contester le passage aux armées alliées. Il n'eut d'autre parti à prendre que de se rendre à Paris pour tâcher de reformer une nouvelle armée, comme il l'avait fait l'année précédente, après les désastres de la Bérézina. La situation était la même, mais celle de la France ne l'était plus : tant d'efforts avaient épuisé ses ressources. »



Couleuvrine.



Canon et obusier (système Gribeauval).

XII

LE MARÉCHAL BUGEAUD.

(1784-1849.)

Thomas-Robert Bugeaud, maréchal de France, duc d'Isly, peut être regardé comme l'astre central autour duquel vint graviter la pléiade rayonnante des illustres généraux de l'armée d'Afrique. Si Lamoricière, Cavaignac, Changarnier, Bedeau, Ladmirault, Duvivier, Leflô, Pélissier, Bosquet, Mac-Mahon, ne furent pas précisément ses élèves, ce fut lui qui, par la direction suprême, par l'unité dans le commandement et surtout par les instructions pratiques pour les troupes en campagne, vint résumer la théorie de la guerre telle qu'elle se pratiquait en Algérie et lui donner, pour ainsi dire, un corps.

Le maréchal a laissé les plus brillants souvenirs parmi les officiers distingués qui se groupaient autour de lui et qui, sur ces plages lointaines, faisaient assaut de courage et de dévouement.

Si sa grande réputation militaire n'a pu s'établir sans lutte et sans controverse, il faut en accuser les rancunes politiques qu'il suscitait par son attitude pleine d'âpreté bourgeoise à la Chambre des députés, par son inféodation persévérante au

parti de la réaction. Les libéraux ne voyaient en Bugeaud que le conservateur effréné; les républicains se rappelaient les mesures implacables qu'il avait prises contre l'émeute dans la rue Transnonain. Nous n'avons pas à juger ici l'homme politique, mais le soldat; et le soldat, il faut le reconnaître, fut aussi libéral et généreux que l'homme de parti était aveugle et prévenu. En Afrique, dans cette vaillante armée menée par Bugeaud, le mérite seul attirait l'attention; les républicains Cavaignac et Bosquet devinrent généraux, malgré leurs convictions prononcées, et ce n'est pas la faute du maréchal si Charras n'obtint pas l'avancement auquel ses brillants états de service lui donnaient des droits incontestables.

On ne doit, sous le rapport littéraire, au maréchal Bugeaud que des *Aperçus sur quelques détails de la guerre*, des *Instructions pratiques pour les troupes en campagne*, et des *Réflexions et souvenirs militaires*, publiés dans une *Revue*, avant d'être ajoutés au petit volume qui contient ses *Instructions*. Il est, de plus, l'auteur de nombreuses communications adressées aux journaux.

Ce bagage littéraire, quelque mince qu'il soit, donne néanmoins au duc d'Isly une place parmi les généraux écrivains, parce que tout ce qu'il écrivit vaut la peine d'être médité. Les bulletins et les rapports du général en chef ont une portée bien plus vaste encore. On y retrouve le style lapidaire des guerriers de l'antiquité, l'enthousiasme exubérant des capitaines de la Révolution, l'amour du métier qui distinguait les maréchaux de l'empire.

Quoi qu'il en soit, la vie du général Bugeaud nous fournit l'occasion de soulever un coin du rideau derrière lequel se jouait le drame intéressant qu'on appelle les campagnes d'Afrique, et nous en profitons avec empressement.

Bugeaud naquit à Limoges, en 1784. Par une de ces aberrations étranges auxquelles se complaisait la bourgeoisie vaniteuse avant la révolution de 1848, on l'a fait descendre d'une famille noble, le disant fils d'un marquis de la Ribrevole, seigneur de la Piconnerie. Cependant, il écrivit lui-même, en

1833, à un journaliste républicain : « Vous assurez que le travail n'enrichit guère que ceux qui ont commencé avec des capitaux. On pourrait citer un million de preuves du contraire ; je me contente d'une : *c'est moi*. Mon grand-pére était un forgeron; avec un bras vigoureux et en se brûlant les yeux et les doigts, il acquit une propriété que mon père, aristocrate oisif, exploita avec intelligence et activité. »

Il résulte de ces paroles, qui portent l'empreinte de la franchise rustique et à brûle-pourpoint du maréchal, que l'histoire de sa famille ressemble à celle de tant d'autres. Son grand-père, le forgeron, amassa une honnête fortune à la sueur de son front, et son père, parvenu ridicule, prit sans opposition le titre sonore de marquis de la Piconnerie, au moment même où la noblesse allait être engloutie dans le gouffre de la révolution. Le maréchal Bugeaud pouvait tenir à son duché d'Isly : il l'avait gagné sur le champ de bataille. Nous nous trompons fort, ou bien il se moquait agréablement lui-même de son prétendu et grotesque marquisat de la Ribrevole.

A l'âge de vingt ans, Bugeaud entra comme vélite dans les grenadiers à pied de la garde impériale. En 1806, il reçut une blessure au jarret, en Pologne. Il servit dans l'armée de Suchet en Espagne, et dans la division du général Lamarque : il était déjà devenu chef de bataillon.

Il s'était distingué, encore simple capitaine, à la prise de Tarragone, que nous avons racontée plus haut. Au combat d'Ordal, il reçut le grade de lieutenant-colonel pour avoir tenu tête à un régiment anglais. Pendant les cent jours, il fut nommé colonel du 14ᵉ régiment de ligne, et envoyé à l'armée des Alpes. N'ayant que dix-sept cents hommes et quarante chevaux sous ses ordres, il culbuta six mille Autrichiens, renforcés de six pièces de canon et de cinq cents chevaux, même après avoir reçu la nouvelle de la défaite de Waterloo. Nous donnons plus loin le récit pittoresque qu'il écrivit lui-même, sur cet épisode, en 1845, lorsqu'il était devenu gouverneur général de l'Algérie.

Cette carrière est certainement fort honorable, sinon écla-

tante. La guerre était terminée. Le colonel Bugeaud retourna dans son domaine paternel, pour y *planter ses choux*, comme il s'exprimait dans son langage imagé et populaire. Il devint un agronome distingué et le correspondant assidu de la Société royale d'agriculture.

Après la révolution de juillet, Bugeaud, nommé maréchal de camp, fut élu membre de la Chambre des députés. Il soutint le ministère avec une fidélité à toute épreuve et fut envoyé comme gouverneur à la citadelle de Blaye, où la duchesse de Berry était détenue, après sa folle tentative de soulever la Vendée. Il força cette princesse à confesser son mariage clandestin, et de retour à la Chambre, il s'enrôla de nouveau parmi les conservateurs. Un jour, le maréchal Soult eut à s'excuser d'avoir fait entrer des officiers de marine dans l'artillerie, et développa sa thèse favorite de l'obéissance passive. Un député l'interrompit, en s'écriant : « — Commencez vous-même par obéir à la loi. » Le général Bugeaud saisit cette occasion pour s'écrier : « — Il faut que le militaire obéisse avant tout. » « — Oui, » dit avec emphase M. Dulong, « obéir jusqu'à être geôlier. » Le général provoqua le député et eut le malheur de le tuer d'un coup de pistolet au front. Son impopularité devint extrême, et il eut à subir, non sans les mériter par son attitude agressive, les philippiques de l'éloquent Berryer, les coups de plume aiguisés d'Armand Carrel et jusqu'aux rappels à l'ordre du président Dupin.

Une des insurrections qui, presque périodiquement, éclatèrent sous le règne de Louis-Philippe pour aboutir enfin à la levée de boucliers victorieuse de 1848, fournit au général Bugeaud l'occasion de montrer qu'il pouvait être implacable. On ne saurait se le dissimuler : son front fut marqué d'une tache de sang dans la rue Transnonain.

Heureusement, un théâtre plus vaste vint s'ouvrir devant lui, et le commandant de l'armée d'Afrique fit bientôt oublier le sabreur qui, dans un combat de rue, en plein Paris, avait osé recommander à ses soldats : « — Pas de quartier! » Il était l'homme qu'il fallait en Algérie : c'est une vérité que

reconnaît même un biographe des plus hostiles qui le traite ailleurs avec une vigueur inouïe : « Homme actif, prompt au coup de main, façonné en Espagne à la guerre des guérillas, soigneux du soldat, veillant à son bien-être, populaire dans la troupe à l'aide de cette camaraderie de caserne qui a le flair du vieux troupier, brave d'ailleurs et ne s'épargnant jamais, M. Bugeaud, par la rapidité même de ses mouvements, montra qu'il vaudrait mieux qu'un autre dans cette poursuite de Bohémiens (1). »

Le général Bugeaud se rendit en Afrique en 1836. Les troupes françaises étaient bloquées dans le camp de la Tafna par des hordes de cavaliers irréguliers. Il leur fit immédiatement prendre l'offensive et remporta pour son début la victoire de la Sikak. Il avait commencé par faire partir les trains des équipages, les canons de campagne, les prolonges du génie et les chariots de l'administration, « voulant, » disait-il, « se rendre, sinon aussi léger que les Arabes, du moins assez mobile pour passer partout. »

Son idée était juste, et les officiers, qui d'abord l'avaient combattu, s'empressèrent de se rendre à son avis. Après avoir conclu le traité de la Tafna, Bugeaud, nommé lieutenant général et grand-officier de la Légion d'honneur, revint en France.

En 1841, il fut élevé au poste de gouverneur général de l'Algérie. Le gouvernement français s'était enfin décidé à compléter la soumission des tribus arabes. Bugeaud refoula les Kabyles jusqu'aux confins du désert, les poursuivit dans les gorges des montagnes et détruisit le prestige d'Abdel-Kader par les rudes coups qu'il sut lui porter. « Chaque fois qu'il a fallu payer de sa personne, dans les combats, il a été tout à fait au niveau de sa position. La France en a eu la preuve dans la bataille d'Isly, où, avec des forces très-inférieures, il n'a point hésité à se précipiter sur une nuée de Marocains qu'il a culbutés en quelques heures. De tels faits honorent à la fois le

(1) *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Tome 55.

général et son armée ; ils continuent dans notre pays les belles traditions de notre gloire militaire (1). »

C'est dans ces termes chaleureux qu'un ennemi personnel de Bugeaud parle de la bataille d'Isly, qui, selon le duc d'Aumale, « rappelle à la fois et la journée des Pyramides et les combats de Marius contre les Cimbres (2). »

Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de rapporter une anecdote charmante racontée par le dernier de ces auteurs. Une nuit, les réguliers de l'émir, s'étant glissés à travers les postes des zouaves, vinrent faire une décharge tellement meurtrière que les soldats couchés dans le camp hésitèrent à se relever. « Le maréchal Bugeaud était arrivé des premiers; deux hommes qu'il avait saisis de sa vigoureuse main tombent frappés à mort. Bientôt cependant l'ordre se rétablit, les zouaves s'élancent et repoussent l'ennemi. Le combat achevé, le maréchal s'aperçut, à la lueur des feux du bivac, que tout le monde souriait en le regardant : il porte la main à sa tête, et reconnaît qu'il était coiffé comme le roi d'Yvetot de Béranger. Il demande aussitôt sa casquette, et mille voix de répéter : *La casquette, la casquette du maréchal!* Or, cette casquette, un peu originale, excitait depuis longtemps l'attention des soldats. Le lendemain, quand les clairons sonnèrent la marche, le bataillon des zouaves les accompagna, chantant en chœur :

« As-tu vu
« La casquette,
« La casquette ?
« As-tu vu
« La casquette
« Du pèr' Bugeaud ?

« Depuis ce temps, la fanfare de la marche ne s'appela plus que *la Casquette*, et le maréchal, qui racontait volontiers cette anecdote, disait souvent au clairon de piquet : — *Sonne la Casquette* (3). »

(1) *Dictionnaire de la conversation.*
(2) *Les Zouaves (Revue des Deux mondes).*
(3) *Les Zouaves (ubi supra).*

Les soldats, qui l'aimaient beaucoup, répétaient :

« — Le père Bugeaud veut que nous ayons des jarrets de cerf, des ventres de fourmi et des cœurs de lion (1). »

Ils l'auraient suivi au bout du monde.

Lorsque Bugeaud, nommé maréchal de France et duc d'Isly, quitta l'Algérie en 1847, elle était pacifiée et presque complétement soumise. Il y laissait ces magnifiques corps nouveaux, les zouaves, les chasseurs à pied, les spahis et les chasseurs d'Afrique, qu'il n'avait pas créés, mais dont il avait su faire un emploi si judicieux. Il y laissait également une école de jeunes et brillants généraux, dont les plus distingués furent empêchés par les circonstances politiques de s'illustrer sur les champs de bataille de la Crimée et de l'Italie, où les soldats et les officiers purent déployer, dans une guerre européenne, les qualités militaires qu'ils avaient acquises dans leurs courses victorieuses à travers l'Afrique.

Le maréchal Bugeaud avait profité des résultats de la science, de sa propre expérience et de celle de ses lieutenants, pour régler le service des avant-postes, les reconnaissances et les retraites, l'ordre des combats, le passage des défilés, les camps et les bivacs. Ses instructions sont fort pratiques. Il avait proposé une nouvelle formation de carré, qui consiste à faire serrer en masse toute la colonne, à faire faire demi-tour aux deux derniers pelotons et à faire placer les demi-sections intérieures des 3e, 4e, 5e et 6e pelotons à côté de leurs demi-sections extérieures, de façon à avoir six rangs à la première et à la quatrième face, et à peu près autant de rangs sur les troisième et quatrième faces, les soldats de ces faces faisant à-droite et à-gauche, après avoir serré en masse.

Comme tous les hommes de guerre intelligents de notre époque, le maréchal Bugeaud s'était prononcé contre le vieux système des colônnes profondes, abandonné maintenant. Il est bon de citer ses propres paroles :

« Les petites colonnes espacées sont aussi fortes contre la

(1) *Instructions pratiques. Appendice.*

cavalerie, et présentent moins de danger que les grosses colonnes et les colonnes rapprochées. J'ai prouvé ailleurs qu'un petit carré était aussi fort qu'un grand, en ce qu'il n'a à craindre que les ennemis que peut recevoir sa face, que partant il était absurde de faire de grands carrés, puisqu'on joue plus gros jeu sans aucun avantage.

« Une grosse masse, une des masses rapprochées (par bataillon en masse), qui serait entamée par la cavalerie, serait tout aussi bien perdue qu'une petite masse. Témoin la colonne de Fontenoi, les grenadiers de Zach à Marengo, le corps du prince Louis de Prusse à Saalfeld, l'armée espagnole à Ocana, la division O'Donnell à Lérida, un corps d'armée à Waterloo. Ce corps et grand nombre d'autres furent défaits parce qu'ils avaient formé de grosses masses ou de gros carrés.

« Il faut donc renoncer aux grosses masses pour le combat, et je prétends que ce principe est encore absolu. On ne peut choisir, selon les circonstances, qu'entre l'ordre déployé ou les petites colonnes à distance de déploiement.

« Je le demande : si l'on n'est pas fixé à l'avance sur ces principes, séra-t-on assuré de les appliquer au moment du danger? Non, il ne faut pas livrer au hasard de l'inspiration des choses aussi majeures ; il faut avoir des principes. Il y en a bien assez des incidents qu'on ne peut prévoir, sans laisser encore dans le vague des questions qui peuvent être résolues par anticipation, à l'aide d'un raisonnement sain.

« Napoléon reconnut que l'on avait beaucoup trop combattu en colonne, et avec des colonnes trop profondes. Je suis convaincu que nous devons à cette faute une grande partie de nos malheurs. Arrêtons nos idées sur ce point, il en est temps, et si nous recommençons la guerre, ne dormons pas dans les mêmes erreurs. »

On sait que le duc de Wellington était un partisan prononcé de la ligne mince, et que cet ordre de bataille est appelé *l'ordre anglais* par les soldats de la Grande-Bretagne. Les campagnes de Crimée et d'Italie ont prouvé que la petite colonne espacée

est préférable, malgré les innovations importantes faites dans la science de l'artillerie.

Le maréchal Bugeaud était rentré en France. La révolution de 1848 éclata. Le 23 février au soir, le ministre Guizot, commençant à s'apercevoir de la grandeur de la lutte, fit investir le duc d'Isly du commandement militaire de Paris. Il accepta, et soutint seul la nécessité d'un combat à outrance. Aurait-il réussi une seconde fois à étayer la monarchie de juillet par une nouvelle boucherie, comme en 1832? Nous ne le pensons pas. Le sang versé sur le boulevard des Capucines n'avait fait que précipiter la chute : une seconde fusillade eût sans doute amené une action plus violente. Quoi qu'il en soit, si le vieux roi Louis-Philippe déclara réellement, comme on le raconte (1) à Bugeaud, *qu'il ne voulait pas régner sur des cadavres*, il a bien mérité de l'humanité.

Le cabinet Thiers-Barrot, auquel le général Lamoricière fut adjoint comme ministre de la guerre, ne voulut pas encourir la responsabilité de la lutte; il enleva le commandement au maréchal Bugeaud, qui dut signer l'ordre de cesser le combat. Quelques généraux quittèrent le château des Tuileries, revêtus d'habits bourgeois. Le vieux soldat dédaigna ces indignes précautions. Il sortit à cheval, en grand uniforme, portant ses épaulettes étoilées, et s'en alla lentement par les quais. Il fut reconnu par un groupe d'ouvriers qui, se souvenant de la rue Transnonain, crièrent : *A bas Bugeaud! à mort Bugeaud!* Le maréchal alla droit aux hommes des barricades et leur dit :

« — Quoi! vous voulez la mort de Bugeaud? Le connaissez-vous? Savez-vous ce qu'il a fait pour son pays? Bugeaud est un des derniers qui aient envoyé des balles aux Prussiens et aux Russes quand ils menaçaient Paris. Bugeaud a soumis l'Algérie à la France. Allez, croyez-moi, respectez Bugeaud et tous les braves de l'armée : vous aurez besoin d'eux avant qu'il soit longtemps (2). »

(1) Le maréchal Bugeaud, le 24 février 1848. *Appendice* aux *Instructions*.
(2) Le maréchal Bugeaud, le 24 février.

La brusquerie et l'à-propos imposent toujours au brave peuple de Paris. Les insurgés battirent des mains, crièrent : *Vive Bugeaud!* et l'escortèrent en triomphe jusqu'à sa demeure. Le vieux maréchal disparut dès lors de la scène politique, et le choléra l'emporta en 1849.

L'incident décrit par Bugeaud et que nous reproduisons ici est curieux, tant par le style que par le tableau qu'il trace d'une époque de confusion.

UN ÉPISODE DE LA CAMPAGNE DE 1815.

« Le fait d'armes que nous allons rapporter n'est presque connu que de ses auteurs et des habitants d'une petite vallée des Alpes, parce qu'il arriva après la funeste bataille de Waterloo. Toutes les bouches de la renommée française étaient muettes de douleur.

Pouvait-on s'occuper de la gloire d'une poignée de braves, qui combattaient loin du théâtre des événements décisifs, quand la capitale était attaquée, quand une assemblée digne du bas-empire forçait le grand capitaine à abdiquer le commandement?

« Tirons aujourd'hui de l'oubli ces vaillants soldats de l'armée des Alpes. Leur dévouement ne put changer alors les destinées de la patrie, mais il peut la sauver un jour par l'exemple qu'il a produit, lequel est une preuve éclatante de ce que peut une grande détermination inspirée par l'amour du pays et l'honneur du drapeau.

« L'armée française avait reçu l'ordre d'attaquer sur tous les points, le 15 juin 1815. Le 14e régiment de ligne, posté au Châtelard, dans les montagnes des Banges-en-Savoie, avait pour instruction de descendre dans la vallée de Tarentaise, d'y battre un corps piémontais qui la gardait, et de s'emparer des petites villes de Conflans et de l'Hôpital (1).

(1) Le colonel du 14e de ligne était M. Bugeaud lui-même.

« Le colonel, connaissant toute l'importance d'ouvrir la campagne par un succès, ou tout au moins un combat glorieux, résolut de manœuvrer dans la nuit pour envelopper l'avant-garde ennemie, établie à Saint-Pierre-d'Albigny. Trois compagnies furent dirigées, à l'entrée de la nuit, sur un sentier fort roide et fort étroit qui abordait la vallée à une demi-lieue derrière les avant-gardes des Piémontais.

« Le détachement français avait ordre de s'embusquer dans une position forte, pour y attendre l'attaque de front que devait opérer, à trois heures du matin, le reste du régiment. A quatre heures, un bataillon des chasseurs Comte-Robert était en notre pouvoir, sans qu'il y manquât un seul homme. Une compagnie de voltigeurs entra dans le village en même temps que les avant-postes, qu'elle n'avait pas surpris, et s'empara d'une partie de la troupe piémontaise. Le reste prit la fuite et tomba dans l'embuscade qui lui fit mettre bas les armes sans coup férir. Au nombre des prisonniers se trouva M. de Polignac, commissaire du roi Louis XVIII près l'armée austro-sarde.

« Une demi-heure après, nous rencontrâmes une brigade piémontaise, qui venait au secours de son avant-garde, dont elle n'avait pas de nouvelles. Nous trouvant sur la route, elle dut nous attaquer, pour tâcher de communiquer avec ses avant-postes, dont elle ignorait la catastrophe. Après un combat assez vif, la brigade ennemie, quoique beaucoup plus forte que nous, fut mise dans une complète déroute. Nous la poursuivîmes l'épée dans les reins, nous lui prîmes et lui tuâmes beaucoup de monde, et nous entrâmes à sa suite dans l'Hôpital et Conflans. Ce double événement fit comprendre aux militaires susceptibles de réfléchir : premièrement, que les corps détachés et les avant-postes trop éloignés du corps de bataille ne sont pas préservés de l'enlèvement, par le système d'avant-postes en vigueur chez toutes les troupes d'Europe; deuxièmement, que le meilleur moyen d'avoir le combat qu'on désire, c'est d'envelopper un corps avancé de l'ennemi; car, de deux choses l'une : ou l'on abandonnera le corps compromis, et alors vous obtiendrez facilement un succès souvent important, ou

l'on viendra au secours, et vous aurez l'engagement que vous cherchez.

« Le 23 juin, le 14ᵉ fit un autre coup de main, qui acheva de nous convaincre de l'insuffisance du système d'avant-postes. Un détachement piémontais était à Moustier, à sept lieues de nous. Sa route de retraite, sur le bord de l'Isère, fut occupée par un détachement qui marcha onze heures par des chemins affreux. Attaqué et poussé de front avec impétuosité, l'ennemi s'enfuit en désordre ; mais donnant bientôt dans le corps tournant, il mit bas les armes.

« Ces petites actions n'étaient que le prélude du combat qui fait l'objet de cette narration.

« Le 27 juin, le 14ᵉ, renforcé d'un bataillon du 20ᵉ, était établi à Conflans et l'Hôpital, sur les deux rives de l'Arly, ruisseau qui se jette dans l'Isère, à trois ou quatre cents toises de là. Une reconnaissance autrichienne nous apprit que l'armée du général Frimont était entrée en ligne, et nous sûmes, par quelques prisonniers qu'on lui fit, que nous serions attaqués le lendemain par dix mille hommes, aux ordres du général Trenk, qui était descendu du petit Saint-Bernard, et que le général Mesclop serait attaqué par vingt mille hommes, aux ordres de Bubna, descendu du Mont-Cenis. Le colonel qui nous commandait informa sur-le-champ le général en chef, et il demanda que les troupes de la vallée de Maurienne vinssent dans la nuit se réunir à lui, afin d'écraser la colonne de Trenk, pendant que celle de Bubna donnerait dans le vide et viendrait se casser le nez contre la tête de pont de Montmeillan. « — Si nous combattons dans les deux vallées, » disait-il, « nous serons trop faibles sur les deux points ; réunis dans la « Tarentaise, quoique plus faibles encore que nos adversaires, « nous pouvons les vaincre par la supériorité morale de nos « troupes. » Il terminait ainsi sa dépêche : « Au reste, M. le « maréchal, en attendant l'exécution de cette mesure et vos « ordres, nous défendrons notre position à outrance, parce « que je sens combien il est important, pour la sûreté de la « brigade Mesclop et du quartier général, de ne pas laisser

« pénétrer le général Trenk par la rive droite de l'Isère jusqu'à « Montmeillan. »

« Toute la nuit, le colonel attendit avec anxiété l'arrivée du général Mesclop, sous les ordres duquel il eût été heureux de se ranger pour assurer le succès.

« Au lieu de cette bonne nouvelle, il reçut, au point du jour, le bulletin de la bataille de Waterloo!....

« Quelques instants après, arriva la députation, qui nous apportait l'aigle du régiment, donnée au Champ-de-Mai.

« En même temps, le bruit d'une seconde abdication se répandit dans les rangs.

« Le colonel comprit à l'instant l'effet moral que ces nouvelles accablantes pouvaient produire sur sa troupe, prête à livrer un combat des plus disproportionnés, dans une position bien plus étendue, bien plus difficile à défendre, sous tous les rapports, que les Thermopyles. Voulant devancer la rumeur publique et paralyser son action par ses discours, il rallia le régiment, ne laissant aux avant-postes que quelques cavaliers; il se plaça au centre de la troupe, formée en colonne serrée, tout le monde lui faisant face, et d'une voix ferme, il lut le bulletin de la fatale bataille. Son accent, sa physionomie disaient à tous que son âme n'était point ébranlée par le récit de cette grande catastrophe, et déjà ses sentiments passaient dans l'âme des soldats; mais ils y pénétrèrent à flots, quand ces paroles succédèrent au bulletin :

« Soldats, » dit-il, « voilà sans doute de grands malheurs; « mais devons-nous désespérer de la patrie, parce qu'une ba- « taille a été perdue? Faudrait-il en désespérer encore, quand « il serait vrai que Napoléon aurait abdiqué une seconde fois? « Nos courages dépendent-ils d'un seul homme, d'une seule « bataille? N'est-ce pas dans les revers que l'on reconnaît les « vrais guerriers? Quel mérite y a-t-il à être brave, quand tout « va bien? Les plus mauvais soldats alors paraissent des « héros, et les véritables braves sont calmes et fiers sans « ostentation; mais ils se montrent quand la fortune aban- « donne leur drapeau, et le plus souvent ils savent l'y rame-

« ner. Non, soldats, tout n'est pas désespéré, puisqu'il reste à « la patrie des hommes comme vous et vos frères du Nord, « que vous n'avez pas la prétention de surpasser. On livrera « bataille devant la grande cité, dont les enfants sortiront en « foule pour appuyer nos bataillons. Quant à nous, l'occasion « de venger nos camarades va bientôt se présenter. Le combat « que vous allez livrer ne peut pas matériellement réparer « l'échec du Nord, mais moralement il peut être l'étincelle « électrique qui ranimera tous les courages. Recevez donc « cette aigle glorieuse! Si ce n'est pas l'empereur qui vous la « donne, c'est la patrie qui vous la confie; elle n'en sera pas « moins le talisman de la victoire. Jurons tous que, tant qu'il « existera un soldat du 14e, jamais une main ennemie n'en « approchera, et que nous mourrons tous, s'il le faut, pour « défendre ces nouveaux Thermopyles. »

« — *Nous le jurons!...* s'écrièrent tous les soldats, et les échos de la vallée répétèrent au loin ce serment, qui allait être scellé de tant de sang. Les officiers sortirent des rangs en brandissant leur épée, et s'écrièrent une seconde fois : — *Nous le jurons!*

« Nous n'essayerons pas de peindre les sentiments qui animaient alors toutes les âmes, toutes les physionomies. De grosses larmes sillonnaient ces figures martiales; mais c'étaient des larmes d'enthousiasme et de dévouement à la patrie.

« Vingt-trois ans se sont écoulés, et je ne puis retracer cette scène si dramatique sans éprouver les mêmes impressions qui alors transportèrent toutes les âmes.

« Le colonel finissait à peine, qu'un maréchal de logis du 10e de chasseurs arrive au galop et lui dit :

« — L'ennemi est là!

« — Tant mieux! s'écria le colonel; il ne pouvait nous trouver dans de meilleures dispositions. Messieurs, reprenez vos postes!

« Chacun regagna d'un pas déterminé le point qui lui était confié.

« Le colonel avait le projet de ne se battre que sur la rive

droite de l'Arly, et cependant tous les préparatifs apparents de la défense furent faits sur la rive gauche, dans le but d'attirer là toutes les forces de l'ennemi, et de lui ôter ainsi la pensée de tourner la position réelle de la rive droite, en passant la rivière, une ou deux lieues au-dessus de nous, ce qui nous aurait mis dans la nécessité de nous retirer sans coup férir. Tous nos adversaires se trouvant réunis devant nous, le camp de la rive gauche devait être évacué sans combat sérieux, et si l'ennemi tentait le passage en notre présence, il nous présentait la circonstance la plus heureuse pour une armée inférieure, celle de ne combattre que la fraction d'une armée scindée en deux par la rivière. Dans ce cas, le combat doit être brusqué : les tâtonnements pourraient faire échouer toutes les combinaisons. Quand la fraction que l'on croit pouvoir battre a franchi le passage, il faut l'assaillir avec impétuosité en front et en flanc, se mêler avec elle, après une seule décharge, la tuer à coups de baïonnette, la jeter dans la rivière, ou lui faire mettre bas les armes. Mais, pour engager l'ennemi à tenter le passage, il ne faut pas se tenir sur les bords de la rivière ; il faut simuler une retraite, en montrant quelques troupes dans le lointain, et embusquer celles qui doivent agir derrière des accidents de terrain, à deux ou trois cents toises au plus du point où doit se passer l'action.

« Telle fut la théorie que le colonel avait démontrée, la veille, à toute la colonne réunie, et que chaque soldat avait parfaitement comprise. En initiant ainsi tout le monde à son plan, il était assuré de trouver plus d'intelligence et de fermeté dans l'exécution. Quelques officiers proposèrent au colonel de couper le pont, afin d'augmenter les difficultés du passage.

« Non, » répondit-il, « je veux que l'ennemi passe, et le « pont sera une tentation de plus. Le pont permettra en outre « de compter exactement les pelotons et de juger mieux l'instant « où il faudra frapper. »

« Vous comprendrez, » ajouta-t-il, « que cette manière de « défendre le passage d'une rivière est bien préférable à celle « qui consiste dans la défense immédiate des points de passage ;

« car, dans ce cas, l'ennemi ne tente de passer qu'après vous « avoir écrasé par une artillerie supérieure, et vous perdez « beaucoup de monde sans pouvoir espérer obtenir un succès. « Si, au contraire, vous vous donnez, par les moyens que je « viens d'indiquer, les chances de détruire une forte fraction « du corps offensif, non-seulement vous avez fait disparaître « en partie l'inégalité numérique, mais encore vous avez jeté le « découragement dans tout le reste de l'ennemi, qui a vu de « l'autre rive le désastre des siens, sans pouvoir leur porter « aucun secours. »

« Chacun resta convaincu de la bonté de cette méthode, qu'il adopta comme sienne, et se proposa de concourir de tous ses moyens à son exécution.

« Le rôle à jouer dans la position, sur la rive gauche de l'Arly, comme dans toutes les positions analogues où l'on ne doit que simuler un combat, est assez difficile : il faut s'engager assez pour faire croire à un combat sérieux, et pas assez pour s'engager réellement. Cela demande beaucoup d'aplomb, de sang-froid et d'habitude dans le maniement des troupes.

« Bien que nous eussions d'excellents chefs de bataillon, MM. Lacroix et Syès, le colonel dut se réserver ce rôle, car il tenait à ne perdre que peu de monde sur la rive gauche.

« Ce qu'il avait espéré arriva : deux colonnes autrichiennes, l'une venant de la vallée de Beaufort, l'autre de Moustier, se réunirent devant le camp qui servait de masque à la véritable position, et l'attaquèrent immédiatement avec assez d'impétuosité. Après avoir rejeté deux ou trois fois les tirailleurs sur leurs masses, le colonel se retirait sur un gué, au-dessous de la ville de l'Hôpital, lorsque, à son grand étonnement, il vit les Autrichiens franchir le pont, qui ne devait leur être abandonné que lorsque les défenseurs du camp de la rive gauche auraient atteint la rive droite. Cette faute d'exécution faillit tout compromettre; car l'ennemi, ayant traversé la ville à la suite de nos soldats, envahit la rive droite et rendit impossible le retour des défenseurs de la position *antécédente*.

« Dans cette extrémité, le colonel les jeta dans une usine, au confluent de l'Arly et de l'Isère.

« Défendez-vous là à outrance, » leur dit-il : « je suis forcé « de vous quitter pour ramener vos camarades au combat et « jeter l'ennemi dans la rivière. Vous me connaissez, vous sa« vez que je suis incapable de vous abandonner. Je vous pro« mets, foi de colonel, qu'avant un quart d'heure, je vous dé« livrerai. »

« Il partit comme un trait et fut passer la rivière à la nage, presque à sa jonction avec l'Isère, et atteignit bientôt notre colonne en retraite sur la route de Chambéry. A sa voix elle s'arrêta. Le colonel tira de la masse, un peu confuse, les trois compagnies de grenadiers, leur fit charger leurs armes à deux balles, et leur dit, avant de les lancer :

« — Grenadiers, consentiriez-vous, au début d'un combat, à « laisser trois compagnies de vos camarades au pouvoir de « l'ennemi ? »

« — Non, non! » s'écrièrent les grenadiers.

« — Eh bien! je vais marcher à votre tête. Une seule dé« charge, la baïonnette, et faites des prisonniers : cela vaut « mieux que de tuer, et c'est plus sûr. »

« Puis, se retournant vers la colonne, il dit :

« — Commandant Syès, marchez à mon appui : les grena« diers sont incapables de reculer ; mais s'ils avaient ce mal« heur, faites feu sur eux et sur moi. »

« Ces préliminaires achevés, il marcha sur les Autrichiens, qui débouchaient de la ville en colonnes serrées.

« Il négligea les tirailleurs répandus dans la campagne, pour aborder la colonne principale, jugeant que, s'il la battait, il gagnerait le pont en la poursuivant, et que les tirailleurs resteraient prisonniers de guerre.

« Les Hongrois du régiment de Duka, au nombre de deux à trois mille, accueillirent nos grenadiers par une vive fusillade, à laquelle on ne répondit qu'en marchant plus vite, et déjà l'ennemi commençait à plier qu'il n'était pas parti un seul coup de fusil de notre côté. On voyait naître cette confusion qui est

le précurseur de la déroute. Arrivés à une quarantaine de pas de cette masse, notre décharge partit et renversa, comme d'un coup de faux, toute la tête de cette colonne. Un moment d'hésitation se fit alors remarquer parmi nos braves; ils semblaient craindre de pénétrer dans cette forêt de baïonnettes; mais aux cris *En avant!* du colonel, le capitaine de grenadiers Parlier, aujourd'hui commandant de la garde nationale de Rocroi, se précipita le premier au milieu. Cet exemple fut décisif; les grenadiers pénétrèrent dans la masse ennemie, et en un instant, des monceaux de morts encombrèrent les rues de la petite ville de l'Hôpital. Quatre cents prisonniers, vingt officiers tombèrent en notre pouvoir; le reste fut jeté de l'autre côté du ruisseau; un certain nombre se noyèrent, ne pouvant passer assez vite par le pont. Le colonel revint de sa personne brusquement en arrière, et avec un détachement de la colonne de Syès et la compagnie du 10e de chasseurs, il ramassa, dans la plaine, les tirailleurs qu'il avait isolés du pont. Dans cette charge, le lieutenant de chasseurs Du Terrail, le dernier descendant de Bayard, fut tué à bout portant par un tirailleur hongrois.

« La rive droite ainsi dégagée, le colonel rappela les trois compagnies qui étaient dans l'usine. Toutes les troupes furent placées dans l'ordre prémédité la veille, et nous étions revenus à notre plan, après un épisode glorieux qui n'était que le précurseur de plusieurs autres du même genre.

« Il arrive assez ordinairement que, par amour-propre ou par bêtise, on s'entête dans une sottise. Les Autrichiens n'échappèrent pas à cette tendance de l'esprit humain : ils tentèrent encore plusieurs fois l'enlèvement de la ville, et chaque fois ils éprouvèrent le même sort, avec moins de perte cependant, parce que, après chaque nouvel échec, leurs attaques étaient moins hardies et leur résistance moins ferme.

« Désespérant de forcer le passage sur ce point, ils formèrent une grosse colonne derrière un aqueduc qui barre la vallée de l'Isère sur la rive gauche de l'Arly; elle fut dirigée

près de l'embouchure de ce ruisseau, le franchit et marcha sur la route de Chambéry.

« Le colonel était alors dans la ville de l'Hôpital. Informé que sa route de retraite allait être occupée, il sortit brusquement; mais il ne pouvait disposer, pour parer à ce nouvel orage, que de six compagnies du centre, qui gardaient le drapeau.

« — Nous sommes tous grenadiers aujourd'hui, » leur dit-il; « vous voudrez acquitter la lettre de change que vos camarades ont tirée sur vous. Le moment de partager leur gloire « est venu : *Marchons!* »

« Le premier mouvement du colonel fut de se diriger sur la route de Chambéry, que la tête de la colonne ennemie atteignait déjà; mais une réminiscence le fit changer de direction.

« Il se souvint qu'au siége de Tortose, le général Clopicki, qui, depuis, a été généralissime de l'insurrection polonaise, avait obtenu un grand succès sur une sortie de huit mille Espagnols, en menaçant avec une faible troupe leur route de retraite sur la place.

« Attaquer en tête la colonne qui voulait s'emparer de notre retraite sur Chambéry était faire ce à quoi elle s'attendait et ne pouvait avoir sur elle qu'une faible influence morale; mais marcher sur le gué, par où elle avait passé, c'était frapper son moral d'une manière décisive. La masse des soldats se laisse conduire bien plus par les yeux du corps que par ceux de l'esprit : ne sachant pas juger qu'une faible troupe qui tourne est elle-même tournée, et se laissant d'ailleurs dominer par l'influence de certains mots, comme *nous sommes coupés, nous sommes tournés*, leur premier mouvement est de fuir, s'il ne se trouve pas à leur tête des hommes capables de s'emparer de leur esprit, en leur faisant comprendre les moyens de remédier à l'incident qui les alarme. Il paraît que cette colonne n'avait pas d'hommes de cette trempe; car, dès qu'elle vit notre mouvement bien dessiné vers le gué, elle s'empressa de rétrograder, d'abord assez en ordre; mais bientôt la confusion gagna, et ce n'était plus qu'un troupeau quand elle aborda la

rivière, en même temps que nos six compagnies de fusiliers, qui en firent un carnage horrible, mais seulement à coups de fusil, car elles n'osèrent pas pénétrer dans cette masse, ce qui était pourtant bien facile et ce qui eût donné de bien plus grands résultats. Néanmoins, cette colonne fut presque entièrement annulée pour le reste de la journée; une partie se précipita dans l'Isère, presque tous laissèrent leurs armes et leurs sacs sur le rivage. Dans le même moment, une attaque sur la ville était tentée sans plus de succès que précédemment. Le colonel donna ordre aux six compagnies du centre de se rapprocher du point principal, et revint complimenter les grenadiers et les voltigeurs du nouveau succès qu'ils venaient de remporter. On lui présenta un certain nombre de nouveaux prisonniers. On voit que ce combat se composait d'épisodes ou de coups de main vigoureux, séparés par d'assez longs intervalles, pendant lesquels les Français rechargeaient leurs armes, changeaient leurs pierres, épinglaient leurs fusils et se préparaient en tout point à bien recevoir les nouvelles attaques. Les Autrichiens remplissaient ces moments par un feu d'artillerie et de mousqueterie continuel, auquel on ne répondait pas un seul coup.

« — Tirez, tirez, » disaient nos soldats, « brûlez votre « poudre aux moineaux; nous gardons la nôtre pour quand « vous aurez passé. »

« Avec des soldats pénétrés de ces principes et un peu d'intelligence dans les dispositions du combat, il sera bien rare qu'on n'obtienne pas des succès. Les nôtres étaient désormais prononcés. Nous avions grandi en puissance morale, et l'ennemi avait singulièrement perdu de la sienne.

« Un épisode va le faire comprendre. Le colonel revenait de repousser une attaque qui avait pénétré par un gué inconnu; il rencontra une cinquantaine de soldats, qui sortaient de la ville où l'on combattait alors.

— « Où allez-vous? leur dit-il; vous abandonnez vos camarades?

« — Nous n'avons plus de cartouches, nous allons en chercher.

« Dans ce moment, deux ou trois cents tirailleurs ennemis, qui avaient passé on ne sait où, et qui s'étaient glissés dans un froment, firent feu à une courte distance sur le colonel et ses soldats.

« — Chargez-les, dit le colonel.

« — Mais nous n'avons pas de cartouches.

« — C'est égal, chargez toujours!

« Ils se précipitèrent sur les tirailleurs, sans pouvoir tirer un coup de fusil et leur firent repasser la rivière. O puissance morale! tu es la reine des armées.

« Cependant, il est vrai que les cartouches manqûaient, malgré la grande économie que nous en avions faite; vingt mulets en étaient chargés, mais un adjudant, par lâcheté ou par sottise, les avait emmenés à une demi-lieue du champ de bataille. Cette circonstance aurait déterminé le colonel à une retraite définitive s'il n'avait attendu un bataillon du 67ᵉ, qui était posté à Ugin, on ne sait trop pourquoi, et qu'il avait invité à venir se réunir à lui quand il entendrait le combat. La direction qu'il était forcé de suivre était telle que, si nous avions évacué la position, nous le livrions seul aux coups de l'ennemi.

« Le colonel se borna donc à prendre sur les coteaux, un peu en arrière, une position qui le rendrait maître du col de Tamier, qui lui permettait d'éviter le combat si bon lui semblait et de reprendre la ville de l'Hôpital dès qu'on s'apercevrait de l'arrivée du bataillon du 67ᵉ.

« Cette disposition nous donna le temps de recevoir nos cartouches; elles furent aussitôt distribuées, et toute la troupe, pleine d'ardeur, attendait avec impatience le signal de marcher en avant. Les Autrichiens jetèrent deux bataillons dans le bourg de l'Hôpital, où ils pillèrent et commirent toutes sortes d'horreurs, mais ils n'osèrent pas déboucher dans la plaine.

« Tout à coup, une décharge d'artillerie, faite sur la vallée qui conduit à Ugine, nous signala l'arrivée de nos camarades du 67ᵉ.

« A l'instant, nos six compagnies de grenadiers et volti-

geurs se lancèrent sur l'Hôpital, où elles n'éprouvèrent qu'une molle résistance, parce qu'elles n'eurent affaire qu'à des groupes de soldats ivres de vin et chargés de butin; ils payèrent chèrement la dévastation qu'ils venaient de faire. Nos soldats, indignés qu'on eût ainsi traité des hôtes qui les avaient accueillis en frères, passèrent au fil de l'épée tout ce qui leur tomba sous la main, malgré les vives remontrances du colonel et des officiers.

« A la faveur de cette action vigoureuse, nous fîmes notre jonction avec le 67ᵉ sur des monceaux de morts. En même temps, il nous arriva, de Montmeillan, un autre bataillon du 20ᵉ de ligne. Ces deux corps, enthousiasmés par le spectacle de notre champ de bataille, demandèrent à grands cris à prendre l'offensive; le colonel s'y décida, et toutes les dispositions furent faites pour passer le ruisseau.

« — Mettez vos sacs à terre, dit-il au 67ᵉ : je n'ai pas de cavalerie, vous m'en servirez.

« Le pont et les gués allaient être franchis à la fois, lorsqu'un chef de bataillon d'état-major arriva et dit au colonel :

« — Le maréchal m'envoie vous dire que notre sort a été décidé dans les plaines de Waterloo, qu'il vient de conclure un armistice avec le comte Bubna, que toute effusion de sang est désormais inutile, et qu'il vous ordonne de ne pas attaquer ou de cesser le combat, s'il est engagé.

« Le colonel fut vivement peiné de cet ordre, parce qu'il avait la conviction qu'il allait défaire les restes d'une division qui ne tenait plus devant lui. Il résolut même un moment de passer outre; mais malheureusement, avant d'arriver à lui, le chef de bataillon avait dénoncé l'armistice aux troupes, et toutes les imaginations s'étaient refroidies. Les chefs de bataillon eux-mêmes, si braves, si dévoués, représentèrent au colonel qu'un succès de plus dans cette journée, déjà si brillante, n'augmenterait pas sa gloire, ne changerait en rien nos destinées, et serait payé peut-être par le sang de trois ou quatre cents de nos braves. Cette disposition des esprits détermina le colonel à renoncer à une attaque qu'il a longtemps regrettée,

comme devant être la preuve de ce que peut faire une troupe d'un haut moral, soutenue par l'amour de la patrie, l'honneur du drapeau et pénétrée des vrais principes du combat.

« — Je consens, dit-il, à ne pas attaquer; mais je ne veux pas dénoncer l'armistice. Si les Autrichiens attaquent, nous les traiterons comme nous l'avons déjà fait.

« Les deux corps restèrent ainsi pendant une heure. Enfin, le colonel de hussards de Lichtenstein vint, en parlementaire, dénoncer la suspension d'armes.

« Ainsi finit ce combat, dans lequel dix-sept cent cinquante Français luttèrent, pendant dix heures, contre les attaques répétées de neuf ou dix mille Autrichiens. L'ennemi laissa deux mille hommes sur la place et perdit neuf cent soixante prisonniers.

« Les maisons de Conflans étaient en outre encombrées de ses blessés. Notre perte fut de cent trente blessés et vingt tués.

« Ces résultats extraordinaires sont évidemment dus aux dispositions générales de la défense et à notre manière de combattre, qui consistait à nous masquer jusqu'au moment décisif, pour sortir ensuite brusquement, brûler peu de poudre, mais à propos, et aborder l'ennemi à la baïonnette. Les combats mous et incertains font perdre beaucoup de monde aux deux partis; dans les combats brusques et vivement enlevés, les vainqueurs perdent peu.

« A peine la nouvelle de l'armistice fut-elle répandue dans la vallée que les habitants, qui s'étaient tenus cachés pendant ce grand drame, ou qui l'avaient contemplé du haut de leurs rochers, accoururent à nous à bras ouverts. La présence des Autrichiens et de quelques troupes piémontaises ne put arrêter l'effusion de leurs sentiments : ils n'avaient point oublié qu'ils avaient été Français du département du Mont-Blanc, et, comme des frères, ils venaient s'associer à notre gloire. Les uns nous présentaient des branches de laurier, d'autres des rafraîchissements de tout genre. Le lendemain, notre marche sur Chambéry fut triomphale, au milieu de deux haies de population qui jetaient sur nos pas des fleurs, des branches de

laurier, et qui offraient à nos soldats d'abondantes provisions.

« J'ai pu me convaincre, en 1830, que le souvenir de cette mémorable journée vit encore dans le cœur des habitants de cette vallée, comme il vivra dans le cœur de tous les braves qui y participèrent. En retraçant cette action, je n'ai pas été conduit seulement par le désir de rendre hommage à mes camarades du 14e et du 20e; mes vues ont porté plus loin : j'ai voulu présenter à notre jeune armée un noble exemple à imiter, si les circonstances l'appelaient à prouver son dévouement à la patrie. Je suis heureux de mes souvenirs, plus heureux encore de penser que je n'ai pas manqué mon but. Les semences de gloire et d'honneur fructifieront toujours dans l'armée française. »

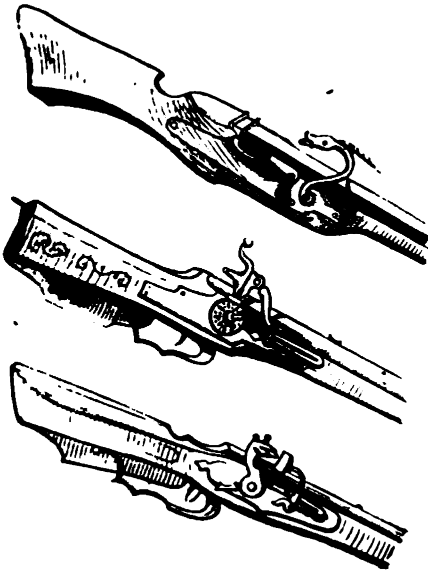


Château fort (milieu du XIVe siècle).

XIII

LE LIEUTENANT-COLONEL CHARRAS.

(1810-1865.)



Arquebuses à mèche, à rouet et à pierre.

La tombe vient de se refermer sur un soldat au grand cœur, sur une des espérances politiques de la France. S'il l'eût voulu, s'il n'était pas, dès le début de sa carrière, resté ferme et inébranlable dans ses convictions politiques, le lieutenant-colonel Charras eût depuis longtemps pris place au premier rang, où brillent tant d'autres auxquels il était de beaucoup supérieur en courage comme en talent. Il a préféré le suffrage de sa conscience, le sentiment de l'honneur et de la dignité, aux honneurs et aux dignités. Ceux de ses contemporains auxquels il fut donné d'apprécier

sa valeur, se sont inclinés devant cette grande et belle figure qui leur rappelait les soldats enthousiastes de la république, ces hommes purs, intrépides et désintéressés, qui se sacrifiaient en silence pour la patrie et propageaient au loin les principes de la révolution. La postérité reconnaîtra en lui, comme un écrivain allemand autorisé l'a déjà fait pendant sa vie, « un guerrier capable, un savant écrivain militaire, un administrateur éprouvé, un caractère sans tache (1). »

Jean-Baptiste-Adolphe Charras naquit, le 7 janvier 1810, à Phalsbourg, petite forteresse de Lorraine, où son père, major d'infanterie, était en garnison. Il sortait de bonne souche républicaine, étant le fils unique d'un de ces officiers indépendants qui se prononcèrent ouvertement contre les empiétements monarchiques de Bonaparte et votèrent hardiment contre le consulat à vie et contre l'établissement de l'empire. Pour cette raison, son père dut conquérir tous ses grades à la pointe de l'épée et ne fut nommé général de division qu'à Leipzig, après avoir enlevé une redoute sous les yeux de Napoléon.

Le général Charras éleva son fils dans l'amour de la liberté. Après avoir fait de brillantes études au collége de Clermont, le jeune homme entra, en 1828, à l'École polytechnique, le premier de sa promotion.

Établie pendant les années fiévreuses de la république, l'École polytechnique était restée fidèle aux traditions patriotiques qui dataient de son berceau. Les élèves refusèrent presque tous de voter pour l'empire, et Napoléon dut reculer devant le licenciement des opposants parce que les premiers sur la liste s'étaient montrés les plus récalcitrants (2). En 1814, les jeunes mathématiciens de l'école prirent la part la plus active à la défense de la capitale. Ils servirent l'artillerie sur la butte Montmartre et montèrent à califourchon sur leurs pièces lorsque leurs munitions furent épuisées, ne rendant les canons qu'après la capitulation de Paris. Depuis lors ils étaient

(1) *Unsere Zeit. Leipzig, Brockhaus.* 1858. 16*tes Heft.*
(2) *Autobiographie de François Arago.*

restés dans les souvenirs du peuple comme des héros de patriotisme, et la révolution de 1830 allait renchérir sur la popularité de cette institution célèbre dont la France est si fière à juste titre.

Le jeune Charras, auquel sa mère avait dit en partant : « — Je t'aime beaucoup, mais je préférerais te voir mort plutôt que partisan des Bourbons, » — s'était jeté, avec toute la fougue de son caractère, dans le mouvement libéral. En 1830, Charles X préparait son coup d'État contre la presse et la Chambre des députés. Les élèves de l'École polytechnique s'étaient assemblés dans un banquet pour célébrer un anniversaire. Charras osa porter un toast à la Fayette, et finit son discours en chantant la *Marseillaise*. C'était trois mois trop tôt : — il fut expulsé de l'école.

Au mois de juillet parurent les fameuses ordonnances qui rallumèrent l'incendie révolutionnaire à Paris. Les élèves furent consignés dans leur caserne, mais Charras leur fit parvenir les journaux. Une vive effervescence se manifeste aussitôt. Les officiers, les inspecteurs des études se trouvent dans l'impuissance de calmer la violente agitation qui s'empare de ces jeunes têtes.

Quatre élèves, envoyés en députation à la Fayette et à Laffitte, forcent la consigne et vont offrir la coopération de leurs camarades à l'insurrection imminente. Les autres font irruption dans la salle d'armes et vont démoucheter les fleurets; car, sous la restauration, les sergents et les sergents-majors seuls portaient l'épée. Au point du jour, ayant appris que le gouvernement avait dissous l'école, ils se répandirent dans la ville, revêtus de leurs uniformes, et furent partout accueillis avec enthousiasme, comme les chefs naturels des barricades.

Charras jouait le principal rôle dans le mouvement. Il se trouva partout, dans les rues, aux Tuileries, à l'hôtel de ville, à l'état-major (1). Sur la rive gauche, il n'avait que son épée;

(1) Dans l'*Histoire de dix ans*, de M. Louis Blanc, où la révolution de 1830 est racontée en détail, on rencontre presque à chaque page le nom de Charras. Alexandre

il s'empare du fusil d'un ouvrier tombé mort à ses côtés et pénètre sur le pont qu'on a nommé *d'Arcole* depuis lors, en souvenir d'un héroïque jeune homme qui marcha courageusement en avant, le drapeau tricolore à la main. A quelques pas du Panthéon, il entraîne les soldats, par cette éloquence sortie du cœur qui lui était propre. Il mène une colonne de deux cents combattants contre la caserne de Babylone occupée par les Suisses. Les troupes ouvrent un feu terrible qui force la colonne à se replier précipitamment. Charras se précipite en avant, le chapeau d'uniforme au bout de son épée; un ouvrier le suit avec un drapeau; les insurgés se rallient et un combat d'une heure s'engage. Les Suisses durent enfin se retirer, et le brave élève conduisit sa troupe à l'hôtel de ville. Ailleurs il sauva des officiers et des militaires que menaçait la foule. La révolution triomphait. Charras servit d'aide de camp, tantôt à la Commission municipale, tantôt au général qui conduisait l'expédition des gardes nationaux à Rambouillet. Deux anecdotes ont été conservées par MM. Louis Blanc et Alexandre Dumas, et, comme elles dépeignent admirablement le caractère à la fois léger et hardi des adolescents de l'époque, nous les reproduisons volontiers. On verra que *fusiller* paraissait la voie la plus sûre et la plus expéditive à ces jeunes enthousiastes, qui n'en sauvaient pas moins tous les ennemis désarmés, et dont le cœur était aussi chaleureux que la tête.

A l'hôtel de ville il s'agissait de rédiger une proclamation adressée au régiment de la Fère. M. Odilon Barrot dit à M. Mauguin, membre du gouvernement provisoire : « — Laissez faire cela à ces jeunes gens : ils s'y entendent mieux que nous. » Charras écrit la proclamation et la présente à la signature du général Lobau : celui-ci refuse et sort. « — Il ne veut rien signer, » dit M. Mauguin. « — Il recule donc ! » s'écrie l'élève ; « mais rien n'est plus dangereux en révolution que les hommes qui reculent ! je vais le faire fusiller ! » Le député

Dumas dépeint, dans ses *Mémoires*, avec son entrain habituel, les faits et gestes du vaillant polytechnicien : ce récit a tout l'intérêt d'un roman historique.

reste ébahi. « — Y pensez-vous? » répliqua-t-il vivement: « faire fusiller le général Lobau, un membre du gouvernement provisoire (1)? » « — Lui-même, » dit tranquillement le jeune Charras, et conduisant l'orateur populaire à la croisée qui donnait sur la place de Grève, il lui montra de la main la troupe de combattants, soldats en guenilles et aux bras nus, qui, sous sa direction, avaient assailli la caserne de Babylone. « — Vous voyez ces braves gens : je les connais et ils me connaissent. Si je leur disais que le Père éternel trahit la liberté et qu'ils aient à le fusiller... » — « Eh bien? » — « Eh bien! ils fusilleraient le Père éternel. » — M. Mauguin comprit, et signa la proclamation en souriant.

Pendant la marche des Parisiens sur Rambouillet, les vivres manquaient. Charras est envoyé à l'arrière-garde pour savoir pourquoi le convoi de pain, qu'on attendait de Versailles, n'arrivait pas. Il se fait conduire auprès du général Excelmans, qui dormait sous un arbre, roulé dans son manteau. Le général écoute son rapport et lui dit : « — Mon camarade! si à quatre heures du matin les voitures ne sont pas en marche, je vous ordonne de faire fusiller le préfet de Versailles. » — « Voulez-vous me donner cet ordre par écrit? » — « C'est inutile, faites toujours. » L'élève part pour Versailles, se fait accompagner par deux gardes nationaux à la Préfecture, force l'entrée, réveille le fonctionnaire en sursaut et lui communique tranquillement l'ordre du général Excelmans. En entendant ce terrible mot *fusiller*, le pauvre préfet saute à bas de son lit en chemise et promet les rations avant une heure. « — J'attendrai pour vérifier le fait, » répondit l'aide de camp improvisé avec un magnifique sang-froid. Il va sans dire que les rations partirent à l'heure voulue.

Nous pourrions multiplier ces traits qui peignent si bien la physionomie de la révolution de juillet et le caractère de l'intrépide Charras. « — Vous entendez la guerre, jeune homme! »

(1) On prétend, coïncidence curieuse, que Lobau et Charras naquirent dans la même chambre, au-dessus de la porte de France, dans la forteresse de Phalsbourg.

lui dirent les généraux Gérard et Pajol. Ils ne se trompaient pas.

Rentré à l'école, Charras choisit le service de l'artillerie, et se rendit à l'École d'application de Metz comme lieutenant en second. Il se fit affilier, avec cent autres officiers, parmi lesquels se trouvait le capitaine du génie Cavaignac, à une société patriotique. Le ministre leur expédia l'ordre catégorique d'en sortir. Cavaignac, Charras et cinquante autres refusèrent et furent mis en non-activité; mais le gouvernement dut les rappeler bientôt. En 1833, Charras entra comme lieutenant en premier dans le premier régiment d'artillerie, et fit la connaissance d'Armand Carrel, qui lui demanda sa collaboration au *National*, pour des articles militaires. C'est à sa plume qu'on doit les magnifiques *Études critiques* qui parurent de temps en temps dans le fameux organe du parti républicain. M. Thiers en disait qu'il ne connaissait rien de plus instructif ni de plus élevé.

Passé capitaine à l'ancienneté, Charras fut détaché à la manufacture d'armes de Saint-Étienne.

Un rapport de police ayant signalé sa présence comme dangereuse à l'ordre public, il reçut l'ordre de partir pour l'Algérie dans les vingt-quatre heures. Deux fois auparavant il avait en vain demandé lui-même d'être transféré sur le théâtre de la guerre.

« L'armée d'Afrique était, sous la dynastie de juillet, un terrain neutre pour les opinions et les systèmes politiques. Orléanistes, légitimistes, républicains s'y rencontraient pêle-mêle. On recherchait la bravoure et le talent; le reste était affaire privée (1). » Il y a un fond de vérité dans cette assertion. Les gouverneurs et les généraux ne s'occupaient que du mérite des officiers, mais le ministère à Paris répugnait fort à faire avancer les démocrates. Charras en fut un exemple remarquable.

En 1841 il commandait l'artillerie à Cherchell et ramena,

(1) *Unsere Zeit.*

sur sa propre selle, un soldat français que les Arabes avaient déjà fait prisonnier. En 1842, il passa dans la province où servait Lamoricière, qui le prit en amitié et l'envoya auprès du général Bugeaud pour remplir une mission délicate. Le gouverneur resta frappé du talent que révélait ce jeune capitaine dans les discussions. « — M. de Lamoricière est bien heureux, » dit-il, « de posséder de pareils officiers : continuez à travailler, je vous garantis une carrière brillante en Afrique. »

Lors de la création des bureaux arabes, que Bugeaud appelait *le fanal des chefs d'expédition*, Charras fut placé à la tête de l'un d'eux. Trois républicains avaient organisé ces bureaux : Barral, qui fut tué en Algérie, général de division; Bosquet, qui se fit impérialiste la veille de sa mort pour obtenir le bâton de maréchal; et Charras, qui vient de mourir dans l'exil.

En 1843, Charras se distingua par un brillant fait d'armes, en surprenant le camp de l'émir et mettant ses troupes en fuite. Le maréchal Bugeaud, tout conservateur qu'il était, le signalait pour la troisième fois dans son rapport au ministre (*Moniteur* du 25 juillet 1843) et lui prédisait une brillante carrière. Il fut décoré le 6 août de cette année. Bientôt après, le général Tempoure (*Moniteur* du 5 décembre 1843) appela l'attention « sur le capitaine d'artillerie Charras, auquel est due une grande partie du succès, qu'il a préparé avec l'adresse, la précision et la connaissance du pays et des hommes dont il a déjà donné tant de preuves. » Il s'agissait de la défaite complète de Sidi-Embarek, principal lieutenant d'Abdel-Kader. Néanmoins, Charras resta simple capitaine. Bugeaud ne put plus se contenir, et écrivit à Paris : « Si l'on m'oppose de nouveau la jeunesse du capitaine Charras, je répondrai que le coursier arabe ne doit pas exactement marcher comme un bœuf. » Le ministre fut obligé de céder et nomma Charras chef de bataillon, — mais dans la légion étrangère.

C'était en 1844. En 1845, il fit une rude campagne d'hiver sur la frontière du Tell. En 1846, il fut chargé de commander les zéphyrs. Ce bataillon était composé de compagnies de discipline, dans lesquelles les différents régiments de l'armée

versaient tous leurs mauvais sujets. On les appelait *zéphyrs*, parce qu'ils *volaient*, dans la double acception du mot. Charras en fit un corps magnifique; ferme et intrépide, il sut toujours assurer l'obéissance à ses ordres; humain et bienveillant, il était adoré de ces soldats aventureux. En 1847, pendant une période de paix, il les transforma en ouvriers et posa les fondements d'une ville, entre Oran et Maskara. Les colons et Lamoricière étaient ravis, et Charras fut de nouveau proposé pour le grade de lieutenant-colonel.

Le duc d'Aumale avait succédé au maréchal Bugeaud comme gouverneur général de l'Algérie. Il vint visiter la nouvelle colonie, Saint-Denis, située sur les bords du Sig. Le brave Lamoricière présenta Charras au jeune prince, comme « un grand jacobin, fils de jacobin, et officier très-supérieur (1). » Le duc répondit qu'il estimait fort de pareils jacobins, et dit au chef de bataillon : « — Maintenant que je vois, que je sais et que je peux, les épaulettes de général ne se feront pas attendre. »

En février 1848, Charras partit d'Oran, pour aller jouir de son premier congé. En débarquant à Marseille, il apprit la chute de la dynastie d'Orléans et la proclamation de cette république à laquelle il aspirait de cœur et d'âme. Le 2 mars, il arrivait à Paris, et fut adjoint à la *Commission de défense nationale*. L'illustre Arago resta quelque temps ministre de la guerre, et Charras, lieutenant-colonel depuis quinze jours, fut nommé sous-secrétaire d'État du département. Le jeune fonctionnaire déploya sur-le-champ une énergie et une habileté qui renouvelèrent l'administration comme par enchantement.

Nous entrons ici dans l'histoire politique de notre époque, et, pour des raisons faciles à comprendre, nous sommes tenu de nous abstenir, car nous aurions trop de choses à dire. Pendant l'année remarquable de 1848, Charras demeura au ministère de la guerre, comme sous-secrétaire de Cavaignac et de Lamoricière, et quelques semaines comme ministre intérimaire.

(1) *Unsere Zeit. Vorlesungen über Kriegsgeschichte.*

Ses deux chefs s'inclinaient devant ce caractère taillé à l'antique, et ne craignaient pas d'avouer, lorsque les rancunes et les convoitises effrénées leur demandaient des mesures réactionnaires : *Charras ne le veut pas*. Ces mots suffisaient dans leur bouche pour stigmatiser un projet.

Les sombres et sanglantes journées de juin 1848 s'étaient levées sur Paris. Cavaignac et Charras se consultaient au ministère. La vieille et honorée mère du général accourut éplorée. « — Mère ! » demanda d'une voix sourde mais ferme, le brillant guerrier, « mère, de quel côté se rangerait mon frère Godefroid (1), s'il vivait encore ? » « — Du côté de l'Assemblée, j'en suis sûre, » répondit-elle : « hésites-tu ? » « — Non ! demande à Charras; il pense comme moi et cela suffit (2). »

Charras fut blessé pendant le combat.

Après l'élection présidentielle de décembre 1848, il se démit de ses fonctions et se plaça dès lors au rang des orateurs les plus distingués des assemblées nationales. Sa parole convaincue fit plus d'une fois vibrer les cordes sympathiques dans les cœurs des auditeurs et tressaillir ses antagonistes les plus fougueux. En décembre 1851, Charras, qui avait rencontré ses frères d'armes Cavaignac, Bedeau et Lamoricière au pouvoir, les retrouva dans une prison, au fort de Ham, et sur la route de l'exil. Poursuivi, traqué par ses adversaires, il est mort loin de sa patrie, mais fier et debout, regardant en face ses ennemis effrayés, et recommandant à sa femme de ne pas même laisser rentrer son cadavre en France, excepté le jour où (3) la liberté y serait rentrée.

Charras fut ministre omnipotent pendant toute une année. On le pressait d'accepter les épaulettes de colonel et de général,

(1) Godefroid Cavaignac avait été rédacteur en chef de *la Réforme*, journal républicain.

(2) *Unsere Zeit.*

(3) Le colonel Charras épousa, dans l'exil, la fille accomplie d'un représentant du Haut-Rhin, M. Kestner, une descendante directe de la *Charlotte* du roman de Goethe.

mais l'austère républicain refusa d'en porter d'autres que celles de lieutenant-colonel, et déchira le projet déjà rédigé par Lamoricière. Un décret, signé Saint-Arnaud, vint briser l'épée si pure de Charras!!!

Ce soldat patriotique a su rendre, même dans le deuil de la proscription, des services immenses à son pays.

Le plus important est, sans contredit, la publication de son admirable ouvrage, *Campagne de* 1815; *Waterloo!* véritable chef-d'œuvre de critique militaire et historique. Ne haïssant que la tyrannie et ne craignant que la bassesse, ne connaissant ni les lâches rancunes ni les puérilités chagrines d'un étroit patriotisme, Charras a gravement mis en pièces la légende que le prisonnier de Sainte-Hélène composa sur la bataille de Waterloo.

Victor Hugo, qui dans les *Misérables* a lui-même donné la description poétique et fantastique de cette lutte gigantesque, fait observer avec justice qu'il n'existe, à vrai dire, que deux récits français de la tragédie de Waterloo : la tradition imaginaire de Napoléon et l'histoire véridique de Charras. Nous n'avons pas besoin d'ajouter à laquelle nous donnons la préférence.

Le souvenir de Waterloo est douloureux pour la France, mais nous pouvons en parler sans honte et sans faiblesse, car l'armée française s'est obstinée au combat avec une héroïque persévérance. Nous l'avons dit ailleurs (1), c'est Napoléon qui fut battu et non la patrie, et seul un aveuglement volontaire peut faire de cette défaite colossale un grief éternel contre l'Angleterre et la Prusse. C'est le transfuge de l'île d'Elbe qui remit les armes aux mains de l'Europe coalisée, qui fit pour la seconde fois aboutir son règne et sa soif d'élévation à la ruine de la France, à un immense désastre. Ne nous rendons pas solidaires de cet homme qui donnait aux peuples le droit de nous haïr, qui foulait partout la liberté aux pieds. Nous, Français de la génération nouvelle, nous n'avons pas de Waterloo à venger : nous n'avons à ressentir que les 18 brumaire qui four-

(1) *Biographies militaires.*

millent dans l'histoire des Bonaparte. Le colonel Charras n'a pas craint d'exprimer cette pensée virile dans la noble péroraison qui termine son livre :

« Pour moi, je le dis bien haut, je contemple d'un œil sec Napoléon cloué sur un rocher au milieu des mers ; je réserve mes larmes pour ceux qui furent victimes de son ambition. Elles ont coulé, quand j'ai foulé les champs où dorment tant de milliers de soldats tombés sous le drapeau de la France, ensevelis ici dans un éphémère triomphe, là dans une trop durable défaite.

« Cette défaite pèse encore sur notre patrie, il ne faut pas se le dissimuler ; car on a vu, on est parvenu à faire voir la France luttant tout entière dans un suprême effort, là où n'ont combattu qu'un homme et une armée. »

Au moment où la mort vint le surprendre, à l'âge de cinquante-cinq ans, au milieu de ses travaux, Charras amassait les matériaux pour une *Histoire de la campagne de* 1813 ; *Leipzig*. En lisant le magnifique extrait que nous n'avons pu prendre sur nous de raccourcir, on déplore l'amère ironie du destin. La main qui tenait une pareille épée et une pareille plume n'aurait pas dû se paralyser si vite.

LA DERNIÈRE HEURE DE LA BATAILLE DE WATERLOO.

(18 juin 1815.)

« La crise suprême approchait.

« Livrée à ses propres forces, la cavalerie de Ney avait été forcée d'abandonner le plateau. Mais elle avait suspendu, sur la pente, son mouvement rétrograde ; et là, sous la protection de notre artillerie et de nos tirailleurs, mais en butte aux coups des canonniers ennemis, revenus à leurs pièces, elle s'efforçait de reformer ses escadrons rompus, affreusement mutilés. En ce moment, il était de bien grave importance qu'elle ne reculât pas davantage ; une retraite plus prolongée pouvait

ébranler toute la partie de l'armée opposée à Wellington et inquiète du canon qui retentissait toujours vers Plancenoit. Ney avait vu le péril; c'était pour cela qu'il retenait ses cavaliers intrépides sous un feu meurtrier. Cependant, on ne pouvait espérer qu'il garderait longtemps une pareille position.

« Il fallait le soutenir, le dégager. Napoléon s'y résolut et voulut bien autre chose.

« Persuadé que l'armée anglo-hollandaise était non-seulement très-affaiblie, mais encore désorganisée, qu'elle n'avait plus de réserve; rassuré du côté de Bulow, qui reculait; sans la moindre prévoyance de l'intervention de nouveaux corps prussiens; croyant l'heure venue, il résolut de frapper un grand coup qui lui donnerait la victoire. Les résultats matériels ne pourraient en être bien importants, avec une cavalerie épuisée dans des luttes si sanglantes, si prolongées; mais le résultat moral en serait sans doute considérable.

« Ney est prévenu de la volonté du chef et reçoit l'ordre de masser, à droite de Goumont, tout ce qu'il pourra réunir du corps de Reille, les divisions Quiot et Donzelot, sur la Haie-Sainte, et de préparer quelque effort de sa cavalerie.

« En même temps, Napoléon conduit tous les bataillons disponibles de la garde entre la Belle-Alliance et la Haie-Sainte. Il y en a dix. Tous appartiennent aux grenadiers et aux chasseurs.

« Six de ces bataillons sont déployés en autant de colonnes d'attaque échelonnées à courte distance les unes des autres. Ils marcheront au plateau. Deux batteries d'artillerie à cheval de la garde viennent se placer sur leur flanc gauche. Elles suivront ce mouvement. Les quatre derniers bataillons resteront en réserve.

« Le feu de notre artillerie s'est ralenti par suite de l'épuisement des caissons de plusieurs batteries. Une batterie, la dernière de la réserve, entre en action. Ordre est donné d'activer les décharges sur toute la ligne.

« Napoléon, en personne, préside à ces dispositions. Il en presse l'exécution; la circonstance est urgente. Il s'adresse

aux officiers, aux soldats, les excite, les exalte, leur promet la victoire et, pour mieux les en assurer, leur annonce l'arrivée de Grouchy, qui va prendre l'ennemi à revers pendant qu'ils l'attaqueront de front.

« Ney reçoit le commandement de ces trois mille vétérans des batailles, au bras chevronné, au corps cicatrisé. Sous ses ordres marchent les lieutenants généraux Friant, Roguet, Michel; les maréchaux de camp Poret de Morran, Harlet, Mallet; un général par bataillon.

« Ney doit laisser la Haie-Sainte à droite et se diriger sur le contre-fort par où il a conduit ses attaques de cavalerie.

« Quand tout est prêt, la charge bat; la redoutable phalange s'ébranle et défile, exubérante d'ardeur, d'enthousiasme, devant Napoléon, qui, du geste, lui indique le point où doivent porter ses coups. Elle sort du vallon; elle gravit la hauteur.

« Près de Goumont, près de la Haie-Sainte, la charge bat aussi. Quelques bataillons cruellement diminués par le fer, le feu, la fatigue, se sont massés et montent à la position ennemie. Dans leurs rangs reviennent prendre place nombre d'hommes qui s'en étaient retirés, blessés, harassés, découragés, et qu'anime, maintenant, une énergie nouvelle.

« Quelques centaines de cuirassiers, de dragons, de grenadiers, de lanciers, de chasseurs de la garde, se fiant encore à leurs forces, à leurs montures, se sont apprêtés pour seconder l'infanterie.

« La trompeuse assurance de l'arrivée de Grouchy a couru partout, portée par les gendarmes d'élite à travers les lignes. Reille, d'Erlon, les généraux sous leurs ordres, l'ont reçue de Labédoyère, aide de camp de Napoléon. Elle a ranimé les faibles, enivré les braves. A tous, la victoire paraît certaine.

« Sur le plateau, cependant, tout s'est disposé aussi pour une nouvelle lutte, pour le combat à outrance. Là, on sait que les bataillons, les escadrons de Prusse sont proches; qu'il ne s'agit plus que d'user la mort et le jour quelques instants encore pour avoir bataille gagnée. La puissance du nombre

habilement préparée ne saurait manquer de faire pencher la balance.

« Les rangs éclaircis par la mort, par la fuite, se sont serrés et restent fermes. C'est le nerf, le *robur* de l'armée, c'est l'élite des braves survivant à six heures de combat acharné, qui les forme maintenant. Wellington, le prince d'Orange, Hill, vont d'un bataillon à l'autre, encourageant, excitant au devoir. A ses Anglais, comme Nelson à Trafalgar, Wellington rappelle la patrie : « — Tenez ferme, mes garçons ! que dirait-on « de nous en Angleterre, si nous quittions d'ici? » Aux soldats de Néerlande, de Nassau, de Brunswick, le jeune et vaillant prince d'Orange demande s'ils veulent revoir la ruine, le déshonneur de leur pays, la tyrannie impériale. Et de longs hourras répondent à ces énergiques allocutions jetées au milieu des boulets, des obus ricochant, éclatant de toutes parts.

Néanmoins, la situation des Anglo-Hollandais était bien critique. Wellington le voyait, mais n'en était pas ébranlé. « Il aurait fait retraite, s'il l'eût pu, » a dit Napoléon. Triste vengeance du vaincu que cette allégation tant répétée. Le plan du général anglais reposait sur la défense du plateau jusqu'à l'arrivée des colonnes prussiennes; elles étaient proches; et il aurait renoncé à le disputer, avec la masse de braves qui lui restait encore!

« — Vous pouvez être tué, lui dit lord Hill : quels sont vos projets, vos instructions?

« — De tenir ici jusqu'au dernier homme.

« Kempt, qui a remplacé Picton dans le commandement de l'aile gauche, fait demander des renforts.

« — Qu'il n'y compte pas, et qu'il continue la défense!

« Le mot de la journée est dans ces laconiques réponses, dignes de l'antiquité, des plus beaux temps des armées de notre république. Il est puéril, peu honorable de méconnaître ses ennemis.

« Le redoublement du feu de notre artillerie semblant annoncer une attaque imminente, Wellington s'avance sur le bord du plateau. Bientôt, à travers les éclaircies des fumées

de la poudre, il saisit le mouvement de la garde, bien reconnaissable à ses hauts bonnets à poil, et il se prépare pour la rencontrer avec vigueur.

« Les batteries à portée reçoivent l'ordre de concentrer leurs coups sur la colonne d'élite. Les bataillons de Brunswick et de Nassau, en deux colonnes serrées, de quatre et de trois bataillons, sont en première ligne dans sa direction même; ils soutiendront le premier choc. Derrière eux, la brigade Maitland (gardes anglaises), déployée et formée sur quatre rangs, se tient couchée dans un pli de terrain. La division Chassé est sur la droite de Maitland, une brigade en deux carrés échelonnés, et, en réserve, une brigade en colonnes serrées.

« Le bruit des tambours battant la charge, les cris frénétiques de *Vive l'empereur!* sont devenus distincts, malgré les grondements de l'artillerie; la garde approche. Les soldats ont l'arme au bras; leurs rangs se serrent et restent alignés sous la mitraille comme en un jour de parade. Ney est devant eux, l'épée à la main. La garde approche toujours. Les batteries qui sont en face d'elle sont enlevées à la baïonnette ou se retirent en désordre. Les bataillons de Brunswick s'avancent à sa rencontre; elle les culbute et les disperse. Le prince d'Orange se précipite en tête des Nassau, et veut, à son tour, l'arrêter; une balle le renverse de cheval; et les Nassau subissent le sort des troupes de Brunswick.

« Des cris de victoire retentissent dans la colonne française. Le général Friant, blessé et forcé d'abandonner la lutte, dit à Napoléon resté dans le vallon de la Haie-Sainte, que « tout « va bien sur le plateau. »

« Au-dessus de la Haie-Sainte, au-dessus de Goumont, d'Erlon et Reille sont aux prises avec la première ligne de l'ennemi. La garde continue sa marche en avant, malgré la mitraille que viennent lui lancer, sur sa gauche, à trois cents pas, une batterie anglaise et l'une des batteries de Chassé; trois bataillons de ce général viennent l'attaquer; elle les repousse et les met en désordre. Mais tout à coup, se dresse devant elle, presque sous ses pieds, comme un mur rouge, d'où

éclate un feu de mousqueterie qui ravage ses rangs. Les soldats de Maitland se sont levés au commandement de Wellington, à cheval derrière leurs rangs. Il a crié : « Debout, gardes, et visez juste. » Il n'a été que trop bien obéi : l'intrépide Michel est frappé à mort; Malet, plusieurs officiers supérieurs, sont renversés. Entraîné par la chute de son cheval, le quatrième qui est tué sous lui dans cette terrible journée, Ney tombe. La garde hésite. Mais le *brave des braves* s'est déjà relevé; et à sa voix, elle se raffermit. Malheureusement, soit ordre donné, soit instinct du soldat, elle se déploie pour répondre à la mousqueterie qui la décime d'instant en instant; et par ce mouvement, elle masque les deux batteries qui l'ont suivie, qui ont pris position sur la crête du plateau, et dont le feu a jusque-là protégé ses flancs. Un Hollandais, un soldat formé, grandi dans nos rangs, mais fidèle au drapeau de sa patrie, Chassé, saisit le moment, et à la tête d'une demi-brigade en colonnes serrées, charge la gauche de la garde, baïonnettes croisées; Wellington pousse en avant la brigade de Maitland. Mitraillée, fusillée, réduite à quinze ou seize cents hommes, la garde recule, sous la pression du nombre; mais elle recule en combattant, lentement, en bon ordre, sans être entassée. Viennent les bataillons si longtemps laissés à la Haie-Sainte, et elle reprendra l'attaque.

« Mais ils ne doivent pas venir.

« Le soleil, resté caché jusque-là, projette ses derniers rayons à travers les arbres qui bornent l'horizon vers Braine-l'Alleud.

« Il est près de huit heures.

« Un péril immense s'est produit, depuis quelques instants, à l'angle de la ligne brisée en équerre sur laquelle combat l'armée française, de Goumont à Papelotte, de Papelotte à Plancenoit.

« Marcognet, qui couronnait le plateau, Durutte, qui disputait la place au prince de Saxe-Weimar, viennent d'être subitement assaillis par deux fortes colonnes d'infanterie débouchant sur cette ferme. Comme leurs soldats, ils les ont prises d'abord

pour les troupes de Gr[illegible], car elles se sont fusillées avec les bataillons du prince de Saxe-Weimar et les ont rompus, dispersés; mais leur erreur a été courte. Ils plient, maintenant, sous de nouveaux adversaires. Durutte abandonne Papelotte; Marcognet redescend la pente du plateau; Lobau est menacé d'être pris à revers; une vaste trouée va s'ouvrir dans la ligne française. Des cris d'alarme se sont fait entendre; le trouble s'est mis dans les divisions de Durutte et de Marcognet; des centaines de leurs soldats ont déjà quitté les rangs et arrivent éperdus jusqu'à la Belle-Alliance. Trente-deux bouches à feu, en batterie sur la crête du plateau, foudroient les bataillons en retraite à travers le vallon; une masse de cavalerie paraît. C'est la division Steinmetz, avant-garde du corps de Zieten, qui a fait ainsi irruption sur le champ de bataille; c'est la cavalerie de ce corps qui l'appuie immédiatement. Blücher la conduit.

« A cette vue, Napoléon arrête les quatre bataillons de la garde qui s'ébranlaient, enfin, pour marcher aux Anglo-Hollandais. Un changement de front leur est ordonné; ils font face à droite, la gauche vers la Haie-Sainte, la droite vers la Belle-Alliance; immédiatement après, chaque bataillon se forme en carré.

« Napoléon espère rallier sur cette ligne les troupes de Marcognet et de Durutte, qui continuent à reculer, dont les fuyards augmentent à chaque instant.

« Espérance éphémère! Des hauteurs dominant la Haie-Sainte, les divisions Donzelot et Quiot ont vu la marche victorieuse des Prussiens, la retraite qui s'opère à droite de la chaussée, le désordre qui s'y manifeste; elles sont étonnées, hésitent, reculent.

« En ce moment, les Anglo-Hollandais ont formé plusieurs colonnes et prononcent une vigoureuse attaque.

« Dès qu'il a vu l'entrée en ligne de Zieten, Wellington a ordonné, en effet, un mouvement général en avant; et cet ordre s'exécute. Bientôt notre centre et notre gauche sont violemment refoulés. Les soldats de Quiot, de Donzelot pré-

cipitent leur retraite; la Haie-Sainte est abandonnée; des rangs entiers se débandent; la confusion du reste est imminente. Les bataillons de la garde qui ont continué, en débris, leur lutte héroïque sur la pente du plateau, le corps de Reille, sont entraînés dans le mouvement rétrograde. Mais ils restent en ordre et cèdent lentement le terrain; Reille dispute la partie inférieure du bois de Goumont. Ney fait replier, à gauche de la chaussée, l'infanterie mutilée de la garde et en forme deux carrés vers la Belle-Alliance.

« L'œil en feu, la bouche écumante, les vêtements criblés de balles, souillés de sang et de boue, il excite tout le monde au devoir.

« — C'est ici, s'écrie-t-il, la clef de l'indépendance nationale : il faut y tenir jusqu'au dernier.

« Et dans son exaltation furieuse, rencontrant d'Erlon qui s'épuise à rallier, à raffermir ses soldats, il lui dit :

« — Toi et moi, si la mitraille anglaise nous ménage, nous sommes sûrs de notre sort : nous serons pendus.

« Depuis le commencement de la journée, Wellington, on l'a vu, avait laissé sur son extrême gauche, pour la flanquer, les brigades Vivian et Vandeleur, leur donnant l'ordre de rallier le centre de l'armée; dès l'approche des escadrons de Zieten, elles avaient exécuté ce mouvement sans perte de temps; et le général anglais venait de les diriger, la première à droite de la Haie-Sainte, la seconde à gauche de Goumont. Elles comptaient deux mille cinq cents chevaux bien reposés.

« Le mouvement rapide de la cavalerie de Vivian achève de désorganiser les divisions Quiot et Donzelot; leurs fuyards se jettent à travers les carrés de la garde et refluent au loin en arrière de la Belle-Alliance. Des batteries sont abandonnées. Napoléon tente d'arrêter les escadrons anglais en lançant contre eux ses escadrons de service. Trop faibles, ces derniers sont culbutés. Le brave Guyot, qui les a conduits, tombe grièvement blessé. Quelques poignées de dragons, chasseurs, lanciers, cuirassiers, restes de la cavalerie de réserve, reprennent la charge et sont tout aussi malheureux. Les carrés de la garde

ne se laissent pas ébranler; ils repoussent Vivian par la puissance de leur feu. Celui-ci les tourne alors, et galope plus loin pour sabrer les fuyards. Mais son infructueuse tentative va être reprise; des masses de cavalerie, d'infanterie, d'artillerie anglo-hollandaises arrivent sur les carrés. Déjà, les brigades Adam et Lambert se fusillent avec eux.

« Assailli, sur sa droite, par Vandeleur, pressé, sur le reste de sa ligne, par l'infanterie, Reille abandonne complétement le bois de Goumont. Deux ou trois de ses bataillons ne résistent pas au choc de la cavalerie et se débandent; mais les autres, quoique bien réduits, continuent à se maintenir en ordre; et ils atteignent, en combattant, le rideau des hauteurs de la Belle-Alliance.

« A droite de la chaussée de Bruxelles, les circonstances sont devenues plus désastreuses encore.

« Ney s'y est porté. Monté sur un cheval d'emprunt, tête nue, un tronçon d'épée à la main, il aperçoit quelques centaines de fantassins, débris de deux régiments ralliés, dans un pli de terrain, par Durutte. Il les rejoint.

« — Venez, suivez-moi, mes camarades! leur crie-t-il; je vais vous montrer comment meurt un maréchal de France, sur le champ de bataille.

« — *Vive le maréchal Ney!* répondent ces braves tout d'une voix. Et ils le suivent.

« Mais au moment où ils paraissent hors du pli de terrain, il se trouvent en face des brigades de Kempt, de Pack, de Bylandt, de Best; ils reçoivent un feu terrible, auquel se mêle la mitraille de plusieurs pièces ; la cavalerie prussienne se précipite sur eux, les renverse, les sabre; quelques-uns échappent au carnage et trouvent un asile dans un carré de la garde, qui s'ouvre pour les recevoir. Ney est tombé sous son cheval tué; mais il n'est atteint d'aucune blessure. La mort ne doit pas le prendre là.

« Du corps de d'Erlon, il ne reste plus, maintenant, un seul bataillon, une seule compagnie en ordre; l'artillerie tout entière est aux mains de l'ennemi.

« Sur Plancenoit, la position est presque désespérée. Deux divisions du corps de Pirch I sont venues y renforcer Bülow, à sept heures et demie, et depuis lors, Lobau, Duhesme, Morand sont en butte aux attaques les plus violentes, continuellement répétées.

« Déjà tournées par le mouvement de Zieten, débordées par la cavalerie du prince Guillaume, de Pirch I, que ne contiennent pas suffisamment les escadrons, trop diminués, de Domon et de Subervie, les deux faibles divisions de Lobau sont refoulées. Quelque désordre s'est produit dans leurs rangs; cependant elles continuent à combattre.

« Dans toute l'étendue de Plancenoit et sur les bords du ruisseau, dix-huit bataillons prussiens sont engagés maintenant contre les onze bataillons de Duhesme et de Morand et les font plier. Ils viennent d'enlever l'église et le cimetière, malgré la plus énergique résistance; et ils avancent toujours. Dans les jardins, les vergers, les rues, les maisons, la lutte est furieuse; on se fusille, on se massacre avec une rage qui rappelle Ligny. Mais la disproportion est trop grande ; le nombre va l'emporter.

« Après l'impuissante tentative de ses escadrons de service, Napoléon s'était porté au galop près des deux bataillons (1er régiment) de grenadiers de la garde laissés en position sur les hauteurs de Rossomme, et lançant de là tous ses officiers à travers les fuyards, s'adressant lui-même aux soldats courant éperdus vers Genappe, il s'était efforcé de les rallier sur ces deux redoutes vivantes, immobiles au milieu de l'épouvante qui les entourait. Mais ses efforts, ceux de ses officiers et des officiers de troupes, arrêtés à sa voix, par sa présence, avaient échoué. Le soldat, qui avait cru à l'arrivée de Grouchy et reçu le choc de Zieten; le soldat, nourri de soupçons de trahison, qu'avaient augmentés les défections récentes, était persuadé qu'il était victime d'une trame odieuse, que tout était perdu; et sourd à tous les appels, il avait continué, il continuait à fuir. La chaussée, encombrée de canons, de voitures d'artillerie, d'ambulances, les unes en marche, les autres abandonnées,

renversées, laissait à peine l'espoir de sauver une partie du matériel de l'armée.

« Les charges de la cavalerie anglaise, puis de celle de Zieten sur la masse des fuyards de toutes armes, avaient bientôt porté au comble la terreur et la confusion.

« Napoléon, alors, s'était éloigné, se dirigeant à travers champs vers Genappe où il espérait encore, sans doute, pouvoir rallier au moins une arrière-garde.

« Il était près de neuf heures; la nuit allait se faire; des hauteurs de Rossomme, on entendait encore le bruit du combat que soutenaient, vers la Belle-Alliance, les carrés de la garde, battus en brèche par l'artillerie, fusillés par l'infanterie, chargés par la cavalerie.

« Ce bruit, violent tout à l'heure, diminuait rapidement; il cessa. Les carrés étaient rompus; la moitié des officiers et des soldats était hors de combat; un petit nombre prisonniers; le reste, dispersé par des chocs multipliés, se faisait jour à travers les masses tumultueuses des deux armées victorieuses, à travers nos débris, et gagnait la direction de Genappe. Aux voix qui, au plus fort d'une lutte inégale, lui avaient crié de se rendre pour gagner la vie sauve, la garde avait répondu par le refus, sublime dans son cynisme soldatesque, que la légende a traduit par les mots : *La garde meurt et ne se rend pas!*

« Avant la nuit, la résistance finit aussi à Plancenoit; le village enlevé, Lobau, Duhesme, Morand virent leurs bataillons, pressés de front, tournés, enveloppés, se fondre et chercher leur salut dans la fuite. Le brave Duhesme, grièvement blessé, fut emporté par quelques soldats dévoués, mais tomba bientôt aux mains de l'ennemi.

« Au même moment, ou un peu plus tard, les restes du corps de Reille, revenus jusqu'au bois de Callois, toujours assaillis par les Anglo-Hollandais, toujours combattant, tombèrent en dissolution.

« Dans toute l'armée française, il ne resta plus un bataillon, un escadron en ordre. La déroute fut complète, absolue.

Napoléon avait perdu la bataille la plus décisive de notre âge.

« Wellington par sa ténacité inébranlable, Blücher par son activité audacieuse, tous les deux par l'habileté et l'accord de leurs manœuvres, avaient produit ce résultat.

« Comme pour leur montrer, par avance, le jugement de l'histoire, le hasard les fit se rencontrer à la Belle-Alliance.

« L'un et l'autre s'étaient portés avec quelques escadrons jusqu'aux hauteurs de Rossomme, pour activer le désastre, pour mieux en constater l'étendue, et ce fut à leur retour qu'ils se retrouvèrent pour la première fois, depuis la journée de Ligny.

« Ils mirent pied à terre et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se félicitant mutuellement de leur victoire.

« Il était neuf heures et demie; la nuit était close.

« Les deux généraux résolurent néanmoins de pousser sans relâche le succès, de ne pas laisser aux vaincus le temps de se reconnaître, de respirer. Les Anglo-Hollandais, épuisés, incapables d'avancer plus loin, établirent leurs bivacs sur les positions mêmes que l'armée française avait occupées dans la matinée. Les Prussiens furent chargés de la poursuite. Blücher en confia la direction à son chef d'état-major, le général Gneisenau. Exalté par le succès, toujours ardent, infatigable, il ne devait pas tarder à le rejoindre.

« Gneisenau eut à sa disposition les corps de Zieten et de Bülow, une division d'infanterie et une partie de la cavalerie du corps de Pirch I. Il poussa immédiatement ces forces sur Genappe, où se précipitaient les Français.

« Pirch I reçut l'ordre de rallier ses trois autres divisions d'infanterie, le reste de sa cavalerie et de se diriger, ensuite, par Maransart sur Bousval, où il passerait la Dyle, afin d'opérer contre la colonne française qui, dans la soirée, avait attaqué Thielmann sur Wavre. En apprenant la défaite de Napoléon, cette colonne devait battre en retraite, et si elle se trouvait pressée entre Thielmann et Pirch I, elle ne pourrait échapper à un désastre.

« Des hauteurs de Rossomme à Genappe, où Napoléon

avait espéré arrêter la déroute, la distance est d'une lieue et demie. Il s'y rendit à travers champs, faisant un long détour à l'ouest de la chaussée, pour éviter toute rencontre de cavalerie prussienne.

« Cette chaussée est très-large; mais dans la traversée de Genappe, aux bords de la Dyle, elle s'étrangle et franchit ce cours d'eau sur un pont maçonné qui ne donne passage qu'à deux voitures à la fois.

« Dans la circonstance actuelle, un si étroit défilé était un bien grave inconvénient; il suffisait d'un accident pour obstruer la voie au matériel refluant du champ de bataille. Cet inconvénient aurait pu être bien diminué si on se fût préparé à tirer parti des ponts de Ways et de Thy, qui sont près et en aval de Genappe; il aurait même disparu si, dans la journée, on eût construit quelques ponts de chevalets. Malheureusement, aucune des faciles précautions qu'indiquait la prudence la plus vulgaire n'avait été prise. Aucun pont n'avait été jeté; pas un escadron, pas un peloton organisés; pas un officier d'état-major ne s'était trouvé pour jalonner, indiquer les traverses conduisant à Ways et à Thy, pour y diriger une partie des voitures. Aussi, toutes avaient continué à suivre la chaussée et bientôt l'avaient encombrée. Alors les conducteurs, effrayés, avaient coupé les traits de leurs attelages et s'étaient enfuis à travers champs.

« A la hauteur de Genappe, la Dyle, même après de très-fortes pluies, n'est un obstacle, par ses eaux, ni pour la cavalerie, ni pour l'infanterie, et ses berges n'en sont un que pour les voitures; les fuyards auraient donc pu la passer rapidement. Mais, frappés de vertige, ils s'étaient précipités dans le village comme s'ils eussent dû y trouver un asile assuré contre l'ennemi et s'y étaient entassés dans le plus affreux pêle-mêle. Les flots de la déroute continuaient à s'amonceler ainsi, quand Napoléon, n'ayant pour toute escorte qu'un faible groupe d'officiers, arriva sur Genappe. Il voulut y pénétrer et s'engagea dans la cohue.

« Rétablir un peu d'ordre dans cet immense désordre,

former seulement une arrière-garde de quelques centaines d'hommes lui parut une œuvre impossible; il se résigna à suivre les débris de l'armée, et, au bout d'une heure, les vagues de la foule le poussèrent comme une épave hors du village.

« Précédé, escorté par le tumulte, il gagna les Quatre-Bras. Le lieutenant général d'artillerie Nègre y était arrivé depuis le matin avec la presque totalité du grand parc. Napoléon lui donna l'ordre bien tardif de faire retourner sur-le-champ tout ce matériel à la frontière. Simultanément, il expédia à Grouchy un officier pour le prévenir de la perte de la bataille et lui prescrire de battre en retraite. Il était fort troublé, a-t-on dit. Cela paraît bien probable, car il oublia d'indiquer sur quel point il entrait dans ses vues que le maréchal dirigeât sa marche.

« En ce moment, s'il faut l'en croire, des officiers qui avaient été envoyés du champ de bataille pour aller prendre la division Girard, laissée la veille à Ligny, et la faire avancer jusqu'aux Quatre-Bras, revinrent et annoncèrent qu'ils n'avaient pu la trouver.

« Napoléon, après une courte halte, poursuivit sa route vers Charleroi.

« Cependant, Gneisenau avait marché sur Genappe, ne rencontrant aucun obstacle autre que les voitures abandonnées, et la masse des cavaliers montés et démontés, des fantassins harassés, des blessés de tous grades, de toutes armes, confondus dans la déroute, embarrassés dans la commune épouvante; masse informe qui n'opposait d'autre résistance au sabre de la cavalerie que la confusion même et, par moments, quelques coups de fusil tirés par des hommes restés inaccessibles à la crainte, malgré l'immense désastre.

« Vers le milieu de la nuit, le général prussien arriva sur les hauteurs en deçà de Genappe avec ses nombreux escadrons et de l'artillerie. Il fit immédiatement fouiller le village et le vallon à coups de boulets et d'obus, et attendit l'arrivée de son infanterie; elle était proche.

« Au premier bruit du canon, les fuyards, accumulés dans

Genappe, reprirent leur course, s'échappant par toutes les issues, et le torrent de la déroute acheva de s'écouler rapidement.

« Des hommes de cœur, voyant diminuer le tumulte, voulurent organiser une résistance qui arrêtât, pour quelques instants au moins, la marche de l'ennemi. Ils parvinrent à rallier, çà et là, quelques groupes d'officiers, de soldats de toutes armes; mais ce fut en vain. Dès que l'infanterie prussienne s'approcha, tout se débanda encore. Le brave Lobau, qui avait réuni deux ou trois cents hommes et les menait au combat, fut ainsi abandonné et fait prisonnier.

« Genappe était rempli de nos blessés. Les Prussiens, furieux, en massacrèrent beaucoup impitoyablement. « Duhesme fut une de leurs victimes, » dit Napoléon, « et ce crime est resté impuni. » L'assertion est inexacte : Duhesme, fait prisonnier, fut respecté et entouré de soins par le vainqueur. Mais, fût-elle vraie, avait-il le droit de flétrir une telle atrocité, celui qui ne blâma même pas le général Roguet menaçant, le jour de Ligny, de faire fusiller le premier grenadier de la garde qui lui amènerait un Prussien prisonnier?

« A Genappe, et auprès, furent pris un nombre considérable de voitures d'artillerie, d'administration, la plupart des équipages des généraux, de Napoléon et de sa suite, la voiture même dans laquelle il était venu de Paris, qui avait échappé au désastre de Russie, et contenait des vêtements et une épée appartenant au vaincu. Une sanglante ironie de la fortune fit trouver, dans un fourgon aux armes impériales, des liasses d'une pièce imprimée en France, mais datée du *palais impérial de Laeken* : c'était une proclamation adressée *aux Belges et aux habitants de la rive gauche du Rhin!*

« Dans son orgueilleuse présomption, Napoléon leur disait : « Le succès éphémère de mes ennemis vous a détachés, pour « un moment, de mon empire. Dans mon exil, sur un rocher « au milieu des mers, j'ai entendu vos plaintes. Le Dieu des « batailles a décidé du destin de vos belles provinces : Napoléon « est parmi vous. Vous êtes dignes d'être Français. Levez-

« vous en masse; rejoignez mes invincibles phalanges, pour « exterminer le reste de ces barbares qui sont vos ennemis et « les miens. Ils fuient avec la rage et le désespoir au cœur. »

« Il y avait longtemps que les prédictions de l'envoyé de la Providence, comme avaient parlé les évêques de France et le pape, rencontrait ainsi le démenti impitoyable des événements.

« Arrêté, un moment, par le riche butin tombé en leur pouvoir, les Prussiens ne tardèrent pas à reprendre la poursuite de notre malheureuse armée.

« La lune s'était levée, et sa clarté favorisait leur course à travers nos débris. « Ce n'était qu'une chasse continuelle, » a dit le *Bulletin prussien* avec une lamentable vérité; « ceux qui « voulaient se reposer, ne s'attendant pas à être si vivement « poursuivis, furent repoussés successivement de plus de neuf « bivacs; dans quelques villages, ils cherchèrent à tenir; mais, « aussitôt qu'ils entendaient le son du tambour ou des trom- « pettes, ils lâchaient pied ou se jetaient dans les maisons, et « là, ils étaient taillés en pièces ou faits prisonniers. »

« Ils en étaient donc venus au dernier degré de la démoralisation, ces soldats si intrépides, si admirables de constance, de dévouement, pendant la longue journée où ils avaient combattu à nombre égal d'abord, à nombre bien inférieur ensuite, livrant, recevant bataille sur leur front et sur leur flanc. Qu'avait-il manqué, cependant, à leur héroïsme, pour ne pas donner au monde le spectacle d'une si affreuse déroute, à nos annales une si triste page? Rien, si ce n'est un chef moins obstiné dans son aveuglement, qui les eût retirés à temps d'une lutte devenue impossible.

« Au milieu de l'épouvante générale, il y eut bien des traits d'héroïsme militaire. Ils appartiennent à l'histoire. Ney, meurtri, contusionné, harassé, marchant péniblement sur la terre fangeuse, sans un officier, sans une ordonnance, reçut le secours d'un homme ignoré, d'un soldat qui servit d'appui à sa fatigue et le quitta seulement quand un autre dévouement vint lui offrir une aide nouvelle et plus sûre. Au delà de Genappe, le major Schmidt, de la division Lefebvre-Desnouettes, mit pied

à terre devant le héros de la Moscowa, le hissa sur son cheval et assura le salut de son chef, au risque de sa propre vie.

« Le général Durutte, le front sillonné d'un coup de sabre, aveuglé par le sang qu'il perdait, le poignet droit mutilé, errait au hasard, emporté par sa monture. Un maréchal des logis de cuirassiers s'attacha à lui, le guida et ne l'abandonna qu'après l'avoir mis en sûreté au delà de la frontière.

« Les conducteurs de l'artillerie, du train des équipages, avaient presque tous dételé leurs chevaux, coupé les traits, abandonnant sur la route, dans les terres, pièces et canons, voitures et blessés.

« Mais plusieurs, fermes jusqu'au bout dans le devoir, revinrent, se frayant un chemin à travers la confusion et les embarras de tous les genres, et sauvèrent le matériel et les soldats mutilés, confiés à leur courage.

« Deux drapeaux avaient été perdus sur le champ de bataille au commencement de l'action. Il n'en fut perdu aucun autre.

« Dans la foule de ces cavaliers, de ces fantassins débandés, marchant, courant pêle-mêle, les uns encore armés, les autres ayant jeté, brisé sabres et fusils, sous l'action de la colère, du désespoir, de la terreur, on apercevait çà et là, à la pâle clarté du ciel, de petits groupes d'officiers de tous grades, de soldats spontanément serrés autour de l'étendard de chaque régiment et s'avançant, sabre en main, baïonnette au fusil, résolus, imperturbables, au milieu du désordre général : — *Place au drapeau!* criaient-ils quand la cohue arrêtait leur marche; presque toujours, ce cri suffisait pour que les mêmes hommes qui étaient devenus sourds à tout appel du commandement, de la discipline, s'écartassent devant eux, leur ouvrant passage. Glorieux représentants de l'honneur militaire, ils eurent à subir bien des fois, ils repoussèrent toujours les attaques de l'ennemi, et sauvèrent ainsi leurs drapeaux vaincus des atteintes du vainqueur.

« La poursuite cessa seulement quand se fit le jour. En ce moment, les escadrons les plus avancés, conduits par le prince

Guillaume de Prusse, arrivaient un peu au delà de Frasnes, à hauteur de l'auberge qui est sur la chaussée et dont l'enseigne est : *A l'empereur*. Gneisenau leur ordonna de s'arrêter et fit sonner le ralliement sur toute la ligne. La masse de son infanterie atteignait les Quatre-Bras ; il lui envoya l'ordre de faire halte aussi. Toutes ces troupes, épuisées de fatigue, avaient besoin d'un repos de quelques heures. Cet épuisement fut le salut de bien des nôtres.

« L'armée française avait disparu. Gagnant les points où ils avaient passé la Sambre, quatre jours auparavant, les soldats de Reille et de d'Erlon s'étaient jetés dans la direction de Marchienne ; ceux des autres corps dans celle de Charleroi.

« Avant le lever du soleil, Napoléon parvint à ce dernier point. Des fuyards, surtout des cavaliers restés montés, l'y avaient précédé. Le trouble était déjà dans la ville. Napoléon la traversa sans s'y arrêter et alla faire une courte halte au delà de la Sambre, dans la prairie de Marcinelle. On lui amena de Charleroi deux mauvaises voitures. Il monta dans l'une avec Bertrand, désigna quatre ou cinq de ses officiers pour prendre place dans l'autre, et se dirigea sur Philippeville sans un seul cavalier d'escorte.

« Il n'avait pris aucune disposition pour faciliter, assurer la retraite des équipages de pont, des voitures de vivres, des blessés du 16 juin, réunis à Charleroi, des fuyards. Aussi, tout y tomba-t-il bientôt dans une confusion hideuse. Les équipages de pont, d'autres voitures d'artillerie furent abandonnés par les soldats du train ; les chariots chargés de pain, de farines, de vin, d'eau-de-vie furent pillés par la foule affamée, renversés aux abords de la ville, dans les rues ; le trésor même de l'armée, une somme de six millions, fut violé, dispersé en des milliers de mains, et, la foule augmentant, vivres et or furent disputés à coups de baïonnette, de sabre et de fusil. C'étaient les horreurs de Wilna aux portes de la France.

« Dans la matinée de ce jour, Blücher eut son quartier général à Genappe. Wellington avait gardé le sien à Waterloo. Il data de ce village le bulletin de la victoire, qui a reçu de

cette circonstance fortuite le nom sous lequel elle est inscrite dans l'histoire.

« Le général anglais a dit de la journée du 18 juin, « qu'elle avait été une journée de géants. » On ne saurait la qualifier plus justement. Jamais armées ne s'étaient livré de plus furieux, de plus sanglants assauts. Mais, malheureusement pour la France, jamais, non plus, armée française n'avait subi défaite si terrible, si funeste.

« Après avoir appris à nos légions les victoires foudroyantes qui jettent les plus grandes puissances à la merci du vainqueur, Napoléon ne leur enseignait plus que les désastres.

« Il a voulu consoler la France plongée dans la douleur, en exaltant la valeur de ses soldats. On ne l'exaltera jamais assez si on veut lui rendre justice pour cette fatale rencontre; car huit heures durant, ils firent preuve d'un dévouement, d'une intrépidité qui ont pu être égalés, mais qui ne furent ni ne seront jamais surpassés; car c'est sur leur chef et non sur eux-mêmes que doit retomber la responsabilité de la déroute qui renversa leurs drapeaux. Plus d'une fois, comme à Waterloo, ils avaient combattu contre des forces bien supérieures, et la victoire leur avait échappé; mais, leur chef ayant eu la sagesse de ne pas s'obstiner dans une lutte devenue impossible, ils avaient évité la déroute et opéré leur retraite en bon ordre.

« Avec plus de prévoyance et moins d'obstination chez Napoléon, le 18 juin, il en aurait été ainsi.

« La victoire coûtait cher à Wellington et à Blücher; au premier surtout, qui avait soutenu la lutte la plus longue.

« Les Anglais comptaient 8,358 hommes blessés et tués; les Hanovriens, 2,228; les Hollando-Belges, 3,178; les Brunswickois, 687; le contingent de Nassau (brigade von Kruze), 643. C'était une perte totale de 15,094 hommes, du quart à peu près des troupes engagées. Sept cents officiers, parmi lesquels douze généraux, étaient hors de combat.

« La perte des Prussiens s'élevait à 6,990 tués et blessés; presque tous du corps de Bülow.

« Témoignage terrible de la valeur française : les armées de Wellington et de Blücher étaient diminuées de vingt-deux mille hommes.

« Notre armée avait encore plus souffert. On a diversement évalué ses pertes, les circonstances qui suivirent la défaite ayant empêché de les constater exactement. Napoléon, qui en a donné l'évaluation la plus modérée, les estime à 23,600 hommes, dont 7,000 prisonniers. Mais une pièce officielle existant aux archives du dépôt de la guerre, à Paris, donne raison d'admettre que cette estimation est trop faible de huit ou neuf mille hommes.

« Nos officiers généraux avaient payé un cruel tribut au destin de la guerre : Michel, Duhesme, Desvaux (commandant l'artillerie de la garde), Bauduin, étaient tués; Friant, Barrois, Foy, Durutte, Guyot, Durrieu, Lhéritier, Delort, Colbert, Malet, Travers, Dnop, Blancard, Lallemand, Farine, Guiton, Cambronne étaient blessés; ce dernier et Lobau étaient prisonniers.

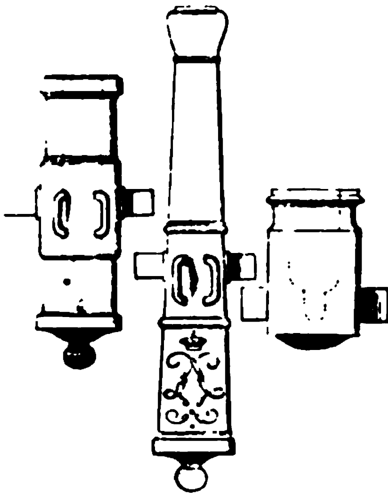
« Aux pertes subies par le personnel de l'armée se joignait celle de presque tout notre matériel. Le 18 au matin, nous avions 248 bouches à feu (y compris la batterie de la division Girard); le lendemain, il n'en restait pas cinquante. Le grand parc, l'équipage de pont étaient tombés à peu près entièrement aux mains de l'ennemi.

« Rien ne manquait au désastre. Pour surcroît de malheur, Napoléon n'avait préparé aucune réserve qui pût recueillir l'armée fuyant en déroute vers la France, former un appui sur lequel elle vînt se rallier, se réorganiser; Wellington et Blücher devaient se précipiter sur ses pas; et, prévenus déjà de l'ouverture des hostilités, avertis bientôt de la victoire remportée en Belgique, les armées russe, autrichienne, les contingents de la confédération germanique, allaient se hâter d'accourir sur les routes de Paris, pour renforcer Anglais et Prussiens, pour accabler la France sous le poids de tant de masses. »

XIV

LE GÉNÉRAL FOY.

(1775-1825.)



Bouches à feu XVIII siècle).

Maximilien-Sébastien Foy naquit à Ham et perdit son père de bonne heure. Après des études préliminaires assez brillantes, il fut admis à l'école d'artillerie de la Fère, et entra, en 1790, à celle de Châlons-sur-Marne, le troisième dans un concours de plus de deux cents élèves. Il en sortit, au bout de quelques mois, comme lieutenant en second dans le troisième régiment de l'arme, et fit, en 1792 et 1793, les campagnes de Belgique. Bientôt il devint premier lieutenant et capitaine dans le deuxième régiment d'artillerie à cheval, et attira l'attention du général Jourdan.

Après avoir passé quelques mois dans les prisons politiques, le jeune capitaine prit part aux deux grandes campagnes de Moreau, à la tête d'une compagnie volante. Il fut toujours cité

avec honneur, surtout pendant la célèbre retraite, effectuée avec tant d'art et de prudence par l'illustre général. A Huningue, il défendit une demi-lune contre les Autrichiens qui venaient la surprendre. Lorsque le voisinage de l'ennemi ne lui permit plus de lancer la mitraille, lorsque déjà les échelles étaient appliquées au revêtement du parapet, il alluma lui-même des obus qu'il fit rouler sur la tête des assaillants, ordonna à ses artilleurs de saisir lės leviers et les refouloirs, et se battit avec tant d'acharnement que l'escalade échoua. Le lendemain, le général Abatucci tomba mort dans ses bras, tué presque à bout portant, à ses côtés, par un Hongrois blessé qui se trouvait abandonné dans le fossé. Quelques jours plus tard, Foy fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille, lors du passage du Rhin à Diersheim.

En 1798, Bonaparte, sur la recommandation du général Desaix, prit Foy pour aide de camp; mais celui-ci n'accepta pas la distinction. Il put ainsi faire la campagne de Suisse, en 1799, sous les ordres de Masséna et d'Oudinot, et fut élevé, pour sa brillante audace, au grade d'adjudant général chef de brigade (colonel). A Diesenhofen, il repoussa, avec ses artilleurs et une cinquantaine de hussards, une charge de deux mille cavaliers ennemis. En 1800, il dut se rendre en Italie avec le corps d'armée de Moncey, qui passait le Saint-Gothard au moment même où Bonaparte franchissait le Saint-Bernard. Il conduisit l'avant-garde pendant cette guerre mémorable.

En 1803, le colonel Foy fut chargé de commander, sous les ordres de l'amiral Bruix, les batteries flottantes destinées à la défense des côtes. Ami de Moreau, tout en restant étranger aux conspirations, il ne voulut pas signer une adresse au premier Consul, pour le féliciter d'avoir échappé au danger dont il prétendait avoir été menacé. Il refusa, avec la même fermeté de principes, de voter pour l'établissement du régime impérial. *Il voulait Bonaparte premier magistrat et non pas monarque de la France* (1). Le nouvel empereur n'aimait pas les actes de

(1) *Notice sur la vie du général Foy*, par Tissot.

franchise et de courageuse loyauté. Foy resta neuf années dans le même grade, et ne conserva pas même celui d'adjudant général.

A Sainte-Hélène, Napoléon dit, quand il était trop tard : *Duhesme, Gérard, Clausel, Foy eussent été mes futurs maréchaux* (1). Il ne pensait guère cependant à conférer les titres les plus élevés à ces hommes indépendants, pendant qu'il recherchait lui-même le gouvernement absolu.

Foy n'en servit pas moins son pays avec zèle, et fit les campagnes d'Autriche. En 1807, un ordre du ministre de la guerre le fit partir pour Constantinople. Après avoir fortifié les côtes des Dardanelles, il quitta la Turquie pour le Portugal. Blessé à Vimiero, il fut enfin nommé général de brigade, et se battit à la Corogne, à Villaza et au passage de l'Arve. Envoyé par Soult pour sommer Oporto d'ouvrir ses portes, il fut saisi par des paysans, mais délivré le lendemain. On le trouve à Busaco et dans tous les engagements de cette désastreuse campagne.

Masséna, qui désespérait enfin de surmonter les difficultés de sa position et de battre les Anglais, choisit Foy pour aller rendre compte à l'empereur de l'état des choses. Aux Tuileries, cet officier intègre s'exprima avec sa franchise habituelle, et Napoléon développa devant lui les projets immenses qu'il avait en tête pour la réorganisation ou plutôt la soumission de l'Europe. Frappé d'admiration par la grandeur gigantesque de ces vastes desseins, Foy n'en aperçut pas moins les conséquences fatales que devait entraîner une guerre à outrance contre toutes les libertés et toutes les nationalités.

Il ne cachait pas sa pensée. — « Que voulez-vous ! » dit Napoléon; « dans ma position, s'arrêter, c'est rétrograder et je ne peux rétrograder jamais (2). » Cette politique de casse-cou devait fatalement aboutir à Moscou, à Vittoria, à Leipzig, à Waterloo.

Rentré en Espagne, avec le grade de général de division,

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases.

(2) *Notice* de Tissot.

Foy fut presque toujours chargé des commissions difficiles; la division qu'il commandait avait reçu le sobriquet de *voltigeurs de l'armée.* A Salamanque, il couvrit la retraite et commandait au milieu du carré qui reçut à la baïonnette la charge des dragons rouges, engagement pendant lequel le général Cotton fut tué. A Mondragon, au défilé d'Ardouan, au passage de la Bidassoa, au pont de Cambo, partout, le général Foy se battit avec intrépidité, mais naturellement sans pouvoir arrêter les Anglais qui s'avançaient sur la France à marches forcées, dont chaque étape était marquée par des luttes sanglantes et par leurs victoires. Fort souvent blessé, il le fut grièvement à Orthez. La nouvelle de l'abdication de Napoléon lui parvint, sans le surprendre, sur son lit de douleur.

Nommé inspecteur général pendant la première Restauration, Foy accourut, comme Duhesme, sous les drapeaux de Napoléon, après le retour de l'île d'Elbe. Il ne voyait que la patrie attaquée par l'Europe coalisée, la patrie qu'il voulait avant tout indépendante et libre. Plus tard, il expliqua lui-même, à la Chambre des députés, les motifs patriotiques qui l'avaient poussé dans les champs de Waterloo. Ce furent de nobles paroles :

« Il faut le dire à cette tribune : les dix-neuf vingtièmes de ceux qui tirèrent l'épée pendant les cent jours pour la défense de la patrie n'avaient contribué en rien à la réussite du 20 mars. Ils marchèrent, comme leurs pères avaient marché vingt-trois ans auparavant, aux cris de l'Europe coalisée contre la France. Vouliez-vous que, pour la première fois, nous nous fussions arrêtés devant les ennemis, et que nous eussions demandé : — Combien sont-ils? — Nous avons couru à Waterloo, comme les Grecs aux Thermopyles, tous sans crainte et presque tous sans espoir. Ce fut l'accomplissement d'un magnanime sacrifice; et voilà pourquoi ce souvenir, tout douloureux qu'il puisse être, nous est resté précieux à l'égal de nos plus glorieux souvenirs. »

Il avait le droit de parler ainsi, le brave guerrier qui, comme la France, avait versé le plus pur de son sang pour

l'ambition effrénée d'un homme et qui, comme elle, allait se dévouer jusqu'à la mort. Foy commença l'attaque aux Quatre-Bras, et à Waterloo il soutint pendant toute la journée, près de Hougoumont, un combat des plus opiniâtres contre le régiment des gardes anglaises. Pendant qu'il marche, au milieu du carré formé par le 100e de ligne, à l'attaque de l'aile droite de l'ennemi, une balle lui traverse l'épaule : — c'était sa quinzième blessure. Il met le bras en écharpe et refuse de quitter le champ de bataille, tant qu'il est possible de résister.

La guerre qui, pendant de longues années, avait désolé l'Europe, était enfin terminée. Si Foy ne fut pas élevé au premier rang, s'il ne commanda jamais les armées dans les grandes journées, il faut en accuser les rancunes opiniâtres de l'empereur Napoléon. Il en eût été digne : savant topographe, connaissant à fond l'histoire et la langue de presque tous les pays de l'Europe, sachant expliquer ses idées avec une rare sagacité, voyant tout par lui-même et jugeant les positions d'un coup d'œil, administrateur intègre et probe, général fécond en ressources, habitué à la grande guerre et rompu aux conceptions rapides, il eût certainement marqué parmi les capitaines distingués du siècle, si l'occasion ne lui avait pas été constamment refusée.

Quelque brillante qu'ait été sa carrière militaire, le général Foy allait s'en ouvrir une plus belle et plus utile, et inscrire son nom en lettres d'or dans les fastes parlementaires de son pays. En 1819, le département de l'Aisne l'élut député, et dès lors il prit un vol hardi. Personne, pas même lui, n'avait conscience du magnifique talent oratoire dont il était doué. Il y avait d'inépuisables trésors d'éloquence dans sa tête et dans son cœur. La première parole qu'il laissa tomber du haut de la tribune nationale, fit tressaillir le pays terrassé, mais nullement abattu : « — Il y a de l'écho en France, » s'écria-t-il, « quand on prononce les noms d'honneur et de patrie (1). » Il fut un des plus vaillants parmi les quelques lutteurs qui,

(1) *Discours* du général Foy.

de concert avec Benjamin Constant, Manuel et le général Lamarque, réveillèrent les aspirations libérales, sans renier les principes de la révolution.

Malheureusement, les guerres et les blessures avaient miné sa santé. Les luttes de tribune épuisent rapidement, et Foy fut enlevé aux espérances de la patrie, le 28 novembre 1825. « Que la France entière se couvre de deuil, » disait un journal; « elle a perdu un de ses plus grands citoyens : le général Foy « est mort ! »

Tout un peuple vint se presser à ses funérailles. Les étudiants chargèrent le cercueil sur leurs épaules, et soixante mille personnes suivirent, la tête nue, la dépouille mortelle du grand soldat orateur. Une foule quatre fois plus nombreuse formait la haie sur le passage du convoi funèbre. Il était neuf heures du soir, lorsque l'illustre mort, sur la tombe duquel avaient retenti des paroles chaleureuses, fut laissé au silence du cimetière. Un célèbre amiral anglais, témoin de cette imposante solennité, disait : « La nation française était mal connue! Je suis maintenant convaincu qu'elle tient profondément au gouvernement représentatif et qu'elle est digne de la liberté (1). »

Jamais Paris n'avait été témoin d'un enterrement plus grandiose. La France ne se contenta pas de cet éclatant hommage; elle adopta les enfants du général Foy, qui ne leur laissait pas de patrimoine. Ses fils furent élevés au moyen d'une souscription nationale, à laquelle contribuèrent les moindres hameaux.

Un contemporain et collègue du général a dépeint en termes éloquents le genre oratoire qui lui fut propre : « Une attitude calme et fière, un organe sonore et pénétrant, un geste plein de noblesse et de grâce, un regard brûlant où se réfléchissaient tous les mouvements d'une âme enflammée de l'amour de la patrie, une diction pure et forte embellie par des tours heureux, animée par des images pittoresques; une sensibilité

(1) *Notice* de Tissot.

qui ne doit rien à l'art et qui a tout son foyer dans le cœur; un air chevaleresque qui rappelait encore le guerrier et qui donnait à toutes ses paroles ce charme si puissant sur une nation qui, dans la jalousie de sa liberté, aime toujours à se souvenir de sa gloire : — tels étaient les caractères de cette éloquence brillante et sage qui illustra la tribune et qui consola la France (1). »

En 1816, le général Foy avait commencé la rédaction de son magnifique ouvrage : *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*. Il ne put malheusement l'achever, et sa veuve le publia tel qu'il l'avait laissé. Il disait : « Heureux l'écrivain qui élève un monument à son pays ! Je n'aurai pas cet avenir. » Ce fut un de ses poignants regrets. L'intention sincère de dire la vérité, et rien que la vérité, perce partout dans ce livre. Foy s'est parfois trompé dans ses aperçus : quel est l'auteur auquel cela n'arrive pas ? Il répétait souvent : « Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de savoir les faits, et quand on les sait, c'est de les raconter sans altérer la vérité. »

La première partie, qui contient une étude remarquable sur les nations belligérantes et leurs armées, offre un grand attrait et témoigne des méditations profondes de l'auteur. On l'a souvent accusé de partialité et surtout d'anglophobie. Certes, l'écrivain se prononce sans réserve pour l'organisation de l'armée française, et parfois ses diatribes sont acerbes ; mais il savait rendre justice à ses ennemis, l'homme qui, dans son pays, n'a pas craint d'écrire la page suivante :

« Il est des paradoxes qui, à force d'être répétés, finissent par devenir des proverbes et presque des axiomes. Les Anglais étaient regardés universellement comme des loups de mer inexperts, déconcertés, impuissants, dès qu'ils abordaient au rivage. Si leur orgueil patriotique, se révoltant contre ce préjugé, répétait les noms de Créci, de Poitiers et d'Azincourt, on leur répondait que les armées d'Édouard III et de Henri V étaient formées de Normands, de Poitevins, de Gascons. Il se

(1) *Le général Foy, orateur*, par M. Etienne.

trouvait cependant, parmi les vainqueurs, un bon nombre d'Anglais natifs, et ce n'étaient pas eux qui avaient porté les coups les moins assurés. Le Prince Noir et Talbot étaient nés dans Albion. Plus près de notre époque, Marlborough et ses douze mille soldats n'avaient pas été les moins redoutables ennemis de Louis XIV. La colonne de Fontenoi eût suggéré à un autre Bossuet l'image d'une tour qui d'elle-même répare ses brèches. Même depuis que le vif éclat de la gloire française avait décoloré et notre vieille histoire et l'histoire moderne de nos ennemis, on avait remarqué dans les troupes britanniques employées en Flandre et plus tard en Hollande, à côté d'une direction générale molle et vicieuse, force coups de vigueur et d'audace. Nos soldats, revenus d'Égypte, disaient à leurs camarades la valeur indomptée des Anglais. D'ailleurs, il n'était pas besoin d'une réflexion profonde pour deviner que l'ambition, la capacité et le courage sont bons à autre chose qu'à être embarqués sur des vaisseaux. »

Le jugement porté par Foy sur l'empereur Napoléon, jugement impartial, également éloigné de la flatterie servile et de la censure rancunière, ne sera pas lu sans intérêt après la description de tant de batailles.

STRATÉGIE ET CARACTÈRE DE NAPOLÉON.

« La stratégie a pris l'essor et a complété la science de la guerre. Michel-Ange dit un jour du Panthéon de Rome : « — Je l'élèverai à quatre cents pieds du sol. » Et il le plaça sur le faîte de l'église de Saint-Pierre. Ainsi fut fait de nos jours avec la théorie des mouvements d'armée. Le vieux roi de Prusse avait gagné des batailles par l'emploi de l'ordre oblique : Napoléon s'en servit pour conquérir des royaumes en une semaine ou en un mois. Il en obtint des profits plus étendus, parce qu'il l'appliqua sur une plus vaste échelle. Suivez le profond stratégiste dans les manœuvres, brillantes de talent et d'audace, qui ont précédé les journées de Marengo, d'Ulm,

d'Austerlitz et d'Iéna. Voyez-le ensuite prendre son champ de bataille et ne vous étonnez plus de ce qu'une seule victoire renverse un État.

« Au reste, ce ne sont pas là des bienfaits pour les peuples. Mieux valait pour eux que les querelles de rois se vidassent avec vingt mille soldats qu'avec deux cent mille. Le préjugé qui condamnait les armées les plus nombreuses à assiéger Berg-op-Zoom pour se préparer à entrer en Hollande, ou à prendre jusqu'à la dernière bicoque de Flandre, avant de songer à percer dans le cœur de la France, ce préjugé diminuait les maux de la guerre, sinon dans leur intensité, du moins dans leur développement. L'usage des tentes préservait les troupes des maladies pernicieuses.

« Tout cela est vrai; et cependant on ne reviendra ni aux petites armées, ni aux siéges de convention, ni aux maisons de toile. Chaque puissance belligérante continuera à se faire beaucoup de mal à elle-même, dans l'espoir plus ou moins fondé d'en faire davantage à son adversaire. Cherchons plus haut le remède; cherchons-le dans la libre manifestation de l'opinion publique, dans des institutions assez fortes pour résister aux volontés individuelles des gouvernants, et pour les réduire à ne plus être que les serviteurs plus ou moins habiles des intérêts généraux. L'esprit de liberté tuera l'esprit militaire. Il ne sera plus permis aux princes de faire entr'égorger les peuples pour des intérêts de dynastie, ou par des lubies d'ambition. Les gouvernants, quels que soient leur titre et l'origine de leur pouvoir, ne pourront subsister qu'en s'effaçant personnellement devant la volonté générale. Les nations, comparant les désastres de la bataille au mince profit de la victoire, ne pousseront plus le cri de guerre, hormis dans les circonstances très-rares où il s'agira de vivre libre ou mourir, ainsi qu'il arriva en 1792, à la France menacée dans son existence par les rois d'Europe injustement coalisés.

« Les grands événements sont la grande école du genre humain, et la guerre est l'apprentissage de la guerre. De même que les dernières campagnes de la guerre de trente ans avaient

formé pour le siècle de Louis XIV les Condé et les Turenne, ainsi Napoléon eut à choisir parmi les génies puissants que la révolution avait fait éclore. Il fit aussi des généraux et en grand nombre : les uns, que le hasard avait groupés autour de lui dans les campagnes de l'Italie; les autres, qu'offrirent à ses regards les guerres qu'il fit ensuite. Vaincre et trouver des instruments de victoire était le travail de sa vie. Pourvu qu'on fût disposé à ne plus avoir d'autre avenir, d'autres desseins, d'autres volontés, que l'avenir, les desseins et la volonté du maître, il ne demandait pas aux hommes ce qu'ils avaient pensé autrefois, ni ce qu'ils pensaient encore, mais ce qu'ils savaient faire. L'histoire dira que plusieurs de ses aides de camp, et ce n'étaient pas ceux qu'il estimait le moins, avaient voté contre le consulat à vie (1).

« Toutefois, les réputations militaires sorties de son règne sont loin d'avoir égalé les réputations acquises au temps de la république, et les généraux qui ont rendu leur nom célèbre dans les deux époques ont brillé de moins d'éclat dans la seconde. Il ne faut pas s'en étonner. Et d'abord, une cour, toute nouvelle qu'elle soit, ne fût-elle même qu'un quartier général transformé de la veille, est un champ ouvert à la médiocrité. Les nécessités du métier de courtisan rapetissent chaque jour les hommes qui ont le plus de valeur réelle. Napoléon exerçait plus d'influence sur les esprits comme monarque que comme guerrier, et il formait autour de lui des serviteurs et non pas des élèves. L'exemple de sa haute fortune, l'ambition qu'il se plaisait à exciter, les grandes existences qu'il créait, inspiraient, non le désir de la gloire, mais la passion de s'élever; et ses lieutenants rêvaient des royaumes autant que des batailles gagnées, autant que l'honneur d'illustrer eux et la France.

(1) Drouot, un des plus beaux caractères de notre âge; Mouton, comte de Lobau, excellent homme de guerre; Bernard, officier général du génie, conduit par les malheurs des temps à offrir aux États-Unis de l'Amérique septentrionale des services qui ont été acceptés avec empressement, et qui là au moins seront utiles à la cause de l'humanité.

« D'ailleurs, auquel de ses élèves Homère a-t-il transmis le secret de l'Iliade? Le talent de Napoléon, tout d'inspiration et de génie, n'était pas de nature à faire école. D'une part, son immense supériorité sur ceux qui l'entouraient, leur donnait une excessive défiance de leurs propres forces; d'autre part, sa puissance absolue courbait les esprits indépendants et permettait à peine qu'une idée heureuse jaillît d'un autre cerveau que du sien. Il ne convenait ni à sa politique ni à son humeur d'éveiller des mérites transcendants et surtout de leur donner trop d'essor.

« Dans les armées que l'empereur commandait en personne, l'occasion manquait aux généraux pour se déployer tout entiers. Ailleurs, Napoléon employait quelquefois les hommes à contre-pied de leur aptitude, ou il leur confiait des forces insuffisantes pour réussir, ou bien encore il poursuivait avec tiédeur des opérations chaudement entamées, distrait qu'il était par des conceptions nouvelles. Cet amant préféré de la Fortune eût été tenté de regarder comme des infidélités les faveurs que la déesse eût accordées à un autre. Au milieu du dépit que lui donnaient les entreprises avortées, il se consolait en entendant raconter que les soldats s'étaient écriés : — *Ah! si l'empereur avait été là!*

« Au reste, la vive clarté qu'ont jetée les exploits d'un seul homme a obscurci les autres renommées; et si, pendant une guerre prolongée, il s'est présenté telle circonstance où nos guerriers de haute stature n'ont paru que des nains, c'est parce qu'on les considérait accolés à un géant.

« Plusieurs généraux classés par nous au second ordre tiendraient le premier rang dans les troupes des puissances rivales. On imaginerait difficilement ce que renfermait de capacités variées et de caractères élevés notre armée de glorieuse mémoire. En Espagne surtout, la guerre était moins subordonnée à une direction générale, et donnait par là plus de prise au développement des facultés individuelles; aussi a-t-il pu s'y former assez d'officiers et de généraux pour en approvisionner toutes les armées du monde.

« Avec ses passions et malgré ses erreurs, Napoléon est, à tout prendre, le plus grand homme de guerre des temps modernes. Il a porté dans les combats un courage stoïque, une ténacité profondément calculée, un esprit fécond en inspirations soudaines qui déconcertaient par des ressources inespérées les plans de l'ennemi. Qu'on se garde d'attribuer une longue suite de succès à la puissance organique des masses qu'il a mises en mouvement. L'œil le plus exercé aurait peine à y découvrir autre chose que des éléments de desordre. Qu'on ne dise pas non plus qu'il fut capitaine heureux parce qu'il était monarque puissant. De toutes ses campagnes, les plus mémorables sont la campagne de l'Adige, où, général de la veille, commandant à une armée peu nombreuse et, dans le commencement, mal ordonnée, mal outillée, il se plaça de prime abord plus haut que Turenne, et à côté de Frédéric; et la campagne de France en 1814, où, réduit à une poignée de soldats harassés, il combattit à un contre dix.

« Les dernières lueurs de la foudre impériale éblouissaient encore les yeux de nos ennemis, et il faisait beau voir comme les élans du vieux lion, pourchassé, resserré, traqué, retraçaient au vif les jours de sa jeunesse où il s'épanouissait dans les champs du carnage.

« Napoléon possédait à un degré éminent les facultés du métier des armes : tempérant et robuste, veillant et dormant à volonté, paraissant à l'improviste où on l'attendait le moins, il ne dédaignait pas les détails auxquels se rattachent parfois les résultats importants. Souvent la main qui venait de tracer des règles pour le gouvernement de plusieurs millions d'hommes, rectifiait l'état de situation inexact d'un régiment, ou écrivait d'où l'on devait tirer deux cents conscrits, et dans quel magasin on prendrait leurs souliers. Interlocuteur patient et facile, il interrogeait à fond; il savait écouter, talent rare chez les grands de la terre.

« Il a porté dans les combats un courage froid et impassible; jamais esprit plus profondément méditatif ne fut plus fécond en illuminations rapides et soudaines. En devenant empereur,

il ne cessa pas d'être soldat. Si, avec le progrès de l'âge, son activité diminua, c'est que les forces physiques étaient moindres (1).

« Dans les jeux mêlés de calcul et de hasard, on court toujours des risques d'autant plus grands, qu'on veut obtenir de plus grands avantages. C'est là précisément ce qui rend si funeste aux nations la trompeuse science des conquérants. Napoléon, quoique naturellement aventureux, ne manquait ni de suite ni de méthode, et il n'usait ni ses soldats, ni ses trésors, là où suffisait l'autorité de son nom. Ce qu'il pouvait obtenir par des négociations ou par la feinte, il ne le demandait pas à la force des armes. L'épée tirée du fourreau ne fut ensanglantée que lorsqu'il était impossible d'arriver au but par une manœuvre. Toujours prêt à combattre, habituellement il choisissait l'occasion et le terrain. Il a donné quarante batailles pour huit ou dix qu'il a reçues.

« D'autres généraux l'ont égalé dans l'art de disposer les troupes sur le terrain. Quelques-uns ont donné une bataille aussi bien que lui. On en citerait plusieurs qui l'ont mieux reçue Il les a surpassés tous dans la manière de diriger une campagne offensive.

« Les guerres d'Espagne et de Russie ne prouvent rien contre son génie. Ce n'est pas avec les règles de Montecuculli et de Turenne manœuvrant sur la Renchen qu'il faut juger de telles entreprises. Les uns guerroyaient pour avoir tel ou tel quartier d'hiver; l'autre, pour conquérir le monde. Il lui fallait souvent non pas seulement gagner une bataille, mais la gagner de telle façon qu'elle épouvantât l'Europe et amenât des résultats gigantesques. Ainsi, les vues politiques intervenaient sans cesse dans le génie stratégique; et pour l'apprécier tout entier, il ne faut pas se renfermer dans les limites de l'art de la guerre. Cet art ne se compose pas seulement de détails techniques;

(1) Dans les dernières années, l'empereur était devenu gros; il mangeait davantage, dormait plus longtemps et montait moins à cheval; mais il avait conservé toute la force de sa tête, et ses passions avaient perdu peu de leur vivacité.

il a aussi sa philosophie. Pour trouver dans cette région élevée un rival à Napoléon, il faudrait remonter au temps où les institutions féodales n'avaient pas encore rompu l'unité des nations antiques. Les seuls fondateurs de religions ont exercé sur leurs sectaires une autorité comparable à celle qui le rendit maître de son armée. Cette puissance morale lui est devenue funeste pour avoir voulu s'en prévaloir même contre l'ascendant de la force matérielle, et parce qu'elle l'a entraîné à mépriser des règles positives dont la longue violation ne reste pas impunie.

« Quand l'orgueil acheminait Napoléon vers sa chute, il lui arriva de dire : *La France a plus besoin de moi que je n'ai besoin d'elle!*... Et il disait vrai. Mais pourquoi était-il devenu nécessaire? C'est parce qu'il avait confié la destinée des Français aux hasards d'une guerre interminable ; c'est parce que, malgré les ressources de son génie, cette guerre, tous les jours plus chanceuse par la mise en jeu de la totalité des forces et par la hardiesse des mouvements, remettait en problème à chaque campagne, à chaque bataille, les fruits de vingt années de triomphe ; c'est parce que son gouvernement était modelé de façon que tout devait disparaître avec lui, et que du dehors et du dedans devait éclater à la fois une réaction proportionnée à la violence de l'action. La frénésie conquérante avait retourné la question européenne; nous, les fils premiers nés de la liberté et de l'indépendance, nous versions notre sang pour servir des passions royales contre la cause des peuples, et les peuples outragés revenaient plus terribles, armés des principes que nous avions abandonnés.

« Parfois, cette masse immense de passions qu'il accumulait contre lui, cette multitude de bras prêts à se lever pour la vengeance, portèrent un trouble involontaire dans l'âme de l'ambitieux.

« Regardant autour de lui, il s'effraya d'être seul, et il songea à affermir sa puissance, en la modérant. Alors lui vint en pensée le projet de créer une pairie héréditaire et de refaire sa monarchie sur des bases moins fragiles.

« Au retour de la campagne de Russie, après la conjuration de Malet, Napoléon fit de sérieuses réflexions sur la personnalité, la fragilité de sa situation. Il voulait prendre une pairie : 1° parmi les plus grands de son État, surtout dans l'ordre militaire; 2° parmi les propriétaires français, chacun le plus riche de son département, attaché au système ou du moins ne s'en étant pas déclaré le formel et officiel ennemi; 3° parmi ceux ou les fils de ceux qui, dans une circonstance donnée, avaient rendu des services éminents à la patrie ou l'avaient sauvée dans quelque carrière que ce soit. On aurait vu figurer l'héritier de Sully et celui du vainqueur de Denain, et celui de Vauban, à côté de Carnot, qui sauva la France en 1794 par le déploiement des ressources de la France au comité de salut public. Cette idée grande et généreuse n'eut pas de suite; elle n'aboutit qu'au sénatus-consulte sur la régence et à une composition plus régulière et plus impériale du sénat. Napoléon ne voulut pas rendre ses chefs d'armée indépendants de lui et de son ambition; il ne voulut pas d'une chambre des pairs qui pourrait lui refuser des soldats. Peut-être était-il encore temps de sauver la France!

« Dans la campagne de France, aux premiers mois de 1814, Napoléon parlait à Troyes en Champagne, avec un de ses généraux, de l'état des choses.

« — Les ennemis, disait celui-ci, sont trop nombreux. Nous ne pouvons pas en venir à bout avec nos soldats qui tombent chaque jour et qu'on ne remplace pas : il faut que la France se lève !...

« — Eh! comment voulez-vous que la France se lève? interrompit avec vivacité Napoléon. Il n'y a pas de clergé, il n'y a pas de noblesse, et j'ai tué la liberté!...

« Napoléon voyait sans illusion le fond des choses. La nation, occupée toute et toujours à suivre les desseins de son chef, n'avait pas eu jusque-là le temps d'en former pour elle-même. Le jour où elle n'eût plus été étourdie par le fracas des armes, elle eût demandé compte de sa servile obéissance. Mieux vaut, pensait-il, pour un prince absolu, combattre les

armées de l'étranger qu'avoir à lutter contre l'énergie des citoyens. Le despotisme avait été organisé pour faire la guerre; on continua la guerre pour conserver le despotisme. Le sort en était jeté : la France devait conquérir l'Europe, ou l'Europe subjuguer la France.

« Napoléon a péri; il a péri pour avoir tenté, avec les hommes du XIXe siècle, l'œuvre des Attila et des Gengiskan, pour avoir cédé à une imagination toute contraire à l'esprit contemporain, que sa raison connaissait pourtant si bien; pour n'avoir point voulu s'arrêter le jour où il eut la conscience de son impuissance à réussir. La nature a marqué un terme au delà duquel les entreprises folles ne peuvent pas être conduites avec sagesse. Ce terme, l'empereur l'atteignit en Espagne et le dépassa en Russie. S'il eût échappé alors à sa ruine, son inflexible outrecuidance lui eût fait trouver ailleurs Baylen et Moscou. »



Trophée d'armes (époque des croisades).

TABLE ALPHABÉTIQUE.

